L'IMPASSE, *roman complet, par* Mme Lya BERGER

LA REVUE MODERNE

15c

16e Année
MONTRÉAL, CANADA
Août 1935 — No 10

• "LA TOUR DE GARDE" Epreuve du Troisième Salon Annuel du Montreal Camera Club voir page 28

Un Passé Honorable engendre un

Avenir Vigoureux

L'intégrité de l'organisation Hupp et de son produit est une tradition maintenue pendant 28 ans au service du public canadien.

Le soin dans la fabrication, l'honnêteté dans la vente lui ont acquis un respect qui, d'années en années, n'a fait que croître et qui est aujourd'hui le point de départ de l'époque progressive la plus vigoureuse qu'ait jamais connue Hupmobile.

Les événements récents sont gros de signification pour ceux qui voient d'un œil sympathique la vigueur de cette ancienne institution.

Ils fournissent, non seulement d'excellentes indications sur son passé recent, mais encore font augurer un brillant avenir dont on ne peut douter et sur lequel on ne saurait se méprendre.

Hupmobile est définitivement entrée dans une ère nouvelle. Elle y gagnera l'intérêt sympathique de ceux qui savent apprécier la qualité, reconnaître la valeur et juger sainement des faits.

HUPP MOTOR CAR CORPORATION

WINDSOR, ONTARIO

Voyez!

ET N'Y MANQUEZ PAS

Hupmobile

• • • 28 ANNÉES D'INTÉGRITÉ COMMANDENT VOTRE RESPECT

LA VIE CANADIENNE

L'actualité

FRANCE-CANADA

POUR beaucoup de Canadiens et encore plus de Français, les relations entre la France et le Canada sont d'un domaine où l'intérêt matériel n'a rien à voir. Qu'on le veuille ou non, ces relations se maintiennent presque exclusivement sur le plan spirituel. Nous sommes des "cousins", certains jours, nous sommes même des frères. Nous parlons la même langue; nous partageons certains goûts et certaines traditions.

Pendant le siècle qui suivit la conquête, la France parut nous oublier. Publiant, vers 1840, son célèbre ouvrage sur la démocratie américaine, Alexis de Tocqueville n'attachait aucune importance aux quelque 400,000 Français du Bas-Canada, "débris d'un peuple ancien, perdu au milieu des flots d'une nation nouvelle". Napoléon III se souvint tout à coup que nous existions. Il nous envoya "La Capricieuse" pour une nouvelle découverte. La dernière remonte à l'an dernier. Périodiquement, une voix lance le couplet de la fraternité franco-canadienne, une main amie fait un nouveau nœud aux liens qui unissent les deux Frances. Tout cela sent malheureusement trop l'officiel, le convenu.

Est-ce à dire, toutefois, que rien n'a été fait, depuis le milieu du siècle dernier, pour établir entre nos deux pays des relations d'un autre ordre, d'ordre commercial, par exemple? Loin de là. Nous voulons simplement dire qu'on s'est surtout borné à des déclarations de principes et à des projets et que l'immense force spirituelle, représentée par la communauté d'origines et de langue, n'a pas été mise au service des intérêts matériels réciproques.

Sauf pendant la guerre, les échanges commerciaux — pour nous en tenir à eux — entre la France et le Canada, n'ont jamais représenté qu'une faible proportion du commerce global des deux pays. Depuis 1929, l'élévation du tarif douanier, la dénonciation du traité franco-canadien de 1922, l'extension de la préférence impériale, à la suite de la Conférence d'Ottawa, et, finalement, la dépréciation du dollar canadien par rapport au franc, ont contribué à réduire de plus en plus un commerce déjà pas très considérable. En 1929, les échanges réciproques, entre la France et le Canada, se chiffraient à $42,250,000; l'an dernier, ils dépassèrent à peine $16,000,000, avec un excédent d'exportation en faveur du Canada.

Personne ne doute qu'il ne soit possible de quintupler pour le moins, ces chiffres par une publicité bien faite et par des méthodes rationnelles. Ce que la France fait, en certains pays d'Europe ou d'Amérique, pour annoncer ses produits, elle pourrait le faire chez nous. Elle a compris les avantages, la nécessité d'une réclame permanente aux Etats-Unis, par exemple. La Maison de France, à New-York, en est une preuve.

Nous avons eu, quelques années après la guerre, ce Train-Exposition français qui traversa le Canada de Halifax à Vancouver, visite rendue à la France, en 1923, par un Train-Exposition canadien. Ce fut là, croyons-nous, une excellente réclame pour les produits des deux pays. Mais depuis?

On nous annonce, heureusement, que la Chambre de Commerce Française de Montréal a pris l'initiative d'organiser, à Montréal, dans les établissements Henry Morgan, du 19 août au 14 septembre, une grande exposition de produits français. Une centaine de maisons françaises ont accepté de collaborer au succès de cette entreprise dont elles seront, du reste, les premières à bénéficier. Cette présentation, on ne peut plus désirée, groupera les plus célèbres produits de l'industrie française, depuis les arts du papier et du métal, jusqu'au cuir et à l'art ménager, sans oublier le vignoble. Souhaitons que le livre y ait son petit coin.

Placée sous le double patronage des gouvernements français et canadien et sous celui du ministre de France à Ottawa, autour de qui viennent se grouper les plus importantes personnalités canadiennes, cette exposition affirmera, comme on l'a dit, "la vitalité des productions françaises sur le marché canadien", mais surtout elle rendra possible une reprise des exportations françaises en ce pays. L'inauguration officielle coincidera avec l'arrivée à Montréal d'une importante délégation française qui descendra d'abord à Québec, le 18 août.

Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs et, en général, à tous nos compatriotes de visiter cette exposition artistique, ne serait-ce que pour le plaisir de leurs yeux. Ils y prendront une leçon de goût. Et c'est encore le goût français qui correspond le mieux à nos traditions comme à nos besoins. Puisqu'il nous faut "refranciser" notre province, une telle Exposition nous y aidera.

J. B.

Carrière diplomatique

La rumeur a couru, ces temps derniers, que le ministre du Canada à Paris, M. Philippe Roy, allait être mis à sa retraite. M. Roy a 67 ans. Il est ministre depuis 1927, après avoir rempli, de 1911 à cette dernière date, les fonctions de Haut-Commissaire. C'est un homme très affable, très accueillant, que les Parisiens regardent comme un des leurs et qui fait excellente figure dans le corps diplomatique de la capitale française.

A la Chambre des Communes, l'autre jour, un vif débat s'est engagé entre MM. Bennett, King et Lapointe, à propos de cette mise à la retraite possible. La feuille des crédits supplémentaires du ministre des finances prévoyait une pension annuelle de $3,000 payable à M. Roy sa vie durant; $3,000 pour un homme qui a bien servi son pays pendant vingt-cinq ans! Cela frise la ladrerie. Fort heureusement, il n'a pas été nécessaire de prendre le vote, car le premier ministre a déclaré que M. Roy n'avait pas manifesté le desir de s'en aller. Du reste, MM. King et Lapointe ont clairement laissé entendre que si M. Roy était remplacé à Paris, son successeur n'en aurait pas pour longtemps, advenant un changement de gouvernement aux prochaines élections.

Au cours du débat, M. Bennett a insisté sur la distinction à faire entre le poste de Haut-Commissaire à Londres et celui de ministre à Paris, Tokio ou Washington. Le premier représente le gouvernement et doit, en principe, être remplacé lorsque le gouvernement change. Les seconds représentent le roi et le pays. Rien de plus juste. S'il fallait que les ministres plénipotentiaires changent avec les gouvernements, la carrière diplomatique n'aurait plus sa raison d'être, elle qui exige, plus que toute autre, la continuité.

Les droits du français

A la Chambre des Communes, le 12 juin dernier, M. Fafard, député de l'Islet, demandait si le gouvernement avait l'intention de faire traduire en français certains bulletins traitant des oiseaux du Canada, de botanique et de géologie. L'honorable M. Cahan, secrétaire d'Etat, a répondu que la traduction de ces bulletins regardait exclusivement les fonctionnaires de chaque ministère. "La chose est à la discrétion absolue du ministère qui publie les bulletins".

Comme la très grande majorité des fonctionnaires fédéraux et, surtout, la presque totalité des sous-ministres — chevilles ouvrières de chaque département — sont des Anglais presque toujours unilingues, nous ne devons pas nous reposer sur eux du soin de faire traduire les diverses publications fédérales. Et l'expérience passée nous a appris que, sauf de trop rares exceptions, ce ne sont ni nos députés, ni même nos ministres qui s'occuperont de ces... détails.

L'anglais règne à Ottawa. Quel étranger, visitant les édifices fédéraux, pénétrant dans les bureaux, assistant à une séance de la Chambre et, encore plus, du Sénat, se sentirait dans un pays bilingue? dans un pays où le tiers de la population est de langue française? Mais, généralement, ne cherchons pas les coupables ailleurs que dans nos rangs. Nous n'obtiendrons rien que nous ne le demandions avec politesse, mais avec fermeté. Notre vigilance doit être de tous les instants. Par malheur, il existe un "esprit d'Ottawa" dont la plupart de nos représentants sont les victimes. Faut-il que nous soyons descendus bien bas pour saluer, comme une éclatante victoire, après 68 ans de régime fédéral, le fait que des dossiers aient été déposés en français devant la Chambre? N'est-ce pas ce qui aurait dû se faire depuis toujours?

Autre exemple, entre mille, du peu de cas que l'on fait de nous dans les services fédéraux. Un cinquième, tout au plus, des billets de la Banque du Canada, sont libellés en français et les actionnaires français de la même banque ont dernièrement reçu, en paiement des dividendes, des chèques rédigés en anglais. Sans doute, pour nos financiers canadiens-français qui détiennent en portefeuille des titres de la Banque, une seule chose importe: toucher. Le reste, c'est de la foutaise!

La fortune du Québec

Le cinquième de la richesse matérielle du Canada se trouve concentré dans la seule province de Québec, c'est-à-dire que, sur chaque $5.00 de la richesse totale du pays $1.00 se trouve dans la province de Québec. Les statistiques fédérales les plus récentes évaluent la fortune de la province de Québec à $8,264,000,000. La valeur de la propriété urbaine et rurale, y compris l'équipement des fermes, est de $4,500,000,000, celle des établissements de commerce à plus de 300 millions. Mines, forêts, centrales électriques, manufactures, chemins de fer... se partagent le reste.

LA REVUE MODERNE

Président-Directeur:
Noël-E. LANOIX

Rédacteur en chef.....Jean BRUCHESI
Pages féminines.....MARJOLAINE
Bureaux: 320 est, rue Notre-Dame
Tel. HArbour 6195

Bureaux à:
Toronto, New-York, Chicago, Londres, Ang.

PRIX D'ABONNEMENT:
Canada: 1 an..... $1.50 — Etats-Unis: 1 an..... $2.00

SOMMAIRE

La vie canadienne: France-Canada; Carrière diplomatique; Les droits du français..... 3
Georges-Etienne Cartier et Benjamin Sulte... 4
Tour du Monde: Dépenses de guerre; Laurence d'Arabie; Une audience de Mussolini..... 5
L'histoire vagabonde d'un jeune chômeur..... 6
La scène et l'écran: A bâtons rompus; Propos brefs 7
En feuilletant les livres: Au seuil de l'Enfer; La Forêt; Légendes de la grande guerre.... 8
Dans le Monde des Lettres: Votre premier livre?; Voici des livres 9
En parlant caricature 10
Femina: Absence; Femmes en habit vert?.... 11
Ceux qui s'en vont; Au gré des flots; La protection de la jeune fille en Bulgarie..... 12
Le bridge illustré: Rosaire Prieur 13
Les menus simples et pratiques 14
Une oasis réconfortante 23
Modes parisiennes 27
Appétissantes recettes 33
Nos mots croisés 34
Cravate et sac au crochet d'art 35
Le courrier du mois 37-38
L'Art culinaire 39
Modes 40-42-44-48
La Petite Poste 43
Le tricot 47
En causant 49

MARJOLAINE

ROMAN
L'IMPASSE
par LYA BERGER

Page 15

La petite histoire

Georges-Etienne Cartier et Benjamin Sulte[1]

Par Robert CHOQUETTE

Sir Geo.-Etienne CARTIER

CARTIER — Eh bien, cher Monsieur, je dois vous dire que votre visite me fait plaisir; je désire vous connaître depuis quelque temps déjà; je lis avec intérêt votre courrier parlementaire.

SULTE — Vous êtes bien bon, Monsieur le Ministre.

CARTIER — Je ne dis que la vérité. Je voulais vous remercier, et vous féliciter, du compte-rendu que vous avez fait de mon discours du 7 février. Je crois deviner en vous quelqu'un qui me comprend.

SULTE — Et qui vous accompagne de tout son cœur, Monsieur le Ministre.

CARTIER — Merci. (*Entre ses dents*). Ah! mon cher Monsieur, il nous la faut, comprenez-vous! il nous la faut! (*une pause*). Vous me regardez; je n'ai pas besoin de vous dire que je vous parle de la Confédération. Toute mon âme est dans ce rêve, dans ce désir, dans cet effort.

SULTE — Je vous entends encore, Monsieur le Ministre, le poing sur le pupitre, mordant à même les syllabes convaincantes.

CARTIER — C'est qu'il y a longtemps que j'en rêve, de ce grand projet.

SULTE — Vos phrases me sont restées... (*récitant de mémoire*). "On a fait objection à notre projet, disiez-vous, à cause des mots "nouvelle nationalité" qui s'y rencontrent. Si nous nous unissons, nous formerons une nationalité politique, indépendante de l'origine nationale et de la religion des invididus. La fusion des races en une seule...

CARTIER — (*Continuant la phrase, plein de son sujet*)... est une utopie; c'est une impossibilité". (*Glissant vers un ton plus familier. S'adressant à Sulte*). Les distinctions de cette nature existeront toujours. (*Mordant*). C'est évident. Quant à cette objection, que nous ne pouvons former une grande nation, parce que le Bas-Canada est principalement français et catholique, que le Haut-Canada est anglais et protestant, et que les provinces maritimes sont mixtes, elle est, à mon avis, de la dernière futilité.

SULTE — C'est aussi le mien.

CARTIER — Dans notre Confédération, il y aura des catholiques et des protestants, des Anglais, des Français, des Irlandais et des Ecossais, et chacun, par ses efforts et ses succès, ajoutera à la prospérité, à la puissance, à la gloire de la nouvelle confédération. Nous sommes de races différentes, non pas pour nous faire la guerre, mais pour travailler ensemble à notre propre et commun bien-être. (*Amusé*). Mais dites, on croirait que je refais mon discours!

SULTE — Quand un sujet vous tient à cœur, il vous monte facilement aux lèvres.

CARTIER — Il me tient à cœur, c'est vrai. Je gagnerai la partie, Monsieur, ou j'y laisserai ma peau. Ce bill passera.

SULTE — Peut-être l'ignorez-vous, mais M. MacDonald dit couramment que sans vous, Monsieur le Ministre, la Confédération ne se fera pas. Ce qui revient à dire qu'avec vous, elle se fera. Ce bill passera comme les autres, comme tous ceux que vous avez voulus.

CARTIER — Les autres! Des mesures d'enfant, comparées à celui-ci.

SULTE — Vous êtes trop modeste, monsieur Cartier! Une mesure d'enfant, le bill des chemins de fer du Grand-Tronc?

CARTIER — Ce n'est rien cela. C'est le commencement. Ce que je rêve, ce sont des rails qui s'enfoncent jusqu'au cœur de l'Ouest. Comprenez-vous, Monsieur? Jusqu'aux Rocheuses, jusqu'au Pacifique. "All aboard for the West"! Mais tout ça, ça viendra après la Confédération.

SULTE — Et la cause de l'instruction publique? une mesure d'enfant? Le service des transatlantiques? Et l'abolition de la tenure seigneuriale? Qu'en faites-vous?

CARTIER — Bah, du passé, tout ça. C'est l'avenir qui m'intéresse. Je bâtis pour l'avenir. La seule mesure que j'aime à me rappeler quelquefois, Monsieur, c'est d'avoir obtenu la suppression de la peine de mort pour les cas qui méritaient tout au plus le pénitencier. Songez qu'il y a vingt-cinq ans on pendait celui qui avait volé un cheval, un mouton!

SULTE — J'ai entendu des vieillards, à Montréal, rappeler l'exécution d'un jeune homme de dix-huit ans, trouvé coupable d'avoir volé à son maître une montre d'argent de la valeur de seize piastres.

CARTIER — Incroyable! Incroyable! (*Pause*). Mais parlons de vous, parlons de vous, maintenant. Mon... ami Chauveau vous aime bien, vous savez. Il fait souvent votre éloge.

SULTE — (*Un peu embarrassé*). Je suis très flatté, Monsieur...

CARTIER — Il m'a même laissé deviner — je puis bien vous le dire — que vous pourriez m'être un secrétaire idéal...

SULTE — C'est vraiment trop de bonté.

CARTIER — Autre chose: Chauveau m'a laissé entendre, jeune homme, que vous taquiniez la Muse...

SULTE — Oh! ça, mon Dieu, c'est dans une mesure si modeste...

CARTIER — On me laissait plutôt entendre que vous faites un vers à chaque pas!

SULTE — Je l'avoue, c'est vrai; j'en fais à toute heure du jour.

CARTIER — (*Presque affectueux*). Ça repose, n'est-ce-pas? Le monde de la poésie! Tout un autre monde!

SULTE — (*Rêveur*). "O Canada, mon pays, mes amours..."

CARTIER — (*A mi-voix*). Ces vers vous ont plu?

SULTE — Vous en doutez? Ils sont émouvants.

CARTIER — Ah! si je vous disais que j'aimerais mieux être grand poète que bon politicien!

SULTE — L'un n'empêche pas l'autre, Monsieur le Ministre. C'est en 1834 n'est-ce-pas, que vous avez composé ce chant patriotique?...

CARTIER — (*Le regard vers le passé*). Oui... Et je l'ai chanté, pour la première fois, le 24 juin, au banquet de la fondation de la Société Saint-Jean-Baptiste.

(*Il chantonne le refrain*).

SULTE — (*Rêveur*). Oui... toute votre âme y passe, Monsieur Cartier... C'est tout vous, ce chant. Je voudrais avoir composé ces vers...

CARTIER — Ils ont le mérite de la sincérité, et c'est tout. On me dit beaucoup de bien des vôtres. (*D'un petit air fureteur*). Ce ne serait pas par hasard des manuscrits qui gonflent ainsi la poche de votre veston?...

SULTE — (*Embarrassé, cédant à moitié*). Monsieur le Ministre...

CARTIER — Faites voir.

SULTE — Vous poussez trop loin la bonté, Monsieur le Ministre, votre temps est si précieux.

CARTIER — (*Comme à l'oreille*). Je trouve toujours un petit coin de temps pour la poésie. Faites voir.

SULTE — Vous êtes si fin connaisseur, Monsieur le Ministre, que vous me voyez tout embarrassé... (*Lui tendant les vers*). Vous l'aurez voulu!

CARTIER — Merci. (*Un temps*). Ah! c'est un sonnet! "Ne m'oubliez pas"... Je suis indiscret, peut-être?

SULTE — Vous, non...

CARTIER — (*Redevenant nerveux*). Oui, Oui. Mais tout cela, mon jeune ami, c'est de la poésie. Lire des vers en pleine après-midi de travail! Chanter dans mon bureau!

SULTE — Ne fredonnez-vous pas toujours, en arpentant les couloirs, au Parlement.

CARTIER — Qui vous a raconté ça?

SULTE — Mais tout le monde! C'est charmant, d'ailleurs...

CARTIER — Charmant, je ne sais pas. Mais ça exalte, ça donne des ailes à chaque pas que vous faites. Il se peut que je chantonne souvent. Mais allons, la besogne presse de tous côtés.

SULTE — Vous travaillez trop, Monsieur Cartier; vous allez vous tuer à la tâche.

CARTIER — Travailler trop! qui est-ce qui dit ça, maintenant?

SULTE — Mais ça se voit! Et d'ailleurs tout le monde en parle.

CARTIER — Tant que mon médecin ne m'en parlera pas!...

SULTE — Vous travaillez de douze à quatorze heures par jour! C'est trop!

CARTIER — Oh quoi? Je devrais m'en tenir aux heures prescrites par les règlements? Quand il y a des questions vitales à résoudre? Allez donc, jeune homme, je travaille moins que mes employés!

SULTE — J'ose vous contredire, Monsieur le Ministre. Si vos subalternes travaillent si fort, c'est qu'ils le veulent bien, c'est qu'ils le font par dévouement et attachement pour vous. Moi aussi, je connais sur votre compte une anecdote.

CARTIER — Il ne faut pas croire aux anecdotes. Je vous croyais plus sérieux.

SULTE — La petite histoire a du bon.

CARTIER — Et quelle est cette anecdote?

SULTE — Cet employé qui était un bourreau de travail, qui ne voulait pas prendre de repos... De Québec vous lui avez télégraphié qu'il aille vous attendre à Montréal, pour une affaire pressante; et vous l'y avez rejoint *huit* jours plus tard!

CARTIER — Eh bien...?

SULTE — Vous l'avez alors ramené avec vous à Québec où il s'est reposé malgré lui, en attendant vos instructions; alors vous lui avez dit: "Tout est réglé, je n'aurai pas besoin de vous, comme je l'avais d'abord cru. Prenez votre temps pour retourner à Ottawa".

CARTIER — Et puis, quoi?

SULTE — Tout le monde sait bien que c'est votre manière d'accorder du repos à vos secrétaires! Vous devriez être aussi indulgent pour vous-même, quelquefois Monsieur le Ministre.

CARTIER — Je ne me souviens pas de ce que vous racontez là. C'est d'ailleurs sans importance; l'essentiel, c'est que je me porte bien, car j'ai une rude tâche devant moi.

SULTE — A qui le dites-vous, Monsieur Cartier! Si je pouvais vous seconder...

CARTIER — Sulte, vous me permettez?

SULTE — Vous en doutez, Monsieur le Ministre?

CARTIER — Sulte, je vous invite à venir chez moi. Depuis déjà un an que vous êtes dans la capitale, on ne vous a pas encore vu à nos réunions du samedi soir. Il faut y venir cette semaine et... ...(*baissant la voix comme un complice*)... réciter des vers...

SULTE — C'est trop d'honneur, Monsieur Cartier.

CARTIER — (*Même jeu*). Cela fera plaisir à mes filles, qui aiment beaucoup la poésie (*reprenant sa voix rapide*). Et puis, causer des événements. Je tiens à vous connaître davantage. Je devine que mon... ami Chauveau n'a pas tout à fait tort quand il fait votre éloge. Vous allez venir? samedi prochain?

SULTE — Vous avez ma promesse. Et sans un mot de plus, je prends mon congé, Monsieur Cartier; vraiment, j'ai honte de vous avoir pris tant de temps.

CARTIER — (*Riant*) — Disons que vous m'avez reposé. Mais en effet, je ne peux vous retenir plus longtemps, je suis attendu au Conseil des Ministres. Au revoir, Monsieur, et à samedi prochain. Nous comptons sur vous.

Benjamin SULTE

SULTE — Merci de vos bontés, Monsieur le Ministre.

CARTIER — Au plaisir de vous revoir.

SULTE — Mille fois merci.

Robert CHOQUETTE

(1) Nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs l'un des sketchs de M. Robert Choquette joués avec beaucoup de succès au programme de la Petite Histoire, sur le secteur français de Radio-Canada, par l'entremise du poste CRCM, à Montréal.

TOUR du MONDE

Dépenses de guerre

Le budget de la défense nationale, en France, après le vote des derniers crédits supplémentaires, s'élèvera à près d'un milliard de dollars. C'est la réponse aux diverses mesures adoptées par l'Allemagne hitlérienne depuis le 15 mars dernier. L'armée active du Reich est présentement de 550,000 hommes. Elle sera bientôt d'un million, sans parler des réserves. Par ailleurs, comme le colonel Fabry l'a démontré récemment à la Commission des Finances de la Chambre française, les usines de munitions allemandes travaillent 24 heures par jour.

On comprend alors l'émoi qui grandit dans certains milieux en face d'un avenir aussi peu rassurant. On comprend moins le désordre dont le parlementarisme français donne le triste spectacle. Si encore l'Angleterre renonçait, une fois pour toutes à sa politique de la bascule qui la pousse à faire, d'un côté, risette à l'Allemagne, et, de l'autre, à tendre la main à la France! Puisque personne, à l'heure actuelle, n'ose s'attaquer à l'Allemagne, les seules chances d'une paix durable reposent sur l'action concertée de la France et de l'Angleterre. Le nouveau premier ministre de Grande-Bretagne, M. Stanley Baldwin, n'a pas dit autre chose, au début de juin dernier, dans un discours sur la situation de l'Europe.

Après avoir affirmé que, "face à face des deux côtés du Détroit", la France et l'Angleterre étaient obligées d'être voisines et ne pouvaient pas ne pas être amies, l'homme d'Etat britannique a ajouté: "Ce sentiment que ressentent la Grande-Bretagne et la France doit être le sentiment en Europe, de chaque côté de toutes les frontières et de toutes les mers. C est justement ce sentiment-là — ce sentiment qui doit être enraciné dans la moelle de tous les peuples de l'Europe — qui sera à la fin notre grand secours pour la conclusion des différents pactes et conventions, je veux dire pour cette limitation des armements à laquelle nous sommes contraints si nous voulons sauver la civilisation de l Europe .

Puisse un tel langage — ce n'est pas le premier du genre — être enfin entendu!

En Palestine

L'Association sioniste d'Amérique vient de tenir sa trente-huitième assemblée annuelle à Atlantic City. D'après les chiffres fournis par M. Léo Hermann, de Jérusalem, il appert que le Fonds de Dotation palestinien a recueilli depuis quinze ans, la somme de $26,645,000 pour rebâtir une Palestine juive . Les Juifs d'Amérique, à eux seuls, ont souscrit plus de $13,000,000, soit la moitié de la somme totale.

Ces chiffres sont on ne peut plus éloquents. Il nous arrive de combattre les Juifs, de nous en prendre à leurs méthodes, de leur reprocher, en somme, de réussir. Que ne faisons-nous comme eux et, toutes proportions gardées, que ne nous montrons-nous pas aussi généreux pour nos œuvres; que ne sommes-nous unis comme ils le sont; que n'ayons-nous ce sens de la solidarité qui explique, en majeure partie, leurs succès!

Chez les Grecs

Des élections générales ont eu lieu en Grèce le 9 juin, deux mois après la révolution fomentée par M. Venizelos et ses partisans. Elles ont donné une éclatante victoire au gouvernement de M. Tsaldaris, à ceux qu'on appelle les populistes. Ceux-ci ont recueilli près de 500,000 suffrages, soit plus de 50 pour cent du total, ce qui leur assure, en vertu du système majoritaire, 287 députés sur 300, Monarchistes du général Metaxas, indépendants et communistes ont recueilli le reste des voix. Quant aux Vénizélistes, ils se sont abstenus, mais les abstentions ne dépassent pas, au total, 15 pour cent des inscrits.

Les royalistes purs ont eu moins de 100,000 voix. Mais les élections ne portaient pas sur la restauration monarchique qui compte, du reste, un très grand nombre des partisans parmi les populistes. Tout fait donc prévoir que le plébiscite de septembre prochain donnera la victoire aux royalistes. Le roi Georges, qui avait succédé à son père, et qui dut abdiquer en 1923, s'apprête à rentrer à Athènes pour le plus grand bien de la Grèce. L'Equilibre de l'Europe orientale, et partant de l'Europe entière, y gagnera.

Lawrence d'Arabie

Le fameux colonel Lawrence, surnommé le "sheik aux yeux bleus", est mort en mai dernier, à Londres, des suites d'un accident de motocyclette. C'est du moins ce que la presse nous a appris. Car, depuis lors, on commence à douter, en certains milieux, que le mystérieux colonel soit réellement mort. Il serait parti pour quelque mission secrète en Ethiopie...

Quoi qu'il en soit, ce diable d'homme est entré vivant dans la légende Et Dieu sait s'il en sortira jamais L'histoire retiendra, comme un fait incontestable, au crédit

Le sheik aux yeux bleus

de Lawrence, la fameuse campagne d'Arabie, entreprise et menée à la victoire par le petit étudiant d'Oxford, devenu, à 27 ans, le "roi sans couronne" d'un des plus vieux empires du monde. Après la guerre, il disparut, furieux, a-t-on dit, que les hommes politiques n'aient pas créé une Arabie unifiée. Il refusa honneurs, grades, argent, pour vivre dans une demi-retraite. Mais c'est alors que la légende s'est emparée de lui. Et Lawrence, dans l'imagination des gens, continua de parcourir l'Orient. On le voyait ou on croyait le voir partout; tantôt en Syrie, tantôt au Maroc ou aux Indes. On lui prêtait les plus fabuleux exploits, comme à l'époque où les Turcs mettaient sa tête à prix pour $500.000. C'est à propos de cette ubiquité qu'on raconte l'amusante anecdote suivante.

Quelqu'un qui le rencontra un jour, dans un de ces cottages isolés qu'il aimait, lui fit observer en blaguant qu'à en croire les rumeurs il se trouvait à ce moment en mission secrète dans les Balkans. Lawrence le regarda avec des yeux d'enfant rêveur: "Et comment savez-vous que je n'y suis pas?"

Peut-être saurons-nous la "vérité vraie", lorsque l'*Intelligence Service* ouvrira ses dossiers.

Courses de taureaux

Savait-on qu'à plusieurs reprises l'Eglise avait condamné les courses de taureaux et qu'il existe même une bulle pontificale, en date du 1er novembre 1567, pour frapper des peines les plus sévères participants et spectateurs? La bulle, *De salute gregis*, est due à la plume du Pape Saint Pie V qui condamna les courses de taureaux comme contraires à la piste et à la charité chrétiennes. Défense était faite, "en vertu de la présente Constitution à jamais valable, sous peine d'excommunication et d'anathème encourus *ipso facto*, à tous les princes ecclésiastiques ou laïques, "de permettre qu'aient lieu dans leurs provinces, cités, terres, châteaux forts et localités des spectacles où l'on donne la chasse à des taureaux et à d'autres bêtes sauvages. Interdiction était faite, également "aux soldats et autre personnes de se mesurer, à pied ou à cheval, dans ce genre de spectacle, avec les taureaux et les bêtes sauvages". Si quelqu'un venait y trouver la mort, la sépulture ecclésiastique devait lui être refusée.

Récemment, quelques évêques français, après avoir rappelé la bulle de Pie V et les termes énergiques par lesquels Mgr Besson, évêque de Nîmes, interdisait, en 1885, les courses de taureaux dans son diocèse, ont déclaré que ceux qui assistent à de pareils spectacles se rendent coupables d'une faute grave.

Une audience de Mussolini

Henry de Monfreid est ce gentilhomme-aven... pour qui la région de la Mer Rouge et les mœurs du no... est africain n'ont plus de secrets. De son existence extra... ordinairement mouvementée, qui frise parfois l'invraisemblance, il a tiré des livres plus passionnants que les plus passionnants romans d'aventures. Il connait, entre autres pays, l'Abyssinie comme sa poche.

M. de Monfreid est récemment allé chez Mussolini, au Palais de Venise, où le Duce l'a reçu dans cette immense salle d'armes, aux murs nus, qui lui sert de cabinet de travail. L'écrivain a vu bien des choses étonnantes dans sa vie. Mais, s'il faut en croire le correspondant du *Figaro*, jamais son étonnement n'a été aussi vif qu'au Palais de Venise. Laissons parler Monfreid:

— J'étais convoqué pour 4 heures. J'arrive cinq minutes avant avec une petite provision de patience... et au premier coup de 4 heures exactement, je suis introduit chez le Duce! Extraordinaire, n'est-ce pas? Mais il y a autre chose... Je suis resté avec Mussolini une heure dix; eh bien! pas une seule sonnerie de téléphone, aucun secrétaire n'a montré le bout de son nez... Mussolini a su créer le calme idéal pour un romancier.

Monfreid n'invente rien. J'ai eu le privilège de faire la même expérience. Et pourtant, Dieu sait que Mussolini est un homme occupé! Essayez, même si vous avez un rendez-vous, d'entrer chez un de nos ministres à l'heure fixée. Et, une fois là, après une longue attente, comptez le nombre de coups à la porte et de sonneries du téléphone pendant la petite demi-heure que le ministre voudra bien vous consacrer...

Une journée de Georges V

A l'occasion du Jubilé de notre souverain, des journaux ont levé quelque peu le voile sur la vie familiale, sur l'existence quotidienne de Georges V. Tous les jours, réveil à 7 hres 30. Aussitôt, séance de gymnastique, bain et visite du coiffeur. A 8 hres. c'est la lecture des journaux, disposés sur la table de travail, ouverts par les soins de six secrétaires — des femmes dont l'anonymat est bien gardé — ouverts et marqués de coups de crayon bleu. Revue de presse admirablement préparée et complète qui retient le roi jusqu'à neuf heures, au moment où Georges V va retrouver la reine Mary pour le petit déjeuner. Une demi-heure plus tard, travail officiel qui dure jusqu'à 11 hres., heure fixée pour les audiences privées. A 1 hre. lunch, suivi de travaux officiels jusqu'au thé. Puis, ordinairement, quelques instants de repos en famille, ou, deux fois par semaine, consacrés à l'incomparable collection de timbres enfermée dans deux salles du Palais, ou encore à la lecture. Celle-ci se prolonge parfois assez tard, une heure ou deux, près du radio ouvert, jusqu'au diner.

On s'est demandé ce que lisait le roi. Il semble que ses préférences aillent au roman terrifiant ou encore au roman policier.

L'armée Rouge

Lors du récent congrès des Soviets, à Moscou, le vice-commissaire de la défense a annoncé que l'effectif de l'armée rouge est passé de 600,000 à 940,000 depuis quatre ans. Le matériel de guerre s'est également accru dans les proportions suivantes: aviation, 330 p. c.; petits chars de combat, 760 p. c. moyens chars de combat, 790 p. c.; sous marins, 435 p. c.; mitrailleuses, 700 p. c. Le budget de la défense, en cette année 1935, s'élève à six milliards de roubles.

Pour justifier un tel accroissement des effectifs, du matériel et des dépenses, le gouvernement soviétique soutient que certaines puissances capitalistes préparent une guerre contre la Russie. L'attitude et les ambitions du Japon, en Extrême-Orient, n'ont rien de rassurant. D'autre part, le récent accord intervenu entre la Pologne et l'Allemagne a donné naissance à toutes sortes de rumeurs dont la plus persistante est à l'effet qu'en échange du fameux "corridor" auquel elle renoncerait, la Pologne recevrait l'appui de sa voisine occidentale pour s'agrandir à même l'Ukraine. C'est ce qui expliquerait les réticences de la Pologne et de l'Allemagne à l'égard du pacte oriental.

...ns-là

...istoire vagabonde d'un jeune chômeur

Par Gabriel LANGLAIS

...appe un jour à ma porte. Ma sœur est seule à la maison. "J'ai faim, lui dit-il, voulez-vous me donner à manger?..." Ma sœur hésite; c'est toujours dangereux. —"Oh! je sais, vous avez peur? Apportez-moi cela dans le corridor, et vous fermerez la porte; je mangerai là... Si ce n'était pas trop vous demander, je boirais aussi un bon verre d'eau..."

Ma sœur lui sert à manger et à boire dans le corridor, comme entendu, et, pendant qu'il ingurgite, elle me téléphone au bureau. "Il m'a demandé des chemises, en as-tu à lui donner?"—

Une semaine plus tard, il frappe encore à ma porte; j'étais chez moi, cette fois. Il avait encore faim. Nous causons. Je l'interroge, et ma foi, s'il dit la vérité, voici, chez ces "gens-là", la plus triste histoire que j'aie recueillie!

***

— Je suis de Montréal, je m'appelle Donat Gagnon et j'ai 19 ans. Ma mère est morte quand j'avais 5 ans, et mon père, il y a trois hivers. Je suis chômeur depuis lors.

Çà commençait dru! Que d'aventures ces chiffres laissaient supposer! En les divisant en mois, en semaines et en jours, nous allions les vivre!

— Avant de devenir chômeur j'aidais à préparer la pâte chez le boulanger Cloutier de la rue Fullum. J'ai du laisser la boulangerie, parce qu'au bout d'un an et demi il m'est arrivé un accident à la main droite. Ce fut presque la paralysie. On me servit $85. de compensation et puis je perdis ma position. J'étais bien triste, allez. Mon père s'était donné accidentellement la mort, trois semaines avant cet accident. Il m'avait laissé deux mille piastres en assurances. J'étais jeune, j'avais 16 ans, je dépensai tout cet argent en "folleries". Je dansais tous les soirs, j'avais des amis, je rencontrai des femmes. Le jour, je m'amusais à acheter des bicyclettes, j'en achetai 6. Je voulais devenir coureur dans les Six Jours. J'étais généreux, je donnais, je prêtais, et personne ne me remettait jamais l'argent prêté. L'argent passait, passait plus vite que le temps. Vint un jour où je dus commencer à vendre mes choses pour vivre. Je vendis mes deux dernières bicyclettes, et commençai sérieusement à me chercher du travail. Mon argent m'avait duré un an.

— Et où as-tu travaillé?

— Un peu partout. Dans les maisons privées où on me donnait quelques sous pour polir les planchers; aux parcs de stationnement, où je nettoyais les automobiles.

— Où demeurais-tu alors?

— Je ne pouvais plus payer ma chambre. J'allai rester chez des Indiens Abénaquis, sur la rue Beaudry. Leur fils était un de mes amis. Le père mourut. Je dus les quitter, car ils ne me "changeaient" rien pour la pension et le lit. Ils s'appelaient "Hobonshawinn". Le prénom du mari était Henri; il pratiquait la médecine illégalement. Après sa mort, les "Hobonshawinn" se rendirent à Pierreville. Je les perdis de vue pour aller frapper à la porte de Mme Millette, rue Maisonneuve. Cette dame est la mère d'un autre de mes amis. C'est là que je demeure actuellement. Elle est très bonne pour moi. Quand j'ai de l'argent, je lui en donne.

***

— Avant la mort de ton père, te souviens-tu d'avoir été heureux?

— Oui, j'allais à l'école dans le temps. Mon père m'achetait des bicylettes, c'était assez pour me rendre heureux. En retour, je tenais maison pour lui; c'est moi qui préparais les repas. J'étais libre cependant, un peu trop libre; je courais pas mal partout. Je vous ai dit que mon père s'était enlevé accidentellement la vie. Voici comment. Il faut que je vous dise d'abord qu'il avait l'habitude de la boisson. Un bonjour, en revenant à la maison, j'aperçois l'ambulance à la porte. Je monte au logis, et je vois mon père tout en sang sur mon lit. La voisine est là, toute énervée. Il fut transporté à l'hôpital où il mourut deux jours plus tard, après m'avoir raconté l'accident. Il avait trop bu comme à l'ordinaire, et, en marchant dans la cuisine, il trébucha pour tomber la poitrine sur un grand couteau à pain, oublié sur une tablette. Le couteau lui traversa le poumon droit. Deux jours après l'accident, il mourait à l'hôpital Saint-Luc. On m'assaillit de questions. Il y avait autour de moi des "reporteux". On me regardait avec des drôles d'airs. On me soupçonait, on m'accusait d'avoir tué mon père...

— Pour les assurances?

— J'imagine. Mais le calme se fit sur cette affaire. Mon père s'était donné la mort accidentellement, c'était tout.

***

— Quelle serait ton ambition dans la vie?

— Travailler comme mon père à l'*Imperial Tobacco*. Il y est resté seize ans. J'ai essayé d'y obtenir de l'ouvrage, mais sans réussir.

— Actuellement, te trouves-tu heureux?

— Non, pas beaucoup. Je mange deux fois par jour, le midi et le soir seulement et, même si j'ai un lit pour dormir le soir, je trouve le temps bien long et j'ai hâte de travailler. Ça fait deux ans que je me cherche de l'ouvrage et que je n'en trouve pas en dépit du fait que j'apprends très vite tout ce que l'on m'enseigne.

— As-tu une "blonde"?

— Pas dans le moment. Nous nous sommes chicanés. Je la fréquentais depuis six mois. Vous me demandiez tout à l'heure quelles étaient mes ambitions. J'aurais aimé devenir aussi aviateur. Il y a deux ans, je me suis offert à l'aérodrome St-Hubert pour sauter en parachute à 20,000 pieds et on n'a pas voulu me laisser faire.

— As-tu eu d'autres aventures?

— Oui, je me suis rendu à High River, Alberta par train de *freight* et j'ai gagné $140. dans mon voyage. J'ai été *cow-boy* sur un *ranch*. J'y suis resté trois mois au bout desquels on me renvoya. On n'avait plus besoin de moi. J'ai aussi essayé d'obtenir de l'ouvrage à Windsor, Ontario, comme garçon-boulanger, mais rien à faire!

***

— Dis-moi, que penses-tu de la vie?

— Que la mienne n'est pas bien gaie.

— Tu es jeune, il ne faut pas désespérer.

— Oh! vous savez, j'ai peur, j'ai peur que la crise ne finisse jamais. J'ai peur de me marier à cause de cela. Je sais qu'il ne faut pas se décourager, mais cela ne m'empêche pas de trouver la vie dure. J'ai eu un jour l'idée de me jeter du haut du pont de Québec. C'était haut, et il y avait des roches en bas... Je tins bon. Et je n'y pense plus maintenant. En fait d'aventures, si cela peut vous intéresser, je suis allé deux fois en prison.

— Certainement que cela m'intéresse. Ça ne te fait rien de me conter cela?

— Non, parce que je ne me suis jamais considéré coupable. La première fois on me donna un mois à Bordeaux, parce que, un jour, un détective prétendit que j'avais demandé de l'argent à une femme qui m'avait donné à manger, et qui avait ajouté cinq sous à la nourriture. C'était un détective anglais, le juge était anglais, à Westmount, je ne comprenais pas grand'chose à ce qu'ils disaient. Je plaidai coupable.

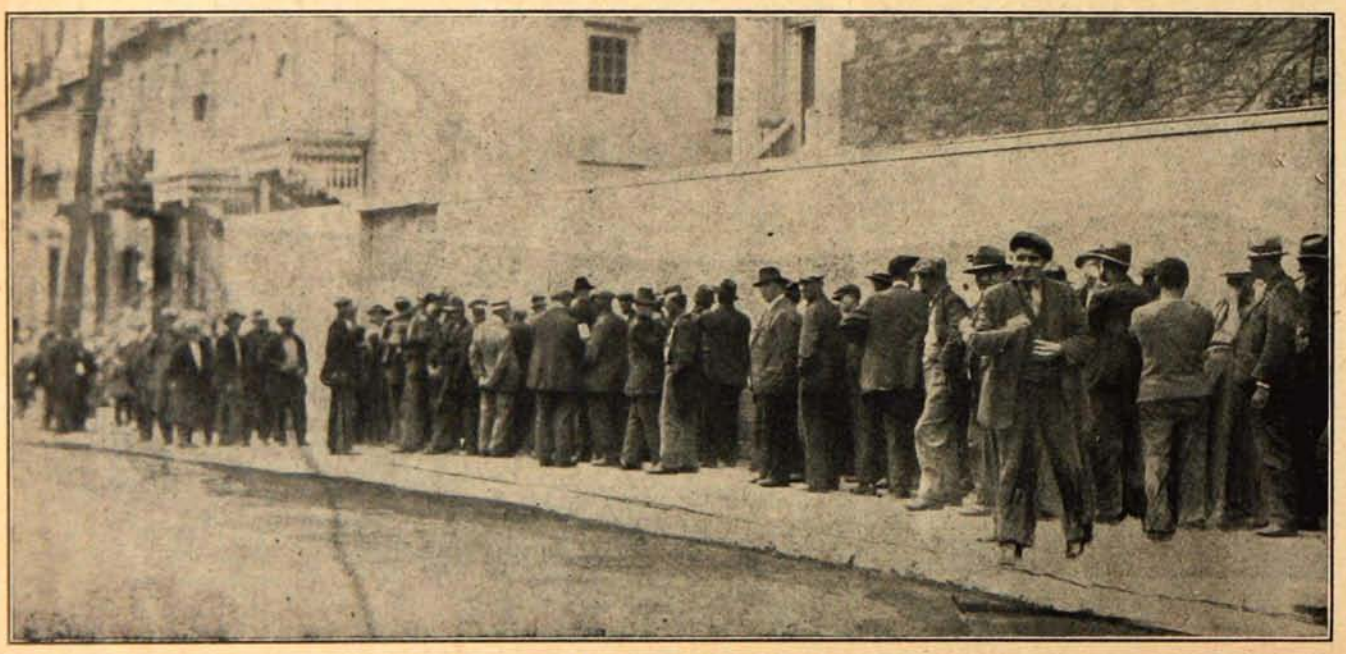
— Et la seconde fois?

— Oh! la seconde fois, on me coffra 15 jours au même endroit pour vagabondage dans une ruelle. On prétendit que je rôdais pour voler, quand en réalité je m'y étais attardé pour satisfaire, je vous l'assure, un besoin bien légitime. Encore une fois je plaidai coupable. Et je vécus pendant 15 jours avec des voleurs, et tout ce que Montréal peut contenir de ratatouille. Tout cela parce que j'étais à Westmount, et que je n'avais pas su me retenir... jusque sur la rue Maisonneuve... C'est çà la vie!

***

C'est beaucoup plus que cela la vie, mon vieux! Cela peut être beaucoup plus gai et malheureusement aussi, beaucoup plus triste. Tu as, comme on dit, mangé ton pain noir, dans ta jeunesse. L'avenir te réserve peut-être des surprises.

Je crois ton histoire, je la crois en entier. Et je demande à ceux qui la liront, et qui sont dans la possibilité de tendre la main, de le faire généreusement. Qu'ils m'écrivent pour me dire qu'ils ont besoin d'un jeune homme débrouillard pour nettoyer un coin de maison, un bout de parterre. Qui n'a pas un peu d'ouvrage à te donner? Tu es débrouillard, tu me l'as dit; tu apprends facilement. Tu feras un excellent travailleur. Vous qui lisez, vous qui le pouvez, aidez-moi à faire de ce jeune homme un "quelqu'un" dans la vie! (1)



● *L'heure de la soupe pour les chômeurs*

(1) Les personnes charitables qui seront assez bonnes de répondre à cet appel voudront bien le faire par écrit à Gabriel Langlais, s/d LA REVUE MODERNE, rue Notre-Dame Est, Montréal.

LA SCÈNE ET L'ÉCRAN

A bâtons rompus

LES producteurs d'Hollywood ont une façon assez curieuse de distribuer leurs films. Ils respectent une tradition, à mon sens, stupide qui veut qu'en été les salles présentent des films de baseball, de courses, des comédies étouffantes; à l'automne, des drames sombres propres à torturer le cerveau de tous les auditeurs et en hiver des films de mystère capables de donner le frisson à un bloc de glace. L'intelligence d'un tel procédé ne m'apparaît pas. L'inverse ne serait-il pas préférable? C'est lorsque les salles sont comme des étuves qu'il faudrait servir aux spectateurs en nage des films rafraîchissants, des scènes d'hiver, des films où il y a beaucoup d'eau, mais pas trop de soleil.

Ce ne sont évidemment pas ces remarques qui vont changer quoi que ce soit à cette longue habitude de distribuer les films. Les gérants de salles n'y peuvent rien. C'est à peine s'ils peuvent choisir dans un butin bien maigre. Force leur est donc d'aller au petit bonheur et au public de faire bon cœur contre mauvais spectacle.

Il est aussi un autre facteur, celui-là s'explique mieux, qui contribue à créer durant la saison chaude une alarmante pénurie de films. Hollywood sur ce point est mieux partagé que Paris et Londres.

Je veux dire que durant l'été les compagnies de production fuient vers les plages les plus fashionables afin de bénéficier de la lumière naturelle. Tous les extérieurs sont tournés sur place et c'est, comme on l'imagine, une économie appréciable. Ces voyages sont coûteux mais ils permettent de réaliser des films plus lumineux, pleins de soleil et d'une indiscutable beauté. Une importante compagnie parisienne songe sérieusement à s'installer à Tunis, en Tunisie, ou à Alger en Algérie où le ciel est bleu d'azur douze mois par année. Dans ces conditions les studios français se trouveraient placés sur le même plan que les studios californiens et trouveraient, comme ceux-là, avantage à travailler dans le "vrai". Je ne sais si le projet sera mis à exécution. Il serait désirable qu'il le soit. D'année en année le public devient plus difficile. Sa fréquentation régulière des salles obscures lui a permis de se familiariser avec les secrets du cinéma. Il répère vite le chiqué; le décor de carton-pâte, les trucs d'optique et bien souvent il n'hésite pas à se plaindre à ses amis du manque de réalisme des films. Il n'en faut pas plus pour compromettre la carrière de la production la mieux lancée. Certes il n'est pas toujours possible de se rendre en Afrique pour filmer la jungle.

Cela peut très bien se faire en studio. De même de plusieurs autres sujets. Malheureusement, le public, gâté et difficile est chaque jour plus exigeant et, dans un avenir prochain, il sera quasi impossible de le "bluffer".

Le cinéma est une image de la vie. Ce vieux cliché n'a rien perdu de sa valeur et, sur la question du décor, il conserve toute son autorité. Inutile de raconter une histoire de la Russie des tzars si vous ne faites que peindre des images modernes et ainsi de suite. Que l'image soit fidèle, authentique, exacte ou qu'elle n'existe pas du tout.

Au théâtre, on tolère que les reconstitutions soient incomplètes. Des conditions d'ordre matériel empêchent un réalisme parfait. Au cinéma, les possibilités sont trop immenses pour qu'on néglige cette partie essentielle d'un de caractère historique ou autre. Ce n'est pas avec quelques plumes, une robe à traîne, des cadres démodés qu'on nous représentera le Paris de 1900. Le public peut tolérer qu'on lui serve des ragoûts de ce genre, mais il est bien rare qu'il se fasse prendre à deux fois. En pleine évolution, sur le point de s'enrichir de la couleur et du relief, le cinéma ne doit pas se négliger. Sa victoire n'est pas encore complète. L'effort doit se maintenir.

***

On assiste actuellement à un petit jeu amusant de la part de la puritaine Amérique. Les films de gangsters étant défendus par la censure et prohibés par la Ligue de la décence, les producteurs ont tourné la difficulté en nous donnant des films de la police. A y regarder de près, c'est exactement la même chose. Cependant puisque les "bons" l'emportent... la censure laisse tout passer. Carnage, coups de feu, tueries en série, mitraille à gros effets, bombes lacrymogènes, évasions de prisonniers, bref, le public en a pour son argent. La censure, bonne enfant, donne son visa et allons donc! Les salles font un argent fou avec ces sortes de films. Nommons "G-Men", "Public Hero No. 1, "Let them have it". Le genre de ces productions est bien discutable. Il ne suffit pas que la police abatte cent criminels, pour que le film soit acceptable! Ce qui n'est pas, propre c'est tout ce milieu de bandits, de prisons! A ce compte-là on peut recommencer à rebours "Scarface" (film condamné) et, cette fois, il passera comme une lettre à la poste. C'est du plus gros comique.

***

Les amateurs auront noté le beau succès de Charles Boyer au cinéma américain dans "Private Worlds" d'abord puis, récemment, dans "Break of Hearts". Cet acteur aidera à réhabiliter les jeunes premiers parisiens que d'aucuns trouvent trop efféminés. Reproche d'ailleurs injustifié. Demandé en France, sous contrat en Amérique, pressenti pour un très grand film devant être tourné à Londres, Boyer est sur le chemin de la gloire. Demain il sera, au même titre que Maurice Chevalier, une vedette internationale. Artiste puissant, magnifiquement doué il n'est pas de rôle qu'il ne puisse pas jouer avec un égal succès. Souhaitons par exemple qu'on emploie son vaste talent avec intelligence, avec esprit. De meilleurs acteurs ont été gâchés par des rôles idiots.

FANTASIO

Un acteur favori et populaire

● *Voici Henry Garat que nous reverrons bientôt aux écrans de la France-Film dans "Les Dieux s'amusent". C'est une très grande production qui nous ramène dans l'antiquité. Garat n'a jamais été aussi merveilleux artiste et nul doute que ce film ne fera que grandir sa popularité parmi nos charmantes lectrices... qui adorent le cinéma.*

Quantité, Qualité...

Ce n'est un secret pour personne que le dernier film de Mae West est loin d'avoir remporté le succès qu'on en attendait.

Mae West vient en tout cas de proposer à Josef von Sternberg de diriger son prochain film. Le metteur en scène attitré de la mince, si mince Marlène Dietrich, aurait accepté cette... lourde responsabilité.

Et déjà on s'inquiète...

Propos brefs

De la parole aux actes

La "sélection morale" des films qui sévit actuellement aux Etats-Unis donne parfois lieu à des histoires amusantes, sinon édifiantes.

Un groupe de jeunes gens faisant partie d'une organisation puritaine tenait une réunion dans un hôtel à Hollywood. Ils dénonçaient sévèrement certaines actrices telles que Joan Crawford, Mae West et autres, qui jouent le plus souvent dans des films où la plus stricte tenue n'est pas de rigueur.

Comme le meeting venait de prendre fin, les jeunes gens se trouvèrent dans le hall de l'hôtel nez à nez avec Joan Crawford. En moins d'une minute, elle devint, comme de juste, le centre d'une bousculade... chacun essayant de l'entrevoir, d'obtenir d'elle un autographe.

Dans la mêlée, Joan se trouva mal. Alors ce fut à qui, parmi nos jeunes puritains, aurait l'honneur et l'agrément de transporter la star évanouie sur le plus proche canapé...

***

Publicité 1935

C'est une bonne histoire qui court tous les studios d'Hollywood, et qui moque d'une façon assez amusante Marlène Dietrich.

Un jour, le bon Dieu, ému de la gloire toujours grandissante de la créatrice de l'Impératrice rouge, éprouva le désir de faire sa connaissance. Il la fit donc chercher par saint Pierre. Marlène rechigna bien un peu, mais finit par le suivre.

Elle arrive au paradis, et on l'introduit dans la pièce où se tient le Père Eternel. Elle va pour s'avancer mais soudain s'emporte:

— Comment, fait-elle, indignée, vous n'avez pas convoqué les photographes? ? ?

***

Les aphorismes de Charles Boyer

Saviez-vous que Charles Boyer, à ses moments perdus, cultivait la fleur curieuse qui a nom "aphorisme?"

Et certaines de ses vérités premières, pour lapalissades qu'elles soient, ne manquent pas d'humour. Qu'on en juge:

— L'assurance sur la vie a longtemps été considérée en France comme une forme de spéculation interdite par la loi.

— Une bouteille de champagne, dont le bouchon saute aisément, ne renferme pas de bon vin.

— Un homme peut vivre 65 jours sans aliments, 5 sans eau, 3 seulement sans sommeil.

— Une curiosité gastronomique française consiste à mettre une cuillerée de glace au chocolat dans le café.

— Beaucoup de théâtres parisiens font payer les critiques désireux d'assister au spectacle.

— Le lait réconforte beaucoup plus rapidement que toute autre nourriture, car il ne contient pas d'acide.

— La couleur du vin indique ses conséquences; le vin rouge rend gai, le vin noir, triste.

Nous voilà, certes, loin du cinéma... A quand les "constatations à prendre ou à laisser" de Charles Boyer sur la faune des studios?

***

La bonne

Une certaine artiste était en grande conversation avec un metteur en scène notoire.

Sans précautions ni prévenances, une vieille servante ouvre brusquement la porte de la chambre pour jeter sur une table une lettre que l'on vient d'apporter.

Quand elle est sortie:

— Elle n'est guère stylée, ta bonne, fait le réalisateur.

— Ne m'en parle pas, soupire l'artiste. Elle boit mon vin, elle me vole, elle est bavarde et menteuse. Sans compter que, si je me plains, elle m'enguirlande comme de la friture de Seine!

— Pourquoi ne la flanques-tu pas à la porte?

— Ah! je voudrais bien... mais je ne peux pas; c'est ma mère! ! !

En feuilletant les Livres

Au seuil de l'enfer [1]

C'EST un roman de guerre, œuvre d'un Italien dont une notice biographique nous apprend qu'il est" un des hommes les plus représentatifs de l'Italie contemporaine". Roman d'un profond réalisme où l'auteur emploie avec un art consommé le sarcasme et la douleur, mais où, contrairement à tant d'autres livres inspirés par le tragique conflit, il apparait que "la guerre n'a pas été seulement de la boue, elle a aussi été lumière".

Arturo Marcipati nous prévient que son récit "n'est que la pure réalité des faits". Nous l'en croyons sans peine et le lecteur n'en admirera que davantage "le courage de la vérité" dont le romancier a fait preuve.

Un lieutenant doit comparaître devant le Conseil de Guerre pour abus d'autorité vis-à-vis d'un soldat. Blessé, cité à l'ordre du jour, décoré, il n'est que plus sensible à l'humiliation d'avoir à répondre d'un acte justifiable et d'avoir à souffrir, dans une prison infecte, le voisinage de véritables criminels. Victime des "messieurs de l'arrière", des embusqués galonnés dont il trace d'admirables et amusants portraits, il n'est pas seul de son espèce. La vie de la prison, les allées et venues de l'arrière, l'organisation des bureaux, tout lui est prétexte à déployer la plus profonde sensibilité humaine doublée d'un sens non moins profond de l'ironie, voire du comique. Telle scène d'une comparution devant le Conseil de Guerre évoque le meilleur Courteline. Telle autre, par contre, comme l'exécution de deux soldats, développe chez le lecteur la plus intense émotion. L'amour même n'est pas absent de ces pages alertes, colorées, traversé des d'un grand souffle patriotique et d'un sentiment du devoir qui en font la noblesse.

Avec le recul des années, on comprend que les lieutenants Denandri, démobilisés après trois ans de souffrances, d'héroismes propices aux méditations, se soient dressés, de toute la force de leur expérience et de leur patriotisme, pour empêcher, par la révolution fasciste, le sacrifice de la victoire.

J. B.

Tête baissée [2]

VOUS rappelez-vous cette famille Chambarcaud — le père inventeur d'une machine à sabots, la mère admirable de douceur et de résignation, le garçon fier et obstiné, la fille devenue femme prématurément — contrainte de quitter le village de Marcheloup, après des années de lutte? Et ce village de bûcherons qui n'avait pas compris, aveuglement soumis au vieux Ferrague, "un homme d'il y a mille ans"? Sur la route, pendant que la voiture emportait les pauvres hardes des vaincus, le jeune Pierre avait juré qu'il reviendrait un jour à Marcheloup (3). Il nous tardait de savoir s'il réussirait, si l'effort tenace et l'ardente volonté auraient raison de la haine des hommes. C'est la suite de cette dramatique histoire que Maurice Génevois nous offre aujourd'hui sous le titre éminemment suggestif de *Tête baissée*.

Quinze ans ont passé. Les quatre Chambarcaud se sont repris à vivre, loin de leur village où les ramènent, chaque jour, leurs souvenirs et l'espoir d'une revanche qui sera, en majeure partie, l'œuvre de Pierre devenu chef de la famille par la maladie du père. C'est le second acte du drame, conduit avec autant de maîtrise que le premier, où l'auteur fait preuve d'une égale connaissance des hommes et déploie davantage encore les ressources d'un art conquérant dont les lecteurs de *Marcheloup* n'ont pas oublié le charme.

La lutte, abandonnée par le père vaincu, c'est le fils qui la reprend avec une opiniâtreté qui sait tirer parti des moindres circonstances et à laquelle rien ne résiste. Toutes les actions de Pierre, marié à la fille d'un riche industriel, toutes ses pensées tendent au but qu'il s'était fixé: revenir au village d'où la méchanceté, l'hostilité des hommes l'a chassé lui et les siens, et là, sous les regards des vainqueurs d'hier, les Ferrague, Cogneras, Hugonin, faire mettre en marche, par son père, la puissante usine dont le village n'avait pas voulu. Et c'est précisément ce qui arrive, non sans qu'il ait fallu renverser bien des obstacles, briser bien des résistances, combattre même parfois la tentation d'abandonner la partie. Et, à mesure que la trame se déroule, à mesure que le dénouement approche, au milieu de scènes d'affaires ou d'amour et d'intimes visions de vie familiale, l'intrigue se noue avec une force singulière, rebondit, pour aboutir finalement à la victoire. L'usine est là, à Marcheloup, à l'endroit même qui fut le théâtre des premières expériences et des premières révoltes. Les Chambarcaud sont revenus, la tête haute, même le vieux Pierre qui n'en a plus pour longtemps à vivre, mais dont la main droite, toujours valide, met en marche la machine à sabots, fruit de son labeur, de ses veilles et de ses peines. Cependant, le dernier mot n'est pas dit. On sent que l'intrigue va rebondir de nouveau et *Tête baissée*, comme *Marcheloup*, appelle une suite. "Mon petit, mon petit, prends garde. Tu es en train de perdre ton âme". Que renferment ces mots du vieux curé Demeillers? C'est le secret de l'avenir et de M. Genevoix.

J. B.

(1) **Au seuil de l'enfer,** par Arthuro Marcipati, traduit de l'italien par Robert Renard, Plon, édit.

(2) Un homme et sa vie: **Tête baissée,** par Maurice Genevoix, Flammarion, édit

(3) **Marcheloup,** idem, Flammarion, édit

Légendes de la guerre [1]

LES légendes n'ont pas attendu la fin de la Grande Guerre pour naître et se répandre. D'août 1914 à novembre 1918, elles se sont multipliées, imposées même aux esprits sérieux, répandues avec une étonnante facilité par la presse et les récits plus ou moins fantaisistes, de ces "témoins oculaires qui n'avaient vu les événements, écrit le général Mordacq, que par le gros bout de la lorgnette." La guerre terminée, la censure abolie, les Mémoires et Souvenirs politiques de ceux qui avaient dirigé la guerre ou y avaient joué un rôle important, et de méthodiques campagnes de presse ont redonné une force nouvelle aux légendes nées pendant la guerre, lorsqu'ils n'en inventaient pas d'autres. Beaucoup sont mortes, mais un trop grand, nombre ont la vie dure, "d'autant plus dangereuses qu'avec le temps elles s'enracinent de plus en plus." C'est aux plus tenaces, aux principales d'entre elles que le général Mordacq s'attaque vigoureusement dans ce livre précieux où la sûreté du coup d'œil complète généralement une abondante documentation présentée sans vain étalage: *Les Légendes de la Grande Guerre.*

Ce nouvel ouvrage du général Mordacq, bien placé, durant la guerre, pour voir le dessous des choses, saisir le pourquoi et le comment de tel acte ou de telle décision, s'ajoute heureusement à une dizaine d'autres volumes qu'il faut connaître si l'on veut comprendre les principaux événements d'ordre militaire et même politique du terrible conflit, notamment ceux des années 1917 et 1918. Dans une certaine mesure, il apparait comme la suite logique de cet autre livre hautement recommandable, tout plein d'aperçus originaux, de données précises et de sain réalisme, qui s'intitule: *Les Leçons de 1914 et la Prochaine Guerre* (2). L'un et l'autre pourront servir à cette "histoire objective de la Grande Guerre, basée sur des faits, des dates, des documents et non sur des questions de personnes", histoire qui n'est pas encore écrite, d'après le général Mordacq, mais à laquelle ce travailleur consciencieux, patriote éclairé, apporte une importante contribution.

Chaque chapitre du livre est consacré à une légende. Il y en a quinze où l'auteur explique, avec autant de franchise que de science, ce qu'il faut entendre par "le rôle insignifiant de l'armée anglaise au début de la guerre", ce que fut en réalité le "miracle de la Marne", raconte comment s'est établi le commandement unique, énumère les "trahisons" de la Russie, avec, à notre avis, une sévérité excessive à l'égard de la tsarine, revient sur la question tant débattue de savoir si l'on pouvait signer l'armistice à Berlin. Pour le général Mordacq, cette question est résolue depuis longtemps dans l'affirmative. Si par malheur, l'armistice ne fut pas signé à Berlin, il n'en faut pas rendre responsables les seuls hommes politiques alliés. C'est avec une franchise égale que l'auteur répond négativement à la question: "La Pologne fut-elle sauvée par la France en 1920?" Certes, la mission de Weygand ne fut pas inutile, loin de là; mais le témoignage, que j'a moi-même recueilli de la plume du célèbre soldat, appuie singulièrement, avec maints autres, la thèse de Mordacq.

Quant aux responsabilités de la guerre, l'auteur en tient tout d'abord pour la culpabilité de François-Joseph. Mais, trois pages plus loin, il affirme que l'empereur d'Autriche, "vieillard fatigué"... n'était qu'un jouet entre les mains de son entourage". Une autre affirmation, celle qui a trait aux dictatures génératrices de guerres, appellerait un correctif: les démocraties ne valent pas mieux. Et si la guerre devait reprendre sous peu, hélas! ce ne sont ni Mussolini, ni Hitler qui prendraient la tête des responsables.

J. B.

(1) **Les légendes de la Grande Guerre,** par le général Mordacq, Flammarion, édit.

(2) **Les leçons de 1914 et la prochaine guerre,** idem.

La forêt [1]

UN jeune journaliste parisien, imbu des théories de Rousseau et de Tolstoi sur les relations entre l'homme et la nature, décide subitement de mener l'existence du défricheur et du colon dans ce Far-West canadien qu'une habile propagande représenta, certain temps, comme une espèce de nouveau Paradis Terrestre. Sa femme, que rien — ni les goûts, ni la formation intellectuelle et morale, ni la nature physique — n'avait préparée à ce genre de vie, l'a suivi par devoir, sans conviction, bien plus avec un sentiment d'hostilité que les événements nourriront et justifieront. L'homme, Roger Bourgouin, dont le jugement n'est pas à la hauteur du courage, dont l'ardente et robuste jeunesse méritaient toutefois un meilleur sort, engage la lutte contre la forêt, sur les rives d'un lac de l'Alberta, à des milles et des milles de ce qu'on appelle la civilisation. Non loin du domaine qu'il a acheté, où s'élèvent bientôt une étable et une maison modeste et où tout un pan de forêt est tombé sous la hache, une seule famille: celle des Roy, admirable, du type de celles qui, à l'exemple des Chapedelaine, ne se fatiguent jamais de faire de la terre. Sans ces compatissants voisins, la tentative des Bourgoin n'eût même pas été possible.

Le récit de M. Bugnet, rondement mené, dans une langue riche qui n'est cependant pas toujours correcte, chevauche deux drames: celui de la lutte contre la forêt hostile dont Louise Bourgoin ne cesse pas d'avoir peur, et cet autre drame, conséquence du premier, drame de deux âmes que la nature brutale dresse l'une contre l'autre jusqu'au jour où Roger s'incline devant la fatalité pour reprendre, avec la petite maman en deuil de son bébé, la route de France.

A la longue, la femme avait bien fini, semblait-il par se résigner au partage avec la forêt, avec la terre sauvage. Mais elle ne pouvait pardonner à l'une ni à l'autre d'enlever à son Roger "tout ce qui faisait de lui un homme supérieur". Si bien que les deux drames qu'on voyait s'esquisser au début n'en font plus qu'un seul dont un être innocent est la première victime. Pour ne pas succomber à leur tour, les Français s'en vont, laissant derrière eux, dans un cimetière perdu, les restes du petit être que la forêt leur a pris. Mais sans doute emportent-ils, avec le souvenir de leurs années de misère, l'image de cette nature canadienne admirablement décrite par M. Bugnet. L'expérience, si pénible fut-elle, ne sera pas tout à fait perdue. Elle ne le sera pas, soyons-en assuré, pour le lecteur qui aura vécu, en ces quelque 200 pages, la rude vie du défricheur et aura goûté, par l'art consommé de M. Bugnet, la réelle beauté des paysages de l'Ouest canadien.

B. J.

TURENNE, SOLDAT CHRETIEN, par le général Weygand, coll. "Les Bonnes Lectures", Flammarion, édit. Ces pages sont extraites du beau livre consacré déjà par le général Weygand au grand soldat et à l'homme intègre que fut Turenne. L'auteur, sans négliger, bien entendu, le technicien de la guerre que fut ce héros du Grand Siècle, s'applique surtout à montrer l'homme au plein sens du mot, à mettre en relief le converti lancé à la poursuite de la vérité divine, admirable serviteur, en même temps, de son Roi et de sa patrie.

(1) **La Forêt,** par Georges Bugnet, aux éditions du Totem.

Dans le monde des lettres

Notre enquête

Votre premier livre?

Réponse de M. Gustave Lanctôt

M. Gustave LANCTOT
auteur de **Canada d'hier et d'aujourd'hui.** (4è mille, aux éditions Alb. Lévesque.

MON premier livre, *François-Xavier Garneau*, fut un accident ou, si vous préférez, le résultat d'une tentation. Jusque-là, je n'avais écrit que des articles ou des brochures. C'était, comme dirait Coppé, en l'an 1924. Je préparais une thèse pour la Sorbonne sur l'administration de la Nouvelle-France, quand je reçois une lettre d'une maison d'édition de Toronto. Savez-vous ce qu'elle me demandait? De préparer une biographie en français de notre historien national, Garneau, biographie destinée à faire partie de la collection *Les Fondateurs de la littérature canadienne*. Initiative remarquable, montrant bien le progrès de notre influence: une maison de Toronto qui publie en français des biographies de littérateurs canadiens français!

L'éloquence particulière de cette lettre, c'est qu'elle offrait un cachet de $500. Je n'hésitai pas; je répondis: oui. Et je me plongeai dans le travail: je lus tous les ouvrages de Garneau, y compris les quatre éditions de son *Histoire du Canada*, que je comparai les unes aux aux autres, paragraphe par paragraphe; un travail de bénédictin! Cela me permit, véritable révélation, de constater l'excellente formation technique de Garneau, qui avait pratiqué les grands historiens, Sismondi Michelet, Guizot et Thierry. C'est ce que je cherchai à mettre en lumière: la haute conception sociale et scientifique de l'histoire chez Garneau. Avec lui, l'histoire, c'est, fondue au creuset du souvenir, l'arme invincible de la fierté nationale, qui justifie tous les orgueils et permet tous les espoirs. A une condition, cependant, qui est que l'histoire soit à base unique de vérité documentaire: ni pragmatique, violentant le document dans le sens d'opinions préconçues; ni complaisante, admirant aveuglément tous les gestes des siens. Une haute impartialité donne à l'œuvre de Garneau une valeur exceptionnelle.

Hélas! si la matière critique abondait, la matière biographique était grandement déficitaire: ni correspondance ni journaux de Garneau ou des contemporains qui nous permit de pénétrer dans l'âme de l'homme. Cette rareté de matériaux intimes explique la pauvreté de maintes biographies canadiennes. Heureusement, le hasard me mit en main quelques lettres de Garneau et de ses amis, et son *Voyage en Angleterre et en France* me fournit de précieuses indications.

Véritable déveine, quand le manuscrit fut remis à la maison Ryerson, elle venait de décider de suspendre la publication de la série, faute d'encouragement. Devant mes protestations, elle consentie à publier le volume, à condition de substituer, au cachet de $500, un pourcentage basé sur le chiffre de vente. J'acceptai et le volume parut. Sympathie, peut-être, pour un débutant, la critique lui fut très aimablement favorable, sans note discordante. Un critique anglais, M. McMechan fut le plus élogieux. En tout cas, le résultat le plus net et le plus décisif, fut que, posant ma candidature à la Société royale, mon *François-Xavier Garneau* m'en ouvrit la porte. De ce fait, je garde à notre historien national, une gratitude spéciale en plus de mon admiration pour le patriote qu'il sut être, en restant le plus impartial de nos historiens. Ainsi, curiosité de la littérature, mon premier livre vit le jour à Toronto, publié par une maison anglaise!

Gustave LANCTOT

Voici des livres . . .

LA RIVE ABANDONNEE, par Marie Gounin, coll. "La Primevère", Les éditions Provinciales.— Nos lecteurs connaissent déjà l'exquise poétesse, Marie Gounin. Ceux qui se sont donné la joie de lire *Coin de Terre* et *Lettres sans adresse* ne manqueront pas de se procurer ces nouveaux poèmes où l'auteur exploite heureusement la même veine sentimentale où la noblesse des sentiments et le sens aigu des choses de la nature s'allient à la richesse de la langue dans des rythmes berceurs d'une grande souplesse. Ils goûteront le charmes de ces "harmonies toujours justes, jamais échevelées" dont l'auteur accompagne ses joies, ses peines et ses rêves. Ils chanteront ces cantilènes du souvenir qui évoquent la pluie et les bois, "l'âpre visage des hivers" ou "les vieux livres". Ils suivront avec amour, dans un enchantement croissant, le poète qui revient au "pays sans ombre" de son enfance ou qui les conduit, d'une main sûre, dans les "jardins de Provence", les vieux jardins

Avec leurs murs croulants et leurs grilles de fer
Aux légers entrelacs, que l'humidité ronge. . .

LE FABULISTE LA FONTAINE A MONTREAL, par Robert Choquette, coll. du Zodiaque 35 — Ce sont des fables, des fables en prose qui mettent un peu de gaieté dans notre littérature, mais que l'éditeur — à moins que ce ne soit l'auteur — a tort d'opposer aux livres "lourds d'histoire, de dates, de souvenirs". A chacun son genre et ses goûts et rien ne prouve que M. Choquette rende à notre littérature plus de services que les historiens et les mémorialistes. L'auteur emprunte à La Fontaine, maître incontesté, insurpassé et insurpassable qu'il est dangereux de vouloir imiter, les titres de quelques fables. Les personnages ne sont plus des animaux, mais des Montréalais et Montréalaises du XXe. siècle, avec leurs travers et leurs manies dont l'auteur se moque gentiment. Plus rarement les personnages sont sympathiques, soit que l'auteur ait plus d'indulgence ou mette une sourdine à son ironie. M. Choquette se défend de faire de la morale, comme tous ceux qui en font pour s'amuser. Ces "fables" ont connu le succès à la radio pour laquelle elles ont, du reste, été faites. Elles n'ajouteront pas grand'chose à la réputation littéraire de M. Choquette, mais elles procureront au lecteur une amusante distraction.

OEUVRES ET DISCOURS DE MUSSOLINI, tome II, Flammarion, édit. Ce deuxième tome comprend le *Livre de Sandro Mussolini*, œuvre émouvante inspirée à Arnaldo Mussolini, frère du Duce, par la mort de cet adolescent, de ce jeune fils pour qui Arnaldo avait la plus profonde tendresse. Ces pages débordent du plus poignant lyrisme. Les autres pages du volume sont de Mussolini, non pas de ce Mussolini au masque sévère, dur pour lui-même et pour les autres et qui appartient plus à la légende qu'à la réalité, mais de ce Mussolini aimant et simple qui a le culte de la famille. De fait, la *Vie de mon frère Arnaldo*, est tout autant celle de Mussolini que celle de l'ancien directeur du *Popolo d'Italia*, regardé à juste titre comme le journaliste de la révolution fasciste. Les deux frères ont toujours vécu dans la plus étroite intimité. Ils n'avaient aucun secret l'un pour l'autre et Arnaldo fut, toute sa vie, le confident du créateur de l'Italie nouvelle. La sincérité est la note dominante de ce livre qui lève le voile sur la vie d'une famille pauvre, sur l'adolescence de deux frères tendrement attachés l'un à l'autre. Il va plus loin encore. Parce que les deux hommes furent, tout le temps que vécut Arnaldo, d'intimes collaborateurs, il place, sous les yeux du lecteur, les archives secrètes du parti fasciste. Du point de vue de l'Histoire, c'est un document très précieux; du point de vue psychologique, il en est peu qui fassent mieux connaître l'homme, à travers ses affections, ses douleurs et ses joies.

LES P'TITS LIVRES, comédie en un acte par Joseph Désilets, chez l'auteur à Victoriaville.— M. Joseph Désilets est l'auteur de quatre comédies qui figurent en bonne place dans le répertoire des cercles d'amateurs et de patronages. Sa dernière œuvre, *Les p'tits livres*, est de la même veine amusante et féconde. Elle met en scène un gérant de banque, un poète-musicien qui se croit du génie, un commerçant, rival du poète pour la main d'une jolie fille, un fabricant de savon, un comptable et un septième personnage, ami du poète. D'un côté, ceux qui ont la richesse sans l'instruction, comme la chose arrive dans les pays neufs; de l'autre, la culture intellectuelle, mais la bourse vide. Tout finit par s'arranger. Mais la langue française sort de là, passablement écorchée.

SERMONS ET ALLOCUTIONS, par le Père LeVasseur, (avec trois portraits), en français et en anglais, aux Editions Beauchemin. — Le Père LeVasseur, dont presque tout le ministère sacerdotal s'est exercé aux Etats-Unis, principalement dans l'Illinois, a réuni en un volume de quelque 200 pages une quarantaine de sermons et allocutions de choix dont une dizaine en français. Les autres sont en langue anglaise. L'objet de ces sermons et allocutions est des plus variés: histoire, apologétique, écriture sainte, liturgie, biographie etc.

Sans doute, ils perdent à la lecture ce que l'éloquence et le geste de l'orateur devaient leur donner de force et d'entrain. Un discours, sans la chaleur et l'action de celui qui le prononce, ne présente plus autant d'intérêt. Néanmoins, comme le fait justement remarquer M. l'abbé Auclair dans l'introduction à la partie française du recueil, "substantiels et bien coordonnés, ces sermons et allocutions sont de lecture facile et entraînante, à cause du naturel qui les distingue et de la vie qui les anime".

Les Immortels

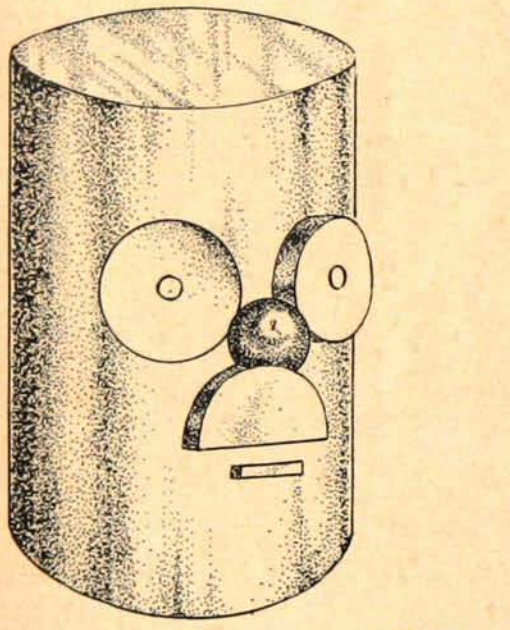
(Photo Harlingue)

● *M. Devambez, membre de l'Institut, a réuni sur une même toile, à l'occasion du tricentenaire de l'illustre Compagnie fondée par Richelieu, les 38 académiciens de 1935. On reconnaît, le long du mur de gauche et de gauche à droite. MM. Emile Picard, Gabriel Hanotaux, Paul Bourget, René Doumic, général Weygand, François Mauriac, Louis Madelin, André Chaumeix, Abel Bonnard, Pierre Benoit, Georges Goyau et Claude Farrre. Au milieu et de gauche à droite, MM. Marcel Prévost, Maurice Donnay, Henri de Régnier, Henri Lavedan, Henri-Robert, Henry Bordeaux, A. Chevrillon, M. Paléologue, maréchal Pétain, Mgr Baudrillart, Joseph Bédier, Abel Hermant, Paul Valéry. Dans le fond, MM. Edouard Estaunié, duc de La Force, Georges Lecomte, André Bellesort, Jacques Bainville, duc de Broglie, Louis Bertrand, Emile Mâle, Léon Bérard. A droite, MM. Henri Bergson, maréchal Franchet d'Esperey, Jules Cambon et Pierre de Nolhac.*

EN PARLANT CARICATURES

Par Bernard VALIQUETTE

ON définit souvent la caricature "l'art de faire rire par le dessin". Elle nous place tout d'abord devant un phénomène d'ordre psychologique très complexe: le rire. Je me garderai d'exposer ici toutel les théories qu'il a fait naître. Il a sa source dans l'éterns duel qui oppose le bien et le mal, Le mal est négatif, il n'existe qu'en fonction du bien. En considérant la cause finale, il n'est, comme dit Gilson, qu'une "simple privation d'ordre dans la disposition des moyens en vue de leur fin". D'où il suit que le mal étant désorganisation est source du comique, s'il est vrai, comme le veut Bergson, que le rire naisse lorsque l'esprit voit "du mécanique plaqué sur du vivant". Il y aurait lieu d'in-



Son Excellence lord BESSBOROUGH

sérer ici quelques remarques sur la hiérarchie des comiques, sur le tragique du rire, etc... mais cela nous mènerait trop loin. Nous avons vu que le rire présupposait toujours, en principe, un ordre établi. La culbute du clown, au spectacle, suscite le rire parce qu'elle est une contradiction aux lois de l'équilibre; la grimace le provoque parce qu'elle est le déchaînement des traits du visage qui se déforment et se transforment sans ordre ni loi. La caricature est à la fois culbute et grimace. L'esprit souhaite parfois échapper à la raison, à la logique, au bon sens. Dans l'ordre pictural, la caricature apporte cette libération. C'est comme une halte, au bord du droit chemin, dans le fossé de l'absurdité.

Mais nous ne saurions enfermer dans la formule hermétique citée tout à l'heure un "art qui ne connut jamais ni borne ni contrainte et qui n'est, s'il faut en croire Carlo Rim, qu'une forme de lyrisme spontané où la colère, cette indignation qui, selon Juvénal, crée l'artiste, tiendrait lieu d'inspiration". Son étymologie reste incertaine quoique la plupart, après Littré, fassent dériver ce mot de "caricare", c'est-à-dire charger. Cette interprétation laisse le champ libre à tous lse ergotages, surtout depuis qu'une lente évolution a amené la caricature vers le symbolisme.

La caricature, née sous le signe du combat, n'a pas fini de mettre aux prises les théoriciens de l'art. L'accord n'est pas encore fait sur sa définition pas plus que sur sa fonction. "Elle n'est pas essentiellement l'art du rire, prétend un essayiste contemporain, c'est seulement, dit-il, une de ses fonctions et ce n'est pas la plus haute". Remarque très juste, en effet, car le caricaturiste, comme l'humoriste d'ailleurs, s'adresse à un grand nombre de facultés outre le sens du ridicule.

Les commentaires ont glosé à l'envi sur l'ambiguité du terme "caricature", appelé à désigner des images différentes d'art autant que d'intention; caricature, la représentation de formes outrées et grotesques, ne comportant ni intention morale ni légende; caricature, les dessins d'intention sarcastique, sans aucune charge; et l'on est encore contraint d'employer ce mot, faute d'un autre plus adéquat, pour des œuvres où l'on ne retrouve plus ni formes grotesques, ni intention comique, mais des symboles ou des spectacles d'horreur qui n'invitent plus au rire mais à la réflexion. Ce dernier genre, pénétré de tragique, n'a pas encore été, que je sache, dignement abordé au Canada.

La caricature obéit à une technique particulière. Elle exige dans le traitement du sujet de l'habileté, du doigté, le sens du ridicule, l'esprit de synthèse et, c'est là le point capital, commun à toutes les sortes de caricatures, une originalité pure. "Elle s'appuie, comme le dit Jean Charbonneau, sur une observation impitoyable et recherche le caractère et l'expression plus que la simple vérité". Les grandes passions, les vices, les travers, les ridicules lui servent d'inspiration.

Envisagée sous un autre aspect, on voit que la caricature est un art essentiellement populaire et ne saurait, par conséquent, admettre l'hermétisme. Il faut que le trait caricatural, pour être compris, réponde à une convention déjà admise par la majorité. La légende ne suffit pas à donner le sens complet d'une caricature et de toute nécessité il doit y avoir conformité entre la représentation synthétique que fait l'artiste d'une idée ou d'une chose et la conception du public. Ainsi, si l'on représente toujours l'Angleterre sous les traits d'un bourgeois cossu et arrogant, cela n'implique pas que tous les Anglais soient des bourgeois cossus et arrogants, mais cela répond à une croyance générale populaire.

On comprend alors pourquoi les caricatures deviennent si vites incompréhensibles, sauf pour les rares érudits, et comment, d'autre part, elles peuvent constitutuer un apport précieux à l'histoire des mœurs et à l'histoire tout court.

Il serait vain de vouloir aborder ici, même en passant, le point de vue historique. Disons tout simplement que la caricature a toujours existé. "L'homme, à qui Dieu a fait ce présent magnifique: le rire, a la caricature dans le sang. Adam, j'en suis sûr, a fait grimacer l'effigie de son épouse sur la paroi de leur caverne"... (*Carlo*).

***

Au Canada, une première et triste constatation s'impose. Si nous négligeons les caricaturistes involontaires, l'œuvre de quelques honnêtes gens chez qui la bonne volonté tient lieu de tout guide, on compte ceux qui restent sur les doigts de la main. En un mot, la caricature canadienne n'existe pas; nous n'avons que des caricaturistes.

La seconde partie du 19e siècle a vu sourdre une floraison de feuilles humoristiques, la plupart éphémères, où s'essayaient ceux qui s'intitulaient caricaturistes. Ces journaux ne manquent pas de pittoresque: ils révèlent sous un jour inattendu toute une époque où le rire, semble-t-il, était plus abondant et plus facile.

Mais, du point de vue artistique, la très grande majorité des œuvres de cette époque sont d'une pauvreté sans exemple. Combien n'ont de comique que l'intention; combien d'esquisses tracées d'un crayon hâtif pour illustrer une plaisanterie dont le sel est maintenant évaporé, combien de barbouillages grossiers ou vides de sens! Certaines lois élémentaires de mesure et d'équilibre, dont il faut tenir compte même en caricaturant, sont totalement ignorées.

Dans ce paysage, quelques éclaircies. Ici et là, on tombe sur une page pleine de fraîcheur. Et c'est alors toute une humanité bouffonne qui s'amène: commères, politiciens véreux, snobs et snobinettes, nouveaux riches, cabotins, amoureux. Comme sur le pont d'Avignon, tout le monde y passe, dans une sarabande endiablée. Comme on le voit, si l'on n'a pas toujours ri de la même façon, on rit presque toujours des mêmes choses.

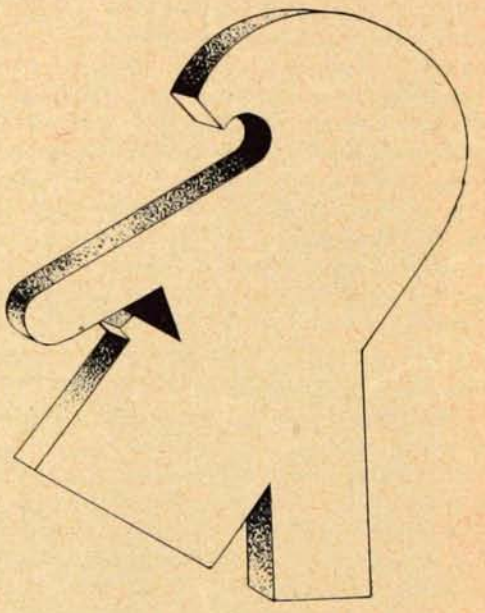
Je crois vraiment que la caricature a commencé pour de bon au Canada avec Henri Julien. C'était un autodidacte, épris de son art, laborieux, sans ambition; il possédait un rare talent de dessinateur. On lui doit de nombreuses scènes du terroir, pleines de vivacité et d'observation prise sur le vif. Il excellait dans la composition. Un de ses admirateurs faisait remarquer "sa science du décor, de l'accessoire". Peut-être est-ce défaut d'esprit de synthèse qui l'aura empêché de devenir un grand caricaturiste. Ses "By-town coons", admirables de mouvement et d'esprit caustique, suffiraient à lui assurer une place de choix dans l'histoire de la caricature canadienne.

Parmi ceux qui ont laissé une œuvre, plusieurs ne manquent pas de talent, et, n'était la tyrannie de l'espace, j'aurais aimé leur consacrer quelques commentaires. Il y aurait beaucoup à dire sur Berthelot, premier en date de nos caricaturistes, Cassan, Raoul Barré, Alonzo Ryan, Samuel Hunter, Joseph Charlebois, J. W. Bengough, au coup de crayon si subtil et, aujourd'hui encore, si savoureux; sur Ulric Lamarche, dont quelques satires politiques sont à conserver; sur Racey, plus brillant que solide, vraiment hilarant dans la caricature de mœurs; sur Albéric Bourgeois, bonhomme et jovial, infatigable commentateur des faits et gestes de ses inoubliables Baptiste et Catherine, etc.

Les benjamins mériteraient, eux aussi, une étude attentive, car plusieurs autorisent de granes espoirs. Citons Paul Leduc, observateur attentif et minutieux, habile à saisir dans la scène banale et quelconque le thème amusant; Jacques Pelletier, Essel, Maurice Hébert, très habile le crayon à la main, mais qui a commis l'erreur de publier un "Cours de caricature" (sic), recueil invraisemblable de cocasseries et de fautes de français; Jean-Paul Faucher et, incidemment, René Chicoine, à qui l'on doit quelques admirables réussites quoique son œuvre soit plutôt orientée vers celle que Carlo Rim appelle la sœur sérieuse de la caricature: la peinture.

Il me reste à signaler celui qui, quoique très jeune, s'est révélé le plus grand de tous. Je veux parler de Robert LaPalme.

Il débute en 1933 par une série de têtes publiées dans l'*Almanach de la langue française*. Il est tout entier dans ces premières esquisses et donne tout de suite, malgré quelque inégalités, des œuvres définitives.



L'honorable J.-Edouard PERRAULT

LaPalme s'affranchit de toutes les formules, de toutes les conventions et donne l'impression de travailler sur du neuf. Absolument dégagé de ses devanciers canadiens, avec lesquels il n'a aucun lien de parenté, il cousine de loin avec les cubistes, mais les éléments qu'il a pris chez eux ne l'empêchent pas, par une réaction bien française, de respecter les lois fondamentales de mesure, d'équilibre et d'harmonie.

Son rendu net, dégagé, ne laisse rien au hasard, sous une apparence d'improvisation, Il joue avec les lignes, ironise avec les courbes, jette quelques traits comme au hasard et vous avez, fixées à jamais, par des moyens

(*Suite à la page* 12)

Femina

ABSENCE

ABSENCE... Mot qu'on entend souvent, au cours de l'été. Mot qui prend autant de sens que ceux qui le prononcent, ou qui le pensent, sont nombreux. Mot gai, mot triste. L'absence, ce peut être la paix, et c'est souvent l'inquiétude. C'est le sentiment d'être débarrassé de qui l'on n'aime pas, et c'est aussi le vide du cœur, l'ennui, la privation, la pire de toutes, même en ce monde.

C'est pourquoi La Rochefoucauld, qui raisonne si justement l'origine, la physionomie, l'évolution, l'intensité des sentiments les plus nobles (quand il veut s'en donner la peine), dit que "l'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu".

Quand l'amour est doublé, blindé de volonté, l'absence ne l'endommage, ni ne l'émousse. Et s'il est fondé sur la connaissance intime et complète de l'être aimé (défauts compris, bien entendu!), s'il plonge ses racines dans un passé où la joie et la douleur ont tissé la trame sur laquelle brode le souvenir, si l'amour, enfin, est devenu raison de vivre et vie même, l'absence ne le frôle même pas de son souffle d'oubli.

Il va de soi qu'il ne s'agit ici ni de béguins, ni de caprices ni de fantaisies dont le charme est leur fragilité même.

L'absence attendrit. N'est-ce pas qu'on sourit tendrement à la pensée de l'absent alors que, devant sa face, on ne songe pas à sourire? Essayez... c'est instinctif. Et l'on dirait qu'elle donne à l'image chère un relief, une couleur, une précision de forme, je dirais, si la figure n'en devait pas boiter, une acuité de parfum qui font que l'amour trouve comme de nouvelles raisons d'aimer. L'absence retrempe, renouvelle constamment les énergies amoureuses, avive et rend plus précis le désir et fait immanquablement surgir au fond du cœur et de l'esprit comme un regret instinctif de n'avoir pas toujours profité de chacun des moments qui ne sont plus.

Ce qu'elle produit d'ennuyeux, l'absence, c'est le désarroi complet du mécanisme des habitudes. Désarroi difficile à expliquer, mais que l'on sent à tout coup. Il y a quelque chose qui ne marche plus, qui ne s'emboîte plus, qui joue à faux; on n'est plus tout à fait soi-même...

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

Nos propres habitudes nous déroutent; elles ont perdu de leur sens. On ne se comprend plus très bien. Et ce que l'on faisait tout simplement paraît soudain compliqué. Il manque donc quelque chose à notre habitude? Certes oui. Le principal. La raison d'être, le lien, l'âme, si l'on veut. Ce que la chère présence n'associe plus dans son unité semble soudain un entremêlage de disparates, d'incohérences. Quand cela devient obsédant, quand on s'irrite de soi-même (jamais de l'absent), on est déjà bien près de se faire souffrir. Car, précisément, parce qu'il n'est plus là pour diriger, peut-être sans s'en douter, le cours de notre existence, nous en venons presque — ce qui est ridicule, mais apparemment normal — à nous monter la tête et à glisser sur ce que l'imagination, tournant trop vite, jette sous les pas de qui s'ennuie.

Absence, chère absence, c'est toi qui nous donnes les lettres, médiatrices entre la force du sentiment et la faiblesse des moyens d'expression entre l'infini du cœur et le fini des mots! Lettres régulières et douces, plus tendres que la tendresse, lettres de feu! Sans toi, chère absence, nous ne les connaîtrions pas!

Et pour cela seul, Absence bienfaisante, sois bénie! Les lettres, c'est toute l'âme de l'aimé...

Edith PLAMONDON

La femme et le miroir

Le docteur J. H. Morton, directeur de la prison d'Holloway, en Angleterre, vient de mourir, regretté, affirme-t-on, de toutes les femmes qui firent du cachot. C'est lui qui introduisit les miroirs dans les cellules de femmes. Il disait, à ce propos, au ministre de la Justice: "Vous ne savez pas ce qu'est un miroir dans la vie d'une femme. Même une criminelle ne peut être torturée ainsi. Laissez-la choisir entre un bout de glace et son pain quotidien: pas une sur vingt ne choisira le pain." La cause était gagnée et le bon directeur ne fut plus appelé que Morton-Miroir.

Pour se marier...

Aux Philippines, quand deux jeunes gens désirent se marier, leurs parents et amis se mettent à la recherche de deux palmiers bien droits, à l'écorce très lisse, sensiblement de même taille, et suffisamment rapprochés l'un de l'autre.

Quand ils les ont trouvés, il font part de leur découverte aux fiancés qui, le jour de la noce, suivis de tous leurs invités, se rendent au pied des deux arbres.

Le futur époux et la future épouse se mettent alors à grimper chacun sur un palmier. Quand il a atteint le faîte, le jeune homme étend le bras pour saisir la cime de l'autre arbre et pour la ramener vers lui.

Cette gymnastique dure jusqu'à ce qu'il puisse, de son front, toucher le front de sa fiancée, qui, évidemment, de son côté fait tous ses efforts pour établir ce doux contact. A ce moment, le doyen des invités déclare très solennellement que le mariage est conclu.

Femmes en habit vert?

A l'occasion du tricentenaire de l'Académie française, un collaborateur de *Toute l'Edition* à poser la question suivante à quelques membres de l'illustre Compagnie: "Que penseriez-vous d'une candidature féminine à l'Académie? En seriez-vous partisan?"

Les académiciens interrogés, Maurice Donnay, Henry Bordeaux, Louis Bertrand, Henri-Robert, Henri de Régnier, Georges Lecomte, Marcel Prévost, Claude Farrère, n'ont pas paru hostiles à l'idée, en principe. Mais il y a la pratique, la tradition surtout...

Retenons, au hasard des réponses, cette remarque sur le féminisme. Elle est de Bordeaux. Le féminisme est "peut-être le plus vilain tour que la civilisation ait joué aux femmes. Avec ce petit mot qui les emplit d'aise, la société a comblé nos compagnes de tracas et de responsabilités qui ne feront que croître et embellir."

(Photo Garcia)

● *Madame Patrick John Fennell, (née Brégent), fille de M. et Mme A. E. Brégent, dont le mariage eut lieu le six juin en l'église St-Viateur d'Outremont. Monsieur Fennell est le fils de M. et Mme John Fennell, décédés.*

Ceux qui s'en vont

M. L'ABBÉ JOSEPH ULRIC GEOFFRION, curé de la paroisse du Très Saint-Rédempteur à Montréal, vient de rendre son âme au Créateur après une vie tout entière consacrée à la gloire du sacerdoce qu'il avait embrassé il y a près d'un demi-siècle.

Fondateur de deux paroisses, l'une à Vaucluse, l'autre à Montréal, le curé Geoffrion érigea deux églises et deux presbytères, sans cependant imposer aucune répartition aux paroissiens.

Admirablement doué, administrateur intègre dont la probité rigoureuse égalait le sens strict du devoir, ce devoir il le trouvait aussi dans la charité qu'il exerçait avec une discrétion méritoire.

Le curé Geoffrion fut le bienfaiteur d'un grand nombres d'élèves du Collège de l'Assomption, son Alma-Mater qui devient son principal légataire à la charge de poursuivre son œuvre de prédilection: la formation de nouveaux ministres de Dieu.

Le regretté disparu appartenait à cette lignée remarquable d'hommes d'élite qui, dans leur sphère respective, ont laissé la trace indélibile de leur talent et des œuvres fécondes qui ont fait l'admiration de leurs contemporains.

L'ainé de cette exemplaire famille canadienne-française, feu Louis Elie Geoffrion, après avoir acquis dans le négoce une honnête fortune, consacra les loisirs d'une vie bien employée aux affaires publiques; il occupa consécutivement plusieurs postes de confiance, entre autre la présidence de la Chambre de Commerce; et il fut aussi le représentant de l'élément français à la Commission du Havre.

Feu le docteur Louis Philias Geoffrion exerça sa profession à Varennes avec autant de modestie que de science bien ordonnée, tout en restant l'ami des pauvres.

Feu Amédée Geoffrion, pratiqua le Droit, à Montréal; sa nature sensible, impressionnable et distinguée, le désignait à la magistrature. C'est dans ce domaine surtout, que son talent de juriste se manifesta avec éclat.

Le dernier frère survivant de la distinguée famille des Geoffrion de Varennes, est le docteur Victor Geoffrion, régistrateur du comté de l'Assomption et ancien maire de cette ville.

Le curé défunt laisse en outre trois sœurs: Mesdames Geo.-B. Latour (Phanélie); Joseph A. Prieur, (Anna); Rosaire Prieur (Alphonsine). Trois autres sœurs sont décédées prématurément, Mesdames R. Beauchamp (Arthémise); J. G. Provost (Virginie); et Alida.

R. P.

Petits secrets

La grande élégance, pour le voyage, exige qu'on fasse graver son nom sur une plaque d'argent qui servira d'étiquette aux malles et valises.

Pour les grands voyages, les croisières, on portera un ample manteau en poils de chameau naturel.

On vend de moins en moins de cannes, paraît-il. Aussi pour donner une vie nouvelle à cet article, les fabricants rivalisent-ils d'ingéniosité. On fait, maintenant, des cannes-parapluie-chaises et d'autres cannes qui se dévissent du bout pour libérer une laisse à chien.

Avez-vous vu ces manches de mousseline d'une couleur différente du reste de la robe? Elles sont très larges et fermées aux poignets par des bracelets.

Les pailles d'Italie sont de plus en plus utilisées pour les grandes capelines. Mais elles sont teintes fréquemment dans des tons délicats, comme le rose-thé, le bleu-pastel, le vert amande.

La porcelaine fine orne de plus en plus les tables bien servies. Et les formes des verres, des assiettes, des couverts évoluent vers des conceptions plus classiques. Mais le service tout entier en verre, assiettes comprises, fait une sérieuse concurrence à la porcelaine.

Jardin d'enfant

La salle claire et ensoleillée d'un des plus grands jardins d'enfants de New-York. Des bambins en blouses claires écrivent avec application sur leurs ardoises.

"Voyons, Johnny, demande la maîtresse à un sérieux jeune homme de quatre ans, sais-tu encore tes mois de l'année? Qu'est-ce qui vient après mai?'

— West", fut l'immédiate réponse.

AU GRE DES FLOTS...

Au gré des flots, au gré des vents
Se bercent les rêves ardents
C'est l'espoir qui mène la barque
A ses côtés, l'amour s'embarque.

L'esquif emporte leurs désirs
Poussé par de calmes zéphyrs,
Le cap sur l'Ile fortunée,
Là-bas... très loin... dans la fumée...

Mais la mer cache les écueils
Qui se transforment en cercueils
Et dans la clameur de l'orage
Toujours recule le rivage.

Le vacarme des flots grondeurs
Couvre les plaintes et les pleurs
Et, malgré la houle et l'orage,
Il faut poursuivre le voyage.

Après bien des jours et des ans,
Des tempêtes et des autans,
De longues nuits à la dérive,
La barque aborde enfin la rive.

Mais l'île au fabuleux trésor
Qui hantait le beau rêve d'or,
Cette île jadis apparue,
N'est plus qu'un coin de terre nue.

Les voyageurs sont épuisés;
Leurs yeux s'ouvrent, désabusés,
Mais leur barque partout s'échancre...
En soupirant, ils jettent l'ancre.

Simone BOURHIS

En parlant caricature

(*Suite de la page* 10)

tout à fait nouveaux, un métier neuf, des têtes ressemblantes quoique vues sous un angle étrange autant qu'inédit. Son art s'exerce à l'extrême pôle de la fantaisie.

Sa caricature néglige absolument l'accessoire. Elle résume et ne prend de tous les traits qui composent une physionomie que l'indispensable, celui qui différencie l'individu d'avec l'espèce.

LaPalme s'est rarement attaqué à la caricature de situation, mais celles qu'il a traitées nous autorisent à penser qu'il se montrerait, là comme ailleurs, un artiste supérieur.

J'ai eu l'avantage d'examiner à loisir quelques-unes de ses œuvres récentes, parmi lesquels des pastiches de maîtres anciens, traitées avec un mouvement, une force et une acuité rares, œuvres qui illustrent bien ce souci de renouvellement et de perfection que Robert LaPalme a toujours possédé, qui expliquent son intérêt toujours nouveau, et le degré de perfection où son art en est arrivé. Son évolution l'amène vers une sensibilité plus dégagée des jeux factices et subtils de l'ironie, et qui augure un contact avec l'humain, un "combat avec l'homme", dirai-je, dont on ne saurait trop attendre.

Le nom de LaPalme commence à se répandre; pouvons-nous espérer que nos Canadiens français ne seront pas les derniers à le connaître? Plusieurs déjà lui reconnaissent du "talent" depuis que la *Review of Reviews*, choisissant dans l'amas de la production mondiale, a reproduit son "Hitler" (sur lequel s'escriment pourtant les caricaturistes de l'univers). Des témoignages éloquents lui sont venus de France, entre autres celui des délégués français qui, au cours de l'été passé, firent un exprès pour aller chercher au bureau du journal qui les avait publiés les portraits-charges de LaPalme et les firent paraître dans l'*Echo de Paris*, accompagnés d'une légende surnommant LaPalme "le Sennep canadien", (établissant ainsi un parallèle entre deux hommes et non pas deux œuvres, très dissemblables).

Quoiqu'il en soit, ce qu'il a fait jusqu'ici le classe, peut-être, selon le mot de l'*Ordre* parmi nos futures gloires nationales.

Bernard VALIQUETTE

La protection de la jeune fille en Bulgarie

En 1931, on a mis sur une base réelle l'application d'un programme de préservation sociale; on a aménagé une bâtisse avec le concours de la Direction sanitaire, tandis que la Direction de la police a fourni les moyens nécessaires pour la nourriture et le personnel de service. Ainsi l'asile fut nanti de tout ce qu'il fallait pour abriter, nourrir et soigner trente personnes. Dans cette maison, outre les moyens de vie, on dispense aussi une nourriture spirituelle. Des conférences et des causeries y sont faites très souvent par des éducateurs bénévoles.

Notons que le patronage, la direction et le contrôle de la maison appartiennent presque exclusivement au Comité des Dames Bulgares. Par ailleurs, ce sont surtout les petites paysannes venues en ville pour s'embaucher comme servantes qui s'exposent au danger du vice. Aussi, a-t-on songé à réglementer minutieusement leur état. Selon une ordonnance émise par le préfet de police de Sofia, toute jeune fille doit être accompagnée par des personnes connues par leur honorabilité et encourant des responsabilités.

En outre, les personnes qui engagent des servantes sont tenues à une certaine conduite et sont obligées de les payer selon les conditions stipulées au moment de l'embauchage. Le règlement vise à garantir les droits de la jeune fille et à la soustraire à l'arbitraire ou à la mauvaise foi de certains maîtres ou maîtresses, qui seraient tentés de lui porter préjudice, profitant de son ignorance. En rapport avec ce problème, les bureaux de placement privés, ayant donné lieu à des abus de toute sorte, sont fermés. A leur place, une maison pour bref séjour a été aménagée pour abriter les candidates-servantes. La direction de cette maison s'occupe de l'embauchage en percevant certaines taxes pour couvrir les frais de l'administration et autres accessoires. Dans cette maison viennent chercher protection et abri aussi les servantes qui inopinément sont forcées de quitter leurs maîtres. C'est un moyen également de se rendre compte de l'aptitude et de la moralité des personnes desservant les familles.

Toutefois, tout cela est une ébauche d'assainissement, et il faut encore beaucoup d'efforts pour mener à un résultat plus tangible la lutte pour la préservation de la personne humaine et de la société. Toujours est-il que l'œuvre a des assises solides et les pouvoirs publics ainsi que l'initiative privée continueront leur action bienfaisante.

La poudre de riz

La femme qui se poudre fait œuvre d'artiste... déclarait récemment un maître de la peinture, devant qui l'on discutait cette éternelle question des fards. La poudre en effet, est un merveilleux unificateur du teint: elle simplifie les plans, adoucit les lignes, enveloppe les contours.

On ne devrait pas lui demander de "colorer" le visage, ce n'est pas son vrai rôle. Les poudres de couleur ne tendent qu'à s'assortir le plus exactement au ton local de l'épiderme: la personne qui cherche, grâce à une poudre colorée, à modifier son teint, fait erreur. C'est le tort fréquent des femmes brunes de vouloir se blanchir ou se rosir par des poudres trop claires: le visage en est très épaissi et vulgarisé: la classique comparaison avec le gâteau saupoudré de farine vient aussitôt à l'esprit. Même erreur — quoique moins grave à notre avis — de la part des jeunes filles, blanches et roses par nature, qui ambitionnent le teint ocré des grandes sportives. La poudre jaune les vieillit sans tromper personne sur la nature véritable de leur carnation.

Une poudre parfaite doit donc être subtilement assortie au teint de celle qui l'emploie; mais ce n'est pas là son unique vertu: elle doit être encore absolument inoffensive. Nous insistons sur ce point, mal connu de beaucoup de femmes et qui explique tant d'acquisitions faites à la légère. Les poudres de riz de qualité médiocre contiennent, une fois sur deux, des produits néfastes pour l'épiderme, des cristaux aigus (microscopiques assurément) dont la pénétration quotidienne dans les pores de la peau, les obstruent et les dilatent infailliblement. Certaines poudres "compactes", très adhérantes, le sont en effet, mais grâce à l'incorporation de substances collantes non moins désastreuses pour la finesse et la fraîcheur du teint.

Bridge anecdotique

PETITE PSYCHOLOGIE DU BRIDGEUR
(suite)

Le joueur qui n'a pas de mémoire. Mais le cas n'est pas irrémédiable: on se fait une mémoire comme on se fait une voix, comme on se fait un biceps; il y a pour les bridgeurs comme pour les comédiens une gymnastique de la mémoire.

Les amateurs de facéties. Ils se recrutent surtout parmi les disciples de saint Hubert, pendant ces parties de chasse où l'on ajourne les affaires sérieuses, où les plaisanteries un peu épaisses amènent les rires renversés et ce que Théophile Gautier appelle les *propos mâles*. Et en l'occurrence, cette gaieté à gros grains, ces farces verbales se comprennent, sont presque naturelles; on reprendra demain le harnais de l'idéal ou des affaires. Une de ces facéties en vogue consiste à dire au marqueur: "Vous tenez la marque, c'est du 50%." Entre bons camarades, cela peut passer, et encore!

Celui qui bridge par dévouement conjugal ou sentimental, afin de distraire l'être aimé qui, malade ou bien portant, a besoin d'un jeu faisant trêve à ses souffrances, à son travail.

Celui qui a la déveine presque constante; un fort galant homme de ma connaissance, excellent joueur, perdit trente-six parties de suite, et du coup cessa de jouer pendant trois mois.

Celui qui ne bridge plus, parce que sa belle-mère aime trop ce jeu, et signale aigrement la plus légère bévue.

L'irrégulier, celui qui un jour joue supérieurement, le lendemain comme une pantoufle; celui qui joue bien la déclaration, mal ou médiocrement la carte; et inversement celui qui déclare mal et joue savamment la carte; la réunion des deux talents constitue le grand joueur. Celui qui joue au-dessous de la ligne, c'est-à-dire qui joue pour faire rapidement la manche, et celui qui joue au-dessus de la ligne, cherchant à marquer le plus possible d'amendes contre les adversaires.

Les grincheux violent continuellement cette loi élémentaire de la bonne compagnie: ne pas gronder son partenaire, à moins qu'il n'ait demandé qu'on l'instruise de ses fautes,— à plus forte raison ses adversaires. Il en est, en vérité, qui abusent de leur science ou de leur prétendue science, et qui ne sont nullement infaillibles, mais refusent aux autres l'indulgence dont parfois ils auraient eux-mêmes besoin. Ces gens-là ignorent les infinies susceptibilités de l'amour-propre d'autrui; ce sont d'intolérables pions, ils se font rappeler à l'ordre et ne l'ont pas volé.

Cependant, il faut en convenir, on rencontre des joueurs tellement pitoyables qu'ils méritent aussi une petite leçon; et, quand elle est administrée de haut, avec élégance, par quelqu'un qui a l'autorité en la matière, l'esprit à la main et qui jouit d'une considération universelle, on ne peut qu'applaudir. Un grand joueur, agacé, finit par dire à son partenaire qui jouait comme une génisse andalouse: "Monsieur, nous ne jouons pas à qui perd gagne." Mais, en général, il vaut mieux, quand la partie est terminée, quitter la table sous un prétexte quelconque. Une de mes amies, dont on craint en même temps qu'on admire l'esprit humoristique, prétend au contraire qu'elle est enchantée de jouer avec un *sabot*, parce qu'elle perd avec lui une partie, mais gagne les deux autres — le tour complet se compose de trois parties.— Ce n'est pas toujours vrai; j'ai vu des *sabots* perdre outrageusement avec leur partenaire, et gagner le reste du temps, parce que le diable complotait avec eux. Ce qui m'a frappé ici, c'est que les erreurs des gens d'esprit n'ont pas le même caractère que les erreurs des médiocres d'esprit; ils se trompent, mais autrement. Qui donc a dit que la migraine des niais ne ressemble pas à la migraine des hommes distingués?

Les superstitieux. Au début de la première partie, lorsque vous avez tiré la plus haute carte, un as par exemple, c'est vous qui donnez, et qui avez le choix du jeu et de la place; si vous n'êtes pas superstitieux vous-même, ne manquez pas de demander à votre partenaire quelle place, quel jeu il préfère, le blanc ou le rose. Il vous en saura gré au fond, alors

(Suite à la 4ième colonne)

Le BRIDGE ILLUSTRÉ

♤ ♡ ♢ ♧ *par* **Rosaire PRIEUR** ♤ ♡ ♢ ♧

L'évaluation d'une main, les déclarations

ESTIMER une main de bridge, c'est faire l'inventaire des levées que l'on s'attend à perdre ou à gagner, suivant le cas.

Afin de faire convenablement ce bilan, il faut, comme le bon négociant, tenir compte de la dépréciation des articles en magasin; celui qui ignorerait ce principe élémentaire du commerce, serait à bonne heure voué à la banqueroute.

Or, la possession de rois ou de dames qui, d'après les déclarations et suivant toutes les apparences, sont destinés au massacre ne constituent point un actif dont il serait sage de tenir compte dans le bilan que l'on ferait d'un jeu; pas plus d'ailleurs qu'un bon marchand oserait évaluer à cent centins dans la piastre, les belles robes de l'année précédente.

Si ce principe de dévalorisation s'applique au négoce, il va sans dire que celui de la revalorisation s'impose à son heure.

Disons par exemple que pique a été annoncé à votre droite et que vous avez dans la main R-V-2, vous pouvez escompter deux levées possibles; si au contraire le pique est déclaré à votre gauche, vous détenez les mêmes cartes; votre avoir dans cette couleur vaudra zéro.

Il est parfois pénible d'abandonner les enchères, mais il est plus pénible encore et surtout plus humiliant d'admettre l'infériorité du jugement qu'on a été à même d'exercer au cours des enchères.

L'estimation de son jeu est donc un des plus importants facteurs de succès au bridge; que l'on en fasse une pratique assidue et raisonnée et l'on aura déjà réussi quelque chose.

* * *

Le chapitre des déclarations est celui qui fait le plus fréquemment le sujet des discussions qui s'élèvent au cours d'une partie de bridge.

On cesse généralement de s'accorder dès que l'on constate, après le coup, que les jeux réunis de deux associés contiennent le petit ou le grand chelem et que l'on ne s'est pas entendu pour monter les enchères à l'un ou à l'autre, suivant le cas.

Il faut admettre que les grosses primes attachées aux chelems créent bien souvent un état d'esprit anormal qui entraîne le joueur, non encore aguerri, à se départir des règles les plus élémentaires de la logique. Cette psychologie prend sa source même dans ce qu'il y a de plus humain chez l'individu.

Demander l'exercice, à propos, dans la même minute, de toutes les facultés qu'un joueur de classe doit, de nos jours, posséder pour jouer le contrat, c'est, en somme, exiger de lui la maîtrise absolue de tous les éléments qui caractérisent la nature humaine.

Imaginons plutôt l'enthousiasme qui s'empare de celui qui peut faire l'invite au chelem. Plaçons en regard l'émoi de l'associé qui doit s'il le peut appuyer cette demande et l'on aura fait le tableau psychologique des deux partenaires à qui incombent la plus émotionnante responsabilité; ils sont pour ainsi dire, solidaires en pensées et en actions.

Si on fait la part de l'énervement qui s'empare de l'un ou de l'autre — parfois des deux associés — on ne doit pas s'étonner, outre mesure, des ambardées qui se produisent dans ces circonstances.

Le temps seul amènera le bon joueur à raisonner avec sang-froid dans les occasions difficiles que nous venons de décrire.

Pour faire des chelems il faut en gager nous disait dernièrement un vieux roué; nous ajoutons que pour les réussir il faut aussi savoir les gager à propos, et ensuite jouer le coup bien naturellement, sans s'enfièvrer, comme on jouerait normalement un contrat plus modeste.

Admettons, avec le lecteur, que l'excitation du demandeur d'un chelem le désavantage assez souvent.

ROSAIRE PRIEUR

Le 2ème Tournoi Annuel de l'Est du Canada

Cet événement social annuel s'est de nouveau répété cette année, au Manoir Richelieu à la Malbaie, et MM. Pauzé et Robert Berry ont retenu la coupe qu'ils avaient gagné l'an dernier au même endroit.

Le succès de cette année comme celui de l'an dernier font espérer en l'avenir qui réserve à ce tournoi national de brillants résultats.

Il faut toutefois que la représentation s'accroisse par une saine organisation dans tous les centres. L'organisation elle-même devra comprendre des tournois locaux qui désigneront les équipes qui seront plus tard appelées à soutenir les couleurs respectives des divers districts.

Les frais des équipes seront défrayés à même les fonds perçus au cours de la saison précédente par la tenue des tournois hebdomadaires ou mensuels.

Cette mise en marche d'une vaste organisation nationale se ferait dès le début de la prochaine saison du bridge.

L'étiquette du jeu de bridge

La plus stricte honnêteté doit régner au bridge, comme à tous les autres jeux, d'ailleurs: les conventions secrètes entre partenaires sont fortement blâmables et l'étiquette du bridge oblige les partenaires, au début d'une partie, à faire connaître aux adversaires, les conventions ou systèmes employés.

Le joueur de bridge doit se rappeler qu'il n'a rien à gagner en trichant, et doit toujours être soucieux de sa réputation.

Nous énumérons ci-dessous les fautes les plus courantes commises contre l'étiquette du bridge:

Un délai prolongé avant de faire une déclaration quand il n'y a aucune raison de le faire.

En mettant une certaine emphase dans les déclarations ou différentes intonations, etc...

En variant le mode de déclaration.

Une hâte exceptionnelle ou une réticence à passer parole ou à contrer.

Une requête non justifiée pour une revue des enchères faites.

En attirant l'attention sur le score existant.

En passant parole ou en jouant avant son tour par négligence apparente.

En donnant par parole ou geste une indication sur la force de la main détenue.

En faisant une remarque, une question ou un geste, donnant lieu à des conjectures.

En attirant l'attention sur le nombre de levées pour compléter ou finir le contrat; ou encore sur le fait que le contrat a été réussi avant que la main soit terminée.

Donner, durant le jeu, des informations relatives à l'enchère.

En faisant des remarques d'approbation ou de désapprobation sur l'enchère ou le jeu de son partenaire.

Jouer une carte d'une manière significative.

En retardant le jeu d'une carte quand il n'y a aucune nécessité de le faire.

Se préparer à prendre une levée avant que les joueurs aient joué.

Détacher une carte de son jeu avant que ce soit son tour à jouer.

Une carte tenue prête, avant que le partenaire ait joué cette levée, pourrait bien indiquer un désir que le partenaire lui laisse la levée.

Une carte tenue prête peut indiquer aussi au partenaire que la carte jouée, même si elle n'est pas la plus haute, est la meilleure.

Donner des renseignements qui ne peuvent l'être qu'en réponse à une question.

Pour différentes autres raisons il est bon d'éviter avec soin: de lever les cartes en les distribuant de manière à ce qu'elles soient vues.

Se servir de conventions en dehors de celles reconnues et hors de la connaissance des adversaires.

Déplacer l'autre jeu de cartes quand on n'est pas le prochain donneur. De ne pas placer les levées bien en ordre et à la vue.

D'examiner les cartes de son vis-à-vis après les enchères, ou encore de laisser la table pour suivre le jeu de la main.

Bridge anecdotique *(suite)*

même qu'il n'y attacherait aucune importance. Le nombre des personnes qui croient que tel jeu, tel geste, telle manière de couper, tel fétiche, apportent la chance ou la malchance, est énorme. Et le hasard n'est pas toujours le dieu des imbéciles, comme on l'a dit; il a des caprices tellement étranges qu'il semble excuser, presque autoriser toutes les crédulités. Il y aurait un curieux chapitre à écrire sur les superstitions des joueurs.

Colonne Rosaire

Les ...MENUS... Simples et Pratiques

DURANT la belle saison, toute maîtresse de maison doit *savoir* recevoir impeccablement avec simplicité. Le rayonnant soleil invite à tous les sports, à divers amusements, on ambitionne le grand air. Par le fait même, la préparation des repas devient une question embarrassante; chacune cherche à composer des menus d'une exécution facile et rapide.

Cependant, l'arrivée de visiteurs inattendus ne cause jamais une surprise troublante à une ménagère avisée, qui se tient toujours prête à l'*attaque* par une glacière bien fournie où il y a toujours un mets de choix préparé à l'avance, et un garde-manger largement approvisionné.

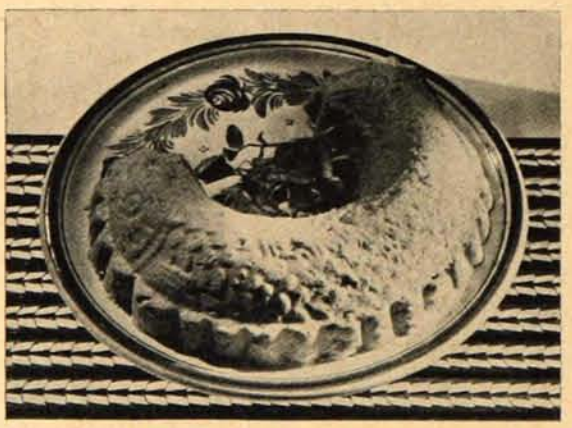
Pour ces occasions, rien n'est plus invitant ni plus rafraîchissant qu'un plat de viandes froides accompagnées de cornichons épicés et de croquants radis roses. Disposez des tranches de viandes autour d'un plat avec, au centre, une langue fumée; recouvrez d'aspic aux tomates. Vous n'avez qu'à ajouter du jus de tomates chaud à votre gelatine et de laisser épaissir légèrement avant de l'étendre sur la langue avec une brosse à pâtisserie, si vous voulez une surface unie ou la verser par cuillérées. Ne pas oublier que le fort goût de sel d'une langue fumée peut être enlevé en la laissant tremper dans de l'eau toute une nuit, ou en changeant une ou deux fois l'eau de la cuisson qui doit être plutôt lente, quatre à six heures.

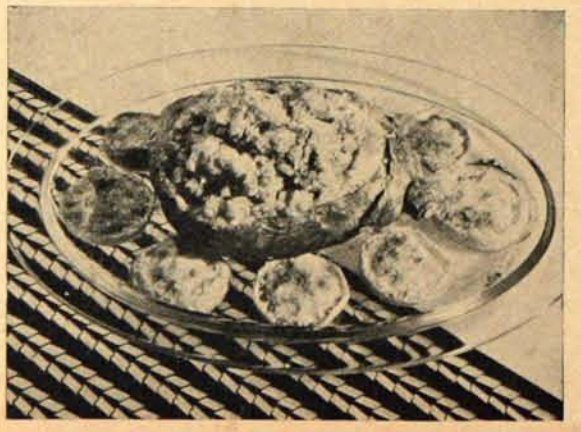
Les conserves de jambon épicé tenues au froid (ce jambon se tranche facilement) ainsi que celles de poulet dont la viande brune et le bouillon sont excellents, sont d'une grande utilité. Le dernier est délicieux dans le *Poulet à la King* et le *Poulet aux amandes*. Pour celui-ci mêler quatre cuillérées à table de shortening avec quatre cuillérées à table de farine; ajouter une demi-tasse de lait évaporé non dilué, une tasse de bouillon de poulet, sel et cayenne au goût. Quand ce mélange est épaissi, ajouter le poulet en portions (environ deux ou trois tasses), et laisser chauffer complètement. Ajouter alors un tiers de tasse d'amandes hachées et deux cuillérées à table de vin de Madère. Servir aussitôt, ou enrichir en ajoutant deux jaunes d'œufs battus légèrement; mais ne pas faire chauffer après avoir ajouté le vin. Servir au milieu d'une couronne de biscuits au soda beurrés.

Servies avec les viandes froides, les gaufres se mangent très rapidement, ou encore les petits biscuits de poudre à pate. Pour que ceux-ci soient bien rôtis et croustillants, dorer la pâte non cuite avec un jaune d'œuf dilué dans un peu de lait. Délicieux avec beaucoup de beurre et des conserves aux ananas et aux abricots.

D'une saveur exquise ces ramequins ainsi préparés: Faire bouillir légèrement un quart de tasse de piment vert haché et deux cuillérées à table de shortening fondu. Quand ce mélange est tendre mais non roussi, y incorporer deux cuillérées à table de farine et une tasse de lait évaporé non dilué. A cette sauce épaissie, ajouter une boîte de conserves de crabe (7½ onces) deux piments hachés, du sel et de la sauce tabasco au goût. Verser le mélange sur les ramequins (tartines de pain) ou dans un plat creux allant au four, couvrir avec une demi-tasse de fromage rapé, saupoudrer de chapelure et de paprika. Faire cuire quinze minutes à four chaud (400° F.).

La "mousse au saumon" est d'exécution rapide. Faire dissoudre dans une boîte de soupe aux tomates condensée chaude, une cuillérée à table de gelatine préalablement mêlée à une cuillérée à table d'eau froide. Mesurer trois ou quatre tasses de saumon frais dont les os ont été enlevés, ou deux boîtes de saumon en conserves de seize onces. Faire un mélange du saumon, d'une cuillérée à table de jus de citron et de deux cuillérées à table de persil haché; ajouter aux tomates, assaisonner de sel et de cayenne et laisser refroidir. Ajouter alors une tasse de crème fouettée ferme et verser dans un moule à poisson ou autre.





Avec cette mousse glacée, servir une soupe chaude ou des légumes chauds. Les jeunes carottes et les fèves vertes sont particulièrement tendres quand elles sont cuites avec un peu de beurre et à feu très doux comme nous l'avons déjà expliqué.

La cuisson au four, après avoir bouilli, donne la touche finale aux aubergines farcies et entourées de tomates. Couper à peu près un tiers de la partie supérieure de l'aubergine et faites bouillir les deux parties dans de l'eau salée jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Faire égoutter, vider la plus grande portion en laissant une épaisseur d'un demi-pouce ou plus. Couper en dés le centre enlevé et le petit morceau. Entre temps, faire bouillir doucement un tiers de tasse d'oignons hachés et trois minces tranches d'ail dans un quart de tasse de shortening; y ajouter l'aubergine coupée en dés, une tasse d'agneau haché, ou autre viande froide, un quart de tasse de miettes de pain, sel et cayenne au goût. Remplir de ce mélange l'aubergine creusée. Mettre dans un plat de verre (pyrex), entourer d'épaisses tranches de tomates, saupoudrer de chapelure, de dés de beurre et faire cuire dans un four chaud (425° F.) pendant vingt-cinq minutes.

Pour un lunch vite préparé, un jour de grande chaleur, rien n'est meilleur qu'une simple salade de fromage. Mélanger des noix du Brésil, rôties et hachées avec du fromage canadien, et préparer des portions individuelles sous forme de longs rouleaux que l'on met sur des feuilles de laitue que l'on couvre, en alternant, de morceaux d'oranges et de pamplemousses. Entre ces morceaux, mettre de minces *bandes* de piment vert et entourer les rouleaux de noix hachées. Servir avec une sauce française composée d'une cuillérée à table de jus de citron et de quatre cuillérées d'huile à salade. En incorporant à cette sauce un mélange de moutarde, de cayenne, de tabasco, de poivre blanc fraîchement moulu, de sauce worcestershire et de paprika, on obtient une saveur exquise.

Une autre suggestion: un dessert composé de fromage à la crème et de biscuits assortis.

Quelque soit le menu, des bonbons faits à la maison sont toujours bien accueillis. Voici une délicieuse recette: Faire cuire deux tasses de sucre blanc, une demi-tasse de sirop de blé-d'Inde et trois quarts de tasse d'eau jusqu'à ce que le thermomètre atteigne 250° F. (ou qu'en le mettant dans l'eau, le bonbon prenne de la consistance). Retirer du feu et laisser refroidir pendant que l'on bat deux blancs d'œufs. Ajouter lentement le sirop tiède sans cesser de battre, une cuillérée à thé d'essence de vanille et une tasse de coco haché. Etendre sur une feuille de papier ciré, saupoudrer de cacao et de coco.

Courtoisie du "Delineator"

L'Impasse

ROMAN COMPLET *par* Lya BERGER

Reproduction autorisée par la Société des Gens de Lettres

PREMIERE PARTIE

I

Autour d'une table à thé

ELLES étaient cinq jeunes filles assises autour d'une table à thé élégamment servie.

Odette Leprevier, fille d'un médecin parisien, avait voulu, devant se marier quinze jours plus tard, réunir dans l'intimité ses quatre amies préférées — ses futures demoiselles d'honneur — pour leur faire, selon le terme consacré, ses adieux de garçon.

La première partie de l'après-midi s'était passée à admirer les cadeaux déjà reçus, à discuter cent détails de toilette, à étudier le programme des journées du contrat et des épousailles.

Maintenant, dans la vapeur parfumée du samovar d'argent, le bavardage continuait, animé, à propos d'un autre thème.

Odette, belle fille de vingt-deux ans, que sa fortune et ses fantaisies n'empêchaient pas d'être sérieuse puisqu'elle avait fait ses études de médecine et qu'elle allait ainsi devenir la collaboratrice de son mari, lui-même chirurgien d'avenir, Odette venait, en riant, de proposer à ses amies le "petit jeu des confidences sentimentales".

— Chacune de nous, expliqua-t-elle, va raconter dans quelles circonstances elle eut, pour la première fois, la révélation du rôle que l'homme peut jouer dans une vie de femme et comment elle éprouva cette impression de force protectrice qui, inspirant confiance à notre faiblesse, peut faire naître l'amour et songer au mariage

— Bravo! Très amusante, ton idée, mais pas mal indiscrète, s'écria spontanément Eva Colleray dont les vingt ans fleurissaient dans une taille de fillette et dans une tête brune, vive et frisée de gitane. Sa vocation de peintre, affirmée par des succès à l'Ecole du Louvre, justifiait ses toilettes et son indépendance extra-modernes.

Les trois autres jeunes filles, Jeanne et Madeleine Guilvain et Nancy de Bréaumont, se contentèrent de sourire tout en se consultant du regard, embarrassées, peut-être, pour répondre à la question posée.

— Puisque tu es l'auteur de la motion, ma belle, reprit Eva, et que, d'ailleurs, tu possèdes, étant fiancée, plus d'expérience que nous, donne l'exemple et livre-nous ton cœur.

Odette Leprevier avala une gorgée de thé, secoua sa tête blonde dont les ondulations témoignaient d'une savante mise en plis et, sans se faire prier, commença:

— Eh bien! voici. Vous devinez qu'il s'agit, pour moi, de la minute précieuse où mon fiancé...

—. Naturellement, interrompit Eva. Pour une fiancée, il n'existe qu'un homme au monde...

— Toute interruption mérite pénitence, avertit gaiement Jeanne Guilvain. C'est toi qui te confesseras la seconde, Eva. Et comme je suis ton aînée d'un mois, Odette, je préside la séance et te redonne la parole.

— Merci, chère présidente. Donc, mesdemoiselles, ceci est l'aveu du motif qui décida de mes fiançailles. Nous étions, cet été, à la campagne, tout un groupe d'amis revenant d'une excursion. On s'arrêta, pour souper, dans une auberge. Gaston Lestroyen se trouvait mon voisin; une sympathie mutuelle nous attirait déjà l'un vers l'autre quand, bien infime, un incident décida notre entente. Au cours du repas, je sentis tout à coup mes cheveux, puis mon bras et ma main gauches frôlés par quelque chose qui semblait choir du plafond. Aussitôt, entre M. Lestroyen et moi, qu'aperçois-je? Une tache noire, une sorte de boule qui, d'abord immobile, se meut, court, roule vers moi... une énorme araignée.

Une exclamation d'horreur s'échappa des lèvres des quatre auditrices.

— Je poussai, comme vous, un cri et me rejetai en arrière, tournée d'instinct vers mon voisin. Autour de nous, les uns criaient: "Ecrasez-là!" Les autres recommandaient: "Ne la tuez pas, ça porte bonheur. Araignée du soir, espoir."

—"Vive l'espoir!" renchérit Gaston Lestroyen en me jetant un regard éloquent. Puis, prenant entre le pouce et l'index le corps velu, il alla le déposer sur l'herbe, dans la cour. J'avoue qu'ayant une peur horrible des araignées j'admirai ce sang-froid. Il me parut, dès lors, que le héros capable d'accomplir un tel exploit saurait écarter de ma route les obstacles et vaincre tous les périls. Voilà pourquoi, conclut gaiement Odette en faisant tourner avec complaisance, autour de son annulaire gauche, l'étincelant diamant de sa bague de fiançailles, j'ai accepté d'épouser Gaston.

Le ton plaisant de la confidence égaya et rassura ses amies. Aussi ne se firent-elles pas prier pour entrer elles-mêmes dans la voie des aveux.

Eva Colleray, que sa taille exigue et ses mouvements légers faisaient dénommer par ses compagnes: l'oiseau-mouche, prit son air le plus sérieux pour affirmer:

— Je suis si peu haute et je pèse si peu lourd que messieurs les hommes me procurent aisément l'impression d'une force protectrice. Toutefois, je crois que j'aurai quelque peine à trouver mon maître. Jusqu'ici j'hésite entre trois sortes de candidats: le peintre de génie digne de réaliser mon idéal artistique, le champion sportif qui appréciera la valeur de mon poids-plume, et l'X malin capable de trouver sans condition le chemin de mon cœur. Dès que je serai fixée, vous serez, mesdemoiselles, les premières prévenues. J'ai dit.

— A côté de la question, maligne pièce, décréta l'organisatrice du concours. Mais en faveur de ta promesse que j'enregistre nous te pardonnons. A bientôt, je l'espère, le portrait du maître élu. A ton tour, Jeanne la présidente. Quel beau rêve a dû sortir de tes réactions chimiques?

Jeanne et Madeleine Guilvain étaient, ainsi qu'Odette Leprevier, filles de médecin. Leur aïeul, un savant, avait fait partie de l'Académie des sciences. L'aînée tenait de lui un profil caractéristique au nez busqué qui rappelait celui des Bourbons et son goût pour les découvertes. Elle était, selon le terme consacré par le féminisme moderne, une "laborantine", c'est-à-dire préparatrice dans un laboratoire de chimie.

— A parler franc, dit la jeune fille interpellée, je n'ai jamais, pour mon propre compte, fait, sur le sujet qui nous occupe, une expérience méritant d'être contée. Mais un spectacle entrevu à diverses reprises au foyer d'autrui m'a fait éprouver un sentiment qui correspond à celui que vous évoquez. Il s'agit d'un de mes chefs de laboratoire. Agé de trente-cinq ans environ, il ne s'est pas marié pour se vouer exclusivement à sa mère, veuve et à demi paralysée. Je vais voir, de temps à autre, cette vieille dame à qui les visites font plaisir. Quand je contemple auprès d'elle son fils, tendre et attentionné comme le serait une fille, quand il la soulève en ses bras, la distrait ou la console, selon les heures, je me sens tout émue et j'éprouve, grâce à lui, un tel sentiment de sécurité et de gratitude qu'il m'est plus doux ensuite de l'assister dans ses travaux et de bénéficier de son amitié. Cet homme qui, d'ailleurs, s'est fort bien conduit pendant la guerre est admirable, conclut la jeune fille en s'échauffant. C'est une âme, dans toute l'acception du mot.

— Ah! Jeannette, lança l'incorrigible Eva, gare à toi! Ton célibataire t'émeut. Je crois bien que tu commences à broder le tulle illusion de ton voile de mariée.

— Il te siérait si bien, remarqua gentiment Odette.

Jeanne Guilvain rougit un peu tout en hochant la tête et, bien vite, pour détourner de sa personne l'attention générale:

— C'est ma sœur qu'il faut consulter sur le chapitre des hommes, assura-t-elle, non sans malice.

Cette pointe fit sourire l'auditoire y compris celle qui en était l'objet. Madeleine Guilvain, dont le visage aux traits irréguliers, un peu mous, était dépourvu de beauté, possédait, néanmoins, un réel attrait, grâce à l'exquise bonté de son regard qui diffusait la lumière intérieure des âmes généreuses. Elle n'avait aucune vocation pour le mariage à quoi elle eût préféré le couvent. Ce désir contristant ses parents, elle y avait provisoirement renoncé et satisfait, du moins, son amour des petits et des pauvres en se consacrant à l'une de ces crèches-écoles parisiennes qu'on appelle des "jardins d'enfants" et qui rendent tant de services aux mères de famille obligées de travailler dehors.

— Là, confia-t-elle à ses amies, je suis à même d'observer la mentalité des petits et de me convaincre que le sentiment d'amour naît très tôt chez les bambins. Lorsqu'on élève ensemble garçons et filles, on voit se manifester entre eux les tendances qui caractériseront leurs passions futures: coquetterie, hypocrisie, mais aussi dévouement excessif et humilité charmante chez les fillettes, orgueil, condescendance et inexplicables lâchetés chez les gamins.

"Pour ne pas me dérober à ta question, j'ajouterai, Odette, que ma compréhension du rôle de l'homme, défenseur et gardien de notre faiblesse, date de cet âge de l'enfance. Toute fillette, dans les régions du Nord où je me trouvais en vacances au moment de la déclaration de guerre, je vis passer nos régiments en route vers la frontière. On me dit que ces officiers et ces soldats allaient risquer leur vie pour sauvegarder nos propres existences, nos maisons, nos champs. J'en pleurais d'émotion, je les aimais tous; je les enviais même. Quelle fillette de France n'a rêvé d'être une Jeanne d'Arc! De cette impression juvénile j'ai gardé la conviction que nous devons savoir pardonner aux hommes bien des erreurs et des torts en considération du rôle que leur destin les appelle à remplir en de telles heures.

— Oui, l'empreinte d'un souvenir d'enfance sur notre âme est parfois ineffaçable.

Nancy de Bréaumont venait de murmurer cette phrase, la seule qu'elle eût prononcée depuis le commencement du débat.

— A ton tour, ma chérie, dit Odette en se tournant vers elle. Je suis persuadée que tu vas nous narrer quelque chose d'intéressant.

Benjamine de ce cénacle amical, — elle venait seulement d'avoir dix-neuf ans, — Nancy de Bréaumont possédait une autre séduction que celle de la jeunesse. Une grâce aristocratique émanait de son être harmonieux et suscitait la sympathie dès le premier abord. Les lignes de son visage, leur expression à la fois grave et ardente, rappelaient la *Fabiola* de Henner. Elle en

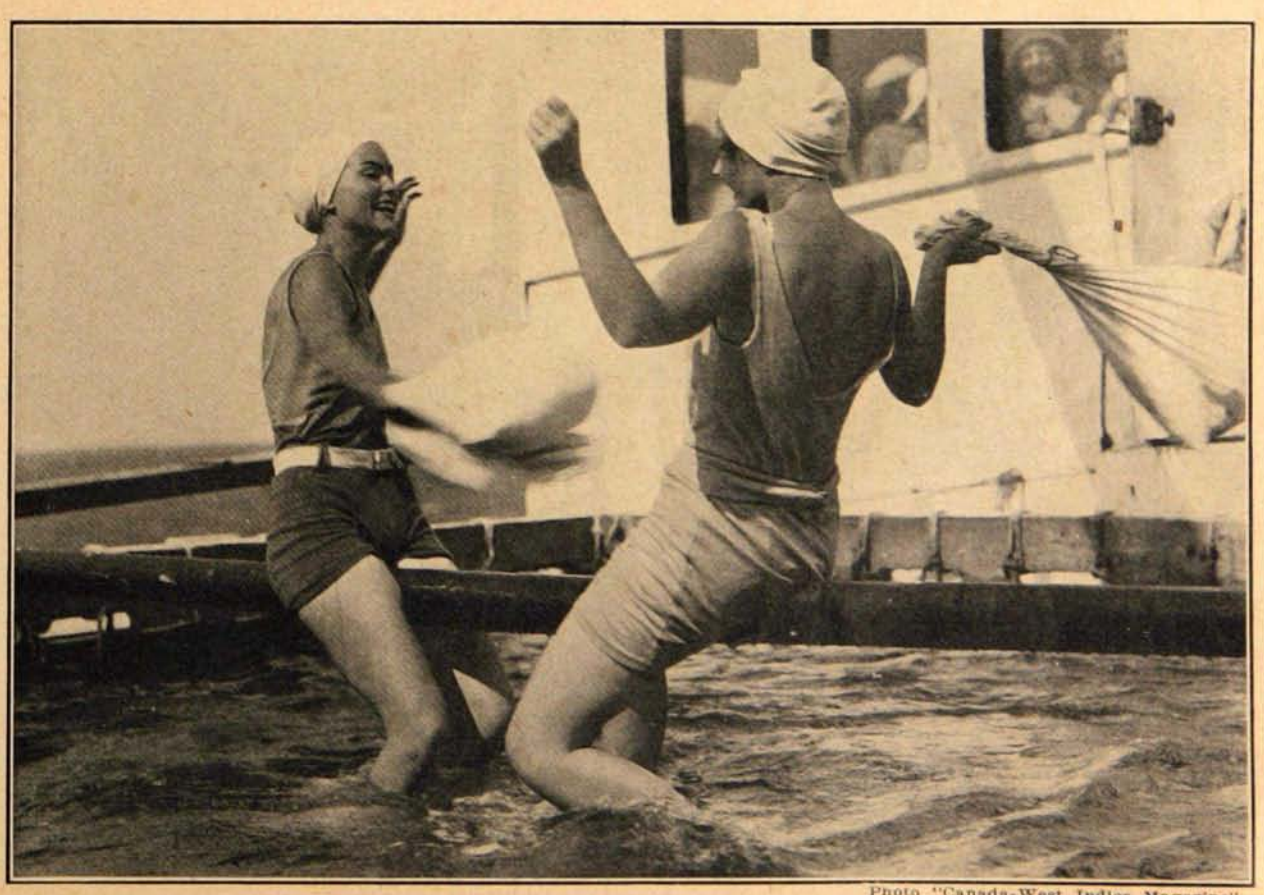


Photo "Canada-West Indies Magazine"

Combat entre jolies baigneuses

avait aussi la pâleur lumineuse qui faisait ressortir le velours sombre de ses prunelles et les reflets d'une luxuriante chevelure de ce ton brun-cuivré qu'affectionna le Titien.

— C'est, en effet, une impression bien lointaine que je vais vous conter, annonça-t-elle. J'avais tout juste cinq ans. Nous habitions alors à Lunéville où mon père tenait garnison. Cette ville possède un beau jardin public appelé les Bosquets. On nous y menait jouer, mon frère Daniel et moi.

La jeune fille s'arrêta un instant à cette évocation qui fit trembler sa voix. Sur le visage attentif de ses amies une ombre aussi passa. Car Daniel, fils aîné du commandant Jacques de Bréaumont, tué lui-même au front en 1918, était devenu, depuis l'époque précitée, un jeune sous-lieutenant de chasseurs d'Afrique; et il avait trouvé une mort héroique, lui aussi, l'année précédente, au Maroc. C'était son deuil que portait encore Nancy dont la robe de légère soie noire rehaussait l'éclat de sa peau et la nuance rare de ses cheveux.

— J'aimais cette promenade, reprit bien vite la conteuse, afin de dissiper la tristesse qu'elle venait de faire naître. Cependant, j'y vivais, parfois, des heures troublées. C'est quand mon frère aîné Daniel y jouait avec ses camarades. Je m'égarais parmi les bandes bruyantes qui me bousculaient sans pitié. Une fois, renversée par l'un des gamins, je tombai et me mis à pleurer. Les rires, les moqueries, bien entendu, redoublèrent. "Je n'étais qu'une fille, bonne à rester "avec Nounou"... C'est alors qu'un "grand" — il devait bien avoir une douzaine d'années — fendit le groupe de ses amis, leur fit honte, vint vers moi, me releva, lava ma jambe écorchée à une fontaine proche et, me prenant ensuite sur ses genoux, se mit en devoir d'essuyer avec mon petit mouchoir les pleurs qui ruisselaient encore sur mes joues.

"Je revois toute la scène, et comment, pour le consoler des lazzis de ses compagnons, je jetai mes bras autour de son cou et l'embrassai. J'éprouvai, blottie contre cette épaule, une telle sensation de sécurité que j'aurais voulu y rester toujours. Un coup de foudre, vous le voyez, mesdemoiselles, peu dangereux, je vous l'accorde, mais ne pensez-vous pas que j'ai reçu à ce moment, adaptée à mon âge et à ma psychologie rudimentaire, la révélation du sentiment dont parlait tout à l'heure Odette et du rôle respectif de l'homme et de la femme dans la vie?

Un murmure approbatif accueillit les paroles de la jeune fille.

— Nos amies ne me démentiront pas, assura Odette, si je déclare ton histoire charmante et en exacte concordance, en effet, avec la question posée.

— Très juste, approuvèrent Madeleine et Jeanne Guilvain.

— Certes, renchérit Eva Colleray qui, depuis un instant, restait méditative, son nez mutin et ses yeux vifs d'écureuil tendus vers le plafond, mais ce qui m'intéresse le plus en ton histoire, c'est qu'elle m'a tout de suite rappelé quelque chose. Et je ne me trompe pas. J'ai lu, il y a deux ou trois mois, dans un journal, une nouvelle narrant ton aventure, avec cette différence que c'était le garçonnet devenu homme qui s'émouvait du lointain et gracieux souvenir.

— C'est étrange, en effet, murmura Nancy, intriguée.

— Te rappelles-tu, au moins, le nom de l'auteur? s'enquit Odette.

— Non. Ni même le titre de l'histoire qui, pourtant, était joli et m'avait plu. Mais je rechercherai, je trouverai. Si cet écrivain n'était autre que ton ex-chevalier servant, Nancy, ma chère, quel roman! Encore un mariage en perspective, mes enfants, c'est à en perdre le fil à plomb, c'est-à-dire la raison. Excusez-moi. L'atelier, vous le savez, a son lexique et son code.

La conversation continua sur ce ton plaisant et affectueux jusqu'au moment où se séparèrent les jeunes filles. Leur teint plus animé, leurs yeux brillants trahissaient l'exaltation de l'esprit où le rêve de l'amour a passé. Elles se semblèrent, soudain, les unes aux autres, plus jolies.

II

De père en fils

Le souvenir d'enfance qu'elle venait d'évoquer poursuivit Nancy tandis que, après avoir quitté ses amies, elle rejoignait son logis. Elle le jugeait très lointain, ce souvenir, parce qu'elle était encore très jeune, mais elle se rendait compte qu'il avait laissé en son esprit une profonde empreinte.

Du même coup elle se trouvait replacée dans l'atmosphère du temps heureux qui précédait la guerre et les deuils. Une émotion l'envahit. C'est avec des yeux humides de larmes qu'elle franchit le seuil de la maison de la rue du Pré-aux-Clercs où elle habitait avec sa mère. Cette rue étroite, paisible comme un coin de province, est située dans le quartier du faubourg Saint-Germain où se plaît encore à résider l'ancienne aristocratie parisienne.

L'immeuble dont Mme de Bréaumont occupait le quatrième étage n'était pas pourvu du confort moderne, mais il possédait, en guise de cour, un jardinet. Or, un platane, quelques acacias, un taillis de troènes suffisent à composer, pour les Parisiens habituellement frustrés de verdure, une oasis délicieuse. La fenêtre de la chambre de Nancy avait vue sur ce jardin, privilège qu'elle appréciait. La jeune fille monta d'un pas léger les degrés de l'escalier dont l'âge s'avouait par l'inclinaison des marches vers l'axe central. A peine eut-elle mis le pied dans le vestibule de l'appartement que lui parvinrent les échos d'une voix mâle, sonore, qu'elle connaissait bien. Son visage s'éclaira.

Le roman du mois de septembre

CHOISIS SI TU L'OSES...

par Eve Paul-Margueritte

... est tout à la fois le drame d'un coeur profondément blessé dont la plaie reste ouverte, et une idylle qui se greffe sur la déception pour rendre, à celui qui l'avait perdue, la confiance dans la vie et les êtres.

Nos lecteurs suivront avec un palpitant intérêt les phases d'angoisses, de détresse que doivent traverser les personnages, aux prises avec un épouvantable malentendu, pour atteindre enfin au but de leur courageuse lutte et voir l'amour triompher du pénible conflit.

"L'oncle Printemps est ici, pensa-t-elle, tant mieux"!

Elle ouvrit la porte du salon où une exclamation joyeuse l'accueillit:

— Voilà enfin notre bonne petite! s'écria le colonel Printemps qui, interrompant la conversation commencée avec Mme de Bréaumont, se leva pour serrer les mains de la jeune fille.

— Bonjour, colonel! Je suis contente de vous voir.

"Et vous, mère chérie, vous allez bien depuis tout à l'heure? ajouta Nancy aussitôt en se tournant vers sa mère pour l'enlacer câlinement de ses bras.

Chez Mme de Bréaumont comme chez sa fille, tout était finesse et harmonie. En amincissant l'ovale de son visage, en poudrant d'une neige prématurée ses cheveux, en rendant plus rare et plus mélancolique son sourire, les chagrins avaient accentué son charme.

Nancy, interrogée sur son après-midi, dut raconter, en quelques mots, les détails de sa visite chez Odette Leprevier. Elle ne fit, toutefois, point allusion au petit jeu des confidences. Les personnes d'âge ont-elles besoin de savoir "à quoi rêvent les jeunes filles?"

Le colonel Printemps s'aperçut bien vite que le regard de Nancy s'égarait vers un paquet ficelé qu'il retenait sur ses genoux. D'ailleurs, elle demanda aussitôt:

— Vous avez fait la démarche, colonel? Et... elle n'a pas réussi.

Un peu d'anxiété agitait le coin de ses lèvres. Elle regarda sa mère dont elle venait de percevoir le soupir.

— Ma petite amie, je n'ai pas réussi, c'est vrai; mais c'est presque tant mieux car on m'a donné un autre "tuyau" bien meilleur.

— Ah! fit la jeune fille déjà rassérénée; voyons cela.

Une nouvelle décevante annoncée par le colonel ne laissait jamais sur une fâcheuse impression; il savait toujours en tirer parti et faire rebondir l'espérance. Il suffisait, d'ailleurs, de le regarder pour constater que le hasard avait bien fait les choses en lui donnant son nom. En dépit de la cinquantaine sonnée, l'ancien officier était de ces êtres dont la jeunesse du cœur entretient la vitalité physique. Son humeur égale, son indulgence, son optimisme le rendaient sympathique à tous. Son visage épanoui, son teint coloré, ses yeux limpides, son front uni sous les cheveux drus à peine grisonnants, appelaient la sympathie et la confiance.

Camarade de jeunesse et ami préféré de Jacques de Bréaumont, le père de Nancy, Lorrain comme lui,— on le reconnaissait à son accent de terroir,— le colonel, resté célibataire, s'était attaché à la famille de son frère d'armes. Les enfants, gâtés par lui, l'adoraient et l'avaient surnommé oncle Printemps, ce qui, assurait-il, faisait s'épanouir un jardin de joies dans son cœur. Ce fut lui qui, en 1918, recueillit les dernières paroles de son ami Jacques et accepta la dure mission d'instruire la veuve de son malheur. Retraité par suite de blessures de guerre, il s'était décidé à habiter Paris afin de mieux suivre et protéger les destins de la petite famille léguée à son dévouement par le disparu. Il avait également soutenu le courage de Mme de Bréaumont dans la récente et terrible épreuve: la fin tragique de Daniel, au Maroc.

Il restait, par bonheur, à la mère meurtrie un fils cadet, Guy, qui avait quatorze ans. Il était élevé dans un collège libre dont le supérieur, un allié de la famille, le surveillait de façon toute particulière dans son institution transférée, pour le moment, à Guernesey. Cet éloignement, pénible il est vrai, se trouvait compensé par les avantages moraux de l'éducation reçue et par les conditions dont jouissait l'enfant.

Deux fois l'an, entre les temps de vacances, "l'oncle Printemps" allait voir Guy.

Lorsque, pour tous ces soins, l'on parlait à l'excellent homme de reconnaissance, il répondait:

— L'obligé, c'est moi.

Et l'on ne doutait point de sa parole. N'avait-il pas raison? Celui qui donne son cœur à des êtres chers y trouve plus de joie que ceux qui en bénéficient.

Aujourd'hui encore, c'était pour rendre compte à Mmes de Bréaumont d'une mission dont elles l'avaient chargé que le colonel se trouvait auprès d'elles. Les papiers qu'il rapportait représentaient le texte manuscrit d'un volume qu'elles souhaitaient faire éditer. En ces pages survivaient la pensée, l'âme de trois êtres qui leur étaient chers. Il y avait là les lettres écrites par le beau-père de Mme de Bréaumont durant la guerre de 1870, à laquelle il avait survécu, toutefois; celles de Jacques, son mari, tué dans la dernière offensive de la Marne, en 1918; et, enfin, la correspondance de son fils Daniel pendant la campagne du Maroc. Sur le conseil de quelques amis, Mme de Bréaumont y avait joint des essais littéraires du jeune homme, quelques poèmes fort bien venus, et deux études l'une sur l'âme du soldat, l'autre sur la vie coloniale. Ces vers et cette prose affirmaient les qualités profondes d'un esprit et d'une âme d'apôtre.

Il était émouvant de voir se manifester à travers les trois êtres issus du même sang de communs sentiments de foi religieuse et patriotique, de courage d'abnégation. *De père en fils*, tel serait le titre de ce recueil, sorte de livre d'or d'une famille dont l'histoire se rattachait à celle de la Lorraine depuis de longs siècles.

Le colonel Printemps, qui partageait l'enthousiasme et l'affection de ses amies à l'égard des trois héros, s'était proposé pour tenter les démarches nécessaires auprès des éditeurs, chose peu facile à l'heure actuelle où abondent les manuscrits et augmentent sans cesse les frais d'impression.

— Oui, répéta le brave homme, chez Hirson et Cie ma tentative a été vaine. L'affaire ne peut les intéresser, mais le secrétaire m'a conseillé de présenter l'œuvre dans la maison Pradet-Rivière, qui possède une collection de ce genre. Je connais précisément un cousin du directeur et ce hasard facilitera les choses.

— Ce sera donc pour l'époque de votre retour, cher colonel, fit observer Mme de Bréaumont, car vous partez, je crois, en voyage ces jours-ci.

— Je vais à Saint-Dié, en effet, pour le règlement de la succession de ma vieille tante. Mais à quoi bon retarder notre affaire? J'ai réfléchi qu'un vieil éclopé de mon espèce a bien moins de chance de réussir, en pareille occurrence, qu'un frais minois comme celui de notre Nancy. Je préparerai une lettre pour M. Pradet-Rivière et qu'elle ira lui porter de ma part.

— Nancy! s'exclama Mme de Bréaumont. Mais est-il convenable que cette enfant aille seule là-bas? Nous pourrions, tout au moins, nous y rendre ensemble.

— Heu! hum! chère madame et amie, je ne vous vois pas bien faisant antichambre dans une librairie. C'est aussi plus délicat pour vous de plaider cette chère cause. Nancy s'inspirera de votre cœur pour être persuasive. Tenez! Elle grille d'envie de servir d'agent de liaison. Bah! aujourd'hui, vous le savez, les jeunes demoiselles ne sont plus chaperonnées par leur maman, elles se débrouillent.

Nancy jeta un regard implorateur vers sa mère qui sourit. Evidemment, le rôle qu'on lui proposait plaisait à la jeune fille.

— Eh bien! c'est entendu. Nous suivrons votre conseil, colonel, et quelle que puisse être l'issue de la démarche, nous vous resterons bien reconnaissants, mes enfants et moi, de la peine que vous prenez pour nous... *pour eux*, insista-t-elle en désignant de la main les trois portraits de l'aïeul, du père et du fils, qui occupaient l'un des panneaux du salon, chacun accompagné du petit cadre contenant les décorations glorieusement gagnées.

Les regards de Nancy et du colonel suivirent le sien et, une fois de plus, dans le silence éloquent qui scelle les vraies ententes des âmes, les mains des trois amis resserrèrent leur affectueuse étreinte ainsi que pour un pacte.

III

Chez l'éditeur

Je suis heureux, mon bon Georges, que ton voyage en Grèce t'ait procuré tant de fortes impressions. Elles nous vaudront bientôt, je l'espère, un ouvrage attrayant.

— Peut-être. Mais il faut d'abord laisser les souvenirs se cristalliser dans la mémoire. Avec tout cela, mon cher Roland nous n'avons parlé que de moi. Qu'es-tu devenu pendant ma longue absence?

Roland Gérainval, le secrétaire de la maison d'édition Pradet-Rivière, eut un bref sourire, et, dans le fond du fauteuil qui le rivait à sa table de travail surchargée de dossiers et de livres, fit, en silence, tourner entre ses doigts un coupe-papier d'écaille.

— Ce que je suis devenu, dit-il enfin, devine: eh bien! un fiancé.

— Bah! et tu ne me l'apprenais pas tout de suite! tu me laissais bavarder sur l'Acropole, le Pirée, le mont Athos! Félicitations, mon vieux. Parle-moi d'*elle*, bien vite. Blonde? brune? Naturellement. Et tu l'adores, car tu es de ceux qui ne s'emballent qu'à bon escient et à fond.

Assis au bord de sa chaise, le corps tendu en avant, ses yeux noirs de Méridional brillants du plaisir que lui causait la nouvelle, Georges Marénac s'étonna, à part soi, du calme gardé par son camarade. Roland Gérainval, il est vrai, n'était ni loquace ni communicatif. De plus, la mort de sa mère, survenue au début de l'année et dont il portait sévèrement le deuil, laissait en lui une persistante tristesse. Marénac sonda avec curiosité le visage de son ami, dont les yeux couleur d'ardoise étaient souvent rêveurs sous

L'IMPASSE

L'IMPASSE

un front bien modelé autour duquel ondulait une épaisse chevelure châtain clair.

— Emballé? répéta Roland avec un geste vague. Je reste surpris, plutôt, de ma situation nouvelle et n'envisageais pas ainsi, jadis, je l'avoue, l'état d'âme d'un fiancé. J'épouse Mlle Fernandot, la fille de l'agent de change. Cela s'est conclu vite et de façon inattendue. Des amis m'ont vu si désemparé dans ma solitude et mon deuil, qu'ils se sont mis en tête de me marier. Le hasard a servi leurs intentions. Mlle Fernandot, rencontrée chez l'un d'eux, eut la bienveillance de m'accorder une attention particulière. La vie ne lui a, jusqu'ici, rien refusé. C'est ce privilège, sans doute, qui eut le pouvoir de déclencher le grand ressort de ma propre destinée. Bref, nous voici promis; le mariage n'aura lieu que dans quelques mois, au retour de sa marraine, en ce moment à la Martinique. J'espère que tu voudras bien être l'un de mes garçons d'honneur?

— Avec joie. Cet événement est heureux pour toi; j'en suis donc ravi. Vous habiterez chez vous, je pense, dans l'appartement que tu occupais avec ta mère?

A ce mot, Roland Gérainval redevint pensif.

— Mlle Fernandot le trouve "vieux style", car elle est très moderne, trop peut-être pour mes propres goûts. Je me demande parfois si ma mère l'eût choisie pour bru...

Un coup frappé à la porte interrompit la confidence. Le garçon de bureau entra et présenta à Roland un papier sur lequel un nom était inscrit.

— Cette demoiselle désirait voir M. Pradet-Rivière, elle a une lettre pour lui; mais, M. le Directeur étant absent, j'ai pensé que vous consentiriez à la recevoir.

— Mlle de Bréaumont, lut à mi-voix Roland. Connais pas. Priez d'attendre un instant.

Et comme il voyait son ami se lever:

— Mais non, Marénac, ne t'en vas pas si vite. Cette personne patientera un peu.

— Mon cher, il est temps que je parte, car j'ai un autre rendez-vous. D'ailleurs, un galant homme comme toi ne peut faire "poser" les jeunes filles.

— Jeune? à savoir! C'est peut-être une muse très mûre qui vient nous proposer la dernière née de ses élucubrations. Il en pleut. Toutefois, tu as raison: plus le fruit est mûr, moins il faut le faire attendre.

Il plaisantait, mais le ton ne s'accordait pas avec les mots; Marénac s'en aperçut et garda pour soi son impression.

Les jeunes gens sortirent ensemble de la pièce. En passant devant le salon d'attente, ils y jetèrent un coup d'œil.

Assise non loin du seuil, Nancy de Bréaumont, contente de savoir qu'elle allait être reçue, patientait, le cœur battant. Elle s'imaginait devoir comparaître devant un respectable fonctionnaire à barbe épaisse et à calotte de velours. Au passage des deux jeunes gens, elle tourna la tête et vit leur double regard de surprise charmée qui fit monter à ses joues une rougeur légère. Arrivé un peu plus loin, sur le palier où ils allaient se séparer, Georges, malicieux, glissa à l'oreille de son compagnon:

— Tu m'en contes de belles avec tes visiteuses plus ou moins vénérables. Celle-ci est exquise et je ne te plains pas de te substituer pour l'instant à ton directeur.

Sur cette taquinerie, il dégringola l'escalier. Et Roland, qui n'avait pu s'empêcher de sourire, revint vers le salon.

— Voulez-vous venir, mademoiselle?

Elle le suivit dans le cabinet de travail encombré de livres et de dossiers. Son émoi accru par la présence de cet interlocuteur inattendu animait son teint. Il lui sembla soudain avoir oublié tout ce qu'elle avait à dire. Mais ne fallait-il pas être éloquent pour plaider la cause des disparus? Elle s'était promis de gagner la bataille. Peu à peu, d'ailleurs, tandis qu'elle expliquait le motif de sa visite et remettait à Roland Gérainval la lettre du colonel Printemps, l'attitude correcte, attentive, bienveillante même du jeune secrétaire la rassurait. Elle fut tout à fait conquise quand, ayant évoqué la mémoire de son père, de son frère, elle vit le reflet de sa propre émotion passer dans les yeux de celui qui l'écoutait. Le regard franc et attendri des prunelles gris-bleu lui inspira confiance. D'ailleurs, c'était un combattant qu'elle avait devant elle. Le ruban de la croix de guerre soulignant la boutonnière du veston le prouvait.

De son côté, Roland se sentait capté par le charme discret de la visiteuse. Comme elle ressemblait peu aux sous-princesses de lettres parfois si extravagantes, si vaniteuses qui venaient à cette place l'entretenir de leur talent, de leurs espoirs, et exercer leur manège de coquetterie en faveur de succès futurs! Il appréciait en artiste la beauté délicate des traits juvéniles où se lisait tant de vraie candeur en même temps qu'une vive intelligence.

— Je lirai avec intérêt ces pages, mademoiselle, je vous le promets. L'acceptation, bien entendu, ne dépend pas de moi seul; le manuscrit sera remis à notre directeur avec cette lettre du colonel Printemps. C'est lui qui décide en dernier ressort. Sans doute pourrai-je vous donner d'ici quinze ou vingt jours, une réponse et je serai, le premier, très content si elle est satisfaisante.

— Merci, monsieur, dit-elle avec élan. Je voudrais tant que ce projet puisse être réalisé! Ma mère en serait si heureuse!

Cette allusion dernière lui valut un nouveau regard approbatif de Roland.

"Marénac avait raison, elle est exquise", songea-t-il tandis qu'elle se levait pour partir.

Il s'inclina profondément devant elle et suivit des yeux longuement la fine silhouette noire qui disparaissait dans la cage lumineuse de l'escalier.

IV

Une lecture troublante

Le temps parut long à Mme de Bréaumont et à Nancy pendant les trois semaines d'attente imposées. Le sort du manuscrit fournissait le thème principal de leurs conversations. Tantôt l'espoir les animait; elles voyaient déjà le livre imprimé, discutaient sur les caractères du titre ou la couleur de la couverture; tantôt une crainte les hantait: si un nouvel échec survenait, à qui s'adresser ensuite?

Chaque fois qu'elle songeait à ces papiers — et c'était souvent — Nancy revoyait le visage attentif et sympathique du secrétaire de la maison Pradet-Rivière. Elle s'attardait avec complaisance sur le souvenir de cette visite.

L'absence du colonel Printemps privait les deux femmes de leur habituel réconfort. Elles lui avaient, du moins, envoyé le compte rendu de la démarche de Nancy. Il en tirait un bon augure.

Les cérémonies du mariage d'Odette Leprevier vinrent apporter une heureuse diversion à ce souci. Réfractaire à toute distraction personnelle, Mme de Bréaumont tenait, par contre, à ce que Nancy prît part, malgré son dernier deuil, à ces fêtes qui promettaient d'être fort belles. Elles le furent, en effet, à la soirée de contrat, de même qu'à la messe de mariage et au lunch dansant qui suivit, la foule des assistants trouva la mariée charmante, mais elle ne ménagea pas non plus ses éloges aux demoiselles d'honneur. Nancy vêtue de crêpe de Chine blanc et coiffée à ravir d'un feutre soyeux couleur de glycine, eut pour cavalier un lieutenant de chasseurs qui lui prodigua les soins les plus empressés. Mais le pimpant officier lui rappelait trop son cher Daniel pour que son plaisir n'en fût pas assombri. Jeanne et Madeleine Guilvain gardaient, de même, au milieu des réjouissances, ce sourire grave des êtres à qui le plaisir ne tourne pas la tête. Eva Colleray, par exemple, s'en donnait pour quatre. Primesautière, pleine d'entrain, elle retenait autour d'elle un essaim de jeunes gens amusés par sa verve et son minois futé. La jeune artiste, légère comme une elfe en ses tulles couleur de corail, eut toutefois, le temps, après le lunch, de s'isoler un instant avec Nancy pour lui dire:

— A propos, chérie, j'ai trouvé, ou plutôt, retrouvé le fameux conte dont je te parlais chez Odette, tu sais, celui qui constitue la réplique de ton souvenir d'enfance. Je te le porterai un de ces jours. C'est dans la revue *le Coin des Dames;* le récit a un joli titre: *l'Etoile entre les branches;* le nom de l'auteur est René Gariel. Ça ne te dit rien?

Nancy ne put qu'esquisser un geste évasif. Elle ignorait jusqu'au nom du garçonnet qui lui avait, jadis, servi de chevalier défenseur. Le titre poétique

"Le dîner est prêt"

VOUS pouvez le deviner à son ton de voix, la maîtresse de maison a préparé un bon dîner. Non seulement il est ragoûtant, mais encore il est nourrissant. Elle sait que l'alimentation joue un grand rôle dans la conservation de la santé.

Ce n'est pas facile de décider, d'un bout de l'année à l'autre, ce qu'on va donner à manger à sa famille. Plus le budget de la nourriture est limité, plus il est nécessaire de savoir ce qu'il faut acheter — et pourquoi — afin de se maintenir en bonne santé. Les produits dispendieux peuvent être bien moins nourrissants que ceux qui sont moins chers.

L'alimentation de la famille doit répondre à une variété de besoins. Elle doit renfermer les éléments nécessaires

—pour la croissance et le développement des enfants, et pour le renouvellement des tissus organiques chez les adultes (protéines et minéraux)
—pour fournir de l'énergie pour le travail et les jeux (hydrates de carbone et graisses)
—pour régulariser les fonctionnements organiques et préserver des maladies (minéraux et vitamines).

La quantité de nourriture qu'il faut, varie selon les individus. Les enfants requièrent plus d'"aliments d'accroissement" que les adultes. Les gens qui travaillent fort, au physique, ont besoin d'une plus grande quantité d'"aliments combustibles".

Faites venir la brochurette "Alimentation de la famille"

Elle dit en détail l'importance de divers aliments — quels sont ceux qui renferment des protéines, des hydrates de carbone, des graisses, des minéraux et des vitamines; comment les employer pour garder votre famille en bonne santé; comment utiliser les restes et les rendre appétissants; comment composer des menus nourrissants et bien ordonnés, qui réjouiront la famille. Envoyez le coupon et vous recevrez gratuitement un exemplaire de cette brochurette.

Metropolitan Life Insurance Company, Dépt. 835-M
Bureau-Chef Canadien, Ottawa.

Veuillez m'envoyer la brochurette "Alimentation de la famille", qui donne des renseignements sur les aliments nourrissants et peu dispendieux.

NOM .....

NO ET RUE .....

VILLE ..... PROVINCE .....

METROPOLITAN LIFE
INSURANCE COMPANY

FREDERICK H. ECKER,
PRÉSIDENT

BUREAU CHEF
CANADIEN,
OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

PLUS DE 21 MILLIONS VENDUS L'AN DERNIER

Les cors partent EN 3 JOURS

EMPLÂTRE ANTI-COR

BLUE-JAY

Maintenant 25¢

FABRIQUÉ PAR UNE FAMEUSE MAISON D'ARTICLES DE PANSEMENTS . . BAUER & BLACK, LTD

Il est impossible de s'acheter de nouveaux yeux. Protégez donc les vôtres contre la fatigue, l'éclat de la lumière et la poussière. Servez-vous de Murine deux fois par jour et faites-vous examiner la vue régulièrement.

MURINE 60¢ POUR VOS YEUX

L'ESPRIT de la JEUNESSE

Où les soins de la santé deviennent une partie heureuse

Restez jeune, ayez l'air jeune et soyez jeune en apprenant le secret de la bonne vie à l'Hôtel de Culture Physique. Refaites une santé compromise et assurez-vous une bonne santé pour l'avenir.

Méthodes naturelles seulement. Pas de médicaments, de drogues ni d'opérations

Une institution sans but lucratif, recommandée par la Fondation Bernarr Macfadden. Spécialistes entraînés et expérimentés. Résultats miraculeux. Taux modérés à la semaine couvrant toutes les dépenses. Pas de suppléments.

Endroit idéal pour les vacances, les sports, l'amusement, le repos, le confort, la compagnie agréable et les repas excellents.

Bernarr Macfadden

Demandez les brochures appropriées — aucune obligation. Mentionnez LA REVUE MODERNE et vous recevrez un précieux petit livre contenant des conseils sur le régime à suivre et les soins de la santé.

Physical Culture Hotel Inc.

DANSVILLE, NEW-YORK

lui semblait même ne présenter aucun rapport avec l'épisode ancien, celui-ci ne s'étant pas déroulé dans un décor nocturne. Qu'importait, d'ailleurs?

La conformité des deux récits ne marquait, sans doute, qu'une simple coïncidence. Son juvénile héros aurait aujourd'hui vingt-cinq ou vingt-sept ans. Il avait pu prendre part à la guerre, y rester. Cette possibilité, soudain, l'attrista.

Par quelle association d'idées revint alors l'obséder, une fois de plus, la vision du cabinet de travail où le secrétaire de librairie, gardant la distante attitude du monsieur qui traite une affaire, l'enveloppait, néanmoins, d'un regard de sympathie et paraissait si bien comprendre les sentiments qu'elle exprimait?

Les résonances d'un orchestre qui entamait les mesures heurtées d'un jazz-band l'arrachèrent à sa songerie. Son lieutenant de chasseurs venait l'inviter. Elle se laissa entraîner dans le quadrille des couples glissant en mesure et, pendant près d'une heure, elle ne connut plus que le puéril souci de suivre le pas de ses cavaliers successifs.

Le dimanche suivant, Eva Colleray sonna à la porte de son amie.

Bien que son modernisme parût en contradiction avec le genre de l'appartement de la rue du Pré-aux-Clercs, la jeune fille s'y plaisait. Son instinct artistique l'attirait vers ce salon dont le mobilier, les bibelots, les tableaux, exhalaient l'âme mystérieuse des siècles défunts; ce subtil parfum "vieille France", affirmait-elle, parlait davantage à l'esprit et au cœur que les bizarreries du style nouveau siècle. Elle y trouvait aussi le mirage de joies intimes dont sa jeunesse avait été sevrée. Orpheline de mère depuis sa petite enfance, pourvue vers sa dixième année d'une marâtre avec qui elle n'avait jamais pu s'entendre, mise alors au couvent où elle avait plus tard connu Nancy, Eva s'était décidée, trois ans auparavant, à partager l'existence d'une vieille parente qui, contre un modeste prix de pension, lui assurait le gîte, le vivre et la liberté de temps dont elle avait besoin pour poursuivre sa carrière d'artiste. Elle ne bénéficiait donc d'aucune affection familiale. A cause de cela, Mme de Bréaumont s'apitoyait sur elle et l'accueillait avec bonté.

— Ta mère m'adopte, dit-elle un jour à Nancy. Ne sois pas jalouse. Son influence m'est si bienfaisante! Si j'avais possédé une maman comme la tienne, je serais devenue, ainsi que toi, une manière de petite perfection au lieu d'être la toquée que tu vois.

Elle se calomniait. Nancy appréciait, au contraire, ses qualités de sûre amie, de travailleuse acharnée, ainsi que sa gaîté communicative — et non sans mérite — qui ensoleillait le mélancolique logis des Bréaumont.

Dès qu'elle pénétra, ce dimanche, dans le salon vieille France, Eva, très excitée, sauta au cou de son amie et brandit une revue en s'écriant:

— Je te l'apporte, ton lointain chevalier. Ecoute, et reconnais-le.

Mme de Bréaumont qui entrait, et que la jeune fille alla saluer aussitôt, fut mise au courant de l'incident. Elle tint à entendre la lecture annoncée.

Il s'agissait bien, en effet, d'un souvenir d'adolescence et certains détails concordaient avec ceux qui fixaient l'épisode en la mémoire de Nancy.

L'auteur ne citait pas le nom de la ville où l'histoire s'était passée, mais il la disait dotée d'un grand jardin public d'aspect noble et poétique. Il présentait une petite fille délicate et fraîche comme une fleur des parterres environnants, craintive au milieu des garçons, véritables diables lâchés, qui la bousculaient dans leurs jeux. Puis c'était la chute sur le gravier de l'allée, les larmes de la mignonne que le juvénile chevalier prenait sur ses genoux pour la panser et la consoler.

"Quand elle leva sur moi ses jolis yeux où tremblait, dans les dernières larmes, la lueur d'un sourire montant du cœur rassuré, je découvris, en ces prunelles enfantines, tout le charme du regard de la femme qu'elle serait un jour, et même de la femme tout simplement. Je me rendis compte, en même temps, du pouvoir que la force masculine peut exercer sur ces êtres plus fragiles que nous, et souvent mis à notre merci par la destinée; je conçus la beauté du rôle que nous pouvons remplir auprès d'eux. L'impression de cette scène, en apparence insignifiante, fut durable, concluait l'auteur. La menue et claire silhouette a revêtu la douceur d'une égide. Peut-être est-elle cause de la répugnance que j'ai toujours éprouvée pour les conquêtes faciles et vulgaires, de ma crainte aussi de blesser par caprice ou violence des sensibilités plus vives que la nôtre. La fillette du grand jardin domine les foules qui m'environnent ainsi que la petite étoile lointaine et frémissante monte entre les branches au-dessus de l'horizon".

— C'est charmant, déclara Mme de Bréaumont dès qu'Eva eut fini.

Nancy, qui avait pâli et rougi tour à tour pendant cette lecture, n'osait cependant se reconnaître l'inspiratrice du récit. Elle prit la revue des mains de son amie et relut la signature: René Gariel.

— C'est ton "bonhomme", j'en suis convaincue, déclara Eva. Pas difficile, maintenant, de le repérer. Tu n'as qu'à aller dans ce journal, à demander des renseignements. Si tu veux, je m'en charge. Je prétexterai mon désir de composer des dessins pour illustrer ce conte. Seulement, il me faut ta permission.

La gorge soulevée par un émoi réel, Nancy, romanesque comme on l'est à cet âge, était bien tentée de dire oui. Mais Mme de Bréaumont, que l'expérience de la vie rendait plus prudente, objecta:

— A quoi bon, chère enfant? Plus d'un gamin a éprouvé, vers sa dixième année, le sentiment décrit ici. En tout cas, l'auteur a dû rencontrer, depuis lors, la véritable étoile de son destin. Il est sans doute marié, père de famille. Une démarche à son sujet, surtout effectuée par des jeunes filles telles que vous, pourrait paraître étrange, voire indiscrète, et n'aboutir qu'à de la désillusion.

— Et puis, remarqua Nancy, à quoi bon tant se démener pour choisir notre vraie route? J'ai la conviction qu'une force impérieuse oriente les êtres vers leur destinée. Ceux qui doivent se rencontrer se rejoignent à un moment donné; mais, s'ils ne se reconnaissent pas alors, leur est-il permis d'essayer plus tard de remonter le courant, de renouer le fil perdu?

— Ah! certes, tout est permis, sauf le fatalisme incompatible, mademoiselle, avec notre siècle d'audace. En fait de destin, chacun fait le sien, à condition qu'il ait de la volonté, du flair, et qu'il suive la bonne piste.

— Alors, selon ta théorie, releva gaiement Nancy, la vie est une partie de chasse...

— De plus en plus, n'en déplaise à ton poétique idéal; une chasse, et mieux encore, une lutte. A ta disposition pour te seconder. Plus de toupet que de hauteur, penses-tu? Certes, pour te voir heureuse, j'aurais toutes les témérités, y compris celle d'aller décrocher, tout là-haut, la petite étoile entre les branches.

Tant de conviction et de bonne humeur s'affirmaient en ces paroles que Nancy, pour toute réponse, embrassa son amie avec effusion. Elle éprouvait, d'ailleurs, le besoin d'embrasser quelqu'un. Eva partie, ce fut sa mère qui bénéficia de cette tendre exubérance. Mme de Bréaumont la retint étroitement serrée contre elle. Le conte l'avait-il à ce point troublée? Suffisait-il de ces quelques pages et des propos échangés à leur sujet pour rappeler à son cœur maternel l'éventualité du départ de Nancy, quittant le nid familial pour se consacrer à un être encore inconnu et fonder avec lui un nouveau foyer? Pourvu qu'elle choisît bien! Les heurts, les déceptions de la vie impressionneraient de si cruelle façon la nature fine et sensible de son enfant! S'il fallait céder à un autre la chère petite étoile qui la consolait de tant d'épreuves, que ce fût, du moins, pour assurer son bonheur.

V

L'agent de liaison

VERS la fin de la semaine suivante, Nancy trouva à son adresse, dans le courrier, une lettre dont l'enveloppe portait le cachet de la maison d'édition Pradet-Rivière. Sans oser l'ouvrir, elle la tendit à sa mère:

— Lis, ma chérie, dit celle-ci.

La feuille, de format carré, à en-tête commercial, portait ces quelques lignes:

Mademoiselle,

"Nous avons lu, M. Pradet-Rivière et moi, le manuscrit intitulé *De père en fils*, que vous avez bien voulu nous soumettre. Il serait nécessaire que je vous fisse part, verbalement, des conditions dans lesquelles cet ouvrage pourrait être imprimé. Voudriez-vous avoir l'obligeance de passer

L'IMPASSE

à la librairie un de ces après-midi, entre 3 et 5 heures?

"Veuillez, mademoiselle, agréer l'expression de mes respectueux hommages.

"*Le Secrétaire*, Roland GERAINVAL

— Ce n'est pas un refus, s'écria Nancy joyeuse, tout en s'attardant à regarder la signature.

— Pas non plus une nette acceptation, fit observer Mme de Bréaumont. Quelles peuvent être ces conditions qu'on ne nous stipule pas nettement? Il faut que tu ailles revoir ce monsieur... comment l'appelles-tu?

— Roland Gérainval.

— Tiens! c'est un nom qui ne m'est pas inconnu. Peut-être l'ai-je entendu prononcer autrefois par quelque personne de nos relations?

Le colonel Printemps, rentré à Paris depuis la veille, monta, le soir même, chez ses amies. On lui fit lire la lettre.

— Eh bien, mais c'est bon, jugea-t-il. Il faut nécessairement discuter les questions de format, de tirage, de date de publication.

— C'est que, hasarda Nancy, je ne connais rien à tout cela.

— Ce secrétaire a pour mission de vous l'apprendre, chère enfant. Est-il bien correct, au moins, aimable, hum! pas trop, non plus...

— Il est parfait, affirma spontanément la jeune fille.

— Bon. A votre place, je retournerais le voir dès lundi, puisque demain samedi et dimanche les bureaux sont fermés.

Ce conseil répondait trop bien aux désirs de Nancy pour qu'elle ne le suivît point.

Le lundi venu, elle constata avec plaisir qu'il faisait beau, pas trop froid. Elle pourrait mettre son tailleur de velours noir qui lui seyait et que complétait harmonieusement une souple écharpe d'hermine, cadeau d'une tante fortunée et coquette qui se lassait vite des fantaisies coûteuses imposées par la mode et en faisait, du moins, bénéficier sa nièce à qui une bourse très modeste n'eût pu permettre ces élégances. Elle prit un soin particulier à poser sur ses cheveux aux chauds reflets de bronze le petit chapeau, également de velours, qui encadrait à souhait l'ovale pur de son visage et donnait plus de profondeur encore à ses prunelles expressives.

Dès qu'elle eut fait passer son nom dans la maison d'édition, on la fit monter dans le cabinet du secrétaire.

Roland Gérainval l'accueillit avec empressement, s'excusant de l'avoir dérangée.

— C'est tellement plus commode, expliqua-t-il, de discuter ensemble certains détails avant de rédiger le traité! Je vous ai écrit dès notre lecture terminée, mademoiselle, afin de ne pas prolonger votre attente. La réponse n'est pas tout à fait celle que j'espérais vous donner; mais, se hâta-t-il d'ajouter en voyant une contraction modifier les traits de son interlocutrice, elle n'est pas non plus négative.

"Voici: la teneur du manuscrit m'a, je l'avoue, particulièrement intéressé et touché. Ces écrits dévoilent de belles âmes devant lesquelles on aime à s'incliner. Vous avez le droit d'être fière des vôtres, mademoiselle. Toutefois, nous ne pouvons ici nous permettre de juger les œuvres d'un point de vue sentimental. Nous sommes, hélas! des commerçants. Nous ne prenons charge d'une édition que si elle peut laisser escompter une vente assez fructueuse pour en couvrir les frais. Or, sept ans après l'armistice, les livres du genre de celui que composeront ces pages ont une chance de vente assez aléatoire. Ces feuillets donneront environ 260 pages imprimées et l'ouvrage comporte des portraits. Nous estimons le prix de débours à six mille francs. M. Pradet-Rivière ne peut consentir à assumer seul cette charge et estime que vous auriez à payer la moitié des frais, soit trois mille francs. Les conditions de paiement vous seront soumises dans un projet de contrat. J'aurais, certes, souhaité mieux, mais c'est tout à fait impossible. J'espère que madame votre mère et vous admettrez nos motifs et que la proposition, telle qu'elle est, vous conviendra.

Un peu interdite devant ces arguments si nouveaux pour elle, et que ni Mme de Bréaumont ni le colonel Printemps n'avaient prévus, Nancy demeurait silencieuse.

L'IMPASSE

Cette somme de trois mille francs l'étourdissait, l'effrayait.

Roland Gérainval, tant à cause du milieu auquel appartenait la jeune fille que de l'aspect élégant de sa toilette, était loin de se douter du sentiment qui l'agitait. Il s'étonna de ne pas la voir accepter sans arrière-pensée l'arrangement proposé, fréquemment en usage à l'époque actuelle.

— L'essentiel n'est-il pas pour vous de voir ce livre publié? demanda-t-il doucement avec un bon sourire.

— Certes, répondit-elle enfin en se ressaisissant.— Sa fierté native répugnait à laisser paraitre la déception et l'inquiétude que lui causait ce dialogue.— Toutefois, je ne puis rien résoudre sans en référer à ma mère.

— Bien entendu. Ah! maintenant, je dois vous dire aussi qu'il nous semblerait utile de voir, en tête de ce livre, une préface, une sorte de petite introduction présentant, si j'ose ainsi parler, les trois héros en donnant un rapide aperçu de l'histoire de votre famille. Si cette préface pouvait être écrite par l'un des anciens chefs de votre père ou de votre frère, et signée d'un nom connu, ce serait parfait. La vente s'en ressentirait.

— Je crois la chose facile. Mon père, mon frère étaient si appréciés, si aimés! Nous connaissons plusieurs des grands chefs de la guerre: le maréchal X..., les généraux de C... et Y...

— Tant mieux. Encore un détail, si vous le permettez. Quelques lettres de votre frère traitant de choses familières ne pourraient-elles être remplacées par d'autres? Il en est d'admirables sur des questions d'ordre général. J'ai beaucoup goûté, de même, ces fragments d'œuvres en prose, en vers; ils dénotent une maturité d'esprit rare à son âge.

— Tout le monde en juge ainsi. Il eût été *quelqu'un*, notre Daniel, n'est-ce pas, monsieur?

Un éclair de tendre orgueil brilla dans ses yeux, vite éteint sous la brume légère des larmes que sa sensibilité y faisait jaillir. Cet élan d'admiration fraternelle plut à Roland. Et presque aussitôt il en ressentit une vague jalousie. Il eût aimé mériter par quelque noble action ou par une belle œuvre l'enthousiasme de cet être charmant, si digne en apparence de sa lignée.

Comme la jeune fille se levait, il regretta de la voir partir déjà. Et ce fut pour la retenir un instant qu'il risqua:

— J'ai constaté, grâce à ces pages, que vous avez habité la Lorraine, mademoiselle. Votre nom, d'ailleurs, prouve son origine. Moi aussi, je suis de là-bas et j'y ai passé mon enfance.

— Vraiment, monsieur!

Elle n'osa prononcer les mots qui venaient aux lèvres:

"Comme cela me fait plaisir!"

— Je suis née à Nancy, précisa-t-elle, et je dois à cette ville mon prénom. Au moment de la guerre, nous demeurions à Lunéville.

— J'y ai, de même, vécu un certain temps.

Ensemble, ils évoquèrent de beaux sites des marches de l'Est, visités au cours des vacances. Nancy s'animait, se sentait heureuse; il lui semblait connaître depuis longtemps cet étranger à qui la liait, soudain, la parenté d'une même petite patrie.

— Je m'attarde et vous retiens, monsieur, constata-t-elle enfin, confuse. Dois-je vous laisser ce manuscrit ou le reprendre?

— Si vous le permettez, mademoiselle, je vais le conserver jusqu'à ce que madame votre mère m'ait fait part de sa décision. J'espère vivement une entente.

— Oh! moi aussi, monsieur.

Un mutuel élan les fit se tendre la main. Nancy ne se souvenait pas avoir jamais désiré, de façon si intense, la réalisation d'un rêve. La sévère maison d'édition lui paraissait claire et accueillante comme une demeure amie. Elle y reviendrait. D'accord avec ce sympathique secrétaire, elle y préparerait le succès du cher livre.

Elle regagna la rue d'un pas allègre, les lèvres souriantes, oubliant presque, à cette minute, la lourde condition imposée qu'il allait falloir apprendre à sa mère.

Seule, une voix intérieure au charme suggestif chantait en elle.

VI

Entente cordiale

Mme de Breaumont, qui n'avait pas les mêmes raisons que Nancy d'oublier les réalités, pâlit quand le jeune agent de liaison, pour parler le langage militaire du colonel Printemps, lui rendit compte de sa mission.

— Trois mille francs! Mais, mon enfant, où trouver cette somme? Je ne puis la distraire de notre budget déjà si maigre et bien grevé. Nous venons de subir une nouvelle augmentation de loyer. Ton frère a besoin de linge et d'un costume neuf. Tout coûte si cher!

Le ménage de Bréaumont n'avait jamais été riche. Etant lieutenant, Jacques de Bréaumont avait épousé sa cousine Jehanne parce qu'un réciproque et profond amour les attirait l'un vers l'autre, depuis l'adolescence. Un krack financier ayant en partie ruiné leur famille, quelque vingt ans auparavant, la pensée n'était cependant jamais venue, ni à l'un ni à l'autre, de rétablir l'équilibre de leurs finances par un mariage avantageux. La jeunesse l'affection, le courage, formaient le plus sûr appoint de leur dot. La dernière guerre ne les avait pas non plus favorisés. Certains titres, leur argenterie, des bijoux, restés dans une propriété familiale aux environs de Nancy, avaient disparu dans l'incendie provoqué par le bombardement.

La mère de Mme de Bréaumont habitait, heureusement, à Paris, le petit appartement de la rue du Pré-aux-Clercs où elle était morte, au début de l'année 1918, six mois avant son gendre, tué en Champagne. Là, Jehanne de Bréaumont avait retrouvé, du moins, un abri et les épaves d'un passé plus heureux.

Une tante de son mari, fortunée, assez indifférente, mais flattée de jouer auprès des siens le rôle de généreuse dispensatrice, s'était chargée des frais d'éducation de Guy, le fils cadet de Mme de Bréaumont. Elle pourvoyait la mère et la fille d'élégances vestimentaires dont, jugeait-elle, une femme de qualité ne pouvait se passer. Elle devait également, plus tard, doter Nancy. Mais ces avantages avaient leur revers. Imbue de préjugés, n'adoptant des idées modernes que celles qui lui convenaient, la vieille dame eût trouvé choquant, inconcevable, que Nancy qui ne possédait rien gagnât sa vie. Elle acceptait le baccalauréat parce que toutes les jeunes filles de son monde, aujourd'hui, le briguent. Mais chercher une situation, fournir un travail rémunérateur, fi donc! Elle n'aidait la veuve et les deux orphelins qu'à la condition expresse d'être obéie sur ce point.

A cause de ses enfants, Mme de Bréaumont supportait la dure tutelle. Au surplus, il lui en eût coûté de voir Nancy courir le cachet ou occuper un poste quelconque dans un bureau. Elle tenait, d'autre part, à ce que son dernier fils fît d'excellentes études et pût, selon son rêve, remplacer son père et son frère aîné à Saint-Cyr. Mais Nancy, elle, était de son temps. Elle enviait ses amies d'être occupées et indépendantes, et se rebellait contre la tyrannie imposée. C'était la seule divergence d'idées qui existât entre la mère et la fille.

A cette heure, devant la difficulté surgie, son regret latent s'exprima une fois de plus:

— Ah! maman, si je travaillais comme tant d'autres, nous aurions tôt fait de mettre de côté cette somme! Et ce serait si doux de payer l'édition de ce livre par mon gain journalier!

— Je t'en prie, ma chère petite, ne reviens pas toujours sur ce désir, puisqu'il n'est pas réalisable.

— En tout cas, il ne faut pas parler de cette dépense à ma tante. Je ne veux pas qu'elle la règle.

— Non, certes, car notre projet ne l'a pas intéressée. Elle estime qu'un tel livre représente une publicité tapageuse.

— Ne pourrions-nous, au besoin, vendre quelque chose d'ici?

Mme de Bréaumont hocha la tête et son regard, lentement, fit le tour du salon. Il y avait là, en effet, des choses de prix et qu'on pouvait juger sans utilité. Mais la guerre les avait déjà tant dépossédées! Elle n'en tenait que davantage aux vestiges subsistants du passé; le moindre objet revêtait, outre sa valeur artistique, celle du souvenir.

— Quand on a vécu toutes nos peines, maman, ne trouvez-vous pas que le sacrifice supplémentaire de quelques bibelots ou bijoux compte peu? hasarda Nancy, avec son petit air grave et résolu de vierge

Le Cinéma chez soi

H. de LANAUZE et FILS

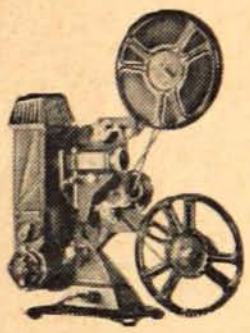
Etablis depuis 1922

1001, rue Bleury MONTREAL

Il est plus facile de réussir des films cinématographiques que des photos ordinaires. Le coût en est aussi moins élevé si vous considérez que vous prenez 1000 images pour un prix de $1.10 et que chaque image peut être agrandie jusqu'à 10 pieds de largeur sur un écran.

Gardez les souvenirs vivants de votre famille et de vos amis avec une camera de vues animées

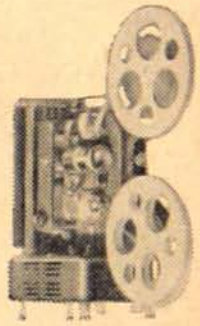
Notre catalogue et listes de films seront adressés sur demande et sur réception de 10¢ en timbres poste, remboursable à la première commande.



Dans votre intérêt consultez-nous

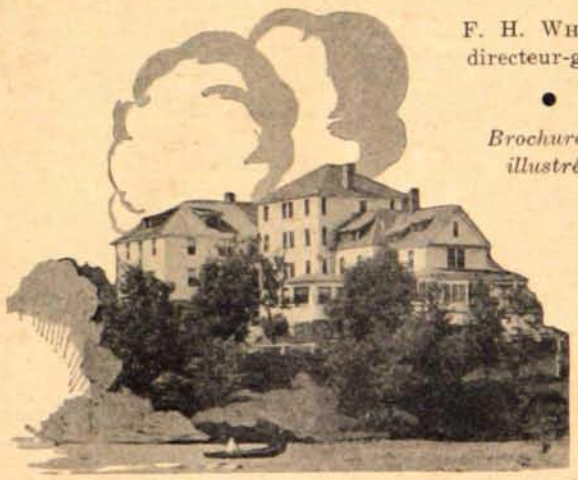
Pour l'achat d'une camera
Pour acquérir un projecteur
Pour le choix des accessoires
Pour échanger votre vieux matériel
Pour tous vos travaux

La plus ancienne Maison spécialisée



"La Petite Revue" BI-MENSUELLE

En vente partout: 15c



F. H. Wheeler
directeur-gérant

Brochurette illustrée

Pour votre vacance d'un jour, d'une semaine ou d'un mois

CHOISISSEZ un endroit paisible, pittoresque, favorable à tous les sports. L'endroit préféré de milliers de personnes.

Gray Rocks Inn

LAC OUIMET, SAINT-JOVITE, P. Q.

Situé à 86 milles au Nord de Montréal. — Route No 11 — C. P. R.

● Merveilleux panorama au cœur des Laurentides ● Tout le confort d'un hôtel métropolitain ● De nombreux lacs foisonnent de truites, achigans, dorés, etc ● Golf privé, équitation, tennis, terrain d'aviation ● Splendide orchestre de danse ● Une cuisine soignée au goût des plus difficiles gourmets.

De fameux lacs de pêche, à 45 minutes de l'hôtel par hydravion. Base de la Canadian Airways Limited à proximité.

TAUX REDUITS APRES LE 2 SEPTEMBRE

sage. Puis, c'est pour *eux* que nous accomplirions ce geste, pour contribuer à leur gloire. Alors, rien ne me semblerait difficile. Petite mère chérie, vous pensez comme moi, j'en suis sûre. Il faut, n'est-ce pas, que ce livre paraisse. M. Gérainval est bien de cet avis.

Ce disant, elle enlaça dans ses bras le cou et la taille de sa mère, se câlinant contre elle, ainsi qu'au temps de sa petite enfance.

Mme de Bréaumont lui rendit ses caresses; toutefois, suivant la formule de ceux qui ne veulent pas tout de suite prendre une décision épineuse, elle déclara:

— Je vais réfléchir au moyen le plus plus pratique de tout concilier. Mais, bien entendu, le livre paraîtra. C'est pourquoi nous devons nous occuper tout de suite des modifications souhaitées par l'éditeur.

Dès le jour suivant, aidées par le colonel Printemps, ravi de la réponse donnée, car il ignorait à quel point les clauses du traité préoccupaient ses amies, une révision fut opérée parmi les papiers restés entre leurs mains. Leur embarras était grand, par moment. Que choisir? Quel genre convenait le mieux au goût du public?

Leur commune incompétence en matière de publication fit dire au colonel:

— Il nous faudrait un avis plus autorisé. Ce secrétaire pourrait peut-être nous conseiller.

— Oh! oui, s'écria Nancy, il est si obligeant!

— Si je le priais de venir me voir? proposa Mme de Bréaumont.

— Hum! chère madame, ces messieurs-là ont, en général, leur temps très pris et ne se rendent pas volontiers au domicile des clients...

— On peut toujours tenter. Cela me contrarierait de me séparer de ces lettres.

Mme de Bréaumont écrivit et Roland Gérainval répondit, par retour du courrier, qu'il acceptait le rendez-vous proposé.

Il trouva les trois amis dans le salon vieille France, dont l'atmosphère et le décor lui plurent infiniment. Il le jugeait en si complète harmonie avec la grâce digne et mélancolique de Mme de Bréaumont et la fine beauté de Nancy!

Le colonel apportait la réponse du général de C..., qui promettait d'écrire la préface. Roland s'en réjouit.

Une fois réglées les questions qui motivaient la visite, la conversation glissa vers la Lorraine.

— Mon père, apprit M. Gérainval à ses hôtes, a longtemps aussi habité la capitale lorraine; il appartenait à l'administration des eaux et forêts.

— La gloire de notre région, acquiesça Mme de Bréaumont. Un de mes oncles et son fils y firent aussi leur carrière. Mais, monsieur, ajouta-t-elle, cette précision m'aide à fixer un souvenir. Je me demandais où j'avais déjà entendu votre nom. C'est à Nancy, je me le rappelle à présent, que j'ai rencontré jadis, chez des amis, madame votre mère.

— Oh! madame, se peut-il? Vous avez connu ma mère! Comme cela m'est doux! Elle était une femme si bonne, si supérieure ma chère maman! Mon aïeule maternelle était une de Marescourt, alliée à beaucoup de vieilles familles du pays. Son désir eût été de me voir suivre la carrière de mon père; mais mon parrain, M. Pradet-Rivière, qui savait mon goût pour les lettres, lui persuada de me laisser entrer dans sa maison, son intention étant de m'associer à ses travaux afin de me donner plus tard sa succession. En dépit de ses préférences, ma mère accepta cette proposition.

— C'est une vie laborieuse, mais qui doit avoir l'avantage de vous mettre en rapport avec le monde littéraire, dit le colonel Printemps à qui plaisait la simplicité du jeune homme, simplicité que sa parfaite correction d'homme bien élevé gardait, cependant, de toute apparence familière.

— Mais oui, colonel, célébrités et jeunes espoirs se rencontrent chez nous et me valent, en effet, des relations dont j'apprécie l'intérêt et le charme.

— Monsieur, interrogea tout à coup Nancy, puisque vous êtes en relation avec tant d'écrivains, connaîtriez-vous M. René Gariel?

Roland, à ce nom, tressaillit; il regarda un instant la jeune fille, comme s'il hésitait à répondre ou cherchait à raviver dans sa mémoire un souvenir. Un léger sourire détendit ses lèvres en même temps qu'un certain embarras se trahissait dans son attitude.

— Oui, mademoiselle, répondit-il enfin, je le connais; mais est-ce bien, à proprement parler, un écrivain? Il n'a encore produit que si peu de chose!

— Je ne sais, consentit Nancy, mais j'ai lu une page de lui qui m'a beaucoup plu. Une de mes amies me l'avait passée.

Roland, changeant brusquement la conversation et se levant pour prendre congé, promit à ses hôtesses de s'occuper d'une façon toute particulière du livre qui leur était si cher. De son côté, le colonel Printemps donna l'assurance qu'il transmettrait le plus tôt possible au général de C... les documents relatifs à la préface.

Près de la porte du salon qu'il allait quitter, Roland aperçut, au bord d'un petit bureau Louis XV en bois de rose enrichi de vieux bronzes, un objet dont la vue l'arrêta. C'était un pastel posé sur un chevalet et qui représentait Nancy enfant vers sa quatrième année. Le frais visage aux beaux yeux pensifs se penchait dans une attitude à la fois mutine et craintive, tout à fait charmante. Le cou mince émergeait d'une robe de broderie sur transparent rose. Un gros nœud de même teinte retenait sur le côté de la tête la lourde grappe de boucles acajou moirées d'or. Après s'être attardé devant ce portrait, il se tourna vers la jeune fille, comme pour comparer au tableau le modèle. Un singulier émoi semblait l'agiter. Il le déroba en s'inclinant sur la main que lui tendait Mme de Bréaumont et qu'il effleura de ses lèvres.

Quand il fut parti, la mère et la fille, silencieuses, n'échangèrent point leurs impressions. Mais le colonel, se frottant les mains, hochant la tête d'un air approbatif, traduisit sa propre opinion:

— Il est tout à fait bien, ce jeune homme, oui, vraiment très bien. Il me plaît.

VII

Comparaison

Le soir même de cette visite, Roland Gérainval dînait chez sa fiancée.

Ainsi qu'il l'avait avoué à son ami Georges Marénac, le désarroi causé en lui par la mort de sa mère, sa solitude soudaine — cette solitude que les livres saints déclarent, avec raison, néfaste pour le cœur de l'homme — l'avaient poussé à accepter le mariage proposé plus que la certitude de rencontrer dans cette union l'idéal rêvé. Claire Fernandot était d'un caractère si différent du sien! On a beau prétendre que les contraires s'attirent et que deux natures opposées se complètent, un certain doute l'envahissait devant d'essentielles divergences d'idées et sa joie n'était pas exempte d'inquiétude.

Né sentimental, capable d'attachements profonds, il s'étonnait d'avoir pu engager sa vie sans l'ardent consentement de tout son être. Mais cet imaginatif savait être raisonnable et s'adapter aux événements. Puis son culte filial lui inspirait la pieuse croyance que la rencontre de Claire Fernandot était peut-être un effet de la maternelle et occulte protection de la disparue, le suivant au delà de la mort.

Ce soir-là, pourtant, une vague tristesse l'étreignait tandis que, sans hâte, il se rendait, de son logis de la rue Monsieur-le-Prince, vers l'île Saint-Louis où demeurait la famille Fernandot. Sa pensée, au lieu de le devancer quai de Béthune, demeurait captée par les détails de sa visite de l'après-midi chez Mme de Bréaumont. Et, devant ses yeux, s'esquissaient

L'IMPASSE

les lignes déjà familières du visage de Nancy.

Soudain il évoqua le pastel entrevu sur le "bonheur-du-jour" au moment où il quittait le salon.

"Nancy enfant, murmura-t-il, comme vous ressemblez à ma petite étoile des Bosquets lunévillois!"

Il se rappela alors que Nancy lui avait demandé s'il connaissait René Gariel. Comment et pourquoi s'intéressait-elle à cet écrivain qui n'était autre que lui-même? Sous ce pseudonyme, en effet, il publiait, de-ci de-là, des essais et des poèmes que ses fonctions de secrétaire d'une grande maison d'édition rendaient difficile à signer de son vrai nom. Malgré le plaisir que lui causait cette question, il n'avait pas trahi son secret. Maintenant, il le regrettait. A l'égard des deux femmes qui l'accueillaient avec tant de bienveillante cordialité, cette discrétion ne revêtait-elle pas l'apparence d'une hypocrisie?

Ses réflexions le conduisirent jusqu'au pied de la demeure de ses futurs beaux-parents. Cet immeuble appartenait à l'un des anciens hôtels aristocratiques de l'île Saint-Louis dont les vieux murs recèlent des pages de notre histoire et rappellent les fastes d'une société disparue.

Dans le grand salon dont toutes les ampoules lumineuses étaient allumées, Roland trouva sa fiancée seule; en l'attendant, elle repassait au piano le *Scherzo en ré* de Beethoven. D'un coup de reins, elle fit tourner le tabouret et, se levant, l'accueillit d'un sourire heureux.

— Grand dîner, ce soir? questionna-t-il après lui avoir baisé les doigts, et en regardant la toilette parée qui déshabillait si élégamment la jeune fille.

— Oh! une famille amie, seulement, les Musselin, des gens charmants.

— Vos amis sont tous charmants, mademoiselle Claire, mais ils empêchent notre intimité, nous n'avons pas le temps de nous connaître.

— Qui sait? cela vaut peut-être mieux ainsi, fit-elle, espiègle, en s'écartant pour aller redresser, dans un tube de cristal de Bohème, les tiges d'une gerbe de lilas blanc qu'il lui avait fait porter dans l'après-midi.

Claire Fernandot était grande et de taille bien prise. L'épanouissement de son buste pouvait paraître excessif pour ses vingt-trois ans et faire craindre l'empâtement futur. A cause de cela et aussi grâce à son aplomb, elle donnait plutôt l'impression de la femme faite que de la jeune fille. Son teint coloré pouvait se passer de fard; elle s'en dédommageait par l'abus du rouge qui ensanglantait ses lèvres; son regard était animé, ses dents éclatantes; la forte ossature du visage faisait saillir les tempes et les pommettes; cette allure de maîtresse-femme détonnait avec la moue d'enfant gâtée qui infléchissait par instants ses lèvres et la vieillissait.

Secouant la courte et lourde masse de ses cheveux clairs, taillés au rasoir, elle reprit possession de son tabouret et promena sur le clavier ses mains un peu larges, mais soignées, dont les ongles étaient enduits d'un vernis rose.

Ses façons garçonnières, sa voix tranchante dont le timbre vibrant finissait par fatiguer, avaient, au premier abord, déplu à Roland. Il s'y habituait peu à peu, appréciant dans les manières de la jeune fille une spontanéité qui plaisait à sa nature loyale. De caractère vif, capricieux, Mlle Fernandot se montrait du moins sans rancune ni méchanceté. Elle possédait des qualités de maîtresse de maison entendue, ce qui ne l'empêchait ni d'être bonne musicienne, ni de pratiquer les sports, ni de jouer le rôle de boute-en-train dans les réunions mondaines. Elle aimait Roland. Son choix le prouvait. Elle avait même dû lutter contre son père pour le décider à ce mariage.

M. Fernandot, passant sa vie dans les chiffres, professait le culte de l'argent. A défaut d'une grande fortune, il eût été flatté d'avoir un gendre possédant un titre nobiliaire ou une situation en vue. Un secrétaire de maison d'édition lui semblait négligeable. Il avait fini par céder au désir nettement exprimé de Claire dont les volontés de fille unique et gâtée étaient rarement contrariées.

Les deux jeunes gens avaient à peine eu le temps d'échanger quelques propos, qu'un coup de timbre retentit, annonçant

ON AGITE..... ET VOILÀ UNE

Mayonnaise Parfaite!

MAYONNAISE MAGIQUE AU LAIT EAGLE

2/3 tasse Lait Eagle Condensé-Sucré
¼ tasse vinaigre ou jus de citron
¼ tasse huile à salade ou beurre fondu
1 jaune d'oeuf
½ cuil. à thé sel
Quelques grains cayenne
1 cuil. à thé farine de moutarde

Mettez les ingrédients dans un bol à mélanger. Battez au fouet à oeufs jusqu'à épaississement. On peut rendre la mayonnaise plus consistante en la plaçant dans le réfrigérateur avant de servir. Recette pour 1¼ tasse.

● Il fallait autrefois battre et peiner une demi-heure pour préparer une mayonnaise semblable! Maintenant un homme même peut la faire en brassant. Et elle est *bonne!*

● Mais remarquez bien que cette recette exige du *lait condensé-sucré*. Ne le confondez pas avec d'autres genres de lait. Pour vous procurer le bon article, souvenez-vous de demander le LAIT EAGLE.

GRATIS! Le plus étonnant Livre de Cuisine!

Livre illustré de rotogravures (60 photographies), et qui enseigne des raccourcis surprenants. 130 recettes, comprenant: Garniture de Tarte au Citron à froid! Glace au chocolat en 5 minutes, toujours réussie! Pouding au Caramel qui se fait tout seul! Macarons à 2 ingrédients! Crèmes Glacées (sorbetière ou réfrigérateur)! Bonbons! Gâteaux au réfrigérateur! Sauces! Cossetardes! Petits Fours!
Adressez: The Borden Co., Limited, Yardley House, Toronto.

Nom_____

Rue_____

Ville_____ Prov._____

(Veuillez écrire en lettres moulées).

Vous pouvez coller ce coupon sur une carte postale 6-85 124F

L'IMPASSE

les invités. Au même moment, surgirent dans le salon M. et Mme Fernandot, qui profitaient de l'arrivée de leurs hôtes pour paraître eux-mêmes, ayant laissé aux fiancés le loisir de s'entretenir ensemble.

C'était de M. Fernandot que Claire tenait sa haute stature, ses gestes saccadés, son port de tête altier, un peu provocateur.

Mme Fernandot, très maigre, les épaules voûtées, le teint bilieux, la voix sourde, offrait l'apparence d'une personne malade tout en ne l'étant point. Aimant le monde, malgré le peu de succès personnels qu'elle y avait glanés, diplomate dans ses relations, elle partageait la tiédeur de sentiments de son mari à l'égard de Roland Gérainval, mais se raccrochait à l'espoir que celui-ci, s'adonnant davantage à la littérature, finirait par y acquérir la renommée. Les succès de ce genre revêtaient à ses yeux un grand prestige. Elle se voyait déjà en relations flatteuses avec des écrivains célèbres et dans l'intimité des académiciens. Son vaste salon Louis XIV dont elle se montrait fière, se prêterait bien à des réunions littéraires, à des joutes poétiques où des auteurs en vogue donneraient la primeur de leurs œuvres! On citerait le compte rendu de ces fêtes dans les journaux.

En attendant, le fameux salon était qualifié de "pompier" par Claire qui, afin de l'accommoder au goût du jour, le constellait d'anachronismes, plaçant, par exemple, entre deux toiles de maîtres du XVIIIe siècle, un produit cubiste, et installant, au creux des fauteuils dorés recouverts de tapisseries des Gobelins, des poupées aux poses avachies qui ouvraient des yeux exorbités sous des tignasses couleur de quenouille.

L'extravagance de l'ensemble n'avait jamais paru à Roland aussi flagrante que ce soir-là. Il revit, en pensée, le salon de la rue du Pré-aux-Clercs d'un goût si parfait et dont l'atmosphère lui avait été bienfaisante. Il lui fallut faire un effort pour s'accorder aux contingences.

Ainsi que l'avait annoncé Claire, il n'y avait au dîner que quatre invités: un magistrat, sa femme, leur fille, amie préférée de Claire, et leur fils, jeune avocat stagiaire attentif à dérober, sous le masque d'une courtoise camaraderie, un certain dépit de n'avoir pas été choisi comme fiancé par l'héritière des Fernandot.

Claire était accaparée par son amie que la perspective d'une croisière en Egypte enthousiasmait. On ne parlait que voyages hôtels et toilettes. Les parents conversaient sur les questions financières. Il restait à Roland la compagnie du jeune stagiaire, rien moins que bien disposé à son égard.

Pendant le repas au menu raffiné, Claire demanda à son fiancé:

— Qu'avez-vous fait d'intéressant aujourd'hui, cher?

— J'ai travaillé comme d'habitude. Mon programme comporte peu d'imprévu.

— Dieu! que ce doit être épouvantable de passer ses journées à travers les cartons d'un bureau et les livres qui sentent la poussière! Vous avez bien l'occasion de sortir quelquefois, tout de même?

— Certes. Cet après-midi, j'ai rendu visite à... une dame... une cliente qui va faire imprimer un livre dans notre maison.

— Une femme de lettres? jolie? chic?

— Non, ce n'est pas une femme de lettres. Le livre n'est pas son œuvre.

— Quand nous serons mariés, je vous forcerai à vous aérer, mon ami. Nous sortirons beaucoup, du moins le soir. J'ai une envie folle de connaître les attractions de Montmartre et d'ailleurs. Il paraît que du côté des Halles il y a de si drôles de "boîtes"... Oh! ne prenez pas ces airs offusqués, mesdames et messieurs. Plusieurs de mes amies, encore jeunes filles, y sont allées... Oui, papa, Janine s'y est fait conduire par son flirt, l'autre nuit, en sortant d'une surprise-party.

— C'est inconvenant, décréta, les lèvres pincées, Mme Fernandot.

— Si c'est dans ces boîtes-là que vous comptez emmener votre mari pour l'aérer, renchérit le magistrat, amusé.

— Ah! s'écria Claire, en se tournant avec un air désolé vers son amie, voilà ce que c'est, ma chère, de posséder des parents vieux jeu qu'effare la moindre distraction non inscrite au programme de 1860, mettons de 1890.

C'était la première fois que la jeune fille affectait cette attitude indépendante et prenait ce ton de bravade.

"Eh! quoi, s'alarma Roland, est-ce là son vrai caractère? En a-t-elle jusqu'ici bridé les élans pour ne pas effarer mon traditionalisme et mes goûts sérieux?"

Au dessert, les jeunes filles pérorèrent de plus belle, émaillant leur langage de termes d'argot. Le stagiaire, jugeant fort maladroit l'air décontenancé de son heureux rival, se mit au diapason de cette bruyante gaieté. Roland eut la sensation d'être dans un milieu étranger. Avec son intuition féminine, Claire devina-t-elle cet état d'esprit? Elle changea brusquement d'attitude, coula vers son fiancé des regards énamourés, lui parla de ses travaux littéraires, citant un article de lui, lu dans le *Figaro* la veille.

Il se rassura, songeant.

"C'est une enfant gâtée, mais il y a du bon en elle. Je la modifierai."

On passa dans le salon pour prendre le café que Claire et son amie servirent en remplissant la pièce de leurs gestes et de leurs caquets. L'une en rose vif, l'autre en vert acide, elles étaient toutes les deux hardiment décolletées; leurs jambes paraissaient aussi nues que leurs bras sous la jupe très courte, dont les plis oscillaient à chaque mouvement de leurs hanches. Claire ne bénéficiait certes pas de cette mode; le galbe robuste de ses mollets, la proéminence des chevilles, faisaient remarquer que, malgré la forme avantageuse des souliers dont deux barrettes endiamantées sanglaient les chairs, les pieds accusaient un numéro élevé de l'échelle des pointures.

Il y avait en elle de l'éclat, mais nulle finesse. Et Roland le regretta.

Des accords plaqués sur le piano à queue le tirèrent bientôt de ses réflexions.

La jeune fille vêtue de vert pomme s'était assise devant le clavier. Elle accompagnait Claire qui se mit à chanter. Sa voix de contralto était belle. Elle possédait l'art de la diction et celui des nuances. La tête haute, la gorge soulevée, elle paraissait jouer une scène de théâtre en s'aidant de la musique, des gestes et de la séduction du sourire:

Puisque je te dis que je t'aime,
Il faut avoir foi dans mon cœur.
L'amour, magicien suprême,
Saura nous enseigner la route du bonheur.

Tournée vers son fiancé, elle semblait lui dédier cette romance et répondre aux intimes pensées du jeune homme.

Et Roland, qui ne demandait qu'à être rassuré, se laissa bercer par ce chant dont il adaptait le sens à ses propres désirs.

VIII

L'impasse

UN opaque brouillard hivernal enveloppait Paris dans son coton d'ouate jaunâtre. Le ciel était pesant, la rue triste, les âmes aussi.

Au fond de son cabinet de travail, Roland Gérainval subissait l'étreinte de l'ambiance. L'effort cérébral lui coûtait. Mais il était surtout préoccupé par l'impression complexe d'une nouvelle soirée passée la veille chez les Fernandot. Il s'était d'abord réjoui de l'absence d'invités qui lui permettait d'escompter un tête-à-tête avec sa fiancée. Par malchance, Claire paraissait de mauvaise humeur; sa voix brève n'avait que reparties agressives. Un bandeau de métal dont elle avait ceint son front lui prêtait l'aspect d'une reine de mi-carême... sans le sourire.

Elle avait vu dans l'après-midi une de ses amies fiancée à un attaché d'ambassade, situation brillante qui valait à cette privilégiée des cadeaux superbes. Sa bague, un diamant d'une eau incomparable, coûtait, disait-on, cinquante mille francs. Il n'en fallait pas plus pour que Claire, devenue maussade, dédaignât le rubis serti de diamants — choisi par elle, cependant, et déjà très beau — qu'elle portait au doigt.

— Si j'avais su, regrettait-elle, j'aurais pris aussi un diamant, ou alors une émeraude; c'est moins commun, plus chic.

Son snobisme goûtait beaucoup ce mot.

— Un peu tard pour changer, avait riposté son père qui, tout en l'adorant, la taquinait volontiers, surtout au sujet de son mariage. L'essentiel est que tu ne te lasses pas aussi vite de celui qui te l'a donné.

Du moment qu'on brimait son fiancé ou son amour, Claire avait fait volte-face. Elle s'était élancée vers Roland, l'avait pris par le bras et, câline:

— Cela, jamais. Entre nous, c'est à la vie, à la mort, n'est-ce pas, Roll?

Mais était-elle sincère?

Le second grief de Roland était qu'au cours du repas elle l'avait avisé d'une décision prise sans le consulter. Elle s'était engagée à tenir un rôle dans une comédie qui devait être jouée, le mois suivant, chez des amis. Le sujet de la pièce semblait à Roland assez léger. Quand il eut appris qu'elle y incarnerait le personnage d'une jeune femme coquette qui se moquait de son mari et flirtait avec d'autres hommes, il s'avoua choqué:

— Je me laisse même embrasser par un certain "type" qui me fait la cour. Voilez-vous la face, ô mon sévère mentor!

— Vous plaisantez, j'en suis sûr, Claire, avait-il répondu. Fiancée, vous ne pouvez vous exhiber ainsi, fût-ce dans une réunion privée. Je vous avoue que cela me serait extrêmement désagréable.

— Mon cher, rien ne vous empêche de demander à jouer le rôle du monsieur qui se permet cette privauté.

— Vous savez bien que je n'ai ni le temps ni le goût de m'adonner à ces sortes de distractions.

— Le temps, vous le prendrez. Allons, c'est dit, je vous embauche.

— C'est ridicule. Restons-en là.

Ils en étaient restés là, en effet. Une gêne s'était glissée entre eux pour le reste de la soirée. En ce sombre après-midi, le souvenir de la scène le poursuivait.

A ce moment, le garçon de service lui apporta un feuillet du bloc où les visiteurs inscrivent leur nom. Il lut: "Mlle de Bréaumont". Un petit frisson le traversa, une sorte d'émoi délicieux qu'il n'avait jamais éprouvé auprès de sa fiancée. Tout lui parut à l'instant plus clair, plus facile. L'obsession s'envola.

— Faites monter, dit-il avec vivacité.

Il se leva, jeta un coup d'œil vers la glace de la cheminée, geste inhabituel chez lui, rajusta sa cravate, lissa ses cheveux. Il eût souhaité ses papiers plus en ordre et des fleurs sur la table où, la dernière fois, Nancy s'était accoudée, des fleurs, marque d'hommage et de bienvenue.

Un jour, attendant Claire, il en avait acheté un bouquet qu'elle devait emporter, sa visite faite. Entre un thé et une course dans un magasin, la mondaine était arrivée en coup de vent, repartie de même, prétendant que cette "paperasserie" lui donnait la migraine. Elle avait oublié de prendre les fleurs et n'était jamais revenue.

Le froid avait avivé le teint de Nancy. Du moins, lorsqu'elle pénétra dans la pièce ses joues très roses, ses yeux brillants lui prêtaient un éclat qui l'embellissait encore.

Elle venait rapporter chez l'éditeur le texte du manuscrit que le général de C., avait voulu lire, sans attendre la composition des épreuves, afin de se documenter pour la préface. Il promettait d'écrire celle-ci le plus tôt possible.

Mme de Bréaumont s'était résignée à vendre un bijou ancien afin de réaliser la première moitié de la somme à payer à l'éditeur. Le projet de contrat qui lui avait été soumis stipulait que ces premiers quinze cents francs seraient à payer lorsqu'elle renverrait la feuille approuvée et signée; la seconde moitié du prix n'était exigible qu'au moment de la mise en vente des volumes.

— J'ai là aussi, monsieur, dit Nancy, la formule du traité que vous avez proposé à ma mère et qui lui convient. Elle l'a signée. Je puis donc passer à la caisse pour y verser la moitié du prix convenu.

Roland éprouva une gêne d'avoir à régler ces questions d'argent avec la gentille fée qui, par sa seule présence, venait de dissiper les brumes accumulées en lui et autour de lui.

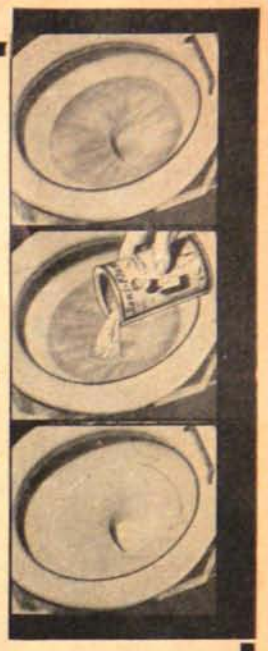
— Je vous en prie, mademoiselle, laissez-moi vous épargner cette course à travers les couloirs.

Il pressa sur un timbre et dit à l'employé survenu de remettre l'argent à la caisse et de lui rapporter la quittance.

Quand l'homme se fut éloigné, un silence pesa sur les deux causeurs; puis, se regardant, ils se sourirent.

— Je voudrais tant que ce livre ait du succès, dit Nancy, ma mère y songe sans cesse, et puis la mémoire de notre cher Daniel en bénéficierait! Que ne l'avez-vous connu, monsieur? il vous aurait plu, j'en suis sûre.

— J'en suis également persuadé, mademoiselle. Ses écrits témoignent d'une âme très haute, d'une conscience loyale, qualités d'autant plus appréciables aujourd'hui qu'elles deviennent rares.



La plus légère odeur désagréable dans un cabinet de toilette est un signe certain que tout n'y est pas sain. Il y a là un foyer de microbes et les cabinets sont un danger pour la santé. Des cabinets propres sont sans danger et hygiéniques. Le nettoyage de la cuvette n'est plus une besogne désagréable.

Il suffit de jeter un peu de Sani-Flush dans la cuvette (suivre les instructions sur la boîte). Faites jaillir l'eau et la besogne est terminée. Nul besoin de frotter ou d'écurer. Pas de travail! Et pourtant la porcelaine brille comme une neuve. Plus de microbes ni d'odeurs.

Sani-Flush fait ce qu'aucune autre méthode ne peut. Il purifie la conduite cachée, sous la cuvette. *Sani-Flush est également efficace pour nettoyer les radiateurs d'auto.* (*Instructions sur la boîte*). En vente dans les épiceries, pharmacies et ferronneries 25 et 15 sous. Fabriqué au Canada. Distribué par Harold F. Ritchie & Co. Ltée., Toronto.

Sani-Flush NETTOIE
LES CABINETS SANS QU'IL SOIT
BESOIN D'ECURER

Ce mot lui rappela la légère dissimulation dont il s'était rendu coupable quelques jours auparavant, à propos du nom de René Gariel.

— Mademoiselle, avoua-t-il, j'ai un remords à votre égard. Voulez-vous me permettre de vous l'exprimer?

— Un remords?

— Oui. Lors de ma visite chez madame votre mère, vous m'avez demandé si je connaissais l'écrivain René Gariel.

Elle rougit, inclina affirmativement la tête:

— C'est vrai.

— J'ai répondu de façon évasive, j'ai manqué de sincérité. Mais je vous prie de ne voir en mon silence qu'une modestie que tout justifie. Ce nom est le pseudonyme dont je signe les rares pages littéraires que je publie.

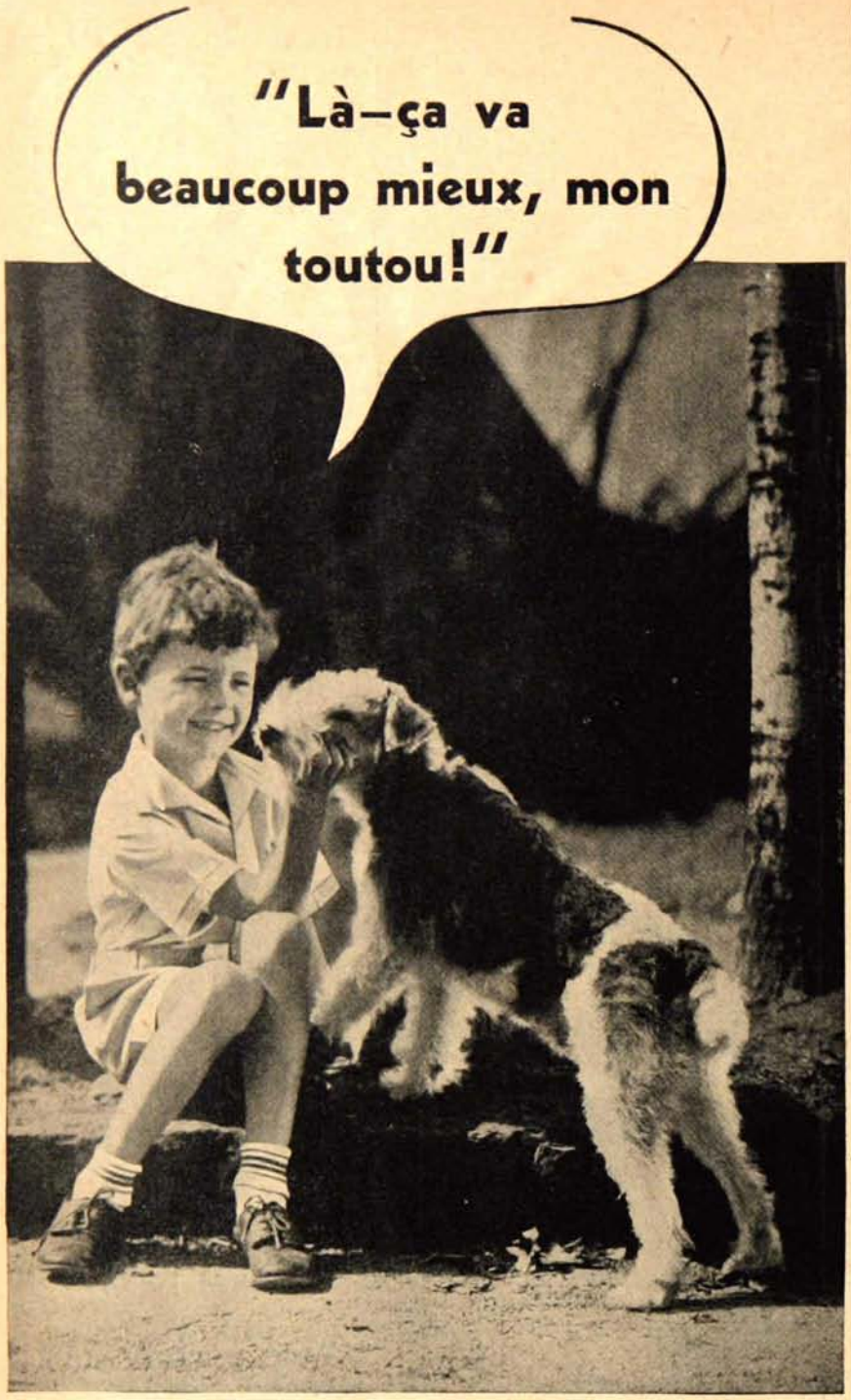
Elle recula d'un pas, ferma un instant les yeux, comme pour mieux enclore au coin secret de son âme la révélation inattendue. Elle eût voulu proférer une phrase de politesse en témoignage d'intérêt; nul son ne parvint à franchir ses lèvres.

Roland constata avec délices ce trouble qui le gagna. Néanmoins, il recouvra le premier sa présence d'esprit.

— Et maintenant que j'ai confessé ma faute, reprit-il en souriant, me sera-t-il permis de savoir comment vous avez su ce nom et pourquoi vous teniez à connaître son propriétaire?

Elle balbutia:

— Un récit que le hasard m'a fait lire m'a plu, m'a émue...



Pour ce petit bonhomme, un monde bien triste s'est éclairci tout à coup. Sa maman vient de lui faire goûter du Castoria pour la première fois, et il en raffole!

Maman—remarquez que cette saveur délicieuse est importante. Elle vous épargne les luttes et les larmes provoquées par un laxatif au goût amer—scènes qui trop souvent énervent l'enfant—dérangent sa digestion et son organisme si délicatement équilibré. C'est pourquoi, même le goût du Castoria fut créé exprès pour les enfants.

Le Castoria est préparé avec non moins de soin pour répondre aux fonctions *physiques* de l'enfant. Il ne renferme que des ingrédients qui conviennent aux petits et ne contient aucune des drogues énergiques qu'on trouve dans les purgatifs d'adultes.

Le Castoria ne provoque jamais de coliques. Il ne devient jamais une habitude. Il est complètement sûr et bénin, mais toujours efficace.

Donnez du Castoria en toute confiance de la petite enfance jusqu'à onze ans, chaque fois que votre enfant aura besoin d'un laxatif.

Achetez-en une bouteille aujourd'hui même et exigez le nom Castoria sur l'empaquetage. A propos, vous économiserez en achetant le "format des familles".

CASTORIA

"Le Laxatif des Enfants"

De la petite enfance à la onzième année.

— Lequel donc?

— *L'Etoile entre les branches.*

Il demeura pensif, intimement ravi qu'elle eût remarqué cette page.

Alors, accentuant la confidence:

— C'est ce qu'on peut appeler une histoire vécue, confessa-t-il. J'ai éprouvé, adolescent, l'impression traduite en ces lignes. Elle a marqué dans ma vie et m'est restée très douce.

Perdant sa coutumière timidité, elle s'enquit:

— Ce jardin public dont vous parlez, monsieur, était-ce la Pépinière de Nancy?

— Non. C'était le grand mail des Bosquets, à Lunéville, où survit, dans le marbre, aujourd'hui, l'effigie du mélancolique et tendre poète Charles Guérin.

— *Le Semeur de Cendres*! J'aime ses vers aussi. Et j'ai joué, comme vous, comme lui, dans les Bosquets, jadis.

— A l'âge, précisa-t-il en s'enhardissant à son tour, où l'on fit de vous ce pastel délicieux que j'ai admiré dans votre salon.

— Mais oui.

Ces courtes phrases échangées les pénétraient d'une même émotion, ainsi qu'eût fait un mutuel aveu d'amour. Le ton de leur voix s'était assourdi; aucun des deux ne voulait prononcer les mots décisifs qui eussent rendu plus troublante la révélation. Elle s'y dérobait par pudeur, lui par respect. Mais il ne doutait plus maintenant qu'elle fût cette petite fille qu'il avait tenue entre ses bras et consolée quelque quinze ans auparavant dans le jardin lorrain. Et elle sentait bien qu'il n'était pas dupe de sa discrétion.

Elle leva les yeux et reconnut le regard protecteur et tendre que son cœur n'avait point oublié. La découverte l'inonda d'une joie indicible. Elle s'étonna de voir, par contre, sur le pâle visage penché vers le sien, s'étendre l'ombre d'une mélancolie, le muet aveu d'une détresse.

. . . . . .

Cette expression soucieuse ne quitta pas Roland les jours suivants. Un grand combat se livrait en lui, accaparant sa pensée, le rendant étranger au travail quotidien.

Son parrain et patron, M. Pradet-Rivière, s'en aperçut.

— Ah! ces amoureux! tous pareils. Ne fais pas durer trop longtemps tes fiançailles, mon ami. Tu ne serais plus bon à rien.

Roland hochait la tête sans répondre. L'excellent homme était loin de se douter de la vérité. Et cette vérité était affolante. Roland comprenait de jour en jour davantage qu'il n'aimait point sa fiancée et qu'il devenait passionnément épris de Nancy de Bréaumont.

Pour sa conscience d'honnête homme, la constatation était grave. Il n'était pas de ceux qui font bon marché des choses du cœur ni de celles de l'honneur. L'engagement pris, même dans les conditions où il avait été conclu, acquérait pour lui la valeur d'un pacte inviolable. Toutefois, des objections naissaient en son esprit. Tant que le grand *oui* n'est pas prononcé devant la loi, devant l'autel, ne doit-on pas éviter une erreur qui peut, par la suite, engendrer les pires catastrophes? Avant même de rencontrer Mlle de Bréaumont, n'avait-il pas aperçu les fêlures de ce qu'il appelait, en toute bonne volonté, son bonheur? N'avait-il pas, à diverses reprises, fait un effort pour oublier telle parole qui l'avait froissé, tel indice qui lui paraissait inquiétant? Claire l'aimait. Soit. Mais pas jusqu'à lui sacrifier ses goûts ni ses caprices. Et si cet enthousiasme s'éteignait, par la suite, dans le prosaïsme de la vie quotidienne? Il resterait, lui, l'esclave.. et la victime de sa loyauté. Il y aurait deux malheureux de plus sur la machine ronde, voilà tout.

S'adressant des reproches et se découvrant des alibis, il vivait dans une perplexité croissante et ne voyait plus clair en lui-même. Ou plutôt, si; il y découvrait nettement son désir d'une rupture, mais ne savait quel prétexte invoquer ni comment s'y prendre pour que Claire ne souffrît pas, car il avait pitié d'elle.

Que n'avait-il encore, près de lui, sa mère pour le conseiller? Ah! sa mère vivante, il ne se fût pas ainsi engagé. Il eût attendu la rencontre de l'idéale compagne rêvée par son cœur de poète. Or, la vie remettait sur son chemin Celle qui, à ses yeux, lui avait été destinée de toute éternité. Et il ne possédait plus le droit de l'approcher, de la conquérir!

Le dimanche venu, Claire Fernandot amena Roland à l'une des répétitions de la pièce dans laquelle elle tenait le rôle qui semblait si inconvenant à son fiancé. Celui-ci se trouva mêlé à une société de jeunes

L'IMPASSE

gens et de jeunes filles dont les allures et les conversations l'exaspérèrent. Claire le présenta à ses amis comme un homme de lettres voué au plus brillant avenir, ce qui était ridicule, étant donné la modeste part que le métier d'écrivain tenait en l'existence du jeune homme. Tête haute, le verbe impératif, le rire audacieux, la jeune "première" avait l'air de régenter toute la troupe. Elle lui déplut souverainement. Et quand il la vit, à demi étendue sur un divan, les jambes croisées sous la jupe relevée jusqu'aux genoux, allumer une cigarette à celle de son partenaire et se moquer avec lui du mari jaloux, une colère l'envahit; il fut tenté de s'interposer.

En vain essaya-t-il, le soir, au dîner, d'obtenir que la jeune fille renonçât à ce rôle. Elle éclata de rire, l'appela "Monsieur Alceste" et parut ravie de ce qu'elle dénommait une crise de jalousie.

Elle essaya même d'aviver ce sentiment en lui racontant qu'un des interprètes de la pièce, aviateur de sa vraie profession, lui avait proposé, pour un jour prochain, le baptême de l'air.

— Etes-vous bien sûre des capacités de ce pilote? s'informa Roland. Quelle idée de vous confier ainsi au premier venu!

— C'est *un as*. Les journaux parlent de lui à chaque instant.

— Bon; malgré tout, il faut de la prudence. Prévenez-moi, je vous prie, le jour où vous irez au Bourget. Je vous accompagnerai.

Elle acquiesça, considérant que cette adhésion représentait pour elle une victoire.

Ce n'était cependant pas sous l'impulsion d'une tendre inquiétude que Roland avait fait cette demande. Mais, du moment que Claire était sa fiancée, il ne voulait pas la voir s'exhiber ici ou là, sans lui, avec d'autres hommes.

Au lendemain de cette journée dominicale, poursuivi par l'idée qu'il eût dû saisir l'occasion des différends de la veille pour faire admettre par Claire la divergence de leurs sentiments et la nécessité d'une séparation, il éprouva une grande lassitude et le besoin de chercher conseil, avec l'obscur espoir d'entendre, dans les paroles d'autrui, l'écho de ses propres aspirations.

Par un heureux hasard, son ami Georges Marénac vint le prendre à son bureau, vers midi, pour l'emmener déjeuner. Il accepta avec reconnaissance cette diversion qui s'offrait à lui.

Tout en causant, les deux jeunes gens, ayant traversé le Pont-Neuf, longeaient le quai de la Mégisserie, d'un aspect si particulier avec ses boutiques d'oiseleurs et ses graineteries qui évoquent les décors de la vie champêtre.

Du brouillard pesant, le soleil essayait d'émerger, mais aucun rayon lumineux ne s'en échappait; sa boule opaque, ceinte d'un halo gris, ressemblait à un jaune d'œuf géant écrasé sur de la cendre.

Roland désigna le bâtiment sombre dont les galeries intérieures furent, pendant la Révolution, les témoins de tant d'agonies douloureuses ou héroïques, puisqu'on y enfermait la foule des victimes destinées à l'échafaud. C'est de là que la reine Marie-Antoinette, elle-même, partit pour aller au supplice.

— Je ne puis regarder ces pierres patinées, avoua le jeune secrétaire, sans songer avec tristesse aux souffrances qu'elles ont encloses.

— Mon bon ami, repartit Marénac, il est, certes, louable de ne pas oublier le passé; mais, crois-moi, ne cherchons pas des sujets de stériles chagrins. N'avons-nous pas assez de ceux de notre temps? Tiens, fit-il en désignant à son ami les oiselleries voisines, contemple plutôt ces mignons emplumés, teintés des couleurs de l'arc-en-ciel; ils chantent, eux, pour oublier les tristesses de l'hiver et celles de l'exil. Ils ont raison, faisons comme eux. *Qui chante, son mal enchante*, disait mon compatriote, le poète Aubanel.

— Ah! s'obstina Roland, de la Conciergerie aux cages des oiselets, c'est la même histoire, celle des captivités. Du petit au grand, nous subissons tous notre prison et nos chaînes; invisibles ou dorées, elles n'en sont que plus lourdes. Et qui donc peut se libérer de ses entraves?

(*Suite à la page* 24)

Une OASIS
Réconfortante

Par Celia Caroline Cole

IL est facile à qui le veut de se créer une oasis intime, un coin personnel où nul n'a accès que nous-mêmes et où nous nous réfugions comme dans un sanctuaire. Dès que nous y entrons, nous avons l'impression d'une soudaine liberté, d'avoir en face de soi un vaste espace, un monde immense et nouveau, de ne plus porter de fardeau et d'être prêts aux élans les plus audacieux. En y entrant, nous nous sentons en pleine sécurité. Nous éprouvons la même satisfaction que le voyageur sortant de la jungle et qui se sait enfin à l'abri des bêtes sauvages qui le menaçaient.

La nécessité de se garder cesse momentanément, la route s'aplanit, les nerfs se détendent et il semble que l'horizon ait une beauté nouvelle. Nous sommes sauvés, nous sommes libres, nous sommes renouvelés!

Nous avons tous besoin de cette oasis réconfortante. Le Maître du monde ne se réfugia-t-il pas dans la solitude de la montagne, pour être seul avec lui-même, pour se retirer de la foule? Ne prendrions-nous que deux ou trois semaines sur les douze mois de l'année pour se réconforter ainsi, que ce serait avoir trouvé le moyen de se retremper dans des heures de douce liberté, de rajeunir en quelque sorte. Ce serait s'évader du tourment des jours, se réchauffer à la joie du libre essor de l'esprit, croire à la possession de cette quiétude momentanée et jouir de ce renouveau de soi-même.

C'est l'été, c'est l'épanouissement de la beauté, c'est la pleine floraison, pourquoi n'en pas prendre notre part?

C'est une question *mentale* d'ailleurs. Nous n'avons aucun besoin d'un déplacement. Qu'importe où nous sommes, ce que nous faisons; si nous ne pouvons changer de milieu, il nous est toujours possible de se créer une oasis intime où nous pouvons *penser* et *vivre*. Cela n'est impossible pour personne.

Une vieille dame disait un jour: "Les événements ne m'effraient plus, *j'ai vécu*!" Il faut du courage pour vivre. Envisageons nettement la situation et avançons avec confiance. Ne nous laissons pas arrêter par la crainte ou des obstacles apparents. C'est l'obscurité qui nous a donné la lampe. Il n'est rien sur la terre qui n'ait son bon côté. Parce que, plongé dans le noir, le monde ne marche plus qu'à tâtons, il ne faut pas croire que ce n'est plus le temps de chanter. Plus que jamais il faut chanter et prier, *vivre* avec confiance, aspirations, compréhension et foi, ces racines profondément vigoureuses qui défient l'actuel désiquilibre social.

Simplifions pour quelque temps nos activités, libérons notre esprit du souci des inquiétudes, soyons naturellement *nous*, sachons rire franchement, évitons de compliquer les imprévus, et profitons de ces semaines de détente pour s'*enrichir* en aidant aux autres à être heureux. Nous en portons les possibilités en nous, permettons leur d'agir.

Si cher à accomplir que soit notre devoir, il vient des jours de lassitude. Amassons en nous de la douceur, de l'indulgence, de la générosité, et nous posséderons la paix. Renouvelons notre vie intérieure dans la solitude et nous servirons joyeusement les causes familiales et sociales en faisant *grandes* les *petites* choses.

Courtoisie du "Delineator"

(*Suite de la page* 22)

— Ah! mon pôvre, te voilà bien pessimiste, surtout pour un homme à la veille de ses noces. Qu'est-ce donc qui cloche? Moi qui ne te donnais plus signe de vie par discrétion, parce qu'on ne doit pas importuner un homme heureux, un amoureux!

— Heureux! amoureux! répéta Roland sur un tel ton que les dernières illusions du brave garçon en tombèrent du coup. Tiens, mon cher, avoua-t-il brusquement, voilà où j'en suis, je te fais juge.

Et il lui conta les faits survenus, lui exposa son état d'âme.

— Diable! fit l'autre, perplexe autant que surpris, en tirant de successives bouffées de sa cigarette dont ensuite, la tête levée, il envoyait la fumée vers le ciel comme pour y chercher l'inspiration. Ton cas est, en effet, critique. Je ne le crois cependant pas désespéré. Cette crise est le résultat de fiançailles trop hâtives. Il faut réfléchir davantage avant de prendre une telle décision et surtout se connaître et s'aimer plus qu'on ne le fait aujourd'hui, si l'on veut avoir des garanties de bonheur. Mais ce n'est pas l'heure de moraliser. Tâchons de voir nettement où tu en es. D'un côté, tu as une fiancée agréable qui t'adore et dont la situation de famille et de fortune est parfaite, bref un parti enviable à ne pas sacrifier sottement. D'autre part, tu as fait une rencontre troublante, je l'admets, en la personne d'une autre jeune fille que ton imagination pare de toutes les qualités et de toutes les grâces. Alliance plus flatteuse encore, mais dans un monde où des préjugés empêcheront peut-être qu'on accueille un prétendant non titré. En tout cas, tu ignores si, là, ton affection est payée de retour. Quant à la dot, je l'imagine insignifiante.

— Aucune considération de ce genre n'existe pour moi.

— Alors, que veux-tu? Romps... et ne plie pas... Mon bon, ne fronce pas ainsi les sourcils. Je n'ai pas envie de plaisanter. Ta peine me peine. Mais je voudrais empêcher l'imaginatif que tu es de commettre une erreur. Le tout est de sortir de cette impasse sans risquer de faire fausse route. Si tu renonces au projet ébauché, es-tu sûr de ne pas le regretter!

— Oui. Même si je ne peux épouser la jeune fille que j'aime, je ne regretterai pas Claire Fernandot.

— C'est là le meilleur des critériums. Il clôt le débat. Maintenant, conclut-il, comme la place du Châtelet apparaissait devant eux, laisse ton souci à la porte du restaurant et viens déjeuner de bon appétit. C'est un excellent moyen, je t'assure, de voir clair dans les embarras de la vie.

Roland, touché par cette bonne camaraderie, serra la main de son ami et essaya de sourire, mais en songeant *in petto* que les meilleurs conseils d'un être dévoué restent impuissants à résoudre les problèmes de notre cœur.

IX

Une ombre passe sur l'étoile

Mme de Breaumont parcourait un matin son journal quand elle laissa échapper une exclamation. Nancy, qui peignait auprès d'elle, lui en demanda la raison.

— On parle ici de M. Gérainval... ou plutôt de René Gariel. Je pense, du moins, que c'est de lui qu'il s'agit.

Quittant sa table, le pinceau en main, sans même se rendre compte de la promptitude éloquente de son geste, Nancy rejoignit sa mère et, par-dessus son épaule, chercha l'entrefilet.

— On signale une de ses œuvres, sans doute?

— Non, dit Mme de Bréaumont d'une voix hésitante, ce n'est pas cela.

Déjà, dans la colonne des mondanités, Nancy lisait:

"Un clou de la saison mondaine sera la soirée donnée, le 28 février prochain, chez Mme de R... On y jouera une pièce nouvelle du comte de Blodis, *la Flèche magique*, dont les principaux rôles seront tenus par l'auteur et par Mlle Fernandot, fille de l'agent de change et fiancée récemment au jeune écrivain René Gariel".

Pâle soudain, les lèvres serrées, les jambes fléchissantes, Nancy dut s'agripper nerveusement au dossier de la chaise de sa mère.

— Est-ce bien lui? insinua-t-elle aussi d'une voix blanche.

— Je le suppose, bien qu'on ne le désigne que sous son pseudonyme.

— C'est curieux qu'il ne nous ait pas dit...

— Nous le connaissons si peu, en réalité, fit remarquer Mme de Bréaumont que le trouble de sa fille éclairait et apitoyait. Il ne nous doit pas de confidences sur sa vie intime.

— C'est juste.

Elle n'ajouta rien et retourna devant son chevalet; mais sa main tremblait, sa vue lui semblait obscurcie. Elle dut interrompre bientôt son travail.

Le courrier de midi lui apporta une carte postale d'Odette Leprevier, devenue Mme Lestroyen et qui poursuivait, le long de l'Adriatique, un heureux voyage de noces.

"Je suis dans le bleu, corps et âme, écrivait la jeune mariée enthousiaste, fais vite comme moi. Je te le souhaite de tout cœur".

Nancy repoussa la carte et se sentit envie de pleurer.

L'après-midi, pour fuir la maison où le regard tendrement inquisiteur de sa mère cherchait le sien, la jeune fille s'évada sous le prétexte d'aller porter à Eva Colleray des nouvelles d'Odette. Mais, dans le petit logis de la jeune artiste, son chagrin la suivit. Eva, elle aussi, avait lu l'entrefilet du journal et l'accueillit par de plaisantes allusions:

— Eh bien, le voici qui révèle son existence, ton chevalier du jeune âge, mais pour manquer à tous ses devoirs envers toi! *Il* se marie, ma très chère, il épouse la fille d'un homme d'affaires. Les billets de banque sont de vilains nuages qui dérobent les étoiles. Ton Gariel que je croyais un Ariel ne m'intéresse plus.

Nancy essaya de répondre sur le même ton pour que son amie, si perspicace, ne surprît pas son émoi. Elle s'avança vers la fenêtre. Eva habitait rue de Cluny, Elle avait pour horizon le délicieux et archaïque paysage du musée et du square. Les lignes et les arabesques Renaissance de ce bijou d'art se découpaient sur un ciel clair où, déjà, des frissons printaniers ondulaient. Aux branches des arbrisseaux pointaient des nœuds bruns de bourgeons qui, demain, deviendraient des feuilles. Mais l'imagination de Nancy n'anima point cet éden de promesses. Elle s'exalta au contraire, sur la mélancolie des pierres semées dans les gazons; colonnes brisées, dalles éparses, fragments d'arceaux qui, noircis par la patine des ans, prêtent à cette oasis parisienne un aspect de petit cimetière. Et ce petit cimetière lui parut être le reflet de son cœur.

Son amie, qu'une verve intarissable ne laissait pas s'attarder longtemps sur un même sujet, vint l'arracher à sa contemplation et, tout en s'agitant autour de la bouilloire de cuivre où elle préparait le thé, lui conta tant de choses que la visiteuse attristée dut, bon gré, mal gré, se laisser distraire par ce dérivatif.

Mais, rentrée chez elle, son chagrin courageusement contenu s'exhala. A un mot de sa mère, faisant allusion aux jours lointains où elle serait sans doute mariée, des larmes jaillirent de ses yeux et provoquèrent la crise inévitable.

Mme de Bréaumont vit ainsi se confirmer la vérité que la divination de son cœur maternel avait surprise. Elle étreignit la jeune fille, couvrant de baisers son visage.

— Ma chérie! ma petite fille! Pourquoi pleurer? Ta peine me fait tant de mal! N'ai-je donc pas assez souffert pour que la douleur te soit épargnée?

Une mère est, en effet, deux fois atteinte quand elle assiste, impuissante, au désespoir de son enfant.

Pour éviter de contrister davantage celle qui, vraiment, avait eu déjà sa large part d'épreuves, Nancy se ressaisit, s'excusa et mit sur le compte de sa nervosité cet accès douloureux.

Le surlendemain, dans l'après-midi, Mme de Bréaumont, seule au logis, entendit sonner. Elle ouvrit la porte et fut étonnée de reconnaître dans le visiteur Roland Gérainval. Il s'excusa de venir la déranger à l'improviste, mais il avait besoin de son avis au sujet de clichés photographiques à placer dans le livre *De père en fils*.

Les questions techniques une fois réglées, Roland qui espérait, en prolongeant sa visite, voir rentrer Nancy, contempla les trois portraits de Hubert, Jacques et Daniel de Bréaumont suspendus à la muraille: le premier en uniforme de capitaine de cavalerie du second Empire, le second dans sa tenue bleu horizon, le plus jeune, crâne et charmant sous la tunique kaki des officiers de l'armée d'Orient.

Toujours avide de parler d'eux, Mme de Bréaumont jouit de cette attention sympathique et conta sur les disparus divers incidents propres à faire valoir la beauté de leur caractère.

— C'est dur, avoua-t-elle, en désignant son mari et son fils, de perdre trop tôt de tels êtres.

— Certes, approuva Roland, j'en sais quelque chose.

— J'ai cependant tort de me plaindre, réfléchit la mère courageuse, puisqu'il me reste deux enfants et dont je n'eus jusqu'ici que de la satisfaction. Pour vous, monsieur, vous êtes jeune, l'avenir vous dédommagera. Il vous sourit déjà. Nous avons lu, dans un journal, récemment, que vous êtes fiancé.

Il eut un sursaut, suivi d'un geste d'indifférence.

— Fiancé... pour si peu de temps!

Mme de Bréaumont restant déconcertée par l'exclamation autant que par la significative expression des traits de son interlocuteur, celui-ci se décida brusquement à parler:

— Madame! mon attitude doit vous paraître étrange. Veuillez m'excuser si je cède à l'impérieux besoin de vous ouvrir mon cœur; vous me connaissez si peu. Mais mieux que quiconque vous pouvez me comprendre, me conseiller peut-être! Je traverse une crise imprévue et douloureuse à laquelle vous n'êtes pas étrangère... du moins...

— Moi?

— Voulez-vous me permettre de m'expliquer, madame?

Sur un signe affirmatif de Mme de Bréaumont, il rappela les conditions dans

Institut de beauté "France"

•

PARFUMS

MOLINARD

Pour tous renseignements, veuillez vous adresser à

Tél. HArbour 6411 768, rue Sherbrooke ouest

L'IMPASSE

lesquelles s'étaient conclues ses fiançailles; il dit ses hésitations, puis ses regrets. Il confessa, de même, le sentiment profond et pur éprouvé lors de ses rencotres avec Nancy. L'amour, cette fois, s'était imposé à lui, effaçant toute autre impression, sauf celle qui, remontant aux jours de l'enfance, en constituait la source initiale.

— Madame, acheva-t-il, je suis décidé à reconquérir ma liberté. Puis-je espérer trouver en vous une alliée bienveillante? Pensez-vous que ma demande serait agréée, alors, par Mlle de Bréaumont?

Surprise devant cette révélation, Mme de Bréaumont en était d'autant plus troublée qu'elle connaissait maintenant le secret du cœur de son enfant.

Bien que Nancy fût encore très jeune, elle se préoccupait déjà de l'avenir pour le cas où elle viendrait elle-même à disparaître. La savoir bien mariée lui procurerait une grande sécurité. Or, celui qui faisait pour la première fois figure de prétendant lui était très sympathique. Elle avait, d'instinct, confiance en lui. S'il ne possédait pas les quartiers de noblesse auxquels, par sa double ascendance, Nancy pouvait prétendre, il portait le nom très honorable d'une excellente famille. Aux yeux de cette femme d'esprit et de cœur, ce titre-là valait bien ceux des parchemins.

Le silence qu'un instant elle garda, tandis que ces considérations intimes se succédaient en sa pensée, inquiéta Roland.

— Je conçois, madame, que mon aveu, ma question, dans la situation fausse où je me vois acculé, vous trouvent perplexe et prudente. Imaginez seulement un instant que je suis libre, comme je le serai dans quelques jours et que je vous laisse juge alors d'agréer ou de repousser mes prétentions, ainsi que de choisir le moment opportun où vous jugeriez bon de soumettre mon vœu à Mlle de Bréaumont. Je suis si sûr, cette fois, d'être dans ma vraie voie.

— Monsieur, répondit-elle enfin, je vous écoute avec toute la bienveillance que vous souhaitez. Si votre demande est prématurée par suite de votre précédent engagement, elle me paraît très sincère. Les circonstances et votre exaltation de jeune homme la rendent plausible. Mais vous comprenez qu'il m'est bien difficile de vous répondre d'une façon précise. Je ne sais ce que déciderait ma fille. Laissez-moi vous parler ainsi que le ferait votre mère. Nancy, que vous connaissez bien peu, vous aussi, n'a aucune fortune personnelle. Elle ne représente pas un beau parti au temps où nous sommes.

— Madame, je vous en prie, n'agitons pas cette question. Le patrimoine que m'ont laissé mes parents et ma situation, que l'avenir améliorera encore, me permettent d'épouser une femme simplement parce que je l'aime. Ce sera une joie si douce de me dire qu'elle me devra tout.

— C'est infiniment délicat de votre part. Mais réfléchissez quand même avant de reprendre votre parole.

— C'est réfléchi, madame. Ce soir même, la lettre de rupture sera envoyée par moi à M. Fernandot.

— Remettons donc à plus tard, si vous le voulez bien, la suite de cette conversation, et puisse votre mère vous inspirer pour le mieux.

Ce disant, Mme de Bréaumont, plus émue qu'elle ne voulait le laisser paraître, tendit la main à son visiteur. C'était un congé, mais tout amical et non dénué d'espoir.

— Merci, madame. Vous m'avez fait du bien. Vous ne me reverrez maintenant que libre, avec le droit, par conséquent, de reprendre cet entretien.

Elle le vit rester un instant recueilli devant le pastel qui représentait Nancy enfant.

— Est-il besoin, ajouta-t-elle, de vous prier de laisser ignorer à ma fille, pour l'instant, vos sentiments à son égard, et même l'identification de ce souvenir d'enfance?

— Je me reprocherais comme une faute, madame, de la troubler par une allusion prématurée. Vous pouvez compter sur moi.

Il sortit, le cœur enfin allégé. Dans ses prunelles gris-bleu rayonnait une lumière nouvelle.

L'IMPASSE

X

L'homme propose . . .

L'INTENTION de Roland, en revenant de la rue du Pré-aux-Clercs vers son bureau, était de terminer d'abord le travail de la journée et d'écrire chez lui, le soir, à tête reposée, la lettre de rupture qui lui rendrait sa liberté.

Surexcité par le sentiment qui le dominait, il ne put parvenir à fixer son attention sur sa tâche administrative. En son esprit se pressaient, seuls, les mots décisifs, si délicats à choisir, de la missive à envoyer aux Fernandot. Mais, malgré la perspective de voir se réaliser bientôt son rêve, une gêne l'envahissait à la pensée de Claire. Un homme n'a jamais le beau rôle lorsqu'il reprend ainsi sa parole et abandonne une femme sans un grave motif. Néanmoins, subjugué par sa passion, il repoussa bientôt les dossiers du secrétariat, saisit une feuille de papier et sa plume courut.

Soudain, près de lui, la sonnerie du téléphone vibra. Il décrocha l'appareil, lança le sacramentel: "Allo!" et, l'oreille au récepteur, écouta. Presque aussitôt, sursautant, le visage contracté, il demanda:

— C'est bien vous, monsieur Fernandot? Je ne reconnais pas votre voix. Vous dites . . un accident . . . à qui? à Mlle Claire?

Tendu pour mieux entendre les paroles de son interlocuteur, il saisit ces mots hachés:

— Oui, Claire, un accident terrible. Elle vous demande . . venez au plus tôt: clinique Irdel, avenue du Roule. Vous venez, n'est-ce pas? Oh! merci, merci.

Puis, plus rien que le silence où semblaient frémir encore les mots entendus. Un frisson traversa Roland. Il jeta un regard halluciné sur le début de la lettre interrompue, répétant: "Un accident! mais quoi? où? une auto l'a renversée, sans doute. Je ne peux plus . . il faut que j'aille là-bas". Il passa la main sur son front devenu moite. D'un geste machinal il rangea ses papiers, prévint M. Pradet-Rivière et sortit. Un taxi le déposa peu après devant la grille de la clinique indiquée.

Dans l'air aigre du soir trempé de brouillard, il regarda comme un somnambule le rectangle des bâtiments aux vingt fenêtres desquelles une même petite lueur ronde suspendait sa fleur rosée; ayant traversé une cour semée de graviers, il atteignit le péristyle. Dans le hall d'entrée, blanc, comme une jatte de lait, une infirmière en blouse immaculée l'accueillit et lui montra, au bout du long vestibule, la silhouette d'un homme qui faisait les cent pas.

Méconnaissable, subitement vieilli et voûté, M. Fernandot arrivait, les mains tendues:

— Mon pauvre ami, quel malheur! Je vous attendais. Je me suis réfugié ici, ne pouvant plus l'entendre gémir. Dieu! que c'est affreux!

— Mais qu'est-il donc arrivé? questionna Roland.

— Ah! une chose épouvantable. Elle craint tant que vous ne soyez fâché! La pauvre petite! Qui donc songerait à lui en vouloir? Si elle a eu tort, elle en est bien punie. Elle avait projeté, vous le savez, de monter en avion avec l'un des interprètes de la pièce qu'elle répète. Vous lui aviez fait promettre de ne pas y aller sans vous. Elle s'est laissé entraîner; il faisait si beau ce matin! Bref, elle s'est rendue au Bourget après le déjeuner. Le vol s'est bien effectué, mais à la descente il y eut une fausse manœuvre. L'avion a heurté violemment le sol, Claire a été projetée, puis est retombée sur les reins. Elle a quelque chose de brisé, une lésion, on ne sait rien encore. Les vives douleurs ont amené une syncope. Maintenant, elle a repris connaissance et endure un vrai martyre malgré les piqûres. Sa mère est là-haut. Moi je vous le dis, je ne pouvais plus la voir ainsi. Votre présence va lui faire du bien. Elle vous a demandé tout de suite. Venez.

Roland suivit son guide au premier étage. Le long des couloirs, de petites portes se succédaient, chacune surmontée d'un nom de saint ou de sainte. Celle devant laquelle s'arrêtèrent les deux hommes était placée sous le vocable de sainte Agathe.

Dès son entrée dans la chambre baignée d'une lumière douce, Roland aperçut le lit où reposait la blessée. La tête renversée sur l'oreiller, le visage livide et crispé, les yeux éteints, les cheveux collés par les sueurs de la fièvre, Claire ne rappelait rien de la belle jeune fille de la veille.

Un soupir s'échappa de ses lèvres dès qu'elle aperçut le visiteur:

— Oh! Roland! Que j'ai mal! Tout en moi doit être brisé. Je vais mourir . . vous ne m'en voulez pas d'être allée là-bas . . sans vous dire . . Ah!

Elle avait voulu faire un mouvement pour lui tendre la main. La douleur lui arrachait un cri. Près du lit, Mme Fernandot, le teint verdâtre, ne quittait pas des yeux son enfant, mais elle s'efforçait de paraître calme afin de rassurer la malade.

Roland sentit une immense compassion l'envahir; il prit et retint dans les siennes la main brûlante où brillait l'anneau des fiançailles.

— Ne bougez pas, Claire; oui, je vais m'asseoir là, près de vous. Mais non, je ne vous en veux pas, voyons, assura-t-il en essayant de sourire. J'ai beaucoup de peine seulement de vous voir ainsi; mais ce ne sera pas grave. On va bien vous soigner. Les chirurgiens opèrent tant de miracles aujourd'hui.

Il balbutiait ces mots au hasard, partagé entre sa pitié pour la victime d'une telle catastrophe et le souci que lui causait cet événement surgi à l'heure même où il entrevoyait sa délivrance.

L'atmosphère lourde et chargée de relents d'éther l'oppressait. Au bout d'une demi-heure que Claire, la main rivée à celle de son fiancé, passa presque tout entière à gémir, l'infirmière entra. Une longue visite fatiguerait la malade. Roland devait partir.

— Vous reviendrez demain, Roll? suppliа-t-elle.

— Oui, je reviendrai.

— Tous les jours?

— Je ferai mon possible.

— Merci, oh! merci.

Elle ferma les yeux; deux grosses larmes débordèrent des cils.

— Du courage, Claire, dit-il encore, très ému; on vous remettra sur pied très vite, vous verrez.

Mme Fernandot l'accompagna dans le couloir.

— Qu'a-t-elle au juste? s'enquit-il.

— Le médecin ne peut encore se prononcer. On doit la radiographier. Pourvu, mon Dieu, qu'il n'y ait pas de lésion à la colonne vertébrale! Elle est si robuste, je veux espérer.

— Oui, répéta-t-il, ainsi qu'un écho, il faut espérer.

Et il partit dans la nuit hostile, saisi de cette indéfinissable angoisse que des gens dénomment le pressentiment. La souffrance nous avertit parfois de son approche ainsi qu'une mouche bourdonnante qui se prépare à nous pénétrer de son aiguillon.

Le lendemain, en arrivant à la clinique, il apprit le grave diagnostic: une hémorragie rénale s'était déclarée, nécessitant une opération urgente. D'autre part, la lésion de la colonne vertébrale causait une paralysie dont on ne pouvait prévoir la durée, ni l'évolution. Il fallait cacher la vérité à Claire. Cette temporisation lui permettrait d'accepter plus docilement la terrible perspective. Si elle survivait à l'épreuve de l'opération, elle pouvait rester infirme. Claire infirme!

Ce n'était pas en de telles conjonctures que Roland pouvait abandonner celle qui l'aimait. La pitié, cependant, resterait impuissante à changer ses sentiments. C'était donc un rôle qu'il allait falloir tenir auprès de ce lit de souffrance. Combien cette attitude coûterait à sa nature loyale et à son cœur possédé par la pensée d'une autre! Les circonstances modifiaient, en tout cas, la portée de son titre de fiancé. Il resterait surtout, pour cette famille éprouvée, un ami prêt à partager le poids des heures mauvaises. C'était son devoir, il l'accomplirait, vivant au jour le jour, suivant les phases de la maladie de Claire.

Accablé de tristesse, il rentra chez lui, s'y enferma, prit une feuille de papier et écrivit à Mme de Bréaumont:

Madame,

"La fatalité s'est acharnée contre moi. Au moment où je commençais avant-hier soir à rédiger la lettre qui m'eût rendu la liberté, M. Fernandot m'a téléphoné que sa fille venait d'être victime d'un terrible accident qui met ses jours en danger et la laissera probablement infirme, si elle survit. La blessée me supplie d'aller la voir chaque jour; ses parents sont fous d'inquiétude et de douleur. Vous jugerez comme moi qu'il m'est impossible de les abandonner. Puisse ma mère, dont vous évoquiez l'autre jour avec tant de délicatesse le souvenir, me donner la force d'accomplir mon devoir sans défaillance. Quoi qu'il arrive, soyez sûre, madame, que je n'oublierai jamais votre bonté à mon égard et que je resterai fidèle à ce que je vous ai promis, concernant Mlle de Bréaumont.

"Veuillez, Madame, agréer l'expression de mes hommages les plus respectueux.

Roland GERAINVAL

Ayant déposé sa plume sur la table, Roland demeura un instant le visage plongé en ses mains. Lorsqu'il releva la tête, ses yeux, ses doigts étaient humides. Ses regards se tournèrent d'instinct vers un grand portrait de sa mère placé entre les deux fenêtres, au dessus d'un de ces vieux meubles lorrains, mi-bahut, mi-bureau, en bois patiné et finement sculpté, qui servaient souvent jadis de corbeille de mariage et au centre desquels on gravait alors la date des épousailles. Le chiffre inscrit ici dans un blason fleuri était: 1675. Le meuble appartenait à la famille maternelle de Roland depuis cette époque. Mme Gérainval aimait à y faire sa correspondance, à y ranger son ouvrage.

C'est pourquoi le jeune homme l'avait surmonté de l'effigie de l'absente. Sur la tablette supérieure, au pied du portrait, des fleurs étaient sans cesse renouvelées par ses soins dans une jardinière de vieux sarreguemines.

C'est à cette place que, chaque matin, le fils venait demander à sa mère la bénédiction quotidienne. Ce soir de détresse, il alla s'appuyer, front penché, contre le meuble familial. Il avait si grand besoin d'un secours particulier!

Et il croyait à la parole de Lacordaire qui assure que "les morts aimés sont des invisibles et non pas des absents".

La confiance attire la grâce. Entre l'homme douloureux et l'ombre sereine, l'échange surnaturel de la communion des vivants et des disparus opéra son mystérieux effet. Roland se redressa, convaincu qu'il avait été entendu et qu'il serait exaucé.

DEUXIEME PARTIE

I

Sa majesté l'opinion

DEUX semaines passèrent. Presque chaque jour, Roland Gérainval se rendait à la clinique de l'avenue du Roule. Grâce aux piqûres de morphine, la blessée souffrait moins, mais ses forces fléchissaient. L'état paralytique n'avait pas été modifié par l'opération tentée. Claire Fernandot ne pouvait même se tenir assise sur son lit. Elle ne se décourageait pas encore cependant. Jeune, de tempérament robuste, elle ignorait jusqu'alors la maladie et croyait à la guérison promise par les médecins.

Roland admirait cette vaillance. Il s'adaptait, d'ailleurs, plus aisément qu'il ne l'eût supposé, à la situation nouvelle. Claire était devenue pour lui beaucoup moins une fiancée à qui il devait faire sa cour qu'une malade à visiter et à consoler. Il se sentait plein de compassion pour cette jeune fille à qui, la veille encore, tout souriait et dont l'avenir se trouvait de façon cruelle à jamais compromis.

L'accueil qu'il recevait de M. et de Mme Fernandot était maintenant des plus affectueux, voire nuancé de gratitude. Les malheureux parents comprenaient que Claire ne représentait plus le beau parti dont ils tiraient tant d'orgueil. Ils s'estimaient heureux si l'amour du jeune homme résistait à cette épreuve, car Claire, depuis la catastrophe, s'accrochait désespérément à son rêve. Plaintive, câline, suppliante, elle s'efforçait de désarmer la rancune possible de Roland contre le sort et de le retenir auprès d'elle.

Georges Marénac, ayant appris par la voie des journaux, au cours d'une absence, l'accident survenu, accourut, dès son retour, à la maison Pradet-Rivière. Lorsqu'il sut que son ami renonçait, par un scrupule de délicatesse, au projet de reprendre sa liberté, il ne cacha pas son admiration.

— C'est chic, ce que tu fais là, Roland, c'est bien. J'espère que tu en seras récompensé. Qui sait? Peut-être cette mésaventure était-elle nécessaire pour la mise au point de vos deux caractères et de votre affection. Quand l'épreuve, puis la joie de la guérison, auront cimenté vos fiançailles, vous obtiendrez toutes les garanties du vrai bonheur. Et tu t'étonneras d'avoir pu, un instant, t'égarer vers d'autres chemins.

Roland soupira sans répondre.

— Je suis content, poursuivit le Méridional, car vraiment tu me fis de la peine, le jour où je te vis si hésitant, si désemparé sur le quai de la Mégisserie. Toi, l'homme de décision et d'esprit lucide, tu semblais n'avoir plus de volonté.

— Si j'avais été dépourvu de volonté, riposta le jeune homme, eussé-je cherché à l'orienter?

A quelques jours de là, M. Fernandot, prenant à part son futur gendre, lui apprit:

— C'est après-demain l'anniversaire de Claire. Nous projetons de la gâter et je présume que vous m'en voudriez de ne vous avoir pas prévenu.

— Certes, assura vivement le jeune homme. Il est trop naturel de saisir la moindre occasion de lui faire oublier sa peine et son mal.

Le surlendemain, il se fit précéder à la clinique par une magnifique gerbe de fleurs et, dans l'après-midi, il vint offrir à la malade un bijou d'un goût exquis.

La chambre était déjà ornée de bouquets et de cadeaux apportés par les amies de Claire. Celles même qu'un sentiment de jalousie avait pu effleurer au moment de ses fiançailles, ou que ses caprices effarouchèrent, ne songeaient plus qu'à la plaindre et à l'assister dans sa dure épreuve.

En dépit de ses souffrances, Claire ne restait pas insensible à ces gâteries. Elle voulut qu'on attachât le collier autour de son cou, demanda une glace pour s'y mirer. Mais en apercevant ses joues amaigries, son teint plombé, ses yeux caves, elle détourna tristement la tête et laissa

Le Rendez-vous de tout le Monde

L'Exposition Nationale Canadienne est ainsi organisée qu'elle attire chaque membre de chaque famille . . . Rudy Vallée et ses Connecticut Yankees . . . La fanfare des Irish Guards de Sa Majesté, venue d'Angleterre . . . A l'estrade centrale, le plus somptueux spectacle qu'il soit possible de concevoir en fait de pageants . . . L'Agriculture sous tous ses aspects . . . disposition attrayante des produits modernes . . . tournois sportifs pour championnats du monde . . . avenue d'attractions longue d'un mille . . . Eclatants, éblouissants feux d'artifice. Votre Exposition est le rendez-vous de tous et de chacun.

Colonel Deacon Elwood A. Hughes
Président Gérant Général

EXPOSITION
Nationale Canadienne
TORONTO
23 août au 7 septembre 1935

Robe de crêpe blanc d'une séduisante simplicité de lignes, et particulièrement élégante avec son manteau de mousseline rouge ouvert sur la parure de fleurs du corsage.

Ce modèle de la collection de Molyneux est publié en exclusivité par La Revue Moderne. *Reproduction interdite.*

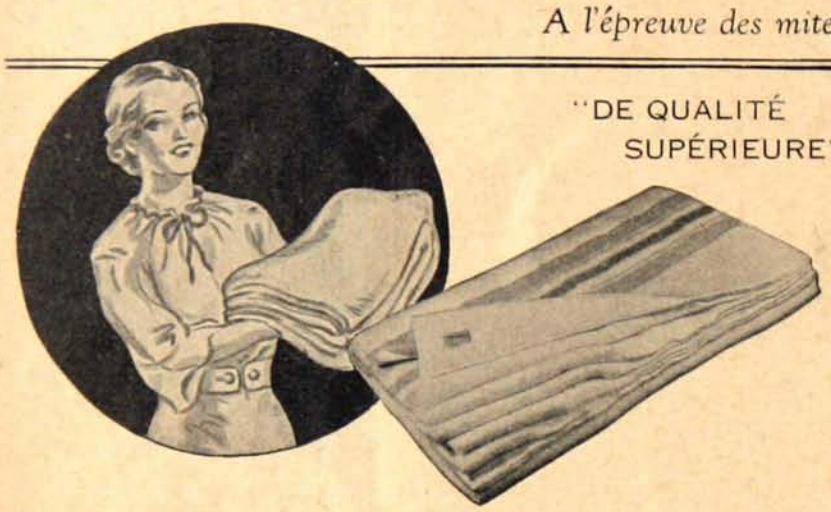
Toilette d'une note fine pour circonstances élégantes. Sa ligne amincissante, d'une grâce exquise, est un contraste avec les manches froncées à l'empiècement et retombant en plis inégaux.

Ce modèle de la collection de Molyneux est publié en exclusivité par La Revue Moderne. *Reproduction interdite.*

COUVERTURES

MUSBURY

A l'épreuve des mites



EN fait de cadeaux pour la vie, rien ne vaut de bonnes couvertures. Tant par leurs couleurs superbes que par leurs dessins, les Couvertures "MUSBURY" donneront à votre foyer un charme particulier.

Les Couvertures "MUSBURY" sont à l'épreuve des mites. Elles durent plus longtemps, procurent plus de confort et de chaleur parce qu'elles sont plus longues et plus pesantes que les couvertures ordinaires. Délicatement parfumées, les Couvertures "MUSBURY" sont le choix de ceux qui veulent avoir des Couvertures et Dessus de lits de qualité supérieure.

PORRITTS & SPENCER (CANADA) LIMITED

HAMILTON :: ONTARIO

AUSSI

Mossfield & MARINA

COUVERTURES - DESSUS DE LITS - COUVERTURES DE VOYAGE

DANS LES MEILLEURS MAGASINS DU CANADA

UN HEBDOMADAIRE *UNIQUE* EN SON GENRE

- Traitant de politique locale et étrangère — questions littéraires, artistiques, féminines, économiques, etc . . .
- Illustré — de 12 pages.
- Comptant de nombreux collaborateurs bien connus au Canada français.
- En vente dès le vendredi, à dix sous.

DEMANDEZ UN NUMERO SPECIMEN (Gratuit)

Instruisez-vous agréablement en lisant

LA RENAISSANCE

Directeur: OLIVAR ASSELIN

Pour tout renseignement écrivez case postale 4018
Montréal

ABONNEMENT: 1 AN $3.50 — 6 MOIS $2.00

retomber la glace sur les draps. Surprenant alors le regard apitoyé de Roland, elle fondit en larmes et, pour la première fois, des mots d'amer regret s'échappèrent de ses lèvres:

— Oh! Roland, quand je songe . . . Nous souhaitions donner un bal pour cet anniversaire. Ma marraine doit revenir bientôt de la Martinique. On eût pu avancer notre mariage. Je suis si malheureuse! Mon ami, vous ne vous découragerez pas, du moins, vous ne m'abandonnerez pas? Mon Dieu! Peut-être devrais-je vous rendre votre parole?

Aux larmes succédaient les sanglots. Une crise nerveuse se produisit, qu'on eut beaucoup de peine à calmer.

— Non, Claire, balbutiait Roland, partagé entre des sentiments contraires, je n'accepte pas que vous me rendiez ma parole. Votre malheur ne peut que me retenir près de vous. Soyez patiente. Je vous conjure d'être raisonnable, d'avoir foi . . .

Il n'osa dire . . . en moi, se souvenant qu'il avait été si près de rompre le grave engagement . . .

M. Fernandot avalait ses larmes dans un coin; sa femme, toujours plus énergique, feignit l'optimisme:

— Est-il possible de se lamenter ainsi quand les médecins parlent de la laisser revenir à la maison! C'est bon signe, voyons.

— Si je me sentais mieux, je comprendrais, rétorqua la jeune fille; mais partir avec cette situation inchangée, belle avance!

Elle était perspicace. Les médecins conseillaient de la ramener chez elle parce qu'ils la jugeaient inguérissable. Deux nouvelles visites arrivant, la blessée se ressaisit et remit son masque mondain. Roland profita de cette distraction pour s'éclipser. Hors de la chambre, M. Fernandot, qui était sorti avec lui, avoua:

— Ce sera beaucoup plus long qu'on ne le pensait, mon pauvre ami. Après un temps de répit chez nous, on essaiera un nouveau traitement. Nous tenterons tout, tout. D'ici là, nous pouvons compter sur vous, je le sais. Vous aimez Claire, vous l'aiderez à patienter, n'est-ce pas?

— Je ferai comme vous, monsieur, tout ce qui est en mon pouvoir.

— Merci, oh! merci. C'est un fils que nous avons en vous, Roland, un vrai fils.

L'étau se resserrait autour du jeune homme. Mais il s'était livré à l'étreinte d'un élan si généreux, qu'il ne se rendait plus compte de sa rigueur. La certitude de faire du bien le soutenait.

Cependant, deux impressions inattendues ne tardèrent pas à troubler ses illusions. Quand Georges Marénac apprit que la guérison de Claire Fernandot demeurait aléatoire, sinon impossible, il changea d'attitude et eut un mouvement de révolte:

— Cette fois, mon bon ami, s'écria-t-il, je parle un autre langage. Tu ne peux épouser une infirme, ni briser ton avenir à cause d'elle . . . surtout si tu ne l'aimes point. Ce serait surhumain.

— As-tu donc approuvé les femmes qui ont renié leur parole lorsque leur fiancé est revenu mutilé de la guerre?

— La situation est toute différente. Tu ne peux songer à prendre pour compagne une femme qui passera sa vie sur une chaise longue. Elle doit te rendre ta parole. Ses parents n'ont qu'à le lui faire comprendre. J'admire ton sacrifice, mais le monde n'y croira pas. On dira . . .

La phrase resta en suspens.

— Que veux-tu qu'on dise? questionna ingénument Roland, frappé par l'intonation et les réticences de son ami.

— Le monde, rectifia Georges, qui désirait tout à la fois éclairer son camarade et ne pas le froisser, ne concevra pas un dévouement si désintéresse.

— C'est possible, mais son opinion n'a aucune importance.

— Tu changeras peut-être d'avis.

Une semaine plus tard, une autre conversation le renseigna davantage. Il rencontra le jeune stagiaire avec qui il avait dîné un soir chez les Fernandot. Celui-ci l'arrêta pour lui demander des nouvelles de la malade. Roland se contenta de répondre que son état demeurait stationnaire.

— C'est ce que l'on raconte, en effet. On prétend même que son cas n'est pas guérissable. Ce serait bien triste pour vous, monsieur, car il vous faudrait alors renoncer à ce mariage.

— J'estime, au contraire, qu'on ne choisit pas le moment où les gens sont dans la peine pour les abandonner.

Le stagiaire eut un sourire équivoque.

— Il est aussi, persifla-t-il, des fiançailles auxquelles on ne renonce point volontiers.

Roland eut un sursaut. Son visage s'empourpra. Son interlocuteur s'étant éloigné après l'envoi de cette flèche perfide, accompagnée d'un ironique salut, il ne put rien lui répondre.

Quoi! c'était ainsi que le monde jugerait l'acte d'abnégation dont, seul, il pouvait mesurer la rigueur? C'était cette injustice que semblait redouter pour lui son ami Marénac! Roland sentit l'envahir la saint colère des cœurs droits contre les vilenies humaines. Broyer son cœur pour accomplir son devoir et n'obtenir que le mépris d'autrui! Ah! non. Ne fût-ce que pour la mémoire des siens, une telle accusation ne pèserait pas sur son nom.

On fait volontiers bon marché de l'opinion publique lorsqu'on agit selon sa conscience. Il ne faut rien exagérer. Cette souveraine tyrannique a des pouvoirs qu'il est prudent de respecter. Peut-être une certaine sagesse se cache-t-elle, d'ailleurs, en ses avertissements. Et n'était-ce pas un peu le cas, cette fois, où la conduite d'un cœur généreux allait à l'encontre de ses propres désirs et provoquait en lui de multiples souffrances?

L'IMPASSE

II

Dérivatifs

LA nouvelle de l'accident de Mlle Fernandot avait impressionné Nancy de Bréaumont. Elle possédait une âme trop généreuse pour concevoir une jalousie à l'égard de la fiancée de celui qu'elle aimait. Le bonheur de Roland lui importait plus que le sien propre. Ignorant les véritables sentiments du jeune homme, elle ne songea donc qu'à le plaindre de ce malheur qui menaçait son avenir et elle fit des vœux pour la guérison de la blessée. Elle souhaita même que sa mère écrivit, à cette occasion, quelques lignes de sympathie à M. Gérainval. Toutefois une sorte d'instinct l'empêcha de retourner dans la maison d'édition.

La publication du livre continuait de préoccuper les deux femmes. Il s'agissait maintenant pour elles de trouver le reliquat de la somme à payer sans entamer leur budget, déjà si réduit. Une fois de plus, Nancy songeait: "Que ne m'a-t-on laissée libre de travailler?" Son esprit, creusant la question, finit par trouver une idée qui lui parut excellente.

— Mère, dit-elle à Mme de Bréaumont, je sais que, surtout à cause des conditions imposées par ma tante, vous êtes hostile à mon désir de gagner de l'argent en travaillant: mais n'y aurait-il pas un moyen de tout concilier? Pourquoi ne nous adresserions-nous pas à la *Mutuelle des veuves de la guerre* dont nous faisons partie? Toute occupation à l'ouvroir de cette association y est discrètement fournie et rétribuée de façon convenable. Nous savons peindre toutes les deux et nous aurions tôt fait, si l'on nous confiait quelque tâche délicate, de la mener à bonne fin.

Mme de Bréaumont écouta sa fille, réfléchit quelques instants et consentit:

— Tu as peut-être raison, ce serait mal répondre aux intentions du fondateur de l'œuvre et aux efforts de ses collaborateurs dévoués que de ne pas profiter des avantages offerts par la Mutuelle. Nous irons, dès aujourd'hui, faubourg Saint-Honoré.

La *Mutuelle des veuves et des orphelins de la guerre*, fondée en 1915 par l'éminent historien Frédéric Masson, en vue de venir en aide aux femmes et aux enfants des héros tombés pour la patrie, rendit en effet et rend encore de grands services à ses adhérents.

A côté des bureaux du secrétariat où se traitent les questions morales et administratives, on y trouve une annexe dite "ouvroir" qui assure aux mutualistes la possibilité de confectionner et de vendre les objets qu'elles peuvent fournir dans toutes les branches du travail d'art féminin: peinture, décoration, ameublement, reliure, couture, modes, dentelles, bijouterie, etc.

Les veuves travaillent chez elles; l'exposition et la vente des objets ont lieu toute l'année dans les salles réservées à cet effet au foyer même de l'œuvre.

(*Suite à la page* 28)

(Suite de la page 26)

Au 104 du faubourg Saint-Honoré, Mme de Bréaumont et Nancy furent accueillies avec empressement et sympathie, car on y appréciait leur distinction et leur caractère ainsi que leur talent jusqu'alors prodigué seulement de façon bénévole. On leur confia divers objets: miniatures, éventails et coffrets de style, dont le prix rémunérateur compenserait le minutieux travail.

Dès livraison de cette commande, on leur en assurerait d'autres si elles le souhaitaient.

Ainsi que l'avait espéré Nancy, ravie de participer, par son effort, à l'édition du livre familial, la dignité et la raison se trouvaient de cette façon respectées.

Qui donc se fût douté, en voyant passer dans la rue ces deux femmes d'allure aristocratique, vêtues avec une sobre élégance, que dans les petits paquets suspendus à leurs doigts elles rapportaient au logis la tâche de la quinzaine?

Mme de Bréaumont et Nancy, bien qu'aidées par leur intransigeante parente, n'ignoraient point les menues privations quotidiennes que leurs amis les plus intimes étaient loin de soupçonner; courses à pied pour éviter le coût d'une place d'autobus ou de métro, remaniements habiles des toilettes afin d'en prolonger la durée, voire l'extrême sobriété des repas où il leur arrivait de ne pas céder tout à fait à leur appétit pour que le rôti pût servir deux fois, cela sans compter pour Nancy le sacrifice d'achats de livres ou d'abonnements à des publications intéressantes qui eussent grevé, à son seul profit, le budget familial.

Pour l'instant, les renoncements coûtaient peu à la vaillante enfant. Elle eût consenti à vivre de pain et d'eau claire plutôt que de ne pas voir paraître le livre.

Le travail qu'elle s'imposait eut ceci de bon, qu'il l'empêcha de s'égarer trop souvent en des songeries dangereuses ou tout au moins déprimantes. Aucune occupation n'accapare la pensée comme la peinture. Nancy mit autant de goût que d'entrain à remplir la tâche artistique qu'on lui avait confiée.

Mais, aux heures de liberté, le souvenir de son rêve brisé revenait la hanter, si bien qu'un jour, un jour du début de mars, elle fut à peine surprise en se trouvant face à face dans la rue avec Roland Gérainval.

Il lui apparut tel qu'elle le supposait, préoccupé, triste, le visage amaigri. Le rayonnement qui émanait de son front large, de ses yeux pleins de clarté, semblait éteint.

"Comme il l'aime!" songea-t-elle aussitôt. Et son cœur se serra.

Un éclair de vie avait toutefois réveillé le visage absorbé devant l'apparition inattendue. Un élan spontané rapprocha les deux jeunes gens, leur fit se tendre et se serrer longuement la main.

Puis, aussitôt, Nancy vit Roland se rejeter en arrière, se raidir; une ombre passa entre eux; de nouveau, la jeune fille ressentit au cœur une crispation étrange. Elle s'enquit des nouvelles de la blessée:

— Elle souffre moins, mademoiselle, je vous remercie. Mais le diagnostic des médecins est toujours réservé. Ce sera long sans doute.

Comme elle balbutiait des souhaits de guérison, il s'inclina en silence.

Lorsqu'elle esquissa un geste d'adieu pour reprendre sa route, il tressaillit et dit:

— Nous songeons bientôt à mettre le livre sous presse.

A son tour elle remercia d'un signe de tête, sans insister, ne voulant pas avoir l'air de profiter de la rencontre pour parler de cette publication. L'accent du jeune homme paraissait, d'ailleurs, si indifférent, si "neutre"! Rien ne l'intéressait plus, sans doute, en dehors de son souci d'amoureux. Ainsi, du moins, interprétait-elle le regard prolongé qu'il attacha sur elle tandis qu'elle s'éloignait. Ce muet aveu de détresse, pourtant, avait la même cause que celui dont il l'avait enveloppée, un soir, dans son bureau, en comprenant que devant lui se dressait, muée en une femme exquise, la petite amie du jardin lunévillois, trop tard pour qu'il pût se réjouir de l'avoir retrouvée.

"Comme il souffre! se dit-elle encore, accablée. Et ne pouvoir rien pour lui"!

Ne pouvoir rien pour ceux qu'on aime lorsqu'ils pleurent, oui, c'est bien là l'une des pires tristesses de la vie, celle qu'un poète a traduite si harmonieusement:

C'est pitié de voir ceux qu'on aime
Souffrir tant!
Et de ne les guérir pas même
Un instant!

. . . . . .

Oh! bercer son cœur en détresse
Sur le mien!
Il souffre, il souffre et ma tendresse
N'y peut rien.

III

La merveilleuse vérité

SUR ces entrefaits, l'amie de Nancy, Odette Leprevier, devenue Mme Gaston Lestroyen, installée maintenant dans son logis de jeune femme, donna une matinée à laquelle, bien entendu, ses demoiselles d'honneur furent conviées les premières. On ne s'y trouvait, d'ailleurs, qu'entre jeunes. Ainsi le veut la mode actuelle, qui tend à mettre les vieux au rancart.

Dès son arrivée dans le salon clair et fleuri, Mlle de Bréaumont reconnut et rejoignit avec empressement ses compagnes d'élection: Eva Colleray, toujours ravie de cueillir au passage le plaisir d'un bon moment: Jeanne Guilvain, promenant au milieu des fêtes mondaines la sérénité lumineuse de son beau front où germe sans cesse la recherche d'une formule scientifique, et sa sœur Madeleine, plus dépaysée encore dans le décor des salons.

— Je respire mal dans cette atmosphère avoua la jeune fille, mais mon abstention eût contristé Odette. Il faut bien sacrifier ses préférences aux désirs d'une excellente amie.

Odette, fière de son rôle de maîtresse de maison, soucieuse de plaire à tous et surtout à son mari, allait, venait, d'un groupe à l'autre, animée, souriante, en beauté dans sa toilette dernier cri que rehaussaient des bijoux de la corbeille.

Nancy revit là, également, son cavalier du jour du mariage. Le jeune officier de chasseurs ne portait pas cette fois l'uniforme, mais la correction militaire et la souplesse élégante du cavalier se trahissaient sous l'habit civil. Il parut ravi de retrouver sa "dame", ainsi qu'il dénommait Nancy, en évoquant les siècles des tournois et des cours d'amour. L'admiration du jeune homme était visible, son attitude respectueuse autant qu'empressée ne pouvait que flatter Nancy. Une jeune fille, si pure soit-elle, sait bien entendre ces sortes d'aveux muets qui précèdent si souvent les autres.

— Ma chérie, lui confia Odette dans un instant d'aparté, tu as fait la conquête du lieutenant de Vaussel. Mais il te trouve si princesse lointaine qu'il n'ose se déclarer plus nettement.

La conquête d'un mari! Combien de jeunes filles, surtout à l'époque où nous vivons, eussent tressailli de joie en entendant ces mots! N'est-ce pas là le but de leur vie, la raison d'être de leur beauté, réelle ou factice! Epouser un officier, c'était dans la tradition familiale des Bréaumont! Celui-ci était charmant, distingué, titré. Oui, le parti ne pouvait que convenir à Mme de Bréaumont et même à la fameuse tante qui s'était chargée de doter Nancy.

La jeune fille resta un moment troublée, songeant qu'elle eût peut-être pu aimer ce séduisant cavalier si... Si quoi? Simplement si, à l'évocation d'un mariage possible, elle ne se fût sentie soudain rétive et malheureuse.

Un mâle visage aux yeux clairs, au front large, très blanc sous les ondes de cheveux châtains, s'interposa entre ses regards et la silhouette en habit noir qui, non loin, tout en causant avec un camarade, jetait vers elle de furtifs regards. Le cœur juvénile de Nancy se gonfla, une infinie tristesse l'envahit. Ses traits mobiles se figèrent, accentuant le masque de princesse lointaine qui réfrigérait si fort l'amoureux discret.

— Tu ne sembles pas t'amuser, petite amie! dit près d'elle une voix douce. C'était Madeleine Guilvain, qui ajouta en confidence:

— Maintenant qu'Odette m'a vue et que les danses vont mener leur train, je me sauve, car l'un de mes gosses de la crèche est malade. Il me réclame, paraît-il, et j'ai promis à la maman d'aller le voir. Ne viendras-tu pas, un jour, visiter mon jardin d'enfants? Cela t'intéresserait, j'en suis sûre.

Pour faire plaisir à l'excellente fille, Nancy promit. Elle ne se doutait pas que cet engagement allait, deux semaines plus tard, aiguiller sa vie sur des chemins imprévus.

Notre Couverture

● Grâce à la courtoisie du Montreal Camera Club, nous reproduisons en couverture une photographie artistique, prise aux alentours de Montréal. Cette heureuse reconstitution d'une des anciennes tours de garde, comme il y en avait aux abords de presque tous les manoirs seigneuriaux construits sous l'ancien régime, étant située sur une propriété privée, peu de nos lecteurs pourraient l'admirer. Nous sommes heureux d'en donner la reproduction photographique.

En rentrant chez elle, ce soir-là, elle reconnut, une fois de plus, la voix du colonel Printemps qui se trouvait dans le salon avec Mme de Bréaumont.

Elle-même, qui avait pénétré dans l'appartement sans être entendue, venait de déposer dans la salle à manger un gâteau acheté en cours de route. Il lui plaisait de rapporter ainsi à sa mère des fleurs ou quelque gâterie les jours où elle avait assisté à une gaie réunion, tandis que la veuve en deuil sévère demeurait seule au logis.

Tout en rangeant son menu paquet sur une crédence, Nancy entendit le colonel dire dans la pièce voisine:

— Hé! oui, je voudrais la voir se marier, la chère petite. Ses qualités, son charme valent bien une grosse dot. D'ailleurs, je serais heureux de l'augmenter, cette dot. L'héritage de ma vieille tante me le permet, j'en ai si peu besoin; ma retraite suffit amplement à ma vie simple. Oh! chère madame amie, ne protestez pas. Mon camarade Jacques ne refuserait point, lui, de m'accorder semblable joie... D'ailleurs, d'une façon ou de l'autre, car je suis têtu, ces cent mille francs appartiendront un jour au ménage de Nancy. J'ai cru un instant, figurez-vous, que notre trésor allait nous être ravi. Le jeune secrétaire de la maison Pradet-Rivière avait, ma foi, lors de sa visite, l'attitude d'un homme frappé d'un coup de foudre. Il est très bien. Mais il vient de se fiancer, paraît-il, avec une héritière. Ils sont bien tous les mêmes, les jeunes gens d'aujourd'hui. L'argent prime tout.

— Non, non, cher ami, se hâta d'objecter Mme de Bréaumont. Ne jugez pas ainsi M. Gérainval. C'est un noble cœur, un homme désintéressé. Un drame intime bouleverse sa vie. Il était fiancé avant de connaître Nancy... inconsidérément fiancé avec une jeune fille qui a fait les avances sa fortune le lui permettant. Mais, depuis, il a compris que cet engagement est une erreur; il a vu Nancy, il l'a retrouvée, plutôt, car il l'a connue toute petite et en a gardé un souvenir particulier, très ému. Il l'aime. Il écrivait sa lettre de rupture à sa fiancée lorsqu'on lui annonça qu'elle venait d'être victime d'un terrible accident. Il n'osa plus avouer la vérité, car cette jeune fille, cette blessée, lui est très attachée et le réclame sans cesse. Il se tait par pitié. Mais dès que ce sera possible il reprendra sa liberté. Quand il est venu me confier son secret, je lui ai appris que Nancy est pauvre. Il n'en veut tenir compte. Vous voyez qu'il mérite toute notre estime, son âme est haute. Il m'a promis de ne rien dire à Nancy tant qu'il n'aura pas recouvré son indépendance, afin de ne point la troubler, car... car j'ai deviné, hélas! que ma pauvre chérie répondrait volontiers à ce sentiment...

L'IMPASSE

Dans la salle à manger emplie des ombres crépusculaires, Nancy était demeurée immobile, saisie d'une intraduisible émotion. Elle continuait d'écouter cette confidence, non par coupable curiosité, mais parce qu'elle eût été incapable de bouger, prise d'une sorte de vertige; son cœur, si lourd tout à l'heure dans le salon d'Odette Lestroyen, se dilatait, allégé, bondissant dans sa poitrine comme l'oiseau à qui l'on vient d'ouvrir les barreaux de sa cage, et il chantait un merveilleux alleluia.

Le silence tombé entre les deux interlocuteurs du salon la rendit à elle-même. Elle se sauva dans sa chambre toute voisine, cacha dans ses mains jointes son visage qu'elle sentait empourpré, puis, le libérant, leva les yeux vers la fenêtre dans ce geste instinctif des croyants qui, en leurs instants de joie ou de souffrance indicible, cherchent le Ciel.

"Roland! Roland! murmura-t-elle. Il m'aime aussi. Mon Dieu! que je suis heureuse!"

Si légers qu'eussent été les mouvements de la jeune fille, l'ouïe fine de Mme de Bréaumont les avait cette fois perçus:

Elle appela:

— Est-ce toi, Nancy? Tu es rentrée?

— Oui, mère, je suis dans ma chambre, j'arrive.

Elle apparut si transfigurée dans sa toilette soyeuse et blanche que sa mère et le colonel, mettant cet éclat sur le compte du plaisir de la réunion dont elle sortait, la complimentèrent et la questionnèrent. Elle répondit avec entrain, donnant des détails sur la matinée, ripostant gaiement aux taquineries du vieil ami. Celui-ci, tout ému de la confidence qu'il venait de recevoir, songeait *in petto:*

"Comme je conçois qu'un jeune homme puisse être capté par son charme! Quelle délicieuse petite épouse elle ferait!"

Quand les deux femmes se retrouvèrent seules, Nancy, peu soucieuse de l'heure du dîner, retint sa mère au salon. Blottie contre elle, elle avoua sans détours:

— Maman, j'ai tout entendu de ce que vous disiez au colonel, tout à l'heure. Pardonnez-moi: c'est sans le vouloir que j'ai été indiscrète. Mais je suis si heureuse de ce hasard! Redites-moi, je vous en prie, ce que... M. Gérainval vous a confié. Est-ce bien vrai? Je n'ose y croire.

Surprise, plutôt contrariée, Mme de Bréaumont ne put toutefois résister à la prière des regards ardents fixés sur elle, et elle refit le récit de sa conversation décisive avec Roland.

— Si je t'ai caché ces choses, mon enfant, conclut-elle, si j'ai prié M. Gérainval de te les taire aussi, c'est que je jugeais inutile de te troubler, d'exciter ton imagination. Il faut te rappeler que M. Gérainval n'est plus libre et que, par suite des circonstances présentes, il ne le redeviendra peut-être jamais. La confession que tu as surprise ne peut qu'aggraver ta peine.

— Oh! non, maman, au contraire. Ce qui était dur et douloureux, c'est de penser que je lui resterais toujours indifférente, alors que, moi, je l'aime déjà tant. Cette réciprocité de sentiments me donnera la force d'être courageuse et d'espérer en l'avenir. Dieu nous a mis deux fois sur la même route. Il ne peut nous abandonner.

— Si Dieu vous réunit, ne sera-ce pas au détriment d'une autre qui aime son fiancé, qui croit en lui, et ne désire sa guérison que pour l'épouser?

— Elle doit se douter pourtant... on devine ces choses-là.

— Pas toujours. Lorsqu'on aime, on s'illusionne.

— C'est vrai. Qu'il est donc difficile de tout concilier! Et pourquoi faut-il, trop souvent, que les larmes des uns deviennent la rançon du sourire des autres?

L'IMPASSE

— L'essentiel, conclut Mme de Bréaumont, est de ne jamais céder à une pensée égoïste qui empoisonne ensuite les plus vives félicités. Ne te crée pas, ma petite Nancy, des chimères qui te rendraient lâche devant le devoir. Ton frère Daniel qui possédait une âme élevée te donnerait le même conseil. Je suis certaine que tu le suivras.

— Oui, mère, consentit fermement la jeune fille, je le suivrai. Mais je garde l'espoir que la vie n'exigera d'aucun des trois êtres sincères que nous sommes — vous voyez que je pense à elle aussi — un sacrifice au-dessus de ses forces.

IV

Une grande résolution

NANCY disait vrai en affirmant que la certitude d'être aimée fortifie le courage. Cette assurance si douce manquait à Roland. Certes, il avait conscience de ne pas être antipathique à Mlle de Bréaumont; il se souvenait de l'émotion suscitée en elle par l'évocation de la scène des Bosquets lunévillois. Mais de là à être aimé!

En la rencontrant, quelques jours auparavant, place du Carrousel, il s'était senti paralysé par la promesse faite à Mme de Bréaumont. La contrainte qu'ils s'étaient tous deux imposée pour des motifs différents avait fait peser sur leurs paroles, leurs gestes, leurs regards, une gêne qui, mal interprétée, pouvait être taxée de froideur.

Depuis lors, le fiancé de Claire Fernandot voyait se resserrer de plus en plus autour de lui les murs de l'impasse dans laquelle les événements l'avaient jeté.

Par surcroît de malchance, Claire, qui, au début de sa maladie, s'était montrée vaillante, optimiste, commençait, malgré le retour chez elle, à s'énerver de la durée de l'épreuve. Les journaux ne s'occupaient plus de sa personne; ses amies, sollicitées par d'autres occupations plus gaies, espaçaient leurs visites; fleurs et gâteries affluaient moins autour du lit de la blessée qui, lasse de souffrir et de s'ennuyer, faisait retomber sur les siens sa mauvaise humeur. Roland, par ailleurs, la décevait. Elle avait, tout d'abord, mis l'air soucieux du jeune homme sur le compte de l'inquiétude qu'il éprouvait à son sujet. Mais cette mélancolie constante ne s'accompagnait d'aucun des élans de tendresse qu'elle eût été en droit d'espérer. Il trouvait des prétextes pour ne plus venir chaque jour quai de Béthune. Un effort perçait dans ses conversations qu'elle jugeait banales dès qu'elle n'en était plus le sujet exclusif.

Elle eut peur. Si Roland allait se désintéresser d'elle, la quitter! Quelle tristesse et quel affront! Des crises de désespoir survenaient, devant lesquelles ses parents, navrés, restaient impuissants.

Son fiancé la surprit, un soir, en proie à l'une de ces crises.

— Roland, ma marraine rentre la quinzaine prochaine de la Martinique. Dire que nous serions à la veille de notre mariage sans cet accident stupide! Je ne veux pas rester ainsi. Pour vous non plus, ce n'est pas une vie. Pourquoi attendrions-nous ma guérison? On se marie parfois en pleine maladie, pour avoir le droit de soigner un être cher, de ne pas le quitter! Qu'importent la belle cérémonie, la foule, les cadeaux! J'aimais cela, mais je n'y tiens plus. L'essentiel est d'être unis. On mettrait une garde près de moi tant que je resterais ainsi étendue. Je n'encombrerais pas davantage votre vie. Dites, Roland, mon Roland, n'est-ce pas aussi votre opinion, votre désir?

Roland Gérainval, devant ce programme inattendu, n'avait pu réprimer un geste instinctif de défense, de recul. Quoi? Elle imaginait possible, normale, cette union qui le lierait irrévocablement à une infirme?

Pris dans le fatal engrenage qui l'arrachait à son dernier espoir, il jugeait, de nouveau, impossible le sacrifice et mesurait sa faiblesse au choc qui ébranlait soudain son cerveau.

Son silence, son regard halluciné instruisirent Claire. Elle détourna les yeux, cacha sa tête dans ses mains et sanglota.

— Ah! que je suis malheureuse! Vous ne m'aimez plus.

— Claire, articula-t-il enfin, en dénouant les doigts crispés de la jeune fille, je vous supplie de ne pas songer à cela pour l'instant. Ce serait déraisonnable, dangereux. Votre unique préoccupation doit être de guérir.

— Mais si je ne guéris pas?

Il réussit à l'apaiser, grâce à un optimisme feint et en lui promettant de revenir chaque jour.

Le lendemain, M. Fernandot, à qui, sans doute, Claire avait confié son désir, prit à part Roland. Il semblait, certes, un peu gêné, mais le bonheur de sa fille primait si bien, chez lui, toute autre considération qu'il ne mesurait pas l'énormité de sa démarche.

— Mon cher ami, risqua-t-il, je conçois que cette situation qui s'éternise vous paraisse pénible à supporter. Claire n'a peut-être pas une mauvaise idée en souhaitant une solution qui... que... enfin, qui lui serait salutaire. Je tiens à vous dire que si le mariage projeté s'accomplissait en de telles conditions, et étant donné les charges que créerait, dans votre intérieur, l'état de santé de la maîtresse de maison, nous serions, ma femme et moi, tout disposés à augmenter la dot.

Roland recula, comme s'il eût été cinglé par un coup de cravache. Cet homme, à son tour, le croyait donc capable d'accepter pour de l'argent une telle situation?

— Monsieur, fit-il, je me vois obligé de vous dire tout net qu'il me semble inadmissible d'envisager un marriage en ce moment. Vous devez le comprendre; je compte sur vous pour le faire admettre par Mlle Claire.

Le ton sec de la phrase, ce "Mlle Claire", substitué au prénom seul, avertirent M. Fernandot de ne pas insister. Il se le tint pour dit et redoubla d'empressement dans l'au revoir cordial et paternel qu'il adressa au jeune homme.

Mais celui-ci, rentré chez lui, passa la nuit à se demander où était son devoir et si son propre égoïsme ne l'avait pas rendu lâche. Il crut bien faire, dès le jour suivant, en consultant le médecin qui soignait Claire, sur l'opportunité d'un mariage immédiat. Le praticien le lui déconseilla, en ajoutant que la science n'avait peut-être pas dit son dernier mot. Si les piqûres expérimentées depuis quinze jours ne donnaient aucun résultat, il resterait à tenter une thérapeutique nouvelle par le radium et l'électricité combinés, dont certains médecins de Suisse et de Belgique détenaient le monopole et se disaient satisfaits.

— Attendez encore, monsieur, conclut le médecin, pour sa part plutôt pessimiste. N'engagez pas l'avenir. Mais soutenez moralement cette jeune fille à qui votre tendresse fait du bien; c'est un beau rôle à remplir et je vous en juge capable.

A quel prix Roland arrivait-il à mériter cet éloge? Le mensonge de son attitude lui coûtait chaque jour davantage. Loyalement, il s'efforçait de chasser de sa pensée le souvenir de Nancy et la vision de ce qu'eût pu être sa destinée sans l'erreur de cette rencontre avec Claire.

M. Pradet-Rivière, mis enfin au courant de la situation de son filleul, eut l'idée de le dépayser pendant quelque temps, sous le prétexte de surveiller la création d'une succursale de leur maison à Lyon.

Pendant ce temps, Nancy, non moins raisonnable que son ami lointain, continuait à se plonger dans le travail. Mais cette attention soutenue qui restreignait ses sorties, autant que l'effort constant de sa volonté altérèrent sa santé. Son teint perdait les jolies roses qu'aimait y voir fleurir le colonel Printemps. Le vieil ami donna l'alarme et Mme de Bréaumont força sa fille à s'aérer, à se distraire un peu.

C'est ainsi que Nancy songea un après-midi à rendre la visite promise à son amie Madeleine Guilvain, au jardin d'enfants.

Elle trouva la nurse bénévole au milieu d'un essaim de bébés, blonds et bruns, amusants dans leurs petits tabliers, bleus pour les garçons, roses pour les filles, et groupés selon les âges, les uns dans leur lit blanc nanti de la petite table de toilette individuelle; d'autres assis par terre au centre de parcs à jeux; les plus grands, enfin, bataillon juvénile, en train d'ânonner les lettres de l'alphabet et d'entremêler leur travail de chants entonnés en chœur.

Comme une poule au milieu de ses poussins, Madeleine allait, venait, alerte, souriante, joyeuse, veillant à tout, connaissant tous ces bambins, les aimant. Quand elle eut fait à Nancy, en détail, les honneurs de son domaine peuplé de fleurs vivantes, Madeleine ajouta en riant:

— Maintenant que tu sais ce qu'est l'œuvre utile et charmante des jardins d'enfants, j'espère que tu nous feras de la propagande. On en crée un peu partout: les zélatrices dévouées sont les bienvenues. Tant de jeunes filles oisives, clientes des dancings et autres lieux malsains, trouveraient chez nous une vie utile et bienfaisante!

"Mais, à propos d'occupation, ma chérie, je ne dois pas oublier de te parler d'une demande qui m'a été faite récemment par une de nos anciennes compagnes de pension, Denise Lordoy. Elle est aujourd'hui religieuse et son ordre, exilé, celui des sœurs de la Sainte-Famille, s'est établi en Belgique, près de Dinant-sur-Meuse. Ces dames tiennent là une clinique réputée pour femmes malades et infirmes. C'est une maison peuplée surtout d'étrangères riches, car le prix de la pension est très élevé. Or, la congrégation cherche en ce moment une jeune fille française, capable de s'intéresser à ces malades, de leur tenir compagnie, de leur parler français en les instruisant quelque peu des beautés de notre langue et de notre littérature. Autant que possible, elle devrait connaître aussi la musique, la peinture et l'anglais; elle serait au pair, mais avec l'avantage de pouvoir donner des leçons particulières bien rétribuées. Cette clinique, admirablement située, procure les éléments d'une cure d'air. Sœur Marthe, notre amie, assure qu'on n'y admet aucune contagieuse. Il s'agit surtout de malades de la moelle épinière. Ne connaîtrais-tu pas, dans tes relations, une jeune fille remplissant ces conditions, et à qui cette offre rendrait service?

Nancy, attentive, avait écouté son amie avec un croissant intérêt. Elle réfléchit quelques instants et répondit:

— Je crois que j'ai ton homme, ou plûtôt ta jeune fille, si l'on veut bien l'accepter, et c'est moi.

— Toi!

Madeleine Guilvain n'osa, étant discrète, formuler l'impression de surprise que lui causait cette proposition inattendue. Nancy de Bréaumont, qui n'avait jamais quitté sa mère et dont elle supposait la situation de fortune enviable, s'en aller seule, au pair, pour être à la fois, auprès de malades étrangères, professeur et un peu demoiselle de compagnie! Certes cette candidature l'étonnait.

Nancy, qui se rendait compte de ces pensées, sourit et dit simplement:

— J'ai un très grand besoin de changer d'air et de m'évader un peu, un très grand désir aussi d'être utile. Et puisque je crois répondre aux desiderata exprimés par les religieuses en question, j'espère que ma mère m'autorisera à faire ce voyage, car, tu comprends, elle va être aussi surprise que toi... Je t'écrirai ou te reverrai dès que je sera fixée.

— Eh bien, c'est entendu, ma petite Nancy, je t'approuve de vouloir conquérir un peu d'indépendance au profit du bien d'autrui. Si Mme de Bréaumont consent à te laisser partir, j'en serai heureuse pour toi et pour les malades du couvent de Dinant. Denise, c'est-à-dire sœur Marthe, va être ravie de te voir arriver.

Le soir même, Nancy, devant le colonel qui dînait rue du Pré-aux-Clercs, fit part à sa mère de son projet. Bien entendu, Mme de Bréaumont, déconcertée, craintive, fit d'abord mille objections auxquelles la jeune fille, avec une respectueuse fermeté et beaucoup de logique, sut répondre victorieusement.

Le colonel, malgré son regret de voir s'éloigner son rayon de soleil, jugea que l'idée n'était pas mauvaise.

— Que dira ta tante? s'écria enfin Mme de Bréaumont.

— Elle ne peut s'offusquer de me voir prendre quelques mois de repos dans un couvent où une ancienne compagne de pension est religieuse. Qu'a-t-elle besoin d'en savoir plus long? Maman, je vous en prie, ne me refusez pas cette grâce, je

The CLIFF

ET SES COTTAGES

North Scituate Beach

● P. O. MINOT (MASS.) ●

25 MILLES DE BOSTON ET CAP COD

•

Situé sur une merveilleuse plage de fin sable blanc de deux milles de long.

GOLF - NATATION - EQUITATION
MUSIQUE - DANSE

•

Propriété et direction de Herbert S. Summers, également du Charlesgate — Boston, Mass.

$85.

"Voyage de 16 jours (tous frais compris) départ de Montréal en autobus: 6 juillet et 3 août, pour Burlington, Lac Champlain, New-York, Boston, 7 jours à Cliff, retour à Montréal par voie des Montagnes Blanches et Vertes. Pour tous renseignements, s'adresser à: Economical Tours Inc., (PLateau 9613) 1409, rue Peel, Montréal."

vous assure que cela me fera tant de bien!

Cette raison prima toute autre dans le cœur de Mme de Bréaumont. Elle devinait le principal motif qui poussait Nancy à s'éloigner et en approuvait la sagesse. Mettrait-elle un obstacle à la courageuse résolution de son enfant? Non. Et d'autant mieux qu'à côté du dérivatif procuré par le travail et le changement de milieu, Nancy trouverait en Belgique des soins maternels et un air pur dont elle avait présentement besoin.

Elle donna donc son consentement et, quelques jours plus tard, après un échange de lettres avec Madeleine Guilvain et sœur Marthe, la jeune voyageuse put faire sa malle et prendre le train pour la Belgique.

TROISIEME PARTIE

I

La maison des fleurs

LA *Maison des Fleurs*, clinique de radiothérapie tenue par les sœurs de la Sainte-Famille, est située dans l'une des régions les plus pittoresques de la Belgique, tout près de Dinant-sur-Meuse.

Sur la colline rocheuse qui sert de socle aux villes riveraines, elle allonge ses clairs bâtiments percés de larges baies, au milieu d'un parc dont les futaies la protègent contre les vents du nord et de l'est.

A cet emplacement, s'élevait autrefois une maison d'origine féodale que les guerres et les intempéries avaient fini par réduire à l'état de ruines. On n'a gardé de ces vestiges qu'une tour à ogives qui s'avance en éperon au-dessus de la rivière et une aile Renaissance servant aujourd'hui de chapelle à l'établissement. Un médecin belge a fait aménager cette maison avec tout le confort désirable afin de traiter les femmes atteintes d'affections de la moelle épinière et des vertèbres. Les méthodes qu'il emploie sont coûteuses. La clientèle de la *Maison des Fleurs* se compose donc de malades fortunées appartenant, pour la plupart, ainsi que Madeleine Guilvain l'avait dit à Nancy de Bréaumont, aux pays à change élevé.

Lorsque la jeune Parisienne y arriva après un voyage assez long, mais effectué sans encombre, elle fut séduite par l'attrait du paysage et la calme atmosphère de la vaste demeure.

Le salon, meublé dans un style moderne de bon goût et égayé par des plantes vertes, était doublé d'une longue galerie vitrée exposée au midi et dans laquelle on glissait les lits-voiturettes des malades. Sur la porte de chacune des chambres occupant les côtés latéraux du vaste quadrilatère était peint un bouquet de fleurs. Il y avait ainsi la chambre des roses, celle des lilas, des tulipes, des myosotis, et leur habitante portait au corsage un menu bouquet des mêmes fleurs. Cette coutume poétique plaisait aux malades, les réconfortait dès l'arrivée.

D'autres sourires se faisaient messagers de paix et semeurs d'espoir, ceux des religieuses glissant, douces, sereines, le long des couloirs, en leur robe immaculée sur laquelle tranchait seul un scapulaire bleu portant la triple effigie de la Sainte-Famille.

Sœur Marthe avait accueilli sur le perron la voyageuse que l'auto du couvent était allée attendre en gare de Dinant. Elle la présenta à la communauté et aux malades. On fit fête à la jeune fille qui incarnait en sa grâce juvénile le prestige de la Parisienne. N'apportait-elle pas aussi la promesse d'heures agréables qui rompraient la monotonie de ces existences claustrées et douloureuses? La curiosité fit vite place à la sympathie. Nancy ne déçut pas celles qui l'attendaient.

La jeune fille eut pour son compte quelque mal à fixer dans sa mémoire les traits et les noms étrangers de la vingtaine de pensionnaires dont on lui fit faire la connaissance. Il y avait là des femmes de tous âges, mais surtout des jeunes filles et des jeunes femmes. Elles représentaient presque toutes les nations de l'Europe.

Apitoyée par le sort de ces "allongées", Nancy leur fit, sans distinction de race, le don spontané de son amitié fraternelle, prête à leur rendre service et à égayer par sa saine jeunesse l'ombre de leurs jours. Les petits bouquets, épinglés sur l'épaule ou la poitrine, l'aidèrent à identifier les titulaires des chambres. Au fil des jours, elle apprit à mieux connaître celles-ci, elle étudia leur caractère, leurs goûts afin de mieux répondre à ce qu'on attendait d'elle. Un attrait plus vif, qu'elle se gardait de trop marquer, l'attira vers les plus jeunes et les plus atteintes. Elle s'attendrit ainsi davantage sur deux jeunes inséparables de dix-sept ans, une Irlandaise, Maud Berckins, et une Ecossaise, Mary Mac Nolet.

Nancy s'attacha de même à une Norvégienne aux cheveux d'or pâle, Sigrid Arnolden, qui avait trente ans mais dont les yeux couleur de ciel étaient si jeunes en dépit du mal qui la consumait. Une dame italienne, la signora Delleco, mère de trois petits enfants laissés à Rome, l'émut beaucoup aussi, car la peine était profonde de cette jeune mère séparée des *bambini* qu'elle adorait et dont elle parlait sans cesse.

Mais une particulière sympathie la fit surtout se lier avec une jeune fille belge, Maria Remians. Presque guérie des suites d'une chute qui avait provoqué une lésion des vertèbres du cou, Mlle Remians circulait librement dans la maison où une de ses parentes était religieuse. Mieux que sœur Marthe, toujours occupée, Maria Remians mit Nancy au courant des habitudes de la maison et des besoins de chaque malade.

Les journées furent bientôt très remplies. En dehors de la conversation générale et de l'heure de lecture à haute voix, elle avait, tout de suite, trouvé des élèves; aux unes, elle enseignait la prononciation et la grammaire françaises; à d'autres, plus avancées dans l'étude de notre langue, elle en révélait les finesses et les particularités. On parlait de littérature et d'histoire. On récitait des vers classiques et modernes, on faisait des dictées. Trois ou quatre malades, pouvant rester assises sur leur lit, se faisaient donner des leçons de peinture. Mary l'Ecossaise avait le don de la caricature et l'amusait par ses croquis parfois satiriques.

Nancy ayant un soir jeté sur ses épaules une écharpe de crêpe de Chine blanc sur laquelle elle avait peint une guirlande de volubilis mauves, plusieurs malades jugèrent l'objet si joli qu'elles voulurent posséder des écharpes semblables, enjolivées des fleurs de leurs chambres respectives.

Plusieurs commandes largement rétribuées furent faites à la jeune fille.

Le labeur était, toutefois, coupé d'agréables trêves; Nancy usa du piano du salon pour le plus vif plaisir de l'auditoire. Maria Remians, qui était excellente musicienne et enthousiaste de Grétry, de Gossec, de César Franck, grands maîtres de la musique belge, lui en fit mieux apprécier le génie.

Ensemble, elles sortaient pour se promener dans les environs très pittoresques. Elles allèrent faire des emplettes à Dinant. Ce petit Eden qui avait déjà tant souffert, au cours des siècles, des invasions ennemies, a été de nouveau ravagé par les Allemands au début de la dernière guerre. Il a fallu rebâtir la ville presque tout entière.

Maria Remians, une fois terminées les courses de la journée, lui offrit un souvenir de leur promenade, un de ces petits vases en cuivre repoussé qui représentent l'art local et qu'on désigne, d'ailleurs, sous le nom de *dinanderies*. Puis les jeunes filles allèrent goûter afin d'apprécier les célèbres *couques* de Dinant, pâtisserie locale au goût de pain d'épice.

Une autre fois, les deux amies accompagnèrent une sœur tourière chargée de quelques emplettes à Namur.

Le trajet ravit Nancy. Le chemin de fer suit les méandres de la Meuse, à travers un paysage accidenté où alternent les champs, les bois, les bruyères, les hauts rochers tapissés de végétations parmi lesquelles surgissent tour à tour ruines féodales, châteaux modernes, fermes et usines.

Maria Remians emmena sa compagne vers la citadelle.

Campée sur le sommet d'une colline dite la Montagne de Champeau, cette citadelle occupe une situation exceptionnelle. La Meuse aux ondes bleues nuancées de touches glauques, venant du sud, fait au pied de l'éminence un brusque coude afin de remonter vers le nord pour entrer en Hollande. La Sambre, de son côté, surgissant de l'ouest, jette à cet endroit dans la Meuse son ruban sinueux de rouille. Cet y grec mouvant aux reflets bigarrés fleurit l'espace d'une gerbe de clarté.

La Sambre et la Meuse!

Une pensée s'empara aussitôt de l'esprit de Nancy.

La vue de ces deux cours d'eau, le fleuve et la rivière se rejoignant pour se fondre en une seule coulée plus large et plus nuancée, suscita en son esprit l'image de l'homme et de la femme rapprochés dans la vie par des lois providentielles pour s'unir dans le mariage et ne plus former qu'un seul être, suivant une route unique, cœur et pensées confondus, jusqu'au terme assigné par Dieu pour se retrouver ensuite dans l'océan de l'éternité.

Elle songea à son rêve brisé en sa fleur, à Roland, à sa fiancée et soupira. En dépit de ses occupations et du décor nouveau, elle n'oubliait rien. Mais la conscience d'avoir agi sagement et d'être utile l'apaisait, la ranimait. Rien n'use les forces vitales comme la douleur stérile. La sienne s'employait, rayonnait. Bien souvent, elle pensait à sa mère, à leur logis plein de souvenirs. C'était la première fois qu'elle s'en allait ainsi, seule. Il lui arrivait de se sentir triste dans sa blanche cellule. Les lettres de Mme de Bréaumont lui causaient une vraie joie, lui tenaient compagnie. Elle les relisait chaque jour, les baisait pieusement. Il lui eût été doux d'y trouver des nouvelles de Roland Gérainval. Mais, sur ce chapitre, la chère conseillère restait muette. Et Nancy n'osait point questionner. Elle écrivait, de son côté, de longues pages, narrait ses impressions, décrivait les compagnes de sa nouvelle existence. Elle gardait un ton enjoué, donnait d'excellentes nouvelles de sa santé et avouait que, toute question de snobisme à part, le séjour à l'étranger a du bon. On y apprend à ne pas vivre sur son propre fonds, à pénétrer l'esprit des autres races, à profiter de leurs trouvailles. La pensée ainsi s'enrichit, les conceptions s'élargissent, l'expérience accroît son butin.

Ces épîtres satisfaisaient Mme de Bréaumont et l'aidaient de son côté à supporter le vide causé par l'absence de Nancy. Pourvu que la chère petite fût bien, le reste importait peu. C'était bien là le raisonnement d'une mère.

Pourtant, Nancy ne devait pas jouir longtemps de cette quasi-sérénité. Dans la claire *Maison des Fleurs*, une ombre inattendue allait surgir pour la rejeter vers la souffrance et exiger d'elle un nouveau déploiement de courage.

L'IMPASSE

II

Une nouvelle pensionnaire

IL y avait environ un mois que Mlle de Bréaumont séjournait à la clinique lorsque sœur Marthe, un soir après le souper, lui annonça:

— Réjouissez-vous, Nancy, nous allons recevoir une compatriote.

— Une novice?

— Non, une malade, une jeune fille qu'un accident a rendue infirme. Les traitements essayés jusqu'ici restant sans résultats, les parents veulent tenter un séjour dans notre maison dont on leur a parlé. Le père est un banquier parisien; il s'appelle M. Fernandot.

— Fernandot! C'est Claire Fernandot!

Nancy n'eut que ce cri. Mais son émotion fut visible. Elle en pâlit.

— Vous la connaissez? Comme cela va être agréable pour vous deux.

— Non, je ne la connais pas, se hâta de répondre la jeune fille, mais j'ai entendu parler d'elle. Les journaux ont raconté son accident, une chute d'avion.

— Oui, je comprends, c'est si affreux. Eh bien! vous entrerez en relations. Elle sera aise, j'en suis sûre, de retrouver ici une Parisienne.

Rentrée dans sa chambrette, Nancy s'efforça de maîtriser l'émoi que lui causait cette perspective. D'une part, elle avait hâte de connaître la fiancée de Roland Gérainval, mais en même temps, elle redoutait de se trahir. La pensée lui vint de quitter la clinique. Mais comment serait interprété ce geste? Et que dirait Mme de Bréaumont? Ici, elle se rendait utile; en outre, elle avait la joie de pouvoir coopérer à l'édition du livre, grâce à l'argent de poche que lui procuraient ses leçons et la confection des écharpes.

Cette nuit-là, elle ne dormit guère et le lendemain, dès l'aube, elle fut debout. Ayant ouvert la fenêtre pour mieux laisser pénétrer l'air pur et la clarté matinale, elle reposa sa vue sur le décor qu'elle aimait. Le foyer, bientôt, s'élargit, sa lumière s'intensifia et, déchirant la buée d'or pâle qui l'étreignait encore, le soleil jaillit.

C'était si beau que, d'instinct, Nancy joignit les mains, se laissa glisser à genoux et, devant le spectacle qui proclamait la puissance créatrice du monde, elle fit sa prière du matin.

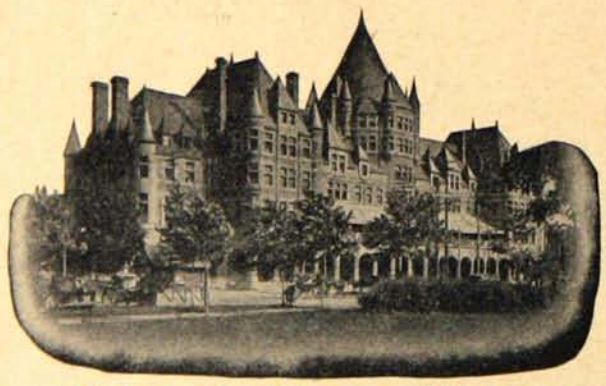
"Chaque jour, il en est ainsi, pensa-t-elle, cette fête du réveil est offerte aux hommes qui, habitués ou indifférents, ne songent même plus à l'admirer. Si elle n'avait lieu que rarement, comme les éclipses, ou même une fois l'an, les foules accouraient pour la voir. Et comme cette coupe lumineuse est symbolique! Chaque matin, de même, nous attend celle des joies et des misères quotidiennes. Quel qu'en soit le contenu, il nous faut la bénir puisque Dieu nous l'a préparée. Que me réserve l'arrivée de Claire Fernandot? Je ne sais, mais je ne dois pas me dérober à l'épreuve; si elle m'apporte une souffrance je l'accepte, je l'offre pour que *lui* du moins, puisse être heureux".

Le samedi, date à laquelle était attendue Mlle Fernandot, arriva. Vers midi, l'auto d'ambulance qui était allée la chercher à la gare s'arrêta devant le perron. Le cœur de Nancy eut un soubresaut. Si Roland, sur le désir de la malade, l'avait accompagnée! D'une fenêtre du premier étage, elle vit sortir de la voiture la civière-couchette sur laquelle une longue forme blanche était étendue; une dame, vêtue d'une pelisse de voyage et une infirmière, seules, l'accompagnaient.

Durant les trois jours qui suivirent, on n'aperçut point la nouvelle pensionnaire. Elle se disait trop fatiguée pour paraître dans la galerie. D'ailleurs, sa mère était encore auprès d'elle. Quand celle-ci fut repartie pour Paris, l'ennui, comme la faim fait le loup, sortit de sa retraite la nouvelle venue.

On plaça sa couchette roulante près de celle de Mary Mac Nolet.

Nancy put donc voir de près celle qui, depuis longtemps, hantait sa pensée. Elle s'étonna de la trouver si peu jolie. Il est vrai que la maladie avait éteint l'éclat et le rayonnement de vie qui constituaient

Quand vous venez à MONTRÉAL
Logez à

l'Hôtel Place Viger
L'Hôtel Français
dirigé par le PACIFIQUE CANADIEN
TARIF RAISONNABLE

L'IMPASSE

le plus sûr attrait de Claire Fernandot. L'amaigrissement du visage laissait saillir l'ossature, accentuait les méplats; les yeux, enfoncés dans les orbites et cernés, avaient une expression dure. Le pli amer de la bouche vieillissait la malade. Nancy ne ressentit à son égard qu'une grande pitié. Sœur Marthe vint présenter l'une à l'autre les deux jeunes Françaises.

— Mlle Nancy, réclama Maud, en l'honneur de mademoiselle et pour l'habituer, il faut nous jouer quelque chose. Mais surtout un morceau pas pleureur (elle voulait dire pas triste).

Nancy s'exécuta, joua d'abord un rondo de Gluck, puis une gavotte italienne.

— Ah! s'écria la petite Irlandaise d'un air navré, j'ai mal fait, la demoiselle a quand même du chagrin.

Nancy s'approcha aussitôt. Claire avait détourné la tête, des larmes brillaient en ses yeux caves.

— Ce n'est rien, fit-elle en se raidissant... des souvenirs.

La musique est, en effet, une suggestive évocatrice. Nancy comprit ce qui se passait en cet être désolé.

— Vous êtes musicienne, je le vois, dit-elle doucement, et vous regrettez de ne plus jouer. Quand vous serez guérie, vous retrouverez vos doigts très vite.

Claire, le regard perdu vers le piano, ne répondit rien. Elle remarqua toutefois, les jours suivants, la sympathie dont jouissait Nancy auprès des malades.

— C'est une si aimable enfant, lui confia la sœur qui s'occupait d'elle. Elle se dévoue au bien de nos pensionnaires. Tout le monde l'aime.

— Est ce une future religieuse?

— Non, du moins je ne le pense pas. Ah! nous l'accueillerions avec joie si telle était sa vocation.

La fiancée de Roland Gérainval observa aussi que, très empressée auprès de ses voisines, Mlle de Bréaumont négligeait de s'occuper d'elle. Son amour propre en fut piqué. Loin de soupçonner le vrai motif de l'attitude de Nancy, elle l'étudiait d'un regard inquisiteur qui, parfois, s'attendrissait et poursuivait la jeune fille ainsi qu'un appel éloquent. Cette Parisienne ne représentait-elle pas, à ses yeux d'exilée, tout ce qu'elle aimait et qui était si loin?

Un matin, une religieuse remit à Nancy le courrier en la priant de le distribuer à sa place parce qu'une occupation urgente l'appelait ailleurs. Parmi les lettres il y en avait deux au nom de Mlle Fernandot et, sur l'une des enveloppes, Nancy reconnut l'écriture de Roland Gérainval. Un frémissement l'agita. Ses doigts étreignirent le frêle objet, puis comme s'il les brûlait, elle courut le remettre à la destinataire et acheva très vite sa distribution. Mais ses regards, malgré elle, s'attachaient à la blessée qui, un flot de sang aux pommettes, avait rompu le cachet, et lisait avidement la missive. Celle-ci était courte. Bientôt elle la laissa retomber sur le drap, les yeux tristes, son pli d'amertume aux lèvres.

Dans la journée. elle annonça à la sœur de garde:

— Mon père viendra me voir dimanche. Je pense qu'il restera quelques jours à l'hôtel voisin.

— Vous êtes heureuse? dit la religieuse avec un bon sourire.

— Oui.

Ce oui fut jugé bien froid par celle qui, cependant, savait limiter en son cœur les élans humains.

— Vous êtes privilégiée parmi nous, remarqua une malade. Nous sommes presque toutes, ici, des étrangères au pays lointain. Et nos familles ne peuvent venir nous voir.

A mi-voix, Claire laissa tomber:

— Quand nous souffrons, que peuvent donc pour nous les meilleures affections?

Ce même soir, Nancy, au moment de la rentrée dans les chambres, s'était longuement occupée de ses amies d'outre-Manche.

Claire, demeurée la dernière dans la galerie, l'interpella:

— Est-ce parce que je suis Française que je ne vous intéresse pas, moi, mademoiselle de Bréaumont?

— Comment pouvez-vous croire cela, mademoiselle? s'écria Nancy, troublée par ce reproche. Mais elle ne sut qu'ajouter pour ne point cesser d'être franche.

— Je m'ennuie bien aussi, et je souffre plus que beaucoup d'autres. Certes, je n'ai pas besoin d'apprendre à parler français, mais parler, tout simplement, parler de ce qu'on connaît et qu'on a quitté c'est une diversion à certaines heures.

— Je viendrai causer avec vous, mademoiselle, je serais heureuse de vous faire quelque bien.

— C'est un peu, avouez-le, le devoir des privilégiés de la vie, quand ils se trouvent au milieu des... autres.

— Me pensez-vous à ce point privilégiée? Bien que jeune, j'ai eu, j'ai encore ma part de peines. Mais vous avez raison, il faut savoir oublier ses chagrins pour essayer de consoler ceux d'autrui.

— Mon lot était bon, je n'en disconviens pas, confessa Claire. Que m'en reste-t-il? Ma jeunesse, ma beauté, mes talents, tout est anéanti. Mes parents m'adorent. Mais que peuvent-ils pour moi? J'étais fiancée, heureuse d'épouser bientôt l'homme que j'aime et que j'ai choisi. Il ne consent pas à reprendre sa parole. Mais..., il n'a pas non plus le désir de s'unir à moi maintenant. Que me réserve l'avenir de ce côté? Avec les hommes, sait-on jamais?

— Tant d'autres, murmura Nancy dans un souffle, n'ont pas le droit d'épouser l'homme qu'elles aiment et qui les aime.

Ce dialogue entre celle qui savait et celle qui ignorait, était dramatique. On eût dit que Claire, tout à coup, percevait la vérité, grâce au magnétisme de la pensée ardente de Nancy. Elle leva les yeux vers la jeune fille. Leurs regards se pénétrèrent longuement.

— Ah! vous aussi? fit-elle.

Mais les épreuves d'autrui lui important peu, elle ne tenta point de faire se préciser la confidence.

— Accompagnez-moi dans ma chambre, voulez-vous, nous parlerons de Paris.

— Je regrette, mais j'ai promis à la signora Delfecco de rester près d'elle pour lui faire sa correspondance.

— Tant pis. Eh bien, alors, je vous retiens pour demain, c'est entendu, n'est-ce pas? Merci.

III

L'oiseau de passage

Le lendemain, il fallut bien obtempérer à ce désir. Nancy redoutait un aparté avec la malade. Elle avait, peu de jours auparavant, appris à sa mère l'étrange hasard qui amenait sur sa route Mlle Fernandot. Elle lui demandait en même temps si M. Gérainval donnait signe de vie à propos du livre. Ainsi, d'une part, elle craignait qu'on ne lui parlât de Roland; de l'autre, elle sollicitait des nouvelles du jeune homme. Elle prévoyait juste en pensant que Claire Fernandot aborderait la première la question délicate.

Quand Nancy pénétra dans la chambre aux hortensias qui avait été dévolue à Mlle Fernandot, elle trouva celle-ci de mauvaise humeur.

— Aucun message de chez moi, aujourd'hui, c'est inconcevable. Puis se radoucissant:

"Il est vrai que j'ai eu hier une lettre de mon père... et une de mon fiancé.

— Je crois que monsieur votre père doit bientôt venir?

— Oui, dimanche. La semaine suivante, ce sera sans doute mon fiancé.

Elle ne vit pas le mouvement brusque qui rejetait en arrière Nancy dont les doigts s'agrippèrent au dossier d'un fauteuil. En se détournant la jeune fille reçut un nouveau choc. Sur l'un des rayons de l'étagère qui faisait face au lit de la malade, elle venait d'apercevoir, dans un cadre en étain repoussé, la photographie de Roland.

— Mon fiancé, repartit Claire en s'animant, est un écrivain distingué qui deviendra certainement célèbre, il signe ses œuvres René Gariel. Peut-être en avez-vous entendu parler?

— En effet, oui, j'ai lu quelque chose de lui.

Elle fut contente que Claire ne prononçât pas le vrai nom de Roland, car alors elle eût été obligée d'avouer qu'elle le connaissait. Elle préférait taire cela.

De nouveau l'égoïsme de Mlle Fernandot l'incitait à parler surtout d'elle-même. Elle se complut à évoquer ses succès mondains, raconta les détails de son accident, puis revenant à ses amours, dépeignit son fiancé très malheureux par suite de la catastrophe qui retardait leur mariage.

— J'ai voulu, précisa Claire, lui rendre sa parole. Il n'a pas accepté. Mais cet événement l'a beaucoup attristé, modifié. Bien qu'il ne me l'ait pas montré, j'ai lu l'autre jour, dans un journal, un article de lui, impressionnant de mélancolie. C'est pourquoi je désire, coûte que coûte, le décider à nous marier malgré mon état. Ma mère prétend que c'est fou; elle a ses idées. Mon père, lui, serait de mons avis. Qu'en pensez-vous, mademoiselle? A ma place, comment agiriez-vous?

Non seulement sa pitié, mais aussi la crainte de n'être pas impartiale dans sa réponse, l'empêcha de s'écrier:

"Je ne sacrifierais pas l'avenir d'un homme en ces conditions".

Elle laissa seulement monter à ses lèvres la réflexion qui la brûlait.

— Tout dépend de la façon dont votre fiancé envisage la chose.

— La délicatesse, bien entendu, l'empêche de paraître hâter notre union. Mes parents sont riches. Son empressement pourrait être mal interprété; je sais pourtant à quel point il est désintéressé.

— Ah! oui, acquiesça ardemment Nancy, qui, ensuite, regretta cet élan susceptible de paraître suspect.

Mais son interlocutrice n'y avait point pris garde, jugeant naturel qu'on approuvât ce qu'elle disait, surtout lorsqu'il s'agissait de l'éloge de Roland. Pour rien au monde, elle n'eût voulu avouer que la tiédeur des sentiments du jeune homme la décevait, l'inquiétait. Les lettres qu'elle en recevait demeuraient banales; une gêne y planait qu'elle voulait continuer à mettre sur le compte de sa peine et de la situation fausse où ils se trouvaient.

— Est-ce drôle, reprit-elle soudain, que je vous raconte ainsi mes affaires et vous fasse l'arbitre de mon sort. Vous me plaisez, je sens qu'on peut avoir confiance en vous. J'aimerais avoir votre opinion.

— C'est bien délicat, se défendit encore Nancy. Votre sympathie me touche, mademoiselle, votre malheur m'émeut. Je voudrais... oui, je voudrais que la vie vous offrît une compensation, mais vous conseiller, dans une semblable conjoncture, non vraiment, cela m'est impossible.

Une supplication se lisait en ses yeux.

— Ah! je vois bien que vous ne m'approuvez pas, vous non plus; enfin, je vais écrire chez moi que j'ai trouvé une amie ici.

— Non, je vous en prie, ne parlez pas de moi, ne prononcez pas mon nom.

— Quelle idée! Oui, vous remplissez auprès de nous une mission de charité, incognito; c'est un vœu, peut-être. Soit, je ne vous trahirai pas. Vous serez simplement Mlle Nancy ou bien mon amie de passage.

— C'est cela, amie de passage me plaît; je ne suis ici, en effet, qu'un oiseau de passage et que la vie rappellera bientôt dans son vrai nid.

— Alors, j'espère qu'à Paris nous nous retrouverons.

En dépit de l'enthousiasme de Claire, Nancy, après cette conversation, tint à garder sa complète indépendance vis-à-vis de la malade. L'humeur fantasque de celle-ci l'y engageait d'ailleurs. On n'aimait pas Claire à la *Maison des Fleurs*. L'aigreur de son caractère perçait dans ses propos. L'orgueil et l'égoïsme ne nous font pas des amis. Elle se plaignait volontiers des unes et des autres sans comprendre que sa propre attitude provoquait celle de ses compagnes.

Le jour où vint son père, elle dénonça les taquineries réelles ou imaginaires dont elle était l'objet. Seule Nancy trouvait grâce à ses yeux bien qu'elle lui reprochât son indifférence.

M. Fernandot tint à saluer la jeune fille et à la remercier de ce qu'elle faisait pour "sa pauvre malade". Nancy, sous prétexte d'occupations, abrégea l'entretien.

— Si tu ne te trouves pas bien dans cette clinique, recommanda le banquier à sa fille avant de partir, préviens-nous très franchement. Nous viendrons te reprendre.

— Pour guérir, répondit seulement Claire, je supporterai tout.

Lorsqu'elle se retrouva seule avec Nancy, elle lui annonça joyeusement:

— Mon père m'a confirmé la visite de mon fiancé pour la semaine prochaine. Je vous ferai faire aussi sa connaissance. Il vous plaira sûrement.

"Le jour où il viendra, résolut Nancy, je ne serai pas dans la maison. Il me sera facile de trouver un prétexte pour m'éloigner".

Le hasard sembla d'abord favoriser cette sage décision. Son amie belge, Mlle Remians, devant quitter la *Maison des Fleurs* une dizaine de jours plus tard, comptait, le dimanche en question, visiter avec son frère qui viendrait la chercher, les grottes de Rochefort, site assez voisin et renommé dans le monde touristique. Elle cherchait à entraîner Nancy dans cette excursion. La jeune Parisienne hésitait jusqu'alors à accepter l'invitation, elle profiterait maintenant de cette occasion de s'évader.

Sur ces entrefaites, une lettre de Mme de Bréaumont lui parvint. Après les détails concernant sa vie quotidienne et les nouvelles données de leur cercle familial et amical, la veuve parlait du livre enfin sous presse.

"Je viens, écrivait-elle, d'en corriger les premières épreuves. M. Gérainval m'a aidée avec sa complaisance coutumière, car je n'avais aucune habitude des signes typographiques en usage. Il m'a demandé de tes nouvelles et m'a avoué qu'il sait où tu es. Je lui avais simplement confié que tu te trouvais auprès d'une amie dans un couvent belge. Dans le portrait que M. Fernandot et sa fille lui ont tracé de toi, il t'a reconnue et il bénit le hasard qui a mené Mlle Fernandot sur ta route, convaincu que la Providence a ses desseins. J'en suis sûre, moi aussi, mon enfant, et je te connais assez pour présumer que tu correspondras au désir d'en haut en continuant de faire bravement ton devoir jusqu'au sacrifice même, en t'efforçant d'être utile à cette pauvre jeune fille qui doit tant souffrir".

Les yeux de Nancy brillaient étrangement tandis qu'elle repliait la lettre de sa mère.

Le vendredi, Jean-Paul Remians, le frère de Maria, arriva. Il était descendu dans l'hôtel du bourg où séjournent d'habitude les parents des malades de la clinique. Il plut à Nancy par son visage sérieux de travailleur obstiné que détendait toutefois un sourire jeune, et par son entrain. La sollicitude qu'il témoignait à sa sœur prouvait sa bonté. Il accueillit gaiement le projet de voyage à Rochefort en compagnie de Nancy.

Ce soir-là, Mlle Fernandot était, par extraordinaire, d'une humeur charmante. La visite de son fiancé, attendu le dimanche matin, la rendait plus sociable. Pour la première fois, elle révéla à Nancy le vrai nom de Roland Gérainval. La jeune fille fut bien obligée d'avouer qu'elle connaissait le secrétaire d'une maison d'édition portant ce nom.

— Mais c'est lui, c'est Roland! Comme c'est amusant. On a raison de proclamer que le monde est petit. Je suis ravie que vous vous connaissiez déjà.

— Je n'aurai cependant pas le plaisir de voir M. Gérainval, se hâta de dire Nancy, Mlle et M. Remians m'ont conviée à faire une excursion avec eux ce jour-là et je les désobligerais en n'acceptant point.

— C'est impossible. Il faut que vous soyez là, rétorqua l'exigeante malade. Je veux que vous preniez le thé avec nous. Si, si, il faudra changer cela.

Dérobant son émoi sous un sourire contraint, Nancy invoqua, une fois de plus,

machines à coudre, vacuums, meubles, parquets. En vente partout. Bidons 1 ou 4 oz contre envoi 15 ou 30c en timbres à:
U-OIL Lachine, P. Q.

General Typewriter Service
Limited
1063, rue Bleury Tél. LA. 7595
LOUE, VEND, REPARE, ACHETE
clavigraphes de toutes marques.
Spécialité: contrat d'inspection mensuelle. Papier carbone, rubans, papeterie.

NOUS PAYONS jusqu'à $50.00 chacun pour des sous des E. U. avec tête d'indien. Nous achetons ceux de n'importe quelle année quel qu'en soit l'état. Jusqu'à $1.00 payé pour sous des E. U. avec effigie de Lincoln, et jusqu'à $150.00 pour des pièces canadiennes. Nous sommes acquéreurs de collections de timbres, médailles, livres, viel argent-papier, or, etc. Envoyez-nous 25 centins pour liste de prix illustrée et instructions. Satisfaction garantie ou argent remis. HUB Coin Shop, 159-73 Front St. Sarnia, Ont.

LES ENFANTS DANS LA CROISSANCE DEVRAIENT EN BOIRE
chaque jour
OVALTINE
ALIMENT-TONIQUE-LIQUIDE
13F

La meilleure partie du pique-nique ; ; ; ces merveilleux sandwiches que vous préparez en un instant avec le Paris-Pâté. Vous ne sauriez souhaiter rien de mieux!

42F

un prétexte pour s'échapper. Se trouvant en avance pour la leçon qu'elle avait à donner, elle entra à la chapelle afin de calmer le trouble qui s'était emparé d'elle. Mille pensées contraires l'assaillirent dans cette enceinte paisible où, sous le demi-jour bleu et or qui tombait des vitraux, les orantes, en leur stalle, priaient.

— Que faire? se demandait-elle, ce serait si doux de le voir. Je n'ai pas cherché ce rapprochement. Dieu ne le veut-il point? Mais si je reste, comment ne pas me trahir auprès d'elle, auprès de lui aussi. Il ignore, c'est vrai, que je connais ses sentiments à mon égard. Il ne sait pas non plus les miens. Alors, que pensera-t-il en apprenant que je l'ai fui. Il m'en voudra. C'est dur. Oh! agir pour le mieux. Qui peut me conseiller, me secourir?

Elle leva les yeux vers l'autel et, incapable de trouver à ce moment d'autre prière, murmura seulement:

— Mon Dieu, protégez-le dans son voyage et donnez-moi la force de faire ce que je dois.

IV

En présence

LE samedi matin, le ciel s'ouvrit large et clair comme la grande corbeille d'or et d'azur d'où s'échappe le printemps.

— Il fait un temps de joie, savez vous, mademoiselle, dit une servante à Nancy tandis que la jeune fille pénétrait dans le réfectoire.

Une journée de joie!

Nancy ne vit là qu'une des ironies de la vie. Ce samedi ne devait il pas être lourd à son cœur? Mlle Fernandot l'avait priée, la veille, de lui faire acheter des feuillages, des fleurs, pour orner sa chambre le dimanche, des provisions de gâteaux aussi, en vue du thé que Roland prendrait avec elle.

Malgré les objurgations de la malade, Nancy n'avait rien changé au programme du voyage qu'elle devait effectuer en compagnie de M. et de Mlle Remians. Oui, elle fuirait. Mais elle sentait bien que sa pensée resterait captive dans cette chambre, auprès des fiancés. Sans doute, Roland repartirait-il le soir même? Elle ne l'apercevrait donc pas.

Tandis qu'elle achevait mélancoliquement son petit déjeuner, on vint la prévenir que Mlle Fernandot souhaitait lui parler sur-le-champ.

Elle souscrivit à ce désir et trouva Claire en proie à une vive contrariété. Sa main froissait nerveusement une lettre qu'elle venait de recevoir.

— Croyez-vous que j'ai de la malchance! Ma meilleure amie qui achève un voyage en Hollande a projeté de me rendre visite au passage en revenant vers la France et m'annonce son arrivée pour demain. Elle tombe bien en même temps que mon fiancé. Trop tard pour les prévenir l'un ou l'autre. Je serai ravie de les revoir tous deux, mais ensemble, non, vraiment, c'est désagréable. Ils ne sympathisent, d'ailleurs, qu'à demi. Le frère de mon amie, un jeune avocat, souhaitait m'épouser. Il considère Roland comme un rival heureux. Il est vrai que, maintenant, soupira la jeune fille, après une pause, le parti ne vaut plus la peine d'être disputé.

Afin de la distraire de ses tristes pensées, Nancy lui rappela qu'elle partait à l'instant avec la tourière, pour Dinant d'où elle rapporterait les commissions dont elle l'avait chargée.

— Oui, et vous décorerez ma chambre, n'est-ce pas! vous avez tant de goût. Ah! comme je regrette que vous ne puissiez être là, demain, vous m'auriez été très utile.

Nancy, bien qu'elle n'eût pas le cœur à la gaîté, sourit de la réflexion. Mlle Fernandot s'entendait à mobiliser les gens.

Lorsqu'elle revint de Dinant il était près de midi. Le dîner n'ayant lieu qu'à une heure, elle aurait le temps d'organiser la décoration florale destinée à fêter celui qui allait venir pour une autre.

Elle frappa à la porte de la chambre aux hortensias et l'entr'ouvrit, tenant entre ses bras une gerbe de longs rameaux de chatons de saule aux bourgeons argentés, de thyrses blancs d'aubépine et de grappes roses de pruniers éclos sous des cieux plus propices. Elle y avait joint une botte de fraizias et des bouquets de primevères. Son visage au teint délicat émergeant de la fraîche brassée, elle semblait une fée printanière.

Une exclamation vibrante l'accueillit.

— Entrez! Entrez! Voyez la surprise, la belle surprise!

Mais, figée au sol en sa pose de déesse Flore, Nancy rougissant, pâlissant tour à tour, n'avançait pas.

Une silhouette masculine en complet gris se tenait debout près de la chaise-longue de Claire, et elle avait reconnu Roland Gérainval.

— Arrivez donc, chère mademoiselle, notre effet est manqué, mais mon fiancé ne nous en voudra pas. Je vous le présente... si l'on peut dire puisqu'il paraît que vous vous êtes déjà vus.

Nancy, dont les oreilles bourdonnaient, entendait à peine ces phrases. Elle se tourna vers Roland, incliné. Ils se saluèrent, n'osant même pas se tendre la main, cherchant à dissimuler leur émotion sous un sourire de commande.

— J'ai eu, en effet, dit Roland, l'honneur de parler à Mme et à Mlle de Bréaumont au sujet d'un livre édité par notre maison.

— Aidez-la donc, mon cher, à se débarrasser de ces fleurs qui sont là en votre honneur. Je voudrais embellir ma guitoune pour votre venue.

Sans attendre que le jeune homme vînt à elle, Nancy avait déposé sa moisson sur la table et, d'une voix blanche:

— Je vais vous laisser... Nous arrangerons cela plus tard.

— Mais non, restez, au contraire. Rendez-moi le service de disposer ces fleurs dans l'eau. Figurez-vous que les choses se sont arrangées, au sujet de la journée de demain. Mon fiancé a dû devancer d'un jour son voyage et il ne repartira que lundi soir... Il compte profiter de ce bref séjour pour étudier des échantillons géologiques du côté de Han.

Elle le fit s'asseoir près d'elle, lui prit les mains, lui posa mille questions sur ses parents, sur leurs amis, sur ses travaux.

Allant, venant, légère, émue à travers la chambre, disposant ainsi qu'on l'en avait priée, les feuillages et les fleurs dans des vases requis de toutes parts, Nancy ne pensait plus qu'à ceci:

"Il est là, je le vois, j'ai réentendu sa voix. Dieu est bon de nous permettre cette rencontre malgré la résolution que j'avais prise, pour être courageuse."

Dès que son gracieux travail fut fini, tournée vers les causeurs, elle leur fit simplement un signe de la main et s'échappa.

La surexcitation qu'elle éprouvait se trahit sur son visage. Une fois de plus ses amies de la galerie la complimentèrent sur l'éclat de son teint et celui de ses yeux.

A peine toucha-t-elle au repas qui suivit.

Peu d'instants après, dans le salon, le besoin de traduire son émoi secret la conduisit vers le piano. Son jeu frémissant atteignit un accent pathétique dont ses auditrices furent frappées et charmées. Le piano, ami discret, recevait la confidence de son âme. C'est de ces confessions, sublimisées par l'harmonie, qu'est fait le magnétisme de la musique, chaleur rayonnante jaillie du cœur de l'artiste, pour atteindre celui des foules et l'embraser.

A l'heure du thé, Claire Fernandot fit encore appeler Nancy. Remise de sa première surprise, la jeune fille put, cette fois, prendre part de la façon la plus naturelle à la conversation.

Roland Gérainval lui dit qu'il avait vu Mme de Bréaumont quelques jours auparavant. Il demeurait étonné, surtout après ce que sa fiancée lui avait raconté, de la présence de Nancy dans cette clinique et du rôle qu'elle y jouait. Pourquoi quittait-elle ainsi son foyer? Si vraiment elle tirait un profit des leçons données, des écharpes peintes, c'est que la situation de Mme de Bréaumont était plutôt gênée. Cette édition à payer devait alors leur paraître lourde. Un regret plus intense l'envahit. Ce serait si doux, en épousant la courageuse petite, d'assurer à jamais son avenir!

— Il faut absolument que vous soyez de retour à Paris, mademoiselle, au moment où paraîtra le livre. Vous aurez à voir les critiques les plus influents. Le succès dépend beaucoup d'eux.

— Jamais je n'oserai, confessa-t-elle.

Elle était si délicieuse en cette attitude de fillette candide et craintive qu'il ne pouvait détacher d'elle son regard. Il eut le sourire attendri, encourageant qui l'avait rassurée lors de leur premier entretien dans le sévère cabinet de travail de la maison Pradet-Rivière.

Claire, avec l'intuition des femmes aimantes et jalouses, pressentit-elle le danger qui planait? Elle s'agita sur sa couche étroite, déplaça son appareil, eut un gémissement de souffrance.

— C'est ennuyeux, fit-elle, vos histoires d'édition. Rol, racontez-moi quelque chose qui me distraie. Il est vrai que vous vivez en solitaire à Paris, comme moi ici. Plus tard, nous nous dédommagerons.

Le thé était fini. Nancy, après avoir donné quelques soins à la malade, s'éclipsa.

Le soir, dans le silence de sa chambrette, elle revécut les instants amers et doux de cette journée.

"Elle l'aime beaucoup, songea-t-elle, et elle guérira peut-être. Il est triste, lui, il a mauvaise mine. Avec quelle pitié, il la regarde. Et moi, quelle tendresse j'ai surprise en ses yeux, à plusieurs reprises!"

Petite épave secouée par les vagues successives des pensées, son cœur, d'un instant à l'autre, changeait d'impression et modifiait ses vœux. En vain, cette nuit-là encore, chercha-t-elle le sommeil.

De son côté, Roland Gérainval, partagé entre la pitié et l'amour, étreint par l'angoisse du lendemain, arpentait encore, à une heure tardive, le petit chemin longeant la Meuse au pied de son hôtel et d'où il apercevait le quadrilatère sombre de la *Maison des Fleurs*.

Il réentendait Claire lui dire avant qu'il ne la quittât:

— Roland, quelle douceur de vous sentir ici. Oh! si vous m'abandonniez, j'en mourrais!

Et il rejetait l'obsession pour chercher sur la façade du grand bâtiment endormi à l'abri de quelle fenêtre rêvait la petite Lorraine aux yeux candides, volontaires et mystérieux comme ceux de Jehanne la Pucelle.

V

La grotte enchantée

IL avait été convenu, pour ce dimanche, entre Nancy et Mlle Remians, que les trois excursionnistes prendraient le train vers neuf heures afin d'arriver à Rochefort une heure plus tard et de visiter les grottes avant le déjeuner, ou plutôt le dîner, ainsi qu'on désigne en Belgique le repas méridien.

Nancy ne comptait pas voir Claire Fernandot avant de partir. Mais comme elle sortait de la chapelle, venant d'assister à une messe matinale, on lui remit un pli qui émanait de la chambre aux hortensias. Dans le style impératif qui lui était coutumier, Mlle Fernandot écrivait:

"Je désire absolument vous voir avant votre départ, c'est urgent".

— Elle veut encore me supplier, sans doute, de renoncer à mon excursion, dit la jeune fille. Tout sera inutile.

Dès qu'elle pénétra chez la malade:

— Venez vite, lui dit celle-ci. J'ai une idée excellente, qui va tout concilier. Vous allez toujours à Rochefort avec les Remians, n'est-ce pas?

— Oui, nous partons dans un quart d'heure pour la gare.

L'IMPASSE

— Parfait. Vous y trouverez M. Gérainval et vous l'emmènerez avec vous.

Et comme Nancy, interloquée, la dévisageait sans répondre, croyant avoir mal compris.

— Cela vous contrarie. Mon Dieu! que les gens sont donc égoïstes! Après tout, votre intimité avec ces Belges n'est pas si étroite qu'on puisse craindre d'être indiscret en la troublant.

— Mais non, mademoiselle... ne croyez pas... je vous assure, cela ne me contrarie pas... au contraire. J'ai été surprise, voilà tout. J'ai cru avoir mal entendu, car enfin vous vous privez de votre fiancé toute une journée.

— Demi-privation, puisque mon amie Janine arrive et que leur rencontre nuit au plaisir de chacun de nous trois. Si M. Gérainval reste ici trois jours, c'est qu'il comptait employer la journée de demain lundi, à la visite des grottes de Han-sur-Lesse, afin de les connaître de visu et d'en rapporter des photos, car sa maison doit publier un livre illustré sur ce sujet. Or, on m'a dit que Han et Rochefort sont identiques quant à la nature du sol. Il fera donc son voyage d'étude aujourd'hui, en allant avec vous trois à Rochefort. M. Remians le guidera. Et, demain, mon amie étant repartie, je l'aurai à moi seule. Tout le monde sera satisfait. N'approuvez-vous pas mon projet?

— Oh! si. M. Gérainval est-il prévenu? Il accepte?

— Dès potron-minet je lui ai fait porter un mot par le jardinier. Il m'a répondu: "Idée merveilleuse. J'y souscris avec empressement."

C'est ainsi qu'un quart d'heure plus tard, Nancy, qu'une petite fièvre délicieuse animait, se retrouva dans la gare en présence de Roland. Elle avait mis ses amis belges au courant du désir de Mlle Fernandot. Les jeunes gens, affables par nature, firent le meilleur accueil au Parisien. Sous les banales paroles de politesse qu'échangèrent Roland et Nancy, un psychologue averti eut seul, peut-être, découvert leur émoi réciproque. Dans le wagon, ils durent tous deux faire un effort pour s'intéresser aux détails du parcours dont Jean-Paul Remians leur signalait les côtés pittoresques.

Les plaines aux ondulations accidentées s'étendaient loin sous le ciel dégagé où des trouées bleues formaient de petits lacs. Une aile d'oiseau y traçait le fuyant contour d'une barque. Les collines s'appuyaient mollement à l'horizon; par endroits, leurs assises rocheuses, taillées en escaliers et revêtues de végétations frustes, apparaissaient plus abruptes et plus sombres. Une ruine médiévale, une chapelle solitaire, ou une simple hutte de berger, y campaient sur l'infini leurs silhouettes chétives. Dans le creux des vallées, villages et hameaux groupaient leurs habitations rustiques.

— C'est ravissant, murmura Nancy, dont les yeux, illuminés par la joie intérieure, prêtaient au décor plus de charme encore qu'il n'en possédait.

— Un chemin de féerie, savez-vous, chère, dit en riant Maria Remians, car nous entrons dans la zone des palais tour à tour paradisiaques et infernaux que des poètes de chez nous ont chantés.

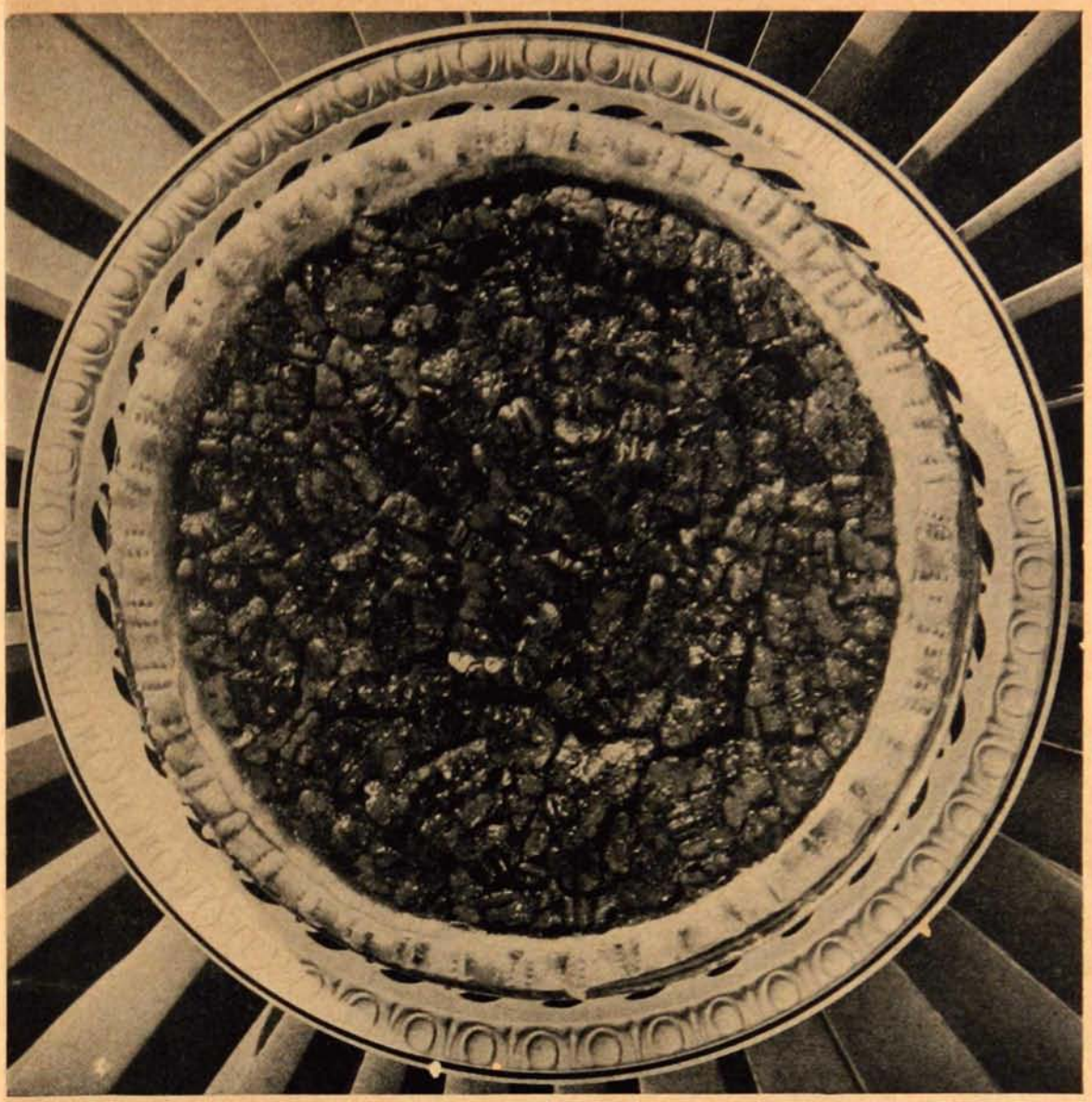
— Un chemin de féerie, c'est bien dit, approuva gravement Roland en se tournant vers sa jeune voisine.

Il interrogeait furtivement le visage à la fois extasié et secret comme pour y découvrir l'intime pensée qu'il eût souhaité connaître. Elle paraissait contente d'être là. Mais sa présence, à lui, était-elle la cause de cette joie? Ne devinerait-elle pas l'intraduisible *alleluia* dont son cœur, à lui, débordait, devant la journée offerte, et qu'il était si loin d'avoir osé espérer.

Elle avait, ce matin, l'aspect d'une grande fillette dans son manteau de ciré fourré de lainage, son petit chauffeur comme elle l'appelait. Un étroit chapeau, laissant retomber sur les tempes des boucles couleur d'acajou que le soleil pailletait, d'or, encadrait l'ovale harmonieux de ses joues à l'épiderme duveté comme celui d'une pêche.

La petite gare de Rochefort est blottie au pied du plateau rocheux qui porte la ville et sous lequel s'étendent les grottes.

(*Suite à la page* 34)

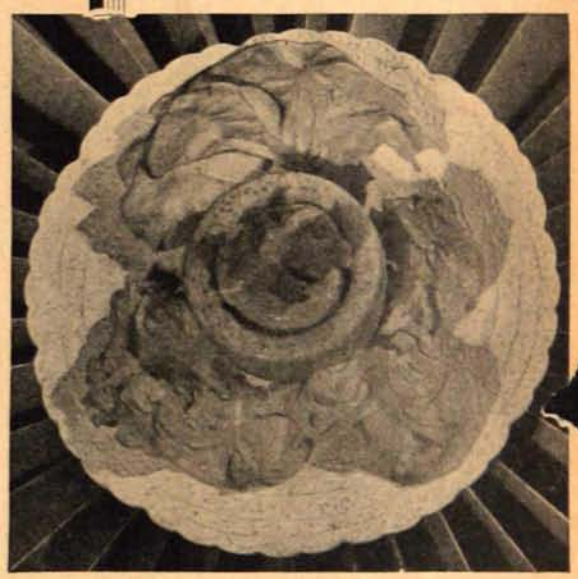


Appétissantes

Recettes

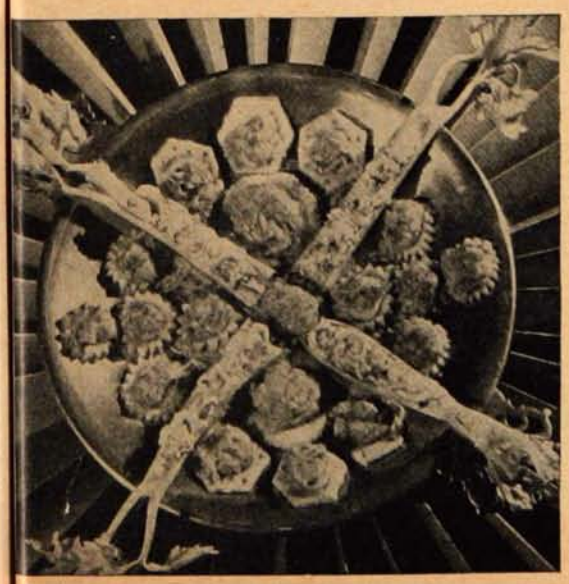
à Ajouter aux

Mets Favoris



TROIS APPERITIFS.— 1° Défaire en crème quatre cuillérées à table de Roquefort, quatre cuillérées à table de beurre, deux cuillérées à thé de sauce worcestershire et une pointe de tabasco ou de cayenne. Si le fromage est sec, l'amollir avec un peu de crème. Cette quantité est suffisante pour étendre entre deux douzaines de craquelins. 2° Faire un mélange d'India Relish et de mayonnaise et étendre légèrement sur des rondelles de carottes crues dont le bord est découpé en pointes. 3° Farcir les branches tendres des cœurs de céleri avec quatre cuillérées à table de crème fouettée, assaisonnée de sel, de cayenne, mélangée à deux cuillérées à table de noix du Brésil finement hachées.

GATEAUX DE CRABE.— Faire mijoter une cuillérée à table d'oignons émincés dans deux cuillérées à table de beurre. Ajouter trois-quarts de tasse de miettes de pain humectées d'un œuf légèrement battu et d'un quart de tasse de lait. Amalgamer ce mélange avec une tasse de viande de crabe ou une quantité équivalente de crabe en conserves. Ajouter un quart de tasse de moutarde sèche, une cuillérée à table de persil haché, du sel et du poivre au goût. Mouler en forme de gâteaux, saupoudrer de farine et faire frire.



CITROUILLE EN SURPRISE.— Laver, enlever l'écorce, et couper en dés assez de citrouille jaune (de forme courbe) pour remplir six tasses. Mettez dans un plat creux allant au four avec deux tasses de tomates coupées en morceaux, une demi-tasse de fromage râpé, une cuillérée à table de tapioca, une demi-cuillérée à table de beurre, du sel et du poivre au goût. Bien mélanger avec une fourchette. Faire cuire à four modéré (350° F.) environ une heure ou jusqu'à ce que la citrouille soit tendre, en brassant une ou deux fois durant la cuisson. Au moment de servir, saupoudrer de fromage râpé et passer au four pour faire dorer.

ENTREE POUR LUNCH OU SOUPER.— Trancher et faire frire quatre ou cinq tomates de moyenne grosseur et disposer les tranches autour du plat de service. Laisser dans la poèle quatre ou cinq tranches de tomates frites, ajouter deux cuillérées à table de shortening et deux cuillérées à table de farine. Bien incorporer aux tomates. Ajouter une tasse de lait évaporé dilué dans une tasse d'eau, sel et poivre au goût, et laisser cuire jusqu'à l'épaississement d'une crème. Y verser une tasse de fromage coupé en petits morceaux et brasser jusqu'à ce que le fromage soit fondu. D'autre part faire bouillir un paquet de macaroni dans de l'eau salée; quand il est bien tendre le verser au milieu de la couronne de tranches de tomates, couvrir de la sauce et servir.

SALADE RAFRAICHISSANTE.— Faire cuire une boîte de tomates en conserserves, un oignon émincé, une branche de céleri, une branche de persil, deux ou trois clous de girofle, un soupçon de tous épices et une pointe de tabasco jusqu'à évaporation de l'eau. Passer au tamis. Il doit rester une tasse de purée épaisse. Ajouter une demi-cuillérée à thé de sel, une demi-cuillérée à thé de paprika et laisser reposer jusqu'à refroidissement. Y incorporer alors une tasse de crème fouettée; verser dans des moules individuels et mettre dans la glacière. Quand la salade est glacée, servir sur des feuilles de laitue avec mayonnaise et les petites feuilles du cœur de la laitue.

GATEAU A L'ORANGE ET AUX NOIX.— Mélanger: une tasse de sirop de blé d'Inde blanc, quatre cuillérées à table de beurre fondu, quatre cuillérées à table de sucre, une tasse de noix, une demi-cuillérée à thé de sel, une cuillérée à table de jus d'orange et une cuillérée à table de zeste d'orange râpé; ajouter trois œufs légèrement battus et verser dans une abaisse. Faire cuire à four modéré 350° F. environ cinquante minutes.

Courtoisie du "Delineator"

NOS MOTS CROISES

Nous recevrons les solutions écrites sur le carelage publié ci-dessous, jusqu'au samedi, 24 août, à midi. Les solutions exactes seront tirées au sort et nous accorderons trois (3) prix d'un dollar ($1.00) chacun, aux trois premières solutions favorisées par le sort.

Les gagnants du douzième concours

Solution du problème No 12

C	A	S	T	R	A	M	E	T	A	T	I	O	N	
I			R	E	P	O	U	S	S	E			O	
R		D	A	S	Y	U	R	E		T	E		N	
C	R	A	M	E	R		I	T	E		R	O	C	
O		N	O	C	E		P	S	O	R	E		O	
N	E	A	N	T		R	E	E	L		B	A	N	
V	U		T	I	R	E			E	T	E	U	F	
O		D	A	O	U	L	A	S		O		D	O	
L		E	N	N	E	A	D	E		L	I	E	R	
U	N		E		L	I	M	I	T	E	S		M	
T	O	N		A	L	S	I	N	E		B	A	I	
I		A	S	B	E	S	T	E		F	A		S	
O			A	A		E			S	I			T	
N	E	M	A	T	H	E	L	M	I	N	T	H	E	

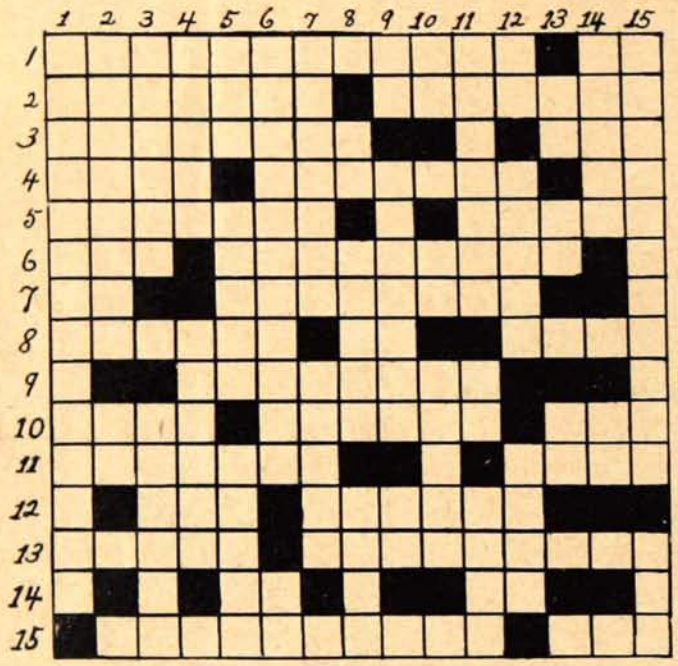
Mlle Louise Porcheron,
6759, avenue de Gaspé, Montréal, P.Q.

Mlle Yvette Morin
Saint-Lin, P. Q.

M. Jean-Louis Lachance,
285—3ème avenue, Québec, P. Q.

—A DETACHER—

PROBLEME No 13



Nom .....

Adresse .....

—A DETACHER—

HORIZONTALEMENT

1. Faculté de se mouvoir. — Préfixe.
2. Qu'on n'attendait pas. — Genre de plantes comprenant de petites herbes aquatiques des régions tempérées.
3. Tiédeur. — Juridiction.
4. Ville d'Espagne. — Sorte d'échelle à un seul montant. — Mot d'enfant.
5. Partie creuse de la salière, où l'on met le sel. — Morceau de parchemin coupé en long et destiné à attacher des papiers.
6. Au sud-est de Valence. — Nom vulgaire du muguet.
7. Terminaison. — Phénomène qui se produit à l'embouchure de certains fleuves, par la résistance qu'ils présentent à l'arrivée du flot.
8. Poésie dont les vers, les fragments sont empruntés à différents auteurs. — Deux consonnes. — Personne qui imite les actes ou les paroles de quelqu'un.
9. Au figuré, démarche, tournure de quelqu'un.
10. Nom donné aux religieux persans. — Statuaire français (1826-1905). — Jésuite cardinal et savant italien, (1782-1854).
11. Remplacer par du vin de même provenance celui qui a diminué dans un tonneau. — Nom vulgaire du panaris sous-épidermique.
12. Fabriquée avec du malt peu torréfié. — Peine pécuniaire.
13. Cheval qui prend part aux courses plates. — Ensemble des sons qui conviennent le mieux à une voix.
14. Conjonction. — Lettre grecque.
15. Petite tache brune, qui se trouve sur l'écorce des arbres. — Sorte de nain jaune.

VERTICALEMENT

1. Se dit d'un serment qui, déféré par l'une des parties à l'autre, en l'absence d'autres preuves, a pour effet de terminer un procès.
2. Qui exerce réellement une charge. — Adverbe.
3. Mot qui lie l'attribut au sujet. — Moine irlandais, patron des jardiniers.
4. Dit son avis sur un sujet en délibération. — Ecorce de la tige du chanvre.
5. Mot anglais signifiant au milieu de: — Sorte de balai. — Petit loir gris.
6. Divination par les songes. — D'un verbe gai.
7. Maladie infectueuse. — Diplomate français (1537-1604).
8. Préposition. — Ville de Belgique. — Pur.
9. Article. — Fourrure à poil ondulé. — Prép.
10. Pron personnel. — Terminaison. — Bagatelles.
11. Langue. — Pron. personnel. — Objecter.
12. Conjonction. — Charrue sans oreilles. — Opposition.
13. Sur lequel on pose des lampions aux jours d'illuminations. — Terminaison. — Note de musique.
14. Arbre dont l'espèce type produit la pomme cannelle. — Préfixe.
15. Partie de l'histoire naturelle qui traite des formes exceptionnelles. — Se produit par une dyne sur une longueur d'un centimètre.

(La solution de ce problème et les noms des gagnants seront publiés dans **La Revue Moderne** de septembre.)

(*Suite de la page* 32)

Au sommet de l'escalier qu'ils grimpèrent allégrement, les voyageurs aperçurent un hôtel d'aspect avenant sur la muraille duquel était peinte une grande étoile.

— Nous déjeunerons ici, dit M. Remians, on y est bien. Je vais en passant retenir nos places.

Les quatre amis se joignirent, non loin de là, à un groupe de touristes qui, arrivés par le train ou par autos, se tenaient devant la grille d'entrée des grottes.

Dans le couloir rocheux qui s'ouvre dès le seuil franchi, l'atmosphère humide du sous-sol saisit les visiteurs. Nancy, sur le conseil de M. Remians, resserra autour de son cou le col de son manteau imperméable. Mlle Remians s'enveloppa d'un plaid.

Dans la demi-obscurité, Roland ne perdait pas de vue la silhouette agile qui, à la suite du guide, montait ou descendait les degrés taillés dans le roc, escaladait un raidillon, franchissait d'un saut un obstacle comme si elle eût, toute sa vie, pratiqué cette gymnastique. Le jeune homme se trouvait toujours à sa hauteur, soit pour lui prêter un appui dont elle n'avait guère besoin, soit simplement pour être un plus proche témoin de sa grâce et de son plaisir.

De couloir en couloir, d'escalier en escalier, on atteignit une vaste salle dont l'aspect arracha des exclamations aux touristes. Des colonnes de calcaire cristallisé, blanc et jaunâtre, qu'on eût dit endiamanté sous le reflet des ampoules électriques, s'alignaient à perte de vue. Les premières, reliées par un fronton de stalactites retombant de chaque côté en plis de draperies, figuraient une porte monumentale.

— S'il vous plaît, mesdames et messieurs, annonça le guide, vous avez devant vous la salle des Merveilles. Voyez l'œuvre artistique de la nature qui a csulpté la pierre pour créer ici un véritable Musée.

La lumière, habilement ménagée par les projecteurs, découvrit progressivement aux yeux des visiteurs un décor de colonnes, de grottes, de couloirs constituant un véritable labyrinthe dont les dimensions ne laissaient pas d'impressionner ceux qui voyaient ce spectacle pour la première fois. Ces profondeurs et ces perspectives effrayaient autant qu'elles attiraient. Nul n'était tenté de s'égarer loin de ses compagnons pour en explorer l'inconnu.

L'effet devenait plus saisissant, à mesure que le gardien énumérait les détails de ce chaos préhistorique.

— Ici, savez-vous, ce sont les grandes orgues d'une cathédrale

A mi-hauteur de la muraille géante, la pierre formait une saillie rectangulaire pareille aux encorbellements de l'architecture médiévale et supportée par des contreforts naturels. Une légère colonnade de fûts calcaires la surmontait, évoquant assez bien, en effet, les tuyaux d'un orgue.

— Là, continuait le cicerone, c'est l'arbre du péché, un rameau autour duquel s'enroule un serpent.

— Plus loin, vous voyez le sphinx d'Egypte; dans ce coin le dragon d'Annam. A ses pieds, une vieille femme penchée qui berce son nourrisson

— Voici maintenant le val d'Enfer, poursuivait le guide, en entraînant son troupeau.

Un feu de Bengale rouge éclaira subitement la descente rapide d'une coulée de calcaire, pareille à une cascade pétrifiée. Sur la gauche une excavation profonde, plongée dans l'ombre, donnait bien l'impression d'un autre infernal.

— Cette dépression, dit M. Remians à ses compagnons, indique l'entonnoir dans lequel s'engouffre la rivière la Lomme, invisible pour nous, mais qui traverse le sous-sol de ces grottes avant de reparaître à la surface du sol, à 4 ou 5 kilomètres d'ici.

Mais l'on avançait encore dans le mystérieux dédale. Le défilé des arcades fut le long vestibule qui mena les excursionnistes vers la salle du Sabbat. Celle-ci est la plus élevée des grottes. Elle a 125 mètres de hauteur. Sa décoration est d'une richesse et d'une légèreté remarquables. Pour faire opposition à l'éclairage de la salle précédente, elle est baignée d'une lumière bleuâtre, très douce, pareille à celle d'un rayon lunaire.

L'admiration fut unanime.

— La grotte enchantée, proclama gaiement Jean-Paul Remians. Ce ne sont pas des sorcières qu'on attend ici, mais des fées.

L'IMPASSE

— Et li y en a sûrement, dit encore Gérainval.

— S'il vous plaît, mesdames et messieurs, recommanda le gardien, rendez-vous compte de la hauteur.

Devant les yeux levés des assistants, un frêle objet surgit . . un léger ballon bleu dont la nacelle semblait faite d'un gros diamant; oscillant, mais leste, le ballon bleu s'éleva, comme aspiré par un courant d'air venu des sommets, et, pareil à un pétale lumineux, se perdit dans les profondeurs de cette immense nef.

— L'ascension d'une étoile, dit quelqu'un.

Près de Nancy, une voix qu'elle reconnut murmura:

— Une étoile qui va faire son nid entre les branches.

La jeune fille tressaillit et se tourna vers celui qui venait de parler. Leurs regards se rencontrèrent. Elle vit l'expression de ferveur contenue qui modifiait le visage aux lignes régulières. Le bleuâtre reflet des lampes prêtait au décor un aspect fantasmagorique.

Il vint tout près d'elle, et lui demanda:

— Cela vous plaît? Vous n'avez pas froid? Vous n'êtes pas fatiguée?

— Oh! non, je suis bien.

Je suis bien. Elle ne pouvait trouver d'autres mots pour traduire la béatitude qui envahissait son être.

— Je crois rêver, fit-elle encore, à mi-voix, si bas qu'elle fut étonnée d'entendre Roland répondre:

— Moi aussi, et c'est un bien joli rêve. L'Imprévu est un bon génie.

Par d'autres salles, on prit le chemin du retour.

Roland restait près de Nancy, mais il ne parlait plus. Dans les passages difficiles, il prenait d'autorité sa main ou soutenait son bras. Parfois, leurs épaules se frôlaient. Et un grand trouble commença d'envahir la jeune fille.

Maria Remians avait lié conversation avec une visiteuse. Son frère demeurait en arrière pour causer avec le guide. Roland et Nancy étaient bien isolés dans leur rêve. En ce moment, l'éditeur, venu dans les grottes pour besoin de métier, cédait la place au poète René Gariel. L'ineffable joie qu'éprouvait le jeune homme de cette fugue inattendue auprès de la vierge qu'il aimait, abolissait en lui toute conscience du réel; il se sentait délesté de la chaîne si longtemps subie, il oubliait.

Nancy, ignorante des sentiments tumultueux qui agitaient son compagnon en subissait, néanmoins, la magnétique influence. La *Maison des Fleurs*, la vision de Claire, le souci de ses résolutions, tout cela était loin, si loin, noyé dans le brouillard vaporeux des clartés féeriques. Heureuse simplement que Roland fût là et qu'il s'occupât d'elle avec cette tendre sollicitude, elle revenait à regret vers la réalité.

Le trouble intérieur qui l'agitait suscitait sa nervosité, rendait ses mouvements moins sûrs. Au moment de la sortie, voulant s'effacer devant un couple de touristes pressés, elle dut monter sur une aspérité rocheuse du sol. Son pied tourna; elle ne put rétablir son équilibre, eut un vertige et crut tomber dans un abîme. Un cri jaillit de sa gorge, elle s'affaissa.

Roland répondit à cet appel par un autre cri. Il se précipita et les assistants s'immobilisèrent, effrayés, voyant que la jeune fille ne se relevait pas et ne donnait plus signe de vie.

— Elle est en syncope, opina une dame, Il faudrait un flacon de sels.

Déjà Roland, ayant soulevé Nancy de terre, l'emportait vers le couloir de sortie. Enfin, le jour parut. Près de la grille d'accès se trouvait un banc. Gérainval y déposa son précieux et si léger fardeau, étendant tout de son long le corps sans mouvement, ainsi qu'il est prescrit pour les personnes évanouies.

Penché vers le visage exsangue, il murmura, affolé:

— Nancy, Nancy, mon aimée, revenez à vous.

Un frisson traversa le buste abandonné, les paupières battirent; un souffle courut sur les lèvres décolorées.

— Je sais tout, Roland, je vous aime, moi aussi.

(*Suite à la page* 36)

LA FEMME CHEZ ELLE

CROQUIS

à Mademoiselle Jeanne d'Arc G.

L'AUTRE soir, sur aimable invitaiton, je me rendais à une soirée littéraire et musicale. Une ambiance familiale et sereine enveloppait l'âme d'une quiétude apaisante, et le niveau intellectuel, si élevé, procurait à l'esprit un plaisir bien délicat. C'était comme un reposoir loin des trépidations du tourbillon mondain.

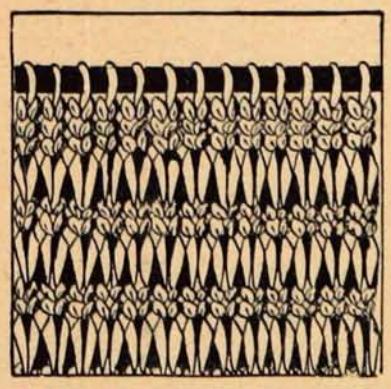
Monsieur le Président, avec aisance et distinction, présenta le conférencier qui, dans une causerie pleine d'humour, charma l'auditoire d'élite dont il avait su captiver l'attention. Les remerciements adressés, par un ami des arts et des lettres, sur un ton mi-plaisant mi-sérieux furent aussi très appréciés. Tour à tour, mignonne chanteuse séduisit l'assemblée par les accents mélodieux de sa voix chaude et, belle diseuse, avec un art consommé, offrit quelques morceaux de son répertoire très choisi. Toutes deux firent les délices d'une assistance ravie.

Soudain, je fus vivement impressionnée par une apparition des plus gracieuses. Elégante, modeste, souriante, elle était bien le type idéal rêvé, cette vraie jeune fille si radieuse dans le printemps de sa vie. Pas de vanité, pas de mensonges en elle; tout était parfaitement limpide comme l'eau d'une source. Ardemment, je la suivais des yeux. Maintenant, installée au piano, simplement, sans fausse modestie comme sans prétention, elle interprétait les œuvres des grands maîtres. Les doigts effilés et souples égrenaient une gamme de multiples sentiments. L'artiste reflétait son âme dans sa musique, une âme assoiffée du beau et du bon, une âme de poétesse par le rève, aimant les fleurs et les oiseaux, toute la nature dans sa majestueuse simplicité.

Parfois, la musicienne inclinait sa tête distinguée vers l'instrument et, ainsi penchée, elle donnait l'impression d'un beau lys légèrement courbé par une douce brise. Le dernier accord parfaitement rendu, la pianiste, comme réveillée d'un merveilleux songe, lentement, se leva pour venir saluer les spectateurs dont les applaudissements prolongés marquaient l'intense et unanime admiration.

Les bras de la jeune fille enlaçaient une moisson fleurie offerte durant les acclamations. Ainsi vue, sa personnalité se détachait en un si pur relief, incarnant tous les poèmes et toutes les harmonies, que, si j'eusse été peintre, j'aurais demandé à la musicienne de vouloir bien poser pour une Sainte Cécile.

Instantanément, je me le rappelle, de mon cœur à mes lèvres monta cette prière qu'aujourd'hui encore, je répète: "O Vie, toi parfois si marâtre, sois clémente toujours pour cette frêle et suave enfant; ne brise jamais ce tendre cœur". FRANCE

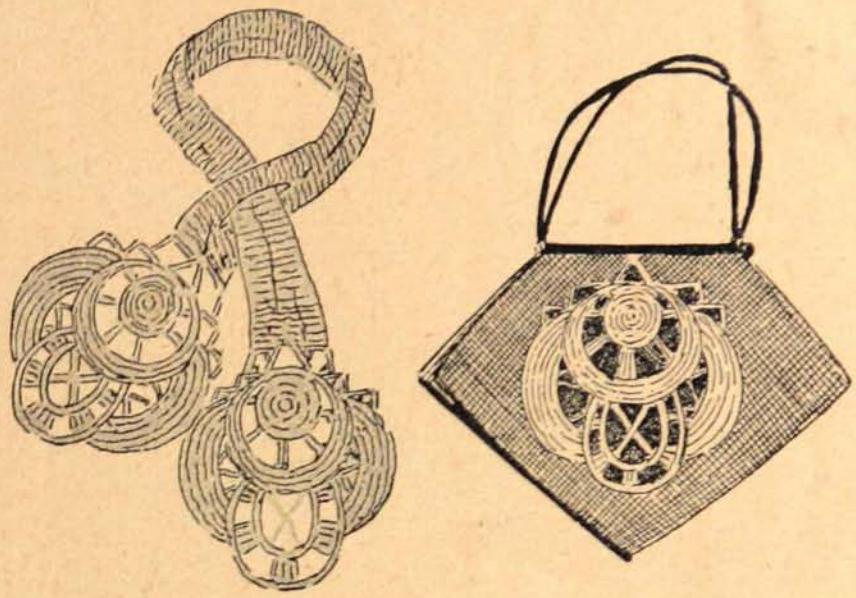


Modèle I. Le treillis à pois

Premier rang à l'endroit.

Deuxième rang. — Une maille *; une maille endroit et une maille envers dans la même maille suivante; mettre la laine par derrière. Glisser ces deux mailles sur l'aiguille gauche. Les tricoter ensemble à l'envers *. Répéter ces deux rangs.

Une cravate et un sac au crochet d'art



La cravate peut être faite en laine, en coton souple ou en soie. On peut l'incruster dans un col de tissu assorti à une toilette, ou également dans un sac de promenade en toile blanche ou de couleur.

LA cravate se commence par la rosace centrale: dix mailles en l'air, fermer en rond.

Premier tour: Quinze mailles simples.

Deuxième tour: Vingt mailles simples.

Troisième tour: Des brides piquées de deux en deux mailles sur le centre.

Quatrième tour: Dix mailles serrées, cinq mailles en l'air, une barrette de deux mailles recouvertes avec deux mailles simples, cinq mailles en l'air, une barrette de quatre mailles, cinq mailles en l'air, une barrette de cinq mailles; cinq mailles en l'air, une barrette de six mailles; l'autre moitié semblable, avec une barrette de cinq mailles, une de quatre mailles, une de deux mailles et cinq mailles en l'air pour terminer.

Cinquième tour: Des mailles serrées entre les deux petites barrettes de deux mailles et des mailles simples sur tout le reste du cercle.

Sixième et septième tours: Semblables au cinquième.

Huitième tour: Des mailles serrées sur les trois quarts du cercle, faire seulement vingt mailles simples au-dessus des trois grandes barrettes.

Neuvième tour: Des mailles serrées sur tout le cercle.

Le second motif se commence par une boucle de vingt-cinq mailles au-dessus des sept mailles du milieu.

Premier tour: Des brides.

Deuxième tour: Des brides par groupes de cinq, espacées de deux mailles en l'air.

Troisième tour: Des mailles simples. Au centre, faire quatre barrettes entrecroisées, commencer à la rencontre des deux motifs avec dix mailles en l'air, fixées six mailles plus loin, en recouvrir cinq avec des mailles simples, c'est la première barrette; cinq mailles en l'air, fixées six mailles plus loin et recouvertes de cinq mailles en l'air, fixées six mailles plus barrette; cinq mailles en l'air fixées cinq mailles plus loin et recouvertes également de mailles simples, c'est la troisième barrette. Recouvrir les cinq premières mailles du début, c'est la quatrième barrette.

De chaque côté, fixer le fil à la sixième maille du motif que l'on vient de faire, dix-huit mailles en l'air, fixer onze mailles plus loin le côté du grand motif, revenir avec quatre rangs de mailles simples, en avançant chaque fois d'une maille sur chaque motif; faire des augmentations sur les sixième, huitième et douzième mailles.

Dans l'intérieur, faire au crochet trois barrettes d'un motif à l'autre.

Border tout l'ensemble avec des mailles serrées.

Pour l'attache de la cravate, faire un premier et un deuxième rang avec une chaînette et des brides, en suivant les indications du modèle.

Continuer la cravate avec un travail de brides espacées d'une maille en l'air et contrariées à chaque rang.

Soins de beauté pour l'été

L'ANNEE dernière, nous avions toutes le teint et les joues pâles, les lèvres écarlates. Il y a deux ans, c'était un rose pâle placé haut sur la joue, près des yeux. Et cette année? La réponse nous vient d'une autorité en beauté universellement connue, d'une experte en cosmétiques, travaillant de concert avec les couturiers parisiens en s'inspirant de leurs créations: Madame Helena Rubinstein.

"Cet été c'est une orgie de couleurs", nous dit madame Rubinstein "toutes les teintes de l'arc-en-ciel et d'autres qu'il n'a jamais eues en font une saison d'éclatante gaieté. Il est tout à fait impossible de donner aux imprimés de fleurs vives, au riche rose-saumon, au jaune clair et aux divers tons de pourpre leur véritable note d'élégance, si votre figure *cosmétique* n'est pas aussi "vivante".

Pour être à la mode cette année, il faut avoir l'apparence d'une radieuse santé. Ceci ne veut pas dire qu'on devra être fortement hâlée, car madame Rubinstein ne recommande le hâle pour aucune femme dépassant la trentaine. A cet âge, la quantité d'huiles naturelles dans la peau est considérablement diminuée, et une exposition constante au soleil pourrait avoir le fâcheux effet de dessécher la peau et d'occasionner rides et plis.

Cette apparence de santé s'obtient par l'usage des plus vives teintes de cosmétiques, mais en les choisissant en accord avec votre teint naturel. Pour une blonde, par exemple, madame Rubinstein conseille, pourprotéger du soleil, une lotion neige de nénuphur, d'une chaude teinte veloutée de pêche; une poudre dans le même ton opalin, un ardent rouge géranium pour les joues et les lèvres, et du bleu ou bleu vert pour les paupières, selon la couleur des yeux.

Pour la brunette, la lotion neige de nénuphar dans la nouvelle teinte terra cotta est recommandée avec la même teinte bronzée pour la poudre. Il y a aussi pour les joues et les lèvres le rouge terra-cotta; une teinte naturelle et subtile. C'est la combinaison parfaite du maquillage pour la brune, et seyant aussi bien aux autres types.

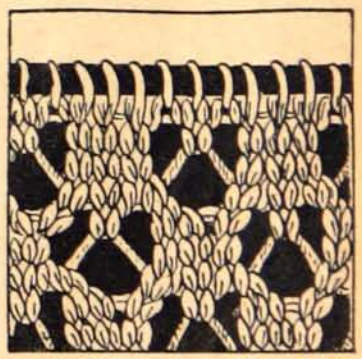
"La sportive devra être très prudente, et ne pas s'exposer à ruiner sa peau et à foncer son teint par des stations inconséquentes sous les rayons ardents du soleil", dit encore madame Rubînstein, "une crême protectrice devrait être la base de son maquillage. Elle protégera sa peau des taches de rousseurs et des brûlures du vent pour le présent, et, pour plus tard, des cruelles brûlures du soleil." Et voici un truc que toutes ne savent pas : la même crême peut être appliquée pour guérir si un hâle trop brusque fait souffrir!

Cette crême protectrice sert aussi d'excellente base au maquillage; il sera possible de paraître à son mieux tout en protégeant son teint. Plusieurs se contentent de cette crême et de rouge pour les joues et les lèvres pour les sports; d'autres la couvrent d'un voile de poudre, sachant que leur maquillage demeurera frais durant plusieurs heures.

Un élégant fini au maquillage d'été que beaucoup de femmes s'y connaissant en beauté ont adopté, est la mode des paupières luisantes. Le maquillage terminé, une huile végétale est étendue sur les paupières et ramenée aux coins des yeux. Cette huile en protège la peau délicate, l'empêchant de sécher, de rider, et de former des pattes-d'oies dans les coins, ou de les corriger s'il y en a! Beaucoup de femmes appliquent une crême ou de l'huile autour des yeux le soir pour leur conserver une apparence jeune. Maintenant nous avons fait d'une utilité une qualité, et les paupières luisantes ont beaucoup de charme en même temps qu'elles sont un grand pas vers la beauté.

L'amour de la vérité, la soif de la vérité, la ferme résolution de la garder fidèlement, voilà la base de l'éducation et de la dignité humaines.

CHANNING



Modèle II. Point ajouré

Premier rang. — * Deux mailles ensemble, un jeté, trois mailles ensemble, une maille *.

Deuxième rang. — Si le rang précédent est terminé par trois mailles ensemble et une maille à l'endroit, commencer ce deuxième rang par deux mailles envers *, un jeté; tricoter à l'envers le jeté du rang précédent, un jeté, trois mailles envers*.

Troisième rang. — Tout à l'endroit.

Quatrième rang. — Tout à l'envers.

Cinquième rang. — Comme le premier, mais en contrariant le jour.

Comme boisson rafraîchissante

MADAME T. HYERE

suggère

Le thé glacé

Quand, durant l'été, vous avez chaud et êtes altéré, buvez du thé glacé. Il n'y a rien de meilleur pour étancher la soif. Sa saveur délicieuse rafraîchit aussitôt et redonne de l'énergie. La recette suivante est facile et économique:

Thé glacé

Compter deux cuillérées à thé par personne. Laisser infuser pendant cinq minutes comme pour le thé chaud. Mettre des cubes de glace dans un verre. Verser dessus le thé chaud, ajouter du citron et du sucre au goût. On peut mettre des feuilles de menthe au lieu du citron, si on le préfère.

(*Suite de la page* 34)

Il recula, saisi. Par bonheur, le court et décisif dialogue n'avait pas eu de témoins. Le guide retenait les visiteurs à la sortie pour ne pas manquer ses pourboires. Ensuite le petit groupe reflua vers le banc Jean-Paul et Maria Remians, demeurés à l'arrière au moment de l'accident n'avaient pas entendu les deux cris d'angoisse. Ils venaient seulement d'apprendre ce qui se passait et accouraient.

Déjà Nancy reprenait ses sens.

Ayant respiré des sels qu'une assistante s'empressa d'offrir, Nancy, ranimée, sourit, remercia:

— Nous pourrions la conduire chez un pharmacien, suggéra M. Remians.

— Non, à l'hôtel, plutôt, opina Roland.

Par chance, un médecin se trouvait parmi les pensionnaires de l'hôtel. Il fit porter la jeune fille dans une chambre, l'ausculta et put rassurer ses amis.

— Rien de cassé ni de grave, assura-t-il en souriant. Un bref arrêt du cœur sous l'influence, sans doute, de la course souterraine où l'air est plus rare, ou même simplement à cause de l'émotion provoquée par la chute. Cela se voit souvent. Je conseille seulement à mademoiselle de rester étendue une heure ou deux et de ne prendre, en guise de déjeuner, qu'un thé bien chaud corsé de rhum. Elle fera ensuite un petit somme et vous la retrouverez dispose pour le retour à Dinant.

Nancy obéit au docteur, mais ne voulut pas qu'à cause d'elle ses amis fussent privés du plaisir projeté; elle prétendit avoir besoin d'un complet repos et exigea pour ses trois compagnons l'exécution du programme convenu. La maîtresse d'hôtel, obligeante, promit de veiller sur la jeune fille en leur absence. Après le repas, M. et Mlle Remians partirent donc pour visiter la petite ville. Mais Roland se contenta de retourner chez le gardien pour se procurer des échantillons de roches et des photographies des grottes. Il ne pouvait, en réalité, s'éloigner de Nancy et demeurait obsédé délicieusement par l'étrange aveu échappé à la jeune fille à peine consciente.

Lorsqu'il revint vers l'hôtel, l'hôtesse lui apprit que Nancy, après avoir en vain essayé de redormir, s'était sentie assez bien pour descendre dans le jardin où elle se reposait à l'ombre d'une tonnelle. Il y courut.

Sous l'arceau de feuillage, enveloppée d'une écharpe neigeuse à larges raies roses, ses beaux cheveux de bronze doré déroulés jusqu'à la taille, elle continuait à n'avoir plus que quinze ans. Mais le regard profond qu'elle attacha sur lui était bien d'une femme; son amour s'y livrait, éloquent.

Emu, il garda dans les siennes la main qu'elle lui tendait.

— Je ne sais ce que j'ai éprouvé, dit-elle enfin, mais je me sens guérie.

Il l'enveloppa toute d'un tendre sourire. Elle rougit.

Alors, redevenant grave, il prit une chaise en fer à l'entrée de la tonnelle, la rapprocha du fauteuil d'osier capitonné de cretonne où elle restait blottie et à voix basse demanda:

— Mon amie . . . Vous voulez bien, n'est-ce pas, que je vous appelle ainsi, nous n'avons peut-être que quelques minutes à nous, de ces minutes en marge de la vie que Dieu accorde parfois à ceux dont il a pitié. Ce serait coupable de n'en point profiter pour nous ouvrir nos cœurs. Ce matin, tandis que vous reveniez à vous sur le banc, des mots, des mots merveilleux vous ont échappé. En avez-vous eu conscience? Vous en souvenez-vous? Etait-ce bien à moi qu'ils s'adressaient?

Elle se redressa:

— Oui, mon ami, c'était bien à vous. Je les ai prononcés sans en avoir conscience mais ils étaient en moi, ma volonté seule les retenait. Sans cet incident, vous ne deviez jamais savoir . . .

— C'eût été folie, s'écria-t-il, passionné. Ma vie est changée depuis que je vous ai entendue. Je n'osais y croire. Mais, depuis cette minute, les mots que vous avez murmurés chantent en moi, m'exaltent . . . Je vous aime tant, moi aussi.

Elle rougit, l'arrêta du geste.

— Nous n'avons pas le droit.

— On a toujours le droit de savoir la vérité. Comment avez-vous deviné ce sentiment qui m'anime et que je voulais, que je devais taire, comme vous?

— Deviné, non, avoua-t-elle. Je sentais votre sympathie. Je savais que vous êtes l'ami lointain des *Bosquets* de Lunéville, mais je ne pouvais concevoir . . . C'est un hasard qui m'a fait entendre un jour une conversation entre ma mère et le colonel Printemps. Elle lui racontait votre visite, votre aveu. J'ai été si heureuse; mais, observa-t-elle en s'animant, cela ne doit pas nous faire oublier qu'une autre vous aime et que, seule, elle en a le droit. Elle souffre, elle est malheureuse . . .

— Vous avez pitié d'elle, non de moi.

— Elle est la plus à plaindre puisque vous ne l'aimez pas.

Il allait répondre. Mais là-bas, au seuil de la maison, il aperçut M. et Mlle Remians qui les cherchaient et descendaient les degrés du perron pour venir jusqu'à eux.

— Déjà, fit-il à regret, la fin du rêve.

Il rendit la liberté à la petite main qui se perdit dans les plis de l'écharpe et recula sa chaise, mais sa voix profonde dit encore:

— Merci, merci, petite étoile, du bonheur que vous m'avez donné. Ne me quittez pas quoi qu'il arrive, je vous en supplie, car votre clarté seule m'aide à vivre. Nous nous retrouverons, nous déciderons.

Le rire clair de Maria Remians rompit le charme. Mais ne fallait-il pas qu'il fût rompu? La jeune Belge, bien loin de se douter de son rôle à la fois utile et importun, fut ravie de retrouver son amie française avec une si belle mine. Elle raconta leur promenade, exprimant ses regrets que ni Nancy ni M. Gérainval n'aient pu en profiter.

— Nous avons tiré des photos, nous vous en donnerons, et si vous le voulez bien, pour garder un souvenir de cette journée, si charmante, malgré l'accroc subi, Jean-Paul va nous tirer tous trois dans ce jardin.

Ils lui surent gré de cette attention. Ainsi chacun d'eux posséderait le portrait de l'autre, devant cette tonnelle fleurie, témoin de leur mutuel et décisif aveu.

VI

L'étoile traverse des tempêtes

Au lendemain de ce voyage, Nancy de Bréaumont eut quelque répugnance à se retrouver en présence de Mlle Fernandot. Son âme de cristal ne pouvait supporter sans remords la tache qu'y mettait cette trahison involontaire à l'égard d'une absente, d'une malade. Certes, il n'y avait eu aucune préméditation de sa part dans la suite d'incidents bien faits pour donner raison aux fatalistes. Elle se reprochait, néanmoins, son imprudence et aussi la joie intense que cette journée lui laissait au cœur. Que dirait Mme de Bréaumont? Croirait-elle en sa parfaite bonne foi? Nancy préféra ne pas lui écrire ce qui s'était passé. Elle le lui raconterait au retour.

Roland Gérainval devait, pour sa part, éprouver des impressions similaires. De bonne heure, ce lundi, il avait expédié à Mlle Fernandot un billet l'avisant qu'il ne pourrait se rendre auprès d'elle dans la matinée: il devait aller voir un géologue dinantais dont on lui avait donné l'adresse afin d'en obtenir des documents complémentaires concernant les grottes de la région.

Lorsqu'il fut introduit vers deux heures auprès de Claire, celle-ci ne put se tenir de lui témoigner quelque mécontentement; elle l'avait laissé libre toute la journée de la veille, et, en guise de remerciement, il l'abandonnait toute cette matinée.

Il ne se défendit point et ne fut pas prolixe de détails sur l'excursion à Rochefort.

— Mlle de Bréaumont n'est pas venue me voir non plus, se plaignait encore Claire. Il est vrai que ses Belges quittent la maison. Elle, du moins, a une excuse.

A l'heure du thé elle sonna pour qu'on allât chercher Nancy.

La jeune fille se rendit à son appel, mais déclina l'invitation à goûter; elle tenait à partager la collation de cinq heures avec les malades dans la galerie.

— Mais, ajouta-t-elle gentiment, je vais vous aider à faire les honneurs de ce thé.

Une gêne pesait sur les trois personnages de la scène. Claire n'était pas aimable. Roland s'efforçait de concilier les sentiments complexes qui l'animaient. Nancy souffrait du rôle ambigu qui lui était imposé.

— Au revoir, monsieur, je vous souhaite un bon retour.

— Au revoir à Paris, mademoiselle.

Et retenant un instant la main qu'on venait de lui tendre.

— Je vais hâter l'impression du livre. N'oubliez pas que votre présence est nécessaire au moment où il paraîtra.

— Oui, oui, promit-elle en se dégageant.

Dans son empressement à fuir la chambre de Claire, elle oublia sur une chaise son écharpe. Roland s'en aperçut aussitôt et, tout en l'appelant, sortit dans le couloir pour la lui rendre.

— Oh! merci, fit-elle confuse, en revenant sur ses pas.

Comme elle reprenait l'objet, il ne put réprimer un geste spontané de tendresse, et serrant entre ses doigts la main et l'étoffe ensemble, il y imprima un long baiser. Or, la porte de la chambre était restée ouverte. En face, entre les deux fenêtres, une glace ovale reflétait la scène. De son lit placé dans un coin de la pièce, Claire Fernandot put la surprendre. Son teint se plomba, ses yeux fulgurèrent et un gémissement rauque, où il y avait à la fois de la colère et de la souffrance, s'exhala de sa gorge.

Roland, ne se doutant de rien, rentra dans la chambre non sans avoir regardé s'éloigner celle qu'il aimait. Un éclat de rire sarcastique l'accueillit.

— Mes compliments pour ce baise-main. Vous ne m'avez jamais autant gâtée.

Suivant le regard mauvais jeté vers la glace traîtresse, il comprit, mais put conserver son sang-froid.

— Vous avez tort de vous offusquer d'un geste de galant homme, Claire; j'éprouve un grand respect pour Mlle de Bréaumont qui possède une des plus jolies âmes que j'aie jamais rencontrées.

— Oui, vous devez gober ce genre sainte nitouche. Moi, ces perfections-là me portent sur les nerfs.

— Vous paraissiez tant l'aimer. Elle vous est très dévouée.

— Je n'avais pas lu dans son jeu. Tandis que maintenant . . . Ah! vous devez m'être reconnaissant de vous avoir envoyé vers elle, hier. Mais quand on est loyal, on fait preuve de naïveté . . . on juge les autres d'après soi-même.

— Vous êtes nerveuse, ma pauvre amie, je vous vous laisser vous reposer.

— C'est plus facile de me traiter en malade. Je . . .

Mais elle s'arrêta en le voyant prendre son chapeau, ses gants. Elle faisait fausse route. Sa voix changea de ton.

— Ne partez pas ainsi, supplia-t-elle, nous n'avons plus qu'une heure à être ensemble. Après, je demeurerai si seule, si douloureuse. Excusez ma jalousie. Elle est compréhensible Si j'étais votre femme, si je n'étais pas une infirme, je me moquerais bien de tout cela. Mais, mais . . .

Elle n'en put dire davantage. Un sanglot la secoua. Elle était fort pitoyable. Roland eut un remords. Il se rassit près d'elle, la consola, prolongea sa visite jusqu'à l'heure de son souper. Elle était redevenue calme quand ils se séparèrent; il promit en partant de la revenir voir le mois suivant.

Ce calme, hélas! n'était qu'une trêve avant le nouvel orage qui allait se déchaîner. L'attitude de Roland devant les reproches de Claire avait accentué, aux yeux de la jeune fille, le caractère suspect des relations cordiales qui se manifestaient entre les deux excursionnistes. Son amitié pour Mlle de Bréaumont s'en trouvait anéantie du coup.

Lorsque, le mardi, la religieuse qui distribuait le courrier matinal vint dans sa chambre, elle l'accueillit sans aménité. Mais la bonne sœur, étant pressée, n'y prit point garde.

— Notre Mère supérieure vient de me faire sonner, dit-elle affairée. Et le courrier de Mlle Nancy qui n'est point donné. Puis-je le laisser ici?

— Mais oui, Mlle de Bréaumont doit venir dans un instant. Je le lui remettrai.

La sœur, contente, déposa, en remerciant, deux lettres et une carte postale sur la table de chevet et sortit bien vite. Jetant alors les yeux sur les deux enveloppes. Claire tressaillit. L'adresse inscrite sur l'une d'elles était de l'écriture de Roland. Le timbre belge indiquait qu'elle avait été mise à la poste de Dinant.

— Il lui a écrit d'ici, constata-t-elle. Qu'est-ce que cela veut dire? Et moi je n'ai rien . . . c'est trop fort. Qu'y a-t-il donc entre eux? La colère la faisait trembler. Elle allongea le bras, prit la lettre. Elle revit dans la glace le geste de la veille. Ce baise-main, simple attention de galant homme. Allons donc! Roland la jugeait bien naïve.

Ses doigts se crispaient sur l'enveloppe, froissant le papier. Ses regards perçants s'y incrustaient comme s'ils eussent pu lire au travers du papier. Après tout, pourquoi pas? C'était son droit, son droit de fiancée. A tout prix, elle voulait savoir... Une minute, cependant, elle hésita, dernier sursaut de la conscience devant la faute à commettre. Mais, déjà, son ongle, d'un trait, fendait le papier, le déchirait sur toute une longueur. Et la lettre apparut.

Dès les premiers mots un flot de sang lui empourpra le visage. Effet de la colère et de l'indignation beaucoup plus que du geste indélicat dont elle semblait inconsciente:

"Mon amie, ma petite étoile lointaine, vous voulez bien, n'est-ce pas, que je vous donne ces noms depuis si longtemps gravés dans mon coeur. Je ne puis partir d'ici sans vous adresser encore une pensée de gratitude et d'hommage. Il m'en coûte de vous laisser en exil, vaillante secouriste des malades. J'ai peur pour votre fragilité, de cette tâche parfois lourde et difficile. J'ai peur, surtout, qu'à cause de moi, vous n'ayez peut-être de la peine. Mlle Fernandot a surpris, grâce à son miroir, mon adieu fervent de ce soir et l'a mal interprété. Pourvu qu'elle ne devienne pas injuste en vous en tenant rigueur! Je vous sais généreuse pour ceux qui souffrent. J'ai, en ces jours, apprécié la qualité de votre âme. C'est pourquoi je suis si fier et reconnaissant de l'amitié que vous voulez bien m'accorder. Gardez-la-moi. Je mets toute ma confiance en elle. A bientôt, à Paris.

Croyez-moi, mademoiselle mon amie, votre respectueusement dévoué.

Roland GERAINVAL

Un son rauque s'exhala de la gorge de Claire. Oh! ne pouvoir bouger, crier, faire du mal! Etre seule sur un lit de souffrance, foudroyée par une telle révélation. Jamais Roland ne lui avait parlé ni écrit avec cette douceur insinuante. Ah! Elle l'avait bien jugée, cette fille, une sainte nitouche qui cherchait un mari, sans doute, et profitait d'une occasion inespérée pour essayer de ravir à une autre, sans défense, son fiancé. Elle jalousait maintenant la fine beauté de la jeune fille, sa jeunesse extrême et jusqu'à son nom aristocratique, dons séduisants que sa fortune ne pouvait lui procurer.

(*Suite à la page* 38)

Le COURRIER DU MOIS

Par MARJOLAINE

COEUR AIMANT — Il est difficile de déterminer si ce sont les jours qui prêtent leurs couleurs à nos pensées, ou si ce sont celles-ci qui y fixent les leurs. C'est une question de tempérament et de caractère, et quoi qu'il en soit nous devons passer par l'ensoleillement et la tristesse du beau et du mauvais temps. Je le sais si bien que je comprends la fuite déconcertante du temps et l'impossibilité dans laquelle il nous tient de mettre à exécution nos plus légitimes projets. Aussi, je vous attendais *quand même* et votre lettre me fait grand plaisir. Nos pensées se sont souvent rencontrées *dans les pages* de la revue, puisque vous en êtes toujours la fidèle lectrice. Vous avez pu ainsi constater que je ne vous oubliais pas.— Le sujet de l'article *en marche* est plutôt épineux. On nie toujours les torts attribués, on invoque les circonstances, les obligations, on juge l'opinion injuste. La vérité n'est guère comprise de nos jours... il faut attendre que les esprits faussés soient redressés! ! Si encore c'était possible... — Je demanderai avec vous; espérons, l'union fait la force, et la belle saison faisant sa part, votre santé se rétablira.— Je vous remercie de votre bon souvenir et vous attends toujours avec amitié.

PETITE SOURCE — Je crois ces Cercles très utiles sous une *saine* et *sage direction;* autrement, je ne leur trouve aucune valeur. Ils ne suscitent d'intérêt qu'en autant que le travail est parfaitement orienté, que les opinions sont discutées dans une sincère mesure de justice, de largeur d'idées, d'intelligente générosité, mettant la raison à contribution afin de retirer un véritable profit des différents points de vue énoncés. Puisque la difficulté dont vous me parlez se présente, il serait peut-être préférable d'organiser vos réunions sous une autre forme. Il s'agirait d'*intéresser* tous les membres sans leur imposer de tâche fatigante ou pénible, mais en les entourant d'une chaude et belle atmosphère intellectuelle. Faites-en l'essai, petite amie, je crois que vous ne le regretterez pas.— Passons maintenant au renseignement gracieusement fourni par mademoiselle Plamondon. Les deux avocates sont pour le McGill: madame René Duguay; pour l'Université de Montréal: mademoiselle Henriette Bourque. Mademoiselle Archambault est la licenciée en philosophie, à Montréal, et mademoiselle Georgette Dorval, à Québec.— Le moment de votre causerie m'a été aussi très agréable. J'aime à trouver chez vous le goût de l'étude, le désir de savoir, la volonté d'apprendre, et je vous souhaite plein succès. Les premières difficultés vaincues assurent la solidité de la base. Au revoir, Petite Source; revenez-moi bientôt.

MYONNE — C'est très gentil de votre part d'avoir offert deux de mes volumes, comme prix, à votre amie institutrice. Je vous en remercie, Myonne; je suis sensible à geste gracieux et non moins au "beau voyage" que je vous dois.— L'idée de ce collaborateur est en effet excellente. Il y a dans ce milieu une façon surprenante de résoudre certains problèmes, une conception insoupçonnée de la valeur de la vie, un jugement droit et juste à déconcerter les trop habiles diplomates, et une riche dose d'Idéal dissimulé sous une rude écorce. C'est faire œuvre utile et... humanitaire que de s'intéresser à eux.— Continuez à *griffonner*, Myonne, aimez bien votre travail; votre œuvre vaudra par ce que vous donnerez de vous-même. Un affectueux bonjour, petite amie.

A LA LOUPE — En effet, *je ne vous reconnais pas*... vous êtes la bienvenue tout de même, soyez-en assurée, et votre question ne me contrarie nullement. Voici: En principe, j'approuve ces cercles parce que l'intention est bonne et le but très louable. S'instruire, se cultiver, rien de mieux, mais ce n'est pas tout. Si on ne veille pas à se perfectionner en s'élevant, s'il n'y a pas là des directives pour apprendre à la jeune fille à être, par ses qualités, le *cœur* et l'*âme* de son futur foyer, la lumière et la joie de ceux qui vivront d'elle, toutes *ces études* sont inutiles et pure perte de temps. Parer son esprit est une nécessité charmante; mais il arrive trop souvent que le brillant n'est qu'une couche de surface. Dès les premiers chocs de la vie tout s'effrite pour ne faire place qu'au plus lamentable vide. On sait mille choses intéressantes, on a un certain bagage de connaissances variées, mais du sens et de la valeur de la vie, on ignore tout. C'est la base qui manque et c'est ce détail de *construction* qui rend infiniment délicates, l'organisation et la direction de ces Cercles. Je n'exagère nullement; j'ai constaté, voilà tout, et avec quelle peine! Sans doute, le mal n'est pas général, mais il existe, et sait-on jamais où entraîne son courant! — Vous voyez que ma curiosité n'est pas "aigue"; je n'ai pas à savoir à qui je parle, pour donner mon opinion en toute franchise. Je me contente d'examiner les choses à la loupe de ma sincérité. Je vous remercie de le reconnaître et de venir à moi avec confiance. Donnez-moi le nom d'amie, je l'accepte avec le même plaisir que je vous dis au revoir.

ROSETTE — Il faut faire provision de rayons intérieurs pour que les jours de mauvais temps passent inaperçus moralement. C'est un peu long et difficile à *amasser*, on ne les capte pas du premier coup; ils n'ont parfois que la durée d'une étoile glissant dans le ciel, ou bien, ils éclairent, s'éteignent, et se rallument sans se fixer. N'importe, petite Rosette, peu à peu les reflets se précisent, s'intensifient, et parce qu'on a su tenir quand même, la petite clarté *mouvante* s'épanouit en merveilleux rayons. Dès lors, la vie devient bonne, elle devient belle de toute la lumière des sommets, on ne se laisse plus emporter par une vague tristesse, et on sait toujours ce que l'on veut. Essayez cela, petite Rosette, vous serez toujours satisfaite des petites joies qui surgiront tout autour de vous, vous les goûterez pleinement, et vous serez étonnée de les découvrir si nombreuses. — L'espace manque de plus en plus; les différentes rubriques l'emploient à pleine capacité, comme vous pouvez le constater, et les chances restent problématiques. Tout de même, ayons confiance au vieux proverbe: Tout arrive à point à qui sait attendre.— J'attends bientôt votre lettre, Rosette... causer entre amies n'est jamais banal et rien n'est meilleur que de recommencer.

LOULOU — Ce n'est pas vous... je le sais depuis longtemps, la fidélité est de tradition chez vous, et j'ai trop confiance en mes amies du courrier pour ne compter qu'à demi sur elles. La raison de votre silence est généreuse, mais je me *hâte* de vous dire que, *quand même*, il y a de la place pour tout le monde et qu'une fois entré, le coin donné reste réservé. Il ne faudra plus le laisser vide, n'est-ce pas? le silence est si lourd! — Je comprends votre impression, petite Loulou; elle a été mienne un jour et je ne l'ai jamais oubliée.— Oui, c'est presque cela, mais je ne devine pas si bien moi et je ne saurais dire, si ce n'est que, dans vos yeux clairs, je vois une belle franchise, et une douce gaieté qui met un joli sourire sur vos lèvres. Aimez-bien la vie, Loulou, aimez-la surtout en *profondeur;* il est alors plus facile de la remplir utilement.— Le *vrai* silence n'est rien autre chose qu'un recueillement du cœur pendant lequel il se repose du superficiel de la vie pour écouter la voix de l'*inexprimable*... et quoi qu'on dise, Loulou, il y a des femmes qui savent l'aimer.— Je vous rends quotidiennement la part que vous faites mienne, et dites à qui de droit que je n'oublie pas l'entente de 7 h. 30.— Je suis assez égoïste pour vous demander de faire moins de générosité aux dépens de l'amitié... vous voulez?

LINE — Vous n'avez pas à me remercier; cela m'a été si facile, que je n'ai eu aucun mérite. Je savais vous faire plaisir, cela me suffisait.— Vous avez bien raisonné; ce qui est arrivé une fois ne peut servir de déduction et vous ne pouvez vous retrancher dans cette expérience. Le danger existe, il faut l'éviter; mais pour cela il ne faut rien risquer et je crois qu'il serait très sage de votre part de vous en tenir là. — Moi non plus, je n'ai pas eu de nouvelles. Toutefois, cela ne signifie pas oubli et quelque pour vous aurez peut-être une douce surprise.— J'ai bien compris votre petite phrase. Nous éprouvons à peu près tous ce sentiment, il nous semble qu'avec ou sans raison, *cela* serait infiniment bon et comblerait *le vide*. Dans ces moments-là, le meilleur remède est de vous occuper pour que votre imagination ne vous accable pas de pensées tristes; faites ce travail sincèrement, avec persévérance, et vous verrez que les choses n'auront plus le même aspect. De plus, c'est un merveilleux *tonique* pour le caractère. Cela ne vous tente-t-il pas d'essayer? — J'ajoute à cet entre-filet la réponse à votre seconde lettre. Ne vous tourmentez pas, petite amie; la seule raison, c'est que l'espace manquait pour faire suivre mon courrier dans une autre page. J'ai eu ma part de désappointement, moi aussi, n'en doutez pas.— Ne vous *replies* pas sur votre tristesse, Line; apportez-la moi en n'importe quel temps. Nous examinerons *ces* idées et nous trouverons bien le moyen de les transformer en douceur.—Au revoir, Line, je suis toujours heureuse de vous lire.

MINOU GRIS — Pour l'avoir subie plus tard, ma déception n'a pas été moindre. Mais ce n'est que partie remise, n'est-ce pas? Heureuses encore sommes-nous... tant de choses manquées se perdent sans retour! — Ma santé est bonne bien que la chaleur me fatigue beaucoup, mais j'ai l'avantage de me reposer vite, en peu de temps, et il fait plus longtemps froid que chaud. Je souhaite que la vôtre se maintienne bonne également.— Je vous remercie de votre pensée pieuse; je vous assure de la mienne.— Au revoir, Minou Gris; mon amitié désire pour vous mille choses douces et bonnes.

VIF ARGENT — Votre idée est excellente. Il y a là une véritable mine à exploiter et je ne doute pas que vous le fassiez habilement. Je vous souhaite plein succès.— Votre travail ne sera pas perdu, on n'en fait jamais trop quand on veut arriver au but; il me fait plaisir de constater que vous le comprenez et que vous vous remettez bravement à l'œuvre. Aussi je ne ris pas et j'estime qu'il y a chez vous plus de courage que "d'emballement".— Ce traité est le plus recommandé; continuez à l'étudier, il vous sera un bon guide.— Dites à votre chère petite sœur que je suis sensible à sa fidélité; assurez-la de la mienne en retour.— La "petite place" a manqué le mois dernier; alors je vous envoie double part d'amitié. Au revoir, Vif Argent, votre joli geste ne m'a pas fâchée... il m'a été plutôt agréable.

FAUVETTE — Où sont donc blotties les fauvettes que celle du courrier est maintenant silencieuse?

POURQUOI PAS? — Vous avez fait un grand "rêve", mais pas commode à réaliser de ce temps-ci, et malgré toute ma bonne volonté, je ne puis vous donner de réponse favorable. A l'occasion — et plutôt rarement — l'espace permet de glisser un petit essai; nous ne pouvons rien de plus, en attendant que les choses s'améliorent. L'œuvre que vous voulez poursuivre n'est guère plus facile. Il est de plus en plus difficile de convaincre parce qu'on comprend de moins en moins la vie intérieure et que le monde sait mieux s'étourdir que penser. Il y a beaucoup d'ornières sur la route, n'est-ce pas? Ne nous décourageons pas; tous les mauvais temps passent, et avec l'accalmie vient l'éclaircie. Demain sera plus souriant; ayons confiance et que l'espérance vous soit douce.— J'ajoute un mot pour vous rassurer. D'abord il n'y a rien; c'est l'espace qui a manqué le mois dernier pour loger tout mon courrier; ensuite, il m'est impossible de répondre personnellement, je n'en ai pas le temps, et enfin, je ne suis pas fâchée du tout. Quelle vilaine idée vous avez eue là! Il y a de nombreux contretemps dans la vie, bien des choses qui nous blessent, qui nous déçoivent. C'est l'inévitable, nous ne pouvons l'éviter. Mais les coups sont bien plus douloureux quand nous doutons de nos amis. Ma petite fille, ne vous creusez pas ainsi la tête; comprenez bien que je reste à votre disposition, qu'il me fera toujours plaisir de faire quelque chose pour vous, et que je vais faire mon possible pour que tout s'arrange à votre gré. Quand votre manuscrit sera prêt, nous y verrons.— Votre demande n'est pas gauchement exprimée; je n'y vois qu'une grande inquiétude que vous devez chasser. Revenez-moi *bien à l'aise*, petite amie, votre place est toujours *prête*.

GRAZIELLA — Vous n'en êtes que plus brisée! Je vous comprends, et si bien! La fierté n'efface pas la douleur; elle la voile aux yeux indifférents, elle la *refoule*, mais le cœur sent quand même l'acuité de sa souffrance, et quand le mal est trop aigu, ce n'est pas une faiblesse de pleurer. La faiblesse, c'est de se décourager, de s'abandonner à sa lassitude, de renoncer à l'effort qui sauve. La lutte est dure, je l'avoue, mais la victoire est certaine. Que vous importe, dites-vous? Oui, sans doute, que vous importent tout ce qui fleurit, tout ce qui chante, puisque votre printemps est dévasté par le vent brûlant du *désert*. Si la vie ne devait être que le temps, vous auriez raison, petite amie, mais il y a plus *haut* et plus *beau* et il n'y a que l'espérance et la foi qui puissent réchauffer le cœur, soutenir l'âme pour les mettre à l'unisson, les aider à vivre "une vie sans bonheur". Votre: "c'est tout" résume toute la situation... actuelle. De demain, nous ne savons rien; vous ne savez pas ce qu'il vous garde. J'ai confiance qu'un rayon pur et doux glissera un jour sur les pierres de votre chemin et pénétrera profondément dans vôtre âme, en joie très douce. Si je pouvais vous enlever votre peine, petite amie, comme je le ferais de grand cœur! Un automne sans soleil, qu'est-ce après tout? L'hiver vient si vite! Mais un printemps d'orages! que ne donnerais-je pas pour vous l'éviter? Je vous lis toujours avec le plus sincère intérêt, je ressens votre douleur, l'écho s'en prolonge longuement en moi et ajoute à mes regrets d'être impuissante. Priez bien, Graziella; la prière est notre meilleur refuge, celui qui ne manque jamais, en quelque temps que nous nous y présentions. Je pense à vous souvent et vous cherche toujours au courrier où votre absence m'inquiète. Ma petite fille, dites que vous allez bientôt revenir...

RACHEL — L'espérance ne me manque pas; elle fait partie de ma vie et je crois qu'elle me sera fidèle jusqu'à la fin. Mais je ne risque plus de projets. Je voudrais bien des choses — comme tous les humains d'ailleurs — leurs *tit ouettes* se profilent souvent de façon tentante, elles s'offrent quelquefois à portée de ma main. Je sais que si je cherchais à les saisir, je n'étreindrais que le vide! Alors, il vaut mieux vivre l'heure présente de chaque jour, en vivre les minutes pleinement, joyeusement, leur donnant ce qu'elles réclament de nous, plutôt que d'en attendre l'*impossible*. Cependant, il viendra peut-être un jour... qui sait? — La maladie est une grande épreuve; vous en avez large part. Le pourquoi est un mystère, le mérite est un trésor qui ne peut vous être ravi. J'espère que la compensation entrevue vous aura été donnée lorsque vous me lirez et que vous aurez pu refaire vos forces pour les autres assauts si le repos ne vous est pas complètement favorable. Je vous donne la pensée demandée et j'ai hâte de savoir.— J'ai voulu vous faire plaisir; ce n'est pas facile, on n'est guère enthousiaste, on doute plus qu'on espère! — Je souhaite qu'un mieux sensible se manifeste, qu'une accalmie repose vos nerfs et que le mal vous laisse quelque répit pour que vous puissiez jouir de ce bon temps tel que le désire mon amitié. Je pense à vous toujours, amie Rachel, et beaucoup au cher petit homme inoubliable.

EMILIENNE — Je vous ai expédié *Gerbes d'automne* et je vous remercie de votre intérêt.— Il nous semble naturel d'anticiper. Aujourd'hui, qu'hier nous désirions tant, a perdu son prestige, nous ne songeons plus qu'à demain. Nous nous installons à peine dans le présent, et cependant, les jours passent vite, n'est-ce pas? — Vous avez raison, le travail est bon, il *fortifie* le moral, il donne du courage et sa force doit participer à votre consolation.— Je ne doute pas que les vacances auront été salutaires au cher écolier et qu'en septembre il se remettra à la besogne avec une nouvelle ardeur dont vous serez fière. Ce sont ces joies-là qui feront vos jours moins sombres, et ce n'est que le commencement; les autres viendront en proportion. Et les vôtres, vos vacances? bientôt? — J'aime toujours vous donner une part de mon temps et beaucoup les moments de votre causerie. Revenez donc sans craindre de "m'ennuyer" ni d'être "égoïste", puisque vous êtes du nombre de mes amies.

AMARANTE — Comme c'est gentil à vous d'arriver ainsi "sans façon", en toute amitié. Cela m'est bon, si vous saviez, et tout de suite je vous dis que vous aurez ce que vous me demandez; c'est entendu.— Ce qui vous a été refusé n'est qu'un détail franchement et n'affecte que l'*image* que vous vous étiez faite. Je comprends aussi qu'une attente trompée est décevante, mais que de compensations en retour et comme vous le définissez bien l'état de votre cœur *avant* et *après*! — Conservez *cette* habitude, Amarante; ce pêle-mêle est intéressant dans sa sincérité et votre confiance ne fait pas erreur, croyez-moi.— Quel joli et reposant programme estival que le vôtre! Il ne vous reste plus qu'à le mettre à exécution. Il s'agit donc de vous y préparer *doucement;* ce n'est pas long d'ici-là, les mois s'envolent comme des feuilles au vent. Ne vous créez pas d'embarras par le doute ou la peur, mais espérez à plein cœur vous sachant entre les mains de la Providence.— "La mort seule", c'est vrai; tout de même, Amarante, quand l'idée passe — vous ne pouvez éviter cela — ne la retenez pas. Il est évident que vous devez savoir, mais cherchez sans désirer. Aujourd'hui, la voie droite est *le seul* moyen d'alléger votre fardeau et vous avez hautement raison de vous tenir sur vos gardes. Qu'importent les sacrifices, ma petite amie, pourvu que vous soyez toujours celle que vous voulez rester. Si vous vous exposez, vous aurez voulu votre nouveau malheur, car c'en serait un qui vous enlèverait jusqu'à l'estime de vous-même. Restez ainsi, très gardée par la prudence et par votre légitime fierté, soucieuse de votre dignité de femme, capable de laisser mirer l'âme enfantine dans la vôtre. Compter sur sa force, c'est se jeter dans le danger. Vous devez soigneusement choisir vos *quelques* distractions et y apporter la plus grande réserve.

Miettes de bonheur[1]

Par Henri JOLIET

DES miettes, quand on voudrait tout le bonheur? Oui, des miettes, mais des miettes fraîches, ensoleillées, exquises, révélatrices d'un émouvant secret: *Le bonheur est simple*. Simple dans sa forme et dans ses moyens.

Henri Joliet a sans doute longuement observé le monde; il a pénétré les faiblesses humaines, et de son expérience est née cette conception du bonheur qu'il offre aujourd'hui "à tous ceux qui n'ont pas fermé leur cœur à la vie" A l'humanité malheureuse, à tous ceux qui sont tentés de ne plus croire au bonheur, l'auteur offre de vieux remèdes, très simples, à la portée d'à peu près tout le monde, pour retrouver "la force, le courage et le soleil".

Ces remèdes, Henri Joliet les distribue généreusement comme un élixir de vie, démontrant avec une belle sincérité, qu'ils correspondent merveilleusement à notre nature, qu'ils infusent une vigueur nouvelle, une nouvelle énergie.

Dans tout cela, rien de compliqué. C'est un *Credo* au bonheur que chante l'auteur au cours des pages entre lesquelles coule à flots la foi en la vie bonne, à condition d'y accomplir tout "le travail qui puisse nous perfectionner" et sur lesquelles resplendit l'Idéal, le flambeau de l'âme que nul souffle ne réussit à éteindre. On y sent circuler, en énergie créatrice, une sève montant des profondeurs de l'être pour en stabiliser les réserves dans la lumière où tout vit et respire. Dans cette clarté, la pensée d'Henri Joliet se détache nettement, précisant son unique but: être utile aux autres en les aidant à se préparer "pour demain et pour toujours, de *meilleures heures*". En des mots simples, faciles à retenir, il indique les moyens de posséder les miettes de bonheur dont on ne sera jamais rassasié. Moyens naturels, vieux comme le monde et qui, je crois, pourraient se résumer à se créer de la joie par l'accomplissement de son devoir.

Et l'on respire délicieusement après avoir lu ces pages éveilleuses d'espérance, d'où se dégage la véritable valeur de la vie dans son sens le plus sage. Henri Joliet est convaincu que "l'intelligence de l'homme doit lui servir à conquérir le bonheur, à le mesurer, à le conserver". Au milieu de la vie troublée actuelle, au milieu des innombrables voix qui clament que la vie est méchante, qu'elle est laide, fade et triste, rien n'est meilleur que de se réconforter à cette confiance en la vie, à cette conviction que toutes les choses ont un bon côté, et qu'il ne s'agit que de *savoir vivre* pour être heureux.

Henri Joliet ne propose aucun moyen extraordinaire; il ne prétend à aucune *découverte*, il n'impose aucune réforme. Il invite seulement les hommes à "s'acheminer vers la pleine vérité, à réfléchir, à poser des actes raisonnés, mesurés, bienfaisants, heureux", toutes choses négligées, abandonnées, oubliées, et qui pèsent lourdement sur le monde renversé, parce que l'excès moderne a pu le fasciner sans réussir à changer la nature humaine.

Miettes de bonheur est aussi intéressant à relire qu'à lire, et les lectrices de LA REVUE MODERNE sauront certainement apprécier et goûter cette œuvre d'une grande justesse d'observation, prenante dans sa forme neuve, et si profondément humaine dans son ensemble.

MARJOLAINE

(1) En vente aux bureaux de LA REVUE MODERNE, un dollar ($1.00) franco

Votre père connait le monde et son jugement est juste. Heureux ceux que n'a pas atteints le mal du siècle! Il ne faut plus avoir le temps de "jongler", il y a trop de choses à faire pour cela; quand chaque heure est bien employée, la journée est trop courte, elle finit avant que nous nous soyons trouvés en face de *plus rien à faire.*— Vous pouvez peut-être visiter cette jeune femme, mais plutôt rarement. Cela sera meilleur et plus *sûr*. Je suis certaine que plus vous *vous garderez en vous-même, socialement*, mieux ce sera.— Votre lettre est suffisamment explicite; de mon côté, j'ai cherché à l'être autant en vous disant "toute mon idée". Que Dieu vous garde, mon amie, qu'Il vous dispense de profondes joies inattendues et vous donne le grand courage. Je vous souris à tous deux, et au revoir.

GLAÇON — Vous savez prendre de sages décisions et faire plaisir à vos amies. C'est un double profit dont j'ai ma part, et je vous en remercie. Les vacances s'en vont vite, comme tous les beaux jours, et l'on ressent une certaine mélancolie de voir mourir tant de beautés! Celles qui vous entourent se prolongent par le site exceptionnel de votre petite patrie et le charme s'en multiplie si bien que, le soir venu, l'enchantement se continue. Vous jouissez d'un privilège que vous savez apprécier.— Il faut en effet suivre le cours de la vie, mais vous devez avoir plus de confiance que ça en vous. Vous avez une valeur personnelle que vous devez employer et cultiver. Vous ne pouvez par conséquent être ce que vous dites. Nos efforts n'arrivent pas toujours à leur but, c'est entendu; il faut *savoir* recommencer pour atteindre peu à peu l'amélioration visée, et je suis certaine que pour vous c'est chose facile.— Tout s'est parfaitement arrangé, je suppose; vous avez pu plaire sans déplaire et tout le monde est parti heureux, à votre grand contentement. Ah! la question délicate! — A mon tour d'écrire: "revenez vite". Je vous attends, petite amie.

ARIANE — Je comprends vos raisons et si je suis peinée de tout ce qui vous est arrivé de tâcheux, je me réjouis d'apprendre qu'un mieux sensible vous conduit à la guérison. Je savais votre silence involontaire, je ne craignais pas l'oubli de votre part.— J'ai reçu votre envoi; je l'ai aussitôt remis à qui de droit. Mais c'est le temps des vacances, cela signifie que rien ne va en vitesse, et cela ne vous surprend pas, je le sais. Je vous ferai part de la décision.— Je ne prends que les fins de semaines; comme cela l'ouvrage ne s'accumule pas lourdement, jusqu'à ne pas savoir comment en voir la fin. La chaleur est écrasante; c'est à peu près la même chose partout, je crois. Août sera peut-être moins rude.— Cela me fera plaisir de recevoir de vos nouvelles lorsque vous pourrez m'en donner sans vous fatiguer. J'attends votre lettre et vous envoie mon meilleur souvenir.

MME J. M. B.— Je vous ai fait adresser tel que demandé.

MARIE M.— Un reproche? Oh! non, seulement un moyen pour adoucir votre chagrin, pour vous soustraire à la tristesse de l'ambiance qui annihile votre courage. Et voyez comme cela vous est facile. La copie du numéro de juillet est donnée depuis longtemps; je garde pour celui du mois d'août. Cela vous va? — Revenez-moi sans craindre d'abuser; vous avez large place chez nous, ma petite amie, lorsque vous êtes silencieuse cela paraît d'autant plus. A bientôt.

REINE-MARIE — Les mots du cœur! Qu'ils deviennent rares maintenant que la diplomatie et l'intérêt ont supplanté la franchise. Ce n'est pas de l'extravagance que de ne pas faire partie *de la série*; c'est plutôt protéger sa paix intime et affirmer sa droiture... et cela devient encore *plus* rare. Vous en avez tristement fait l'expérience. Ne vous en affligez pas trop, petite Reine-Marie; c'est une leçon de la vie, elle vaut son pesant d'or: savoir vous met en garde.— L'amitié est bien *cela;* il me semble que son mirage a plus souvent glissé sur votre route que son clair reflet. Votre réflexion me le fait croire. De le comprendre vous permet de vous *garer* du danger et de mieux juger les personnes.— Je trouverai le temps long, moi aussi. Mais je vous approuve, dans ces circonstances, il faut toujours éviter les ennuis et les contrariétés. La chose serait facile l'après-midi entre 2 et 4 h., excepté le samedi.— Nous continuerons l'union de nos pensées, petite amie; la REVUE est en effet partout et sa lecture vous fournira une réconfortante distraction. Bonjour, petite fille, que Dieu vous garde et vous ramène bientôt à votre grande amie.

SOLITAIRE — Avez-vous pensé combien il m'est bon d'être ainsi comprise de vous? Les écrits restent, me direz-vous. Oui, mais comme ils sont vite mis de côté, vite oubliés! Et *sème* -t-on toujours? Cette phrase jaillie du plus intime de mon être, vous l'avez recueillie, vous l'avez confiée à votre âme avide de clarté et elle y demeure en chaude lumière. Merci. L'Idéal n'a plus que de rares fidèles — il faut être pratique avant tout, dit-on, et Dieu sait comment — on ne pense plus que, l'air des sommets manquant, les âmes s'animient et sont abandonnées à un courant mortel. Le superficiel est le roi du jour, il semble que la vie n'ait d'autre valeur que celle-là, et l'on voit avec tristesse, la jeunesse follement entraînée. J'ai la preuve ici au courrier, de belles exceptions, et j'ai aussi la preuve que d'autres souffrent de ces choses déplorables. C'est pour cela que je voudrais de la clarté partout. La clarté, c'est l'ascension, c'est le chemin droit, c'est l'amour de la Vérité, c'est la vie *belle* et *bonne*, c'est le courage qui tient, c'est la volonté qui monte, c'est surtout *être heureux*. Mais que voulez-vous, mon amie, cela ne fait pas partie du programme de l'éducation moderne ni de celui de l'instruction... et tout le monde en souffre. Travaillons à glisser des rayons un peu partout autour de soi, semons de l'espérance et ayons foi en l'avenir. Je vous remercie de vos souhaits, Solitaire, ils me porteront sûrement bonheur. Au revoir; j'espère que vous me redonnerez le plaisir de vous lire et que vous me continuerez vos bonnes causeries.

ROBERTE — Cette "profusion de bonne humeur" c'est tout simplement une provision pour le lendemain, et je suis si contente que vous ayez l'occasion d'en *profiter*. Cela vous permet d'attendre vos vacances avec moins d'impatience parce que, quoique passagère, cette courte détente vous est bienfaisante.— Vos jours de repos auront tout le charme de l'imprévu alors; il me semble que ce doit être très agréable de voir du *neuf*, de ne pas subir l'obligation de passer *par là*, d'être *là* à telle heure, à cause d'un programme tracé à l'avance et que nous connaissons depuis parfois des semaines. On ne peut pas toujours agir autrement, c'est entendu, mais quand l'occasion s'en présente, c'est exquisement bon.— Je penserai à vous spécialement durant le mois d'août; j'espère que la température

(*Suite de la page* 36)

— A nous deux! scanda-t-elle en grinçant des dents.

Elle pressa violemment sur le timbre électrique et dit à la servante venue prendre ses ordres:

— Prévenez Mlle de Bréaumont que j'ai à lui parler.

A peine Nancy était-elle entrée dans sa chambre que, toujours empourprée et fiévreuse, elle lui jeta la carte et les deux lettres dont l'une était hors de son enveloppe et trouée en deux endroits par l'empreinte de ses ongles.

— Voici votre courrier, mademoiselle. Vous jugerez, je pense, naturel, qu'ayant reconnu sur l'une de ces lettres l'écriture de mon fiancé je l'aie ouverte. C'était mon droit. Et vraiment cela en valait la peine.

Nancy n'entendit même pas cette fin de phrase. Dès les premiers mots, elle avait deviné l'imprudence irréparable de Roland. Mais l'acte de Claire l'indignait.

— Non, mademoiselle, décréta-t-elle d'une voix ferme, vous n'aviez pas le droit de faire cela.

— Et pourquoi? je vous prie.

— Une lettre n'appartient qu'à son expéditeur ou à son destinataire.

— Ah! ah! Et un fiancé à sa fiancée, j'imagine! Est-ce mieux de votre part d'avoir profité de mon absence, dimanche, pour essayer de séduire M. Gérainval? J'ai bien vu tout de suite qu'il y avait quelque chose entre vous.

— Vous êtes, mademoiselle, sous l'empire de la colère. Elle vous égare. Je n'ai pas encore lu la lettre de M. Gérainval, je regrette qu'il l'ait écrite. Mais je suis sûre que vous pouvez connaître son contenu. Il est un homme d'honneur. Notre seul tort fut de ne pas vous dire que nous nous connaissons depuis l'enfance. La raison de ce silence est trop louable pour que j'aie à m'en excuser. La journée de dimanche nous a rapprochés, il est vrai, et nous a permis d'évoquer d'anciens souvenirs. La vie nous avait séparés si longtemps. Nous n'avions cherché ni l'un ni l'autre ces instants d'intimité. Nous n'en avons pas abusé.

En se défendant avec sincérité, Nancy s'étonnait de rester si maîtresse de soi. Elle ne tint pourtant pas à prolonger cette scène pénible et, serrant étroitement en sa main la lettre incriminée qu'il lui tardait de lire, elle se dirigea vers la porte.

Son calme déçut et irrita Claire.

— Si habile avocate que vous soyez, mademoiselle, vous ne pourrez effacer de mon esprit le souvenir d'une telle offense. M. Gérainval saura ce que j'en pense et, quant à vous, je dois vous dire que je préfère ne pas vous revoir. Sais-je, d'ailleurs, quel rôle vous remplissez ici? Les religieuses seront prévenues de ce qui vient de se passer.

Une douleur sans nom crispa le cœur de Nancy. Elle pressentait le mal que peut faire une calomnie et sa nature très droite se révoltait à l'idée d'être prise pour ce qu'elle n'était pas.

— Vous comprendrez, je l'espère, mademoiselle, la vilité de l'acte que vous projetez. J'ai foi dans le jugement de nos sœurs. Ce que je fais ici, elles le savent, ma mère aussi. Cela seul importe. Mais trop de sûres affections me rappellent à Paris pour que je ne me rende pas, en effet, à leur désir.

Si bonne qu'elle fût, elle n'était pas fâchée de trouver une petite revanche dans cette allusion au souhait que Roland avait exprimé la veille à cette place. Nul n'est parfait. D'aucuns assurent même que c'est fort heureux puisqu'on a ainsi l'occasion de s'améliorer chaque jour. En tout cas, la petite flèche lancée frappait juste. Claire Fernandot comprit qu'elle ne gagnerait rien à avoir provoqué cet éclat. Elle avait toutefois trop d'orgueil pour regretter l'excès de son emportement et s'essayer au rôle d'offensée généreuse.

Enfermée dans sa chambre, Nancy prit connaissance du message de Roland, le relut deux fois et le porta à ses lèvres.

— Il a peut-être eu tort de l'écrire, jugea-t-elle, mais c'est bien doux de le recevoir. Je ne peux lui répondre sans que ma mère soit mise au courant de ce qui vient de se passer, c'est trop grave. Aussi bien, il ne m'est plus possible de demeurer ici, de rester en contact avec cette malheureuse malade. Oui, je vais retourner à Paris.

Et comme, malgré son respect des traditions que certaines lectrices modernes trouveront peut-être périmé, Nancy de Bréaumont avait de la "jugeotte", ainsi qu'on dit en Lorraine, et de la décision, elle domina son trouble bien compréhensible, pour écrire à sa mère qu'elle préférait rentrer rue du Pré-aux-Clercs, et qu'elle y arriverait le samedi suivant.

QUATRIEME PARTIE

I

Retour au nid

Si agréable que puisse être l'existence dans un pays où l'on n'a pas de racines, où l'on ne respire pas l'atmosphère des souvenirs, c'est toujours l'exil.

Nancy de Bréaumont acquit cette conviction en quittant la *Maison des Fleurs* pour rentrer en France. Certes, elle regrettait ses amies de passage et elle emportait leur sympathie; mais des affections, des liens plus étroits l'attiraient invinciblement vers la vraie patrie. Dans le désarroi récent, elle avait, en outre, souffert de sentir si loin de son cœur l'appui maternel. Il lui tardait de se réfugier dans les bras tutélaires.

A la supérieure du couvent, seule, la jeune fille avait avoué le véritable motif de son départ brusqué. Partagée entre la crainte de paraître coupable et celle de jouer le rôle d'accusatrice pour se mieux justifier, elle avait jugé très pénible cette explication cependant nécessaire. Compréhensive, très bonne, possédant l'expérience des âmes, et pleine d'estime pour le caractère de Nancy, la religieuse avait facilité la confession par sa sympathie et sa discrète perspicacité.

Dans le train qui la ramenait vers la frontière, la jeune voyageuse se remémorait volontiers les paroles entendues, les conseils reçus. Une détente se produisait en elle, aussi, à évoquer les adieux émus, les promesses de revoir de ses amies Maud et Mary, de Sigrid la Danoise, de la signora Delfecco, désolées de perdre leur "fleur de joie". Tant de douceur compensait la haine d'une Claire Fernandot. Les gens injustes sont des gens qui se trompent, assurait avec raison la supérieure. Il faut les plaindre et leur pardonner, car ils se rendent eux-mêmes très malheureux.

Dès que le train l'eut déposée le long du quai de la gare du Nord, Nancy ne chercha, ne vit qu'une silhouette, qu'un visage, pâle sous le voile noir des veuves, mais éclairé de la joie des revoirs, si précieuse aux êtres qui ont déjà pleuré tant de départs sans retour.

La mère et la fille s'étreignirent longuement, presque violemment, sans paroles, avec les mêmes larmes d'émotion au bord des cils.

— Oh! maman, put enfin dire Nancy.

— Ma chère petite fille! comme ce fut long sans toi. Viens! j'ai hâte de te ramener chez nous. Nous y serons seules, ce soir. Ta tante et le colonel Printemps ne viendront que demain déjeuner à la mison; je t'ai voulue rien qu'à moi, ce soir.

— Tant mieux! Vous avez bien fait, maman, merci.

Après ce premier repas corsé de gâteries, Nancy, assise aux pieds de sa mère, dans le salon bien clos, lui fit le récit des incidents qui avaient déterminé son retour.

— Je n'ai même pas répondu à M. Gérainval, maman, car je tenais avant tout à vous mettre au courant. Il me semble qu'au point où en sont les choses, nous revoir, du moins nous entendre est nécessaire. Croyez-moi, mère, insista-t-elle, voyant se rembrunir le visage penché vers le sien, nous n'avons rien prémédité ni l'un ni l'autre. L'aveu qui m'a échappé ainsi que son cri d'inquiétude en me voyant évanouie eussent été retenus par notre volonté en des conditions normals. Nous n'avons rien à nous reprocher.

Elle ne s'apercevait même pas, la pauvre petite, de ce *nous* sans cesse répété qui plaidait la cause de Roland en même temps que la sienne. Ils étaient des alliés, combattant sous un commun bouclier pour la même victoire.

— Je te crois, mon enfant. Mais il me semble, malgré tout, que M. Gérainval qui a, plus que toi, l'expérience de la vie, a été imprudent en te reparlant, dans le jardin de l'hôtel, de cet aveu formulé dans une demi-conscience et dont tu ne gardais peut-être pas le souvenir. Il réveillait du coup le danger, risquait de froisser ta délicatesse.

Elle secoua la tête:

— Je crois, au contraire, ainsi qu'il me l'a dit à ce moment, que deux âmes droites peuvent et doivent regarder la vérité en face.

— Il m'avait promis...

— Je sais, mère, mais j'ai parlé la première. Et devant mon aveu qui dut tant le surprendre, l'émouvoir, n'est-il pas excusable d'avoir écouté son cœur plutôt que sa raison? En tout cas, nous ne pouvons revenir sur ce qui est dit; que devons-nous faire, maintenant, maman.?

Tant de confiance et de soumission se trahissaient en cette question, en sa pose aussi de petite pénitente aux mains jointes, aux yeux implorateurs, mais brillants d'une si limpide lumière, que Mme de Bréaumont en fut désarmée.

— Je vais réfléchir à cette situation dont j'étais loin de me douter, dit-elle en se levant, après avoir jeté un coup d'œil vers le cartel de bronze doré, qui, sur une console, marquait onze heures. Il est tard, tu as besoin de repos, sois calme. Nous reparlerons de tout cela demain.

Après une nouvelle étreinte, Nancy regagna sa chambrette dont elle reprit possession avec la lassitude heureuse de l'oiseau blessé qui a, enfin, regagné son nid.

A peine le colonel Printemps et Mme de Bréaumont-Candol, tante de Mme Jacques de Bréaumont, étaient-ils partis, le lendemain après le déjeuner du retour où Nancy dut surmonter toutes préoccupations personnelles pour conter avec mille détails son séjour en Belgique, qu'on apporta rue du Pré-aux-Clercs une carte pneumatique.

Elle émanait de Roland Gérainval et trahissait une vive agitation.

"Madame, écrivait-il, je viens de recevoir de Mlle Fernandot une lettre qui me bouleverse et a provoqué, de ma part, une réponse destinée, cette fois, à me rendre ma liberté.

"Je crois comprendre que Mlle de Bréaumont est revenue auprès de vous. Elle a dû vous mettre au courant de choses dont je voudrais bien aussi vous parler; si vous le permettez, j'irai chez vous, dès ce soir, à ma sortie du bureau".

Il vint, très troublé. Nancy était présente. Et quand Mme de Bréaumont lui apprit que sa fille, en effet, lui avait raconté ce qui s'était passé entre eux à Rochefort, il en fut satisfait.

— Je devais laisser parler Mlle Nancy, la première, madame. Mais il me tardait que vous fussiez instruite de cet incident. Un autre vient de le suivre et c'est pour vous en faire part que je suis ici. Une lettre de Mlle Fernandot m'apprend — et avec quelle violence de termes! — son acte odieux d'une violation de correspondance, son blâmable emportement à votre égard, mademoiselle, et votre départ de la clinique, qui en est la conséquence; c'est insensé, vous!...

Un regard éloquent compléta sa pensée.

— Je lui ai répondu sur-le-champ, poursuivit le jeune homme, que sa conduite est inqualifiable et que, désormais, tout est fini entre nous. Oui, oui, c'est ainsi, précipita-t-il en repoussant du geste les objections que ses deux interlocutrices tentaient d'exprimer, c'est fini. Même sans la raison majeure qui me fait désirer de reprendre ma liberté, je ne consentirai jamais à épouser une femme coupable d'un tel acte d'indélicatesse. La violence, on l'excuse, mais cela... non, jamais, répéta-t-il avec force.

(*Suite à la page* 41)

vous favorisera chacun de ces jours de délassement. — En fins de semaines seulement; impossible autrement, mon travail n'a pas de répit. Je vous remercie, petite amie, de me souhaiter "des jours apaisants qui rendent le courage"... mon amitié vous désire en retour la joie la meilleure, la plus franche, la plus profonde.

YVONNE — Au milieu du désarroi actuel, une quiétude comme la vôtre est un rare privilège, et je vous félicite, petite amie, de si bien l'apprécier. Votre activité doit être joyeuse et vos chansons doivent égayer votre travail qu'il fasse beau ou mauvais. Je *sais* cela depuis longtemps, et en voyant s'écouler le temps sans vous retrouver au courrier, je vous suivais *chez vous*, vive à la besogne, satisfaite de votre lot, souriant aux "jolis voyages" en perspective et au doux projet qui ne restera pas en plan, j'espère.— Comme vous dites bien: on ne sait plus réfléchir; aussi il n'y a plus à rien comprendre, car enfin la dignité et le respect de soi font partie du *bon sens*. Il n'y en a donc plus? Si, mais on l'étouffe *pour faire comme les autres*, hélas! ! — Imprégnez vous des beautés de votre campagne, *buvez* sa sève saine, aspirez son air pur, pour que vous les goûtiez toujours et puissiez ainsi conserver votre bonheur.— Je vous souhaite mille bonnes choses pour *ce jour*, surtout de rester la chère petite fille que vous êtes et qu'il est si bon d'aimer. Au revoir, Yvonne, je vous attends bientôt.

MARJOLAINE

L'IMPASSE

La Bonne Moutarde dégage la SAVEUR des VOLAILLES

En Europe, où les cuisiniers étudient pendant des années pour devenir chefs, la préparation des plats de volaille reçoit la plus sérieuse attention. L'on vise constamment à faire ressortir, de différentes façons, la saveur du mets.

Les ménagères de chez nous apprécient les recettes nouvelles qu'on leur propose pour la préparation de plats appétissants.

La bonne moutarde aide à dégager la saveur et l'on peut dire, sur l'autorité de plusieurs maîtres en art culinaire que frotter avec de la moutarde, à l'extérieur ou à l'intérieur, une volaille apprêtée, en améliore considérablement la saveur. Meilleure est la moutarde, mieux elle fait ressortir la saveur, et la MOUTARDE D.S.F. KEEN offre cet avantage additionnel.

POULET "GEORGIA BARBECUE"

Découpez le poulet renversé et posez-le sur la poitrine dans la marmite. Recouvrez d'eau et laissez cuire jusqu'à attendrissement. Assaisonnez de sel. Enlevez ensuite tout le bouillon moins une tasse. Versez sur le poulet la sauce ci-dessous décrite et faites cuire au four jusqu'à épaississement. SAUCE: 2 c. à soupe de Moutarde D.S.F. Keen, ½ c. à thé de poivre de Cayenne, 2 c. à soupe de vinaigre, ½ tasse ou plus de "catsup" (sauce aux tomates), 1 pincée de sel, 1 tranche de citron. Arrosez de temps en temps. Cette sauce est savoureuse également avec huîtres frites.

POULET À L'ÉTOUFFÉE

Découpez un poulet bouilli aux articulations, posez sur un plat chaud et recouvrez complètement de sauce à la moutarde. Mettez au four jusqu'à ce que vous obteniez une belle teinte brune. Pour faire la sauce à la moutarde, prenez 1 tasse à thé de vinaigre bouilli, 4 c. à soupe de Moutarde D.S.F. Keen, 1 c. à soupe de farine, 1 c. à thé de sucre, 1 c. à sel de sel, 1 c. à soupe de beurre. Faites frire le beurre et la farine, ajoutez la moutarde, le sucre et le sel puis versez dans le vinaigre bouillant et faites cuire jusqu'à épaississement.

La nouvelle brochurette Keen "Recettes de Sandwiches" sera expédiée GRATUITEMENT par la poste. Ecrivez à Colman-Keen (Canada) Limited, 1000, rue Amherst, Montréal.

La Moutarde D.S.F. KEEN

FACILITE LA DIGESTION 726F

Découpez ces recettes.

L'Art Culinaire

L'ART culinaire relève le goût des aliments, de même qu'il leur donne meilleure apparence et les rend plus facilement digestibles. L'œil exerce une influence marquée sur l'appétit. Le secret de cet art consiste donc à accommoder les mets de façon à les rendre appétissants et d'une digestion facile, tout en ne leur faisant perdre qu'un infime minimum de leur valeur nutritive.

Cuisson des viandes

Quand la viande est bouillie, il y a moins de perte que lorsqu'on la fait rôtir, mais, d'une façon générale, on aime mieux la viande rôtie. Or chacun sait que les mets que l'on digère le mieux sont ceux que l'on mange avec le plus d'appétit. Il s'ensuit donc que, à tout considérer, ces deux méthodes de cuisson sont probablement aussi bonnes l'une que l'autre. Toutefois, la viande bouillie n'est guère appétissante — elle n'a pas de goût — sauf pour ce qui concerne le bœuf salé, le jambon et la langue, qui ne manquent pas de saveur.

La viande frite est moins bonne, mais elle est d'un apprêt commode et peut utilement servir à faire diversion. Le grillage constitue peut-être la meilleure méthode de faire cuire un bifteck, ou toute autre viande qui se prête à ce procédé. La viande peut donc être bouillie, grillée, étuvée, rôtie ou frite. Avant de la faire cuire, il est bon d'essuyer la viande avec un linge propre et tordu après avoir été trempé dans l'eau froide. Pour la faire bouillir, on ne doit pas mettre la viande dans l'eau froide. En effet, cette pratique cause une sensible déperdition de la valeur nutritive.

Viande bouillie

Assurez-vous que la viande est *bien fraîche et pesez-la*. Dans un chaudron ou dans une marmite, mettez assez d'eau bouillante pour couvrir la viande; placez celle-ci dans le chaudron ou la marmite; écumez l'eau dès que l'ébullition recommence et placez ensuite le chaudron ou la marmite sur un feu plus ardent où la viande mijotera lentement et constamment, sans toutefois bouillir. Faites en sorte qu'il y ait toujours assez d'eau pour bien couvrir la viande, et ajoutez de l'eau bouillante s'il en est besoin. Faites cuire durant 20 à 25 minutes par livre de viande. La viande coriace cuit lentement. Une demi-heure avant que la viande soit cuite, ajoutez un peu de sel et de poivre. Si vous salez trop tôt, vous retardez la cuisson. Ajoutez des carottes, des navets, du chou, des oignons pour relever le goût de la viande.

Viande salée, bœuf salé, jambon, langue

Préparez la viande la veille, en la lavant soigneusement avec un linge mouillé bien propre. Placez-la ensuite dans une terrine ou dans une jarre en grès. Mettez assez d'eau pour couvrir la viande et laissez tremper celle-ci durant toute la nuit. Cette immersion est inutile si le bœuf est jeune et s'il n'a été salé que récemment.

Le lendemain matin, avant de mettre le bœuf salé dans le chaudron ou la casserole, enveloppez-le bien serré dans un linge propre. Par ce procédé, non seulement on empêche le bœuf salé de se défaire, mais on rend sa manipulation beaucoup plus facile. En outre, les matières grasses du bœuf se trouvent ainsi à adhérer au linge au lieu de s'agglutiner sur la viande, ce qui offre un grand avantage pour recouvrer les matières grasses. Epargnez la graisse, elle a de la valeur.

Placez la viande dans un chaudron et recouvrez-la d'eau froide. Puis amenez-la au point d'ébullition, pour la laisser ensuite mijoter sans arrêt durant quatre à six heures, selon le poids du morceau de viande. Mettez un petit couvercle sur la viande, puis, sur ce couvercle, placez un poids comme, par exemple, un fer à repasser. La viande cuira ainsi beaucoup mieux.

Laissez la viande dans son eau de cuisson jusqu'à refroidissement, si vous désirez servir froid. D'autre part, si la viande est coriace, laissez-la tremper dans son bouillon jusqu'au lendemain. Vous ramènerez alors la viande au point d'ébullition juste avant de la servir. L'eau de cuisson peut être utilisée dans la préparation des potages. Ajoutez du riz ou de l'orge ainsi que quelques bons légumes, hachés bien finement. Assaisonnez au goût.

L'autocuiseur ou cuiseur sans feu

Faites bouillir la viande durant cinq ou dix minutes, ou plus longtemps sur votre poêle ordinaire selon les indications que comporte tel ou tel appareil, et placez cette viande dans l'autocuiseur durant six ou huit heures. La langue salée requiert une cuisson d'à peu près vingt minutes.

Rôtissage et cuisson

Mettez la viande dans une lèchefrite, la partie osseuse tournée vers le haut du fourneau. Saupoudrez avec de la farine et placez dans un fourneau bien chaud durant une quinzaine de minutes. Abaissez ensuite la température de votre fourneau jusqu'à chaleur modérée. Arrosez souvent et tournez la viande pour l'empêcher de brûler. Laissez cuire durant quinze ou vingt-cinq minutes par livre de viande, selon que vous préférez la viande saignante ou bien cuite, et selon qu'elle est plus ou moins tendre.

Ses Salades sont tellement Différentes!

Les femmes peuvent être fières des salades délicieuses qu'elles servent. Les légumes frais des jardins sont nécessaires dans le régime alimentaire, mais s'ils ne sont pas préparés d'après des recettes nouvelles et appétissantes, la famille ne sera pas capable de manger tout ce qu'elle devrait de ces aliments si riches en vitamines.

Même sans un grand choix de légumes frais pour préparer une salade, l'on peut mettre beaucoup de variété dans la garniture.

Le piquant de la moutarde pure donne une saveur nouvelle aux garnitures. Employez la MOUTARDE D.S.F. KEEN et vous vous ferez un nom dans la confection de salades "différentes".

SALADE AU CONCOMBRE FARCI

Pelez un concombre, enlevez les graines avec un arrache-cœur de pomme et remplissez avec cette mixture: 1 c. à thé de sel, ¼ de c. à thé de poivre, 1 pincée de poivre de Cayenne, ½ c. à thé de Moutarde D.S.F. Keen, ¾ de c. à soupe de gélatine granulée, 1 jaune d'œuf, 3 c. à soupe de vinaigre, ½ tasse de lait, 1 c. à soupe de beurre.
Mélangez et faites cuire au bain-marie, brassant constamment jusqu'à ce que le tout épaississe et enduise la cuiller. Egouttez et ajoutez 2 tasses de saumon débarrassé des arêtes et de la peau. Remplissez le concombre creusé et mettez sur la glace. Coupez en tranches et disposez sur feuille de laitue croquante, garnissez de mayonnaise.

SALADE AU CHOU À LA REINE

Hachez fin un petit chou rouge ou blanc, préparez-lui une garniture suivant la quantité requise pour votre repas.

1 c. à soupe d'eau, 4 c. à soupe de vinaigre, 1 c. à thé de Moutarde D.S.F. Keen, 1 c. à thé de sel, 1 c. à thé de sucre, ½ c. à thé de poivre noir.

Versez sur le chou haché; si vous le désirez, ajoutez 3 c. à soupe de céleri haché fin. Agitez bien tout cela. La mixture elle-même ne requiert pas de cuisson.

La nouvelle brochurette Keen "Recettes de Sandwiches" sera expédiée GRATUITEMENT par la poste. Ecrivez à Colman-Keen (Canada) Limited, 1000, rue Amherst, Montréal.

La Moutarde D.S.F. KEEN

FACILITE LA DIGESTION 723F

Découpez ces recettes.

Les modèles pratiques

6354

6336

6354—Robe pratique à double usage. La robe chemisier garnie de petits plis et de remplis et la robe de tennis basse dans le dos, que l'on obtient en détachant la ceinture et en enlevant le corsage-jaquette. Pour un 36 (18 ans), 4½ verges de toile en 35 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 40. Prix: 35 sous.

6336—Robe de coton à transformation, d'autant plus pratique qu'elle n'en a pas l'apparence. La robe possède une encolure drapée haute, un décolletage bas dans le dos sous la jaquette. La jupe ample et unie se porte plus courte que celles de l'an passé. Pour un 34, (16 ans), 5⅜ verges de coton en 35 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 38. Prix: 35 sous.

Si votre marhand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West Toronto.

L'IMPASSE

(*Suite de la page* 38)

— C'est une malade, plaida généreusement Nancy.

— La jalousie est mauvaise conseillère, ajouta Mme de Bréaumont. En tout cas, elle prouve une affection passionnée.

— Dites, plutôt, madame, une affection égoiste et aveugle.

— Mon Dieu! fit Nancy, être la cause involontaire d'un pareil drame...

Toute secouée par cette complication, par l'état d'esprit de Roland, la jeune fille qu'amollissait, soudain, le souvenir des heures de Rochefort et de l'explication de la veille, ne put retenir ses larmes.

— Amie, chère et douce amie, oh! pardon, s'écria Roland, levé d'un bond et agenouillé soudain devant la chaise de Mlle de Bréaumont. Je suis trop violent, moi aussi, je vous fais de la peine. Et, cependant, je ne veux que vous voir heureuse. Cette lettre m'a exaspéré. Vous m'excuserez, n'est-ce pas? Ne pleurez plus, souriez. Laissez-moi revoir votre sourire.

"Vous aussi, madame, pardonnez-moi, ajouta-t-il, en se tournant vers Mme de Bréaumont qui les regardait pensive, soucieuse, ne sachant s'il fallait ou non condamner le pauvre soupirant.

Entre ces trois êtres, les paroles devenaient superflues en une telle minute. Mme de Bréaumont prononça toutefois celles qui étaient opportunes:

— Mes chers enfants — vous voyez, monsieur, que je vous traite en grand ami! — je constate que le résultat de l'algarade de Mlle Fernandot va à l'encontre de ses intentions. Mais ne croyez pas, cependant, que le tort d'un adversaire, puisque hélas! il faut employer ici ce mot, donne jamais le droit de répondre à une faute par une autre faute. Sans l'accident qui fait d'elle une malheureuse très à plaindre, je n'hésiterais pas, mon jeune ami, à vous conseiller une rupture. Vous avez refusé une fois de reprendre votre parole. Elle s'est cru le droit de vous reprocher votre infidélité. Il vous faut maintenant attendre la réponse qu'elle fera certainement à votre message. Ou elle acceptera la séparation, ou elle regrettera son acte. En ce cas, votre pitié doit trouver le moyen de poursuivre sa mission secourable.

Un même soupir s'exhala de la poitrine des deux êtres qui l'écoutaient. Nancy, d'un lent mouvement de tête, approuva les paroles de sa mère. Roland, dont la passion, stimulée par la certitude de l'amour qu'on lui vouait, s'accroissait et s'exacerbait chaque jour devant les obstacles accrus, serra les poings.

Pourtant il s'inclina, lui aussi, devant les paroles de sagesse et consentit:

— Soit, attendons sa réponse.

III

Les conseils de Minerve

Il n'eut pas à attendre longtemps. Trois jours plus tard M. Fernandot se fit annoncer dans le bureau de la maison Pradet-Rivière. Il paraissait encore vieilli et fort affecté. Son air altier d'autrefois faisait place à une attitude quasi suppliante.

— Que s'est-il donc passé? mon cher ami, tenez, lisez, dit-il, dès qu'il fut introduit auprès de Roland Gérainval et en lui tendant une lettre de Claire.

"Tout est fini, écrivait la jeune fille. Il m'abandonne. Je sais pourquoi, pour qui. Je n'ai plus qu'à me laisser mourir".

Pâle, nerveux, Roland esquissa un geste excédé. Un pli dur ravinait ses lèvres.

— Ma femme vient de partir pour Dinant, expliqua le père malheureux. Nous la connaissons. Elle est capable de tout en son exaltation. Vous vous êtes lassé, oui, je comprends, pauvre Claire!

Il était si accablé qu'il ne souhaitait même pas une explication à propos des mots ambigus contenus dans le message: "Je sais pourquoi, pour qui..."

Roland le fit asseoir et lui raconta à son tour ce qui était arrivé. La révélation acheva de consterner le banquier.

— Alors, cette jeune fille, cette Mlle de Bréaumont, vous l'aimez?

— Oui.

— Et vous n'aimez plus Claire?

La question, pour le moins superflue, eût fait sourire en tout autre moment.

— J'allais, avoua loyalement le jeune homme, prier Mlle Claire de me rendre ma parole, le soir même où vous m'annonçâtes son accident. Devant un tel malheur, j'ai résolu de rester fidèle à ma fiancée, tout au moins jusqu'à ce qu'elle fût guérie, capable de mieux supporter cette déception. J'ai même envisagé de lui consacrer ma vie si elle ne guérissait pas et ne pouvait admettre notre séparation. Vous devez savoir qu'à ce moment elle a parlé de me rendre ma liberté. J'ai refusé.

"Mais, d'une part, le monde a taxé mon attitude de suspecte affaire d'intérêt. Vous-même, monsieur, m'avez cru capable de consentir à une sorte de marché... J'en ai cruellement souffert. Depuis lors, j'ai appris d'une façon toute fortuite que Mlle de Bréaumont partage le sentiment de tendresse profonde qui m'anime et que je lui avais tenu caché. Cependant elle est la première à plaider la cause de votre fille, à accepter le sacrifice de notre bonheur et, pour toute récompense, nous voici traités en coupables.

"Je fais appel, monsieur, à votre conscience, à votre sagesse, à votre expérience de la vie. L'acte arbitraire de Mlle Fernandot ne justifie-t-il pas ma réponse? Dois-je continuer à jouer cette triste comédie? Ne serait-ce pas une lourde faute de s'unir dans les conditions que vous connaissez maintenant?

Ahuri, M. Fernandot se passait la main sur le front, ses lèvres tremblaient, dans ses yeux brillait la buée des larmes.

— Vous défendez les droits de votre amour, mon pauvre ami, articula-t-il enfin, n'en veuillez donc pas à Claire de défendre les siens. Elle ignore vos vrais sentiments. Elle vous juge infidèle. A-t-elle tort? Je vous accorde que cette violation de correspondance fut une faute. Elle n'eût, croyez-moi, jamais commis un tel acte, jadis. La souffrance physique et morale l'exaspère. Que voulez-vous que je vous dise? Ma fille est tout pour nous. Je l'adore et surtout depuis ce malheur qui brise sa vie. Votre affection était sa seule joie. Voyez, elle parle de mourir. Que pouvons-nous éprouver, nous, ses parents, qui depuis vingt-quatre ans, vivons pour elle. Je fais appel encore une fois à tout ce qu'il y a de bon en vous, pour que, quelque temps encore, vous lui restiez. Tout au moins ne la quittez pas dans un tel instant de crise. Cela peut lui être fatal, je vous l'assure.

Roland, front penché, écoutait cette voix suppliante, ces mots bien choisis pour frapper sa bonté native. Toutefois il s'observait, soucieux d'éviter une promesse pouvant l'entraîner vers de nouveaux compromis.

Le banquier, attendant des paroles qui ne venaient pas, s'était levé péniblement.

— Au revoir, Gérainval. Je vous laisse juge de la conduite à tenir. Ma fille regrettera sûrement de vous avoir à ce point froissé. Ne lui en gardez pas rigueur Qui sait si... si elle résistera à son mal... j'aurais tant désiré pour elle la douce illusion... jusqu'au bout.

L'émotion étranglait les mots dans sa gorge. Il marcha vers la porte, puis, se ravisant, vint tendre la main à Roland:

— Nous vous aimions bien... j'ai foi en vous. Ayez pitié de ma Claire, ne la laissez pas mourir, je vous le répète, elle est capable de tout.

Roland Gérainval, tout en lui rendant machinalement son étreinte, ne put que s'écrier:

— Non non! sans qu'il sût lui-même si cette protestation répondait à la vision évoquée par le père désolé ou traduisait la défense suprême de sa liberté.

Ce n'était là que le prélude de l'offensive commencée.

Un nouveau message arriva de Dinant. Il émanait, non de Mme Fernandot, comme il eût pu s'y attendre, mais du médecin qui soignait Claire. Toutefois la femme du banquier avait dû inspirer cette longue épître où étaient exposées les craintes que donnait présentement l'état de la malade. A la terrible crise nerveuse provoquée par le billet de Roland succédait la grève de la faim. Pis encore, Mlle Fernandot refusait même les soins nécessaires à son état. Le praticien ne laissait pas d'envisager les néfastes conséquences de cette attitude.

— C'est épouvantable! se dit le jeune homme. Oh! Nancy, que faire?

Il ne se doutait guère qu'au même instant Mlle de Bréaumont recevait un appel similaire. La supérieure du couvent affolée par une aventure dont sa carrière ne lui avait jamais offert d'autre exemple, intervenait auprès de la jeune fille pour lui demander d'exercer sa bonne influence sur celui qui, seul, pouvait d'un mot tout remettre dans l'ordre.

— Maman, dit Nancy à sa mère après que celle-ci en eut pris connaissance, me permettez-vous de passer aujourd'hui au bureau de M. Gérainval? Je veux lui parler; une lettre serait, je crois, moins persuasive qu'un entretien.

Assez sûre de son enfant pour servir ses intentions, Mme de Bréaumont accorda l'autorisation demandée. Roland eut donc la joie de voir reparaître en son cabinet de travail la fée familière de sa pensée.

— Que vous êtes bonne d'être venue, dit-il, et combien je suis reconnaissant à madame votre mère de vous l'avoir permis.

— Même, releva-t-elle avec un sourire un peu mélancolique, si je viens pour vous causer de la peine?

— De la peine, vous, jamais, assura-t-il en la conduisant vers l'un des profonds fauteuils de cuir où elle disparut presque.

— Je vous apporte ce que je viens de recevoir.

Elle lui tendit la lettre de la supérieure. Un geste d'impatience échappa au jeune secrétaire tandis qu'il lisait les lignes de l'écriture régulière et déliée propre aux couventines.

— C'est une véritable conspiration. Ils se liguent tous contre nous. J'ai reçu le même appel et de M. Fernandot et du médecin de la clinique.

— Je crois, opina gravement Nancy, que ces personnes sont incapables de faire pression sur nous sans un motif grave.

— D'accord, mais...

— Je crois, poursuivit la jeune fille sans tenir compte de l'interruption, que Claire Fernandot est femme à mettre sa menace à exécution, c'est-à-dire à se laisser mourir si vous ne revenez pas sur votre décision.

— Qu'y puis-je?

— Vous pouvez tout, au contraire, mon ami, et vous le savez bien et vous ne refuserez pas d'envoyer à cette malheureuse le mot d'amitié, de pardon, de pitié si vous préférez, qu'elle attend.

— Et nous, alors, nous? Que devenir? des condamnés...

— Des condamnés volontaires qui doivent s'oublier devant une misère plus grande et qui gardent encore la meilleure part, puisqu'ils font leur devoir et qu'ils s'aiment, acheva-t-elle en rougissant, mais d'une voix vibrante.

— Nancy! implora-t-il, vous parlez comme une vierge ignorant tout de la vie; mais moi qui la sais mieux et qui ne suis qu'un pauvre homme, je ne me sens ni votre enthousiasme, ni votre courage.

— Si vous agissez comme je vous le demande, Roland, comme le souhaiterait votre mère si elle était ici, je vous aimerai mieux encore.

C'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom. Chère petite qui n'usait de la séduction de sa tendresse que pour inciter son ami à un *sursum* dont elle devait être victime.

— Je vous connais déjà trop bien, insista-t-elle, pour douter un instant de votre consentement.

— Son père sait que je ne l'aime pas, que ma pensée appartient à une autre...

— Dans l'état où elle se trouve, les leurres sont permis. Elle préfère peut-être l'illusion à l'abandon. Je présume, d'ailleurs, que son père ne l'instruira pas de la vérité. Laissez passer cette crise aiguë. Sans doute, à la longue, comprendra-t-elle, renoncera-t-elle! La paix se fera en vous si vous avez pitié; ce que je vous demande est difficile, mais vous êtes digne de l'accomplir. Roland, promettez-moi...

Il lui saisit les mains, contempla longuement le fin profil aux traits volontaires et suaves à la fois.

— Petite Minerve aux cheveux de bronze, petite Victoire dont on cherche les ailes, de quel pouvoir persuasif êtes-vous dotée? Pour que vous m'aimiez mieux, comme vous dites, que ne ferais-je pas?

— Merci, oh! merci.

— Mais à une condition pourtant.

— Laquelle?

— Je ne reprendrai ma lourde chaîne qu'avec l'assurance de ne pas vous perdre tout à fait. Récemment, au nom du devoir, vous vous êtes écartée de ma route, me laissant ignorer même votre adresse. La Providence a été plus clémente que vous; elle m'a ramené sur votre chemin. Il faut que Mme de Bréaumont et vous me promettiez de laisser la chère petite étoile éclairer mon horizon. Le livre bien-

"Drôle de goût... ce tricot! On ne peut dire que le brun est particulièrement bon. Pas beaucoup de parfum. Comment est ce tricot blanc que tu tiens, petit frère? Laisse-le moi mettre dans ma bouche."

"Dis, ça c'est chic... un bel os long et dur, dedans? Il est bien à cette place où il poussera une dent la semaine prochaine. Non! ce n'est pas pour toi!— tu es maussade — il te faut un peu de poudre Johnson's Baby *qui rend bon tout bébé—même toi!"*

"Je suis la Poudre Johnson pour Bébés *— qui empêche les irritations de la peau — a la douceur du satin, est fabriquée avec le plus fin talc importé. Pas de stéréate de zinc ni de racine d'iris. Votre bébé devrait également avoir le Savon et la Crème Johnson's Baby!"*

Envoyez une pièce de dix sous et vous recevrez un échantillon de poudre, de savon et de crème JOHNSON'S BABY

Johnson & Johnson Limited MONTREAL CANADA

POUDRE JOHNSON pour *Bébés*

Fabriquée au Canada 97

POILS et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à: *Gypsia Products Co. (M. O.) Box 93 Times Square Station, New York.*

Robes d'une allure jeune

6358

6356

6358—La robe chemisier de plus en plus populaire. Celle-ci est très jolie avec ses courtes manches garnies d'un pli plat et coupées à même l'empiècement du corsage. Des plis dans la jupe facilitent les mouvements. Pour un 36, (18 ans), 3⅞ verges de coton rayé en 35 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 44. Prix: 25 sous.

6536—Robe simple, fraîche et pratique pour les jours de grande chaleur. De piqué blanc, genre chemisier, garnie de plis et de remplis lui donnant l'ampleur nécessaire pour les sports. La cravate est étroite et de couleur assortie à la ceinture. Pour un 36 (18 ans), 4¼ verges de piqué en 35 pouces, ½ verge de tissu contrastant en 32 à 39 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 46. Prix: 35 sous.

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West Toronto.

La Petite Poste

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de' —

UNE INSERTION: 75c

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mots abrégés. La Direction n'accepte aucune formule FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir pour le renseignement de la Direction, outre le pseudonyme les nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE. Chaque envoi devra être accompagné du montant requis — bon postal ou timbres.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la revue.

Ceux qui désireront se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours, sera détruit.

On devra adresser: —

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal

AVIS

Nous ne nous chargeons d'aucun message pour les correspondants. La correspondance doit se faire DIRECTEMENT entre eux.

On voudra bien aussi prendre note qu'il est ABSOLUMENT inutile de demander le nom et l'adresse véritables des correspondants, et qu'à l'avenir nous ne répondrons plus aux lettres de ce genre.

La Direction

* * *

Désirent des crorespondants, les jeunes filles dont les noms suivent:—
Mesdemoiselles,

MICHELINE. — Jeune fille sérieuse demande correspondants de 30 à 40 ans. 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

VIOLETTE. — Désire correspondants sér. dist. de bonne éduc. de 35 à 42 ans. 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

LOUISETTE. — Demande correspondants âgés, dist. bon. position, de la ville ou de la campagne. 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

MISS MORE. — Irish canadian girl, age 45, would like to meet Quebec gentleman french canadian for company. 320, Notre-Dame E., Montréal, P. Q.

D. SOLE. — Demande correspondants de 50 à 55 ans, veufs ou célib. ayant très bon. position; but sér. 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

CLAUDINE DELISLE. — Québec. Jeune fille sér. dist. (Corr. dist. sér. de 30 à 50 ans, célib. ou veuf). 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Désirent des corr'tes, les messieurs dont les noms suivent:—
Messieurs,

L. PREVOST. — Désire correspondre avec dames veuves, sans enfants, de 40 à 50 ans. 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Un bon sommeil

Il y a des personnes qui prennent une infusion chaude, le soir, après le repas, pour s'assurer un sommeil tranquille et réparateur. Ces infusions, si l'on veut en tirer tout le profit, doivent être prises très sucrées.

Une infusion, en effet, se compose de trois choses qui ont chacune leur rôle bienfaisant. Il y a d'abord la plante, qui agit selon ses propriétés particulières. Puis la chaleur qui facilite la digestion. Et enfin, le sucre, qui a pour rôle de restituer aux muscles l'énergie perdue au cours de l'effort de la journée. Les infusions sucrées sont donc toujours une très bonne chose.

tôt prêt sera le lien discret entre nos cœurs. Dites-moi, à votre tour, que vous acceptez, que vous me promettez.

— J'accepte, je promets, assura Nancy, devinant que la vraie sagesse ne consiste pas dans les résolutions excessives peu compatibles avec notre faiblesse humaine, mais plutôt dans une mise au point de notre volonté avec les exigences de la vie.

III

Encore de l'imprévu

Le livre parut. Ce fut une heure précieuse pour les habitants du vieux logis de la rue du Pré-aux-Clercs que celle où leur parvint le lot d'exemplaires personnels qui leur était dévolu.

Elles éprouvaient quelque chose de l'émotion d'un écrivain, d'un poète qui voit réalisés par l'impression et, prêts à être répandus dans le public, les prémices de son œuvre. Ici la joie était plus haute encore, puisque dépourvue de toute spéculation égoïste, Mme de Bréaumont et Nancy se complaisaient à regarder, à manier, à feuilleter ces volumes où, sous la couverture mauve, se détachaient en lettres de pourpre le titre: *De Père en Fils* et le sous-titre: Trois héros français. Leurs regards revenaient sans cesse aux portraits reproduits dans le texte et au fac-simile des lettres perpétuant l'écriture des disparus.

L'illustre préfacier fut le premier servi. Son exemplaire, tiré sur papier de luxe et enfermé dans une couverture artistique peinte par Nancy, lui fut remis par la jeune fille qui accompagnait sa mère dans cette visite de gratitude. Puis, ce fut le tour de la tante de Bréaumont, et du colonel Printemps. Nancy tint également à ce que ses compagnes préférées eussent, par ses soins, le volume en main avant de s'occuper du service de presse, c'est-à-dire des visites dues aux critiques littéraires à qui la maison Pradet-Rivière jugeait bon d'adresser l'ouvrage.

Elle trouva Odette Leprevier, ou plutôt Mme Gaston Lestroyen, un peu languissante sur sa chaise longue, mais le visage radieux. Elle était en train de tailler dans de la toile et de la soie blanches de menus vêtements dont la vue fit sourire la visiteuse.

— Bravo! Odette, ce doit être si doux d'espérer un poupon. Et pour quelle date as-tu fait ta commande d'un chérubin? Un garçon? Une fille?

— Il nous arrivera, je présume, sur les arabesques des fils de la Vierge, fin septembre, ou au début d'octobre; quant à savoir si ce sera un Jacques ou une Jacqueline, dis-le-moi, si tu sais lire dans les étoiles.

— Peut-être mieux que tu ne le penses, murmura mystérieusement la jeune fille. Mais seraient-elles les étoiles si elles livraient leurs secrets?

Odette, ravie d'avoir une confidente, négligea le livre reçu pour conter mille détails de sa vie heureuse et les projets relatifs à "Bébé". A peine songea-t-elle à demander à Nancy ses impressions sur son voyage en Belgique.

Au jardin d'enfants de Madeleine Guilvain, au contraire la jeune fille trouva un accueil des plus affectueux; le vif intérêt témoigné à l'ouvrage paru, la hâte de Madeleine à le feuilleter, à l'admirer, sa gratitude de l'offrande amicale lui firent du bien.

"Et l'on accuse, songea-t-elle *in petto* l'égoïsme des célibataires et l'on vante le mariage comme antidote de ce vilain défaut. Les adages sont composés parfois d'erreurs flagrantes".

Madeleine l'intrigua en lui confessant qu'il y aurait peut-être bientôt du nouveau à leur foyer.

— Pour toi?
— Non, pour Jeanne.
— C'est encore un secret?
— Oh! un demi-secret, puisque des femmes en sont les gardiennes.

Dans le logis d'Eva Colleray, où elle se rendit ensuite, Nancy eut des précisions sur le demi-secret. La jeune artiste qui, tout en travaillant ferme, trouvait le moyen d'être au courant de tout, lui dit:

— L'admiration et le dévouement de Jeanne pour son "prince de science" ont fini par frapper celui-ci et lui ouvrir les yeux... avec le cœur. Entre nous, ma chère, faut-il que ces savants soient niais pour comprendre si tard, en pareil cas. Enfin! Le Maître va devenir seigneur et maître et nous irons en chœur à ce mariage. Et de deux. A quand le tien, mon petit?

— Le tien, plutôt, tu es mon aînée

— Oh! moi, j'attends toujours le phénomène digne d'incarner mon triple idéal, artistique, sportif et sentimental. Mais qui veux-tu qui déniche l'imperceptible Éva, dans son nid clunisien? Je me console avec mes pinceaux, mes toiles et ce décor, acheva-t-elle en désignant la fenêtre sans rideaux qui encadrait la vue du vieux musée et de son jardin.

"Mais toi, pourquoi diable as-tu laissé échapper ton chevalier du jeune âge? Encore un imbécile qui s'est trompé de route.

— Qui sait? laissa tomber Nancy, fixant de ses prunelles songeuses le petit square dont les portiques de pierre semblaient s'ouvrir sur les grottes féeriques du pays des mirages.

Dans sa tournée des critiques littéraires la jeune fille reçut partout bon accueil, puisqu'elle était jeune, charmante et simple. On lui promit des articles, on lui prodigua, par endroits, regards admiratifs et sourires enjôleurs.

Quelle joie ce fut bientôt pour les deux femmes de recevoir les premières coupures de journaux faisant l'éloge du livre et rendant hommage aux trois beaux caractères français qu'il dépeignait. On s'intéressait particulièrement à la juvénile figure de Daniel, un nouveau Maurice de Guérin, opiniainent les uns, un des plus touchants héros de l'épopée marocaine, affirmaient les autres. Avec des battements de cœur et des larmes, mère et fille lisaient ensemble ces louanges qui, tout à la fois, avivaient leurs regrets et exaltaient leur fierté. Autant que le colonel Printemps, Roland Gérainval partageait leur joie et leurs espoirs.

— Nous présenterons le livre à l'Académie française, décida-t-il, afin qu'il obtienne un prix.

Nancy trouvait dans ces émotions un nouveau dérivatif à sa peine.

Pourtant, le contact fréquent avec celui qu'elle aimait et qu'elle ne voyait qu'en présence de sa mère, entretenait chez cet être doué d'une frémissante sensibilité, une certaine agitation.

Roland ne faisait plus allusion à Claire depuis qu'il avait envoyé à sa fiancée, sur le désir de Nancy, le mot destiné à faire revivre la malade. Mais une lettre de la supérieure vint prouver à la jeune fille que ses conseils avaient porté leurs fruits. Claire, un peu honteuse de l'éclat qu'elle avait provoqué, se montrait plus docile, acceptait de se soigner, de se nourrir.

"Continuez, ma bonne petite, ajoutait la religieuse, à être l'ange tutélaire de ceux qui vous connaissent et vous aiment... et même des autres puisque vous leur faites du bien".

Nancy fut contente du résultat de son effort, mais elle se dit qu'il est plus aisé d'édicter des conseils que de les suivre. Et elle restait perplexe sur l'issue de cette lutte en laquelle se débattaient deux êtres de bonne foi et de non moins bonne volonté. C'est alors qu'un facteur imprévu entra en scène sous la forme d'une ancienne compagne de pension de Mme de Bréaumont, Mme Laubarey.

Mme Laubarey avait, en effet, été élevée comme la mère de Nancy, au couvent de Mesnil, de l'Ordre dit des *Oiseaux*. Cette maison, située à Lunéville, a dû depuis la loi de la Séparation s'exiler dans le Brabant hollandais. Aussi éprouvée que son amie, Mme Laubarey avait perdu dix ans auparavant une fillette de sept ans et l'année précédente elle était devenue veuve. Ayant l'avantage de posséder une grande fortune, elle s'était retirée à Lourdes dans une propriété qui lui venait de son mari et elle s'y occupait d'œuvre pies.

De passage à Paris pour affaires, elle venait remercier Mme de Bréaumont de l'envoi du livre: *De Père en Fils*.

La vue de Nancy lui rappela l'enfant qu'elle avait perdue et qui aurait presque le même âge. Elle s'attacha très vite à la jeune fille et conçut le désir de l'emmener avec elle pour passer quelques semaines dans les Pyrénées. Au seul nom de Lourdes, Nancy sentit son âme et son imagination battre des ailes. Elle ne connaissait pas le sanctuaire marial. Y faire un pèlerinage était un de ses vœux secrets. Mais quitter encore sa mère, était-ce possible? Mme de Bréaumont hésitait aussi pour la même raison. Pourtant cette seconde absence aurait une fois de plus l'avantage d'espacer les relations que l'édition et l'essor du livre provoquaient entre les jeunes gens.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas toutes les deux? proposa Mme Laubarey qui devinait en partie les motifs de leur perplexité. Je ne demande que cela.

L'IMPASSE

On s'entendit enfin. Il fut décidé que Nancy partirait d'abord avec Mme Laubarey et que sa mère irait un peu plus tard la chercher.

IV

Le vallon des miracles

La villa de Mme Laubarey à Lourdes était située sur la route de Pau dont la rampe se déroule, ainsi qu'une longue terrasse, au-dessus de la ville et découvre un merveilleux panorama.

Dès que Nancy, du balcon de sa chambre, l'eut entrevu, elle se répandit en exclamations admiratives. Elle eut d'abord l'impression d'ensemble d'une vaste et verte corbeille jonchée de fleurs de clarté. Puis, elle apprécia les détails. Son regard fut tout de suite aimanté vers la droite où s'érige le triple édifice des églises, la crypte, le Rosaire et la Basilique. A leur flanc, dans la masse du rocher crêté de verdures qui leur sert de contrefort naturel, la grotte creusait son abri constellé de flammes perpétuelles. La statue de Marie y épanouissait son lis virignal. Le ruban vert du Gave en baisait les contours.

Devant la jeune fille, étagés sur deux gradins descendant au fond de la vallée, les toits de la ville pressaient leurs essaims; à gauche, le sol se relevait, érigeant sur une éminence toisonnée d'arbustes drus le vieux château aujourd'hui transformé en musée d'art local, plus loin, au sud-est, le pic du Jer au long duquel les rails d'un funiculaire dressaient leur échelle métallique. Tout autour, magnifiant le fond du décor, les dents et les dômes des monts pyrénéens limitaient l'horizon de leurs fronts augustes couronnés de neiges éternelles.

— Que c'est beau! que c'est beau! c'est divin! s'écria enfin Nancy ne pouvant trouver une expression qui rendit mieux sa fervente admiration. Mais aussitôt se tournant vers Mme Laubarey, ravie de son plaisir:

— J'aimerais tant aller tout de suite vers la grotte, madame, vous voulez bien?

Ce jour-là et les deux ou trois qui suivirent, Nancy, pénétrée par l'atmosphère ambiante, ne voulut connaître de Lourdes que l'enceinte bénie des apparitions, les églises, la grotte, les piscines, le chemin de Croix de la montagne. Ses préférences furent pour la Grotte de Massabielle aux parois patinées par le temps et polies par les baisers dévotieux des foules, la Grotte tapissée de béquilles, fleurie de gerbes quotidiennes et brasillante des frissons lumineux des cierges, la Grotte, parcelle infime du globe vers laquelle convergent, depuis soixante-dix ans, les pensées, les prières, les offrandes de l'humanité croyante et souffrante. Petite ombre perdue dans la houle qui déferle nuit et jour et sur cette grève de paix, Nancy mêla l'élan de son être à l'incessante incantation qui crée en ce coin du sol de France une atmosphère surnaturelle, propice à l'éclosion des miracles. Elle en éprouva l'effet bienfaisant. A Lourdes la vie ordinaire est suspendue, les soucis médiocres s'évanouisssent. On a vraiment l'impression de se détacher des choses profanes et de survoler ses peines.

Mme Laubarey, ignorante des pensées intimes de sa jeune compagne, constatait néanmoins son exaltation mystique et dosant sagement les pieux exercices, les entremêla de promenades dans la ville et les environs. Parcourant les rues étroites bordées d'étalages de bazars, emplies de pèlerins appartenant à tous les pays, parlant toutes les langues et dont beaucoup portaient le costume de leur contrée, elles visitèrent la maison de Bernadette, le vieux château, accomplirent l'ascension du pic du Jer, firent en auto le tour du lac de Lourdes, prolongèrent leurs excursions jusqu'à Tarbes et à Bagnères-de-Bigorre. Nancy avait envoyé à la clinique de Dinant-sur-Meuse des cartes postales. Dans sa réponse, sœur Marthe lui apprit qu'une maison-hôpital, tenue par des religieuses de leur ordre, existait à Lourdes et l'engagea à rendre visite à la supérieure. Ayant suivi ce conseil, la jeune Parisienne fut si touchée par la vue des malades, qu'elle s'enrôla sur-le-champ comme aide bénévole pour accompagner les voiturettes ou soutenir les éclopées, soit aux offices célé-

Robes délicieuses et fraîches

6348—Ensemble de chiffon imprimé composé d'une jaquette à souples revers et manches "raglan" descendant sur la main, et d'une robe froncée aux épaules et dont les manches descendent sous le coude. La jupe est élargie du bas par des godets. Pour un 36, (18 ans), 7½ verges de soie légère imprimée. 12 à 20 ans; 30 à 44. Prix: 50 sous.

6362—Cette robe de soie épaisse est le type même de la robe élégante cet été. D'une coupe simple, elle emprunte tout son cachet à ses larges manches froncées et à son corsage ample très nouveau. Pour un 36 (18 ans), 3⅞ verges d'épaisse soie sheer en 39 pouces. 12 à 20 ans; 30 à 42. Prix: 35 sous.

6348

6362

Si votre marhand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West Toronto.

L'IMPASSE

brés à la grotte, soit aux piscines et surtout à la procession du Saint-Sacrement.

Le spectacle de tant de misères, la nécessité d'y porter remède par de bonnes paroles et par le don de sa pensée et de ses forces, eurent encore le pouvoir d'apaiser son cœur meurtri. Qu'il devenait facile à Lourdes de tout consentir, de tout sacrifier!

Son enthousiasme traduit dans une nouvelle lettre envoyée à la Maison aux Fleurs eut un résultat inattendu. Ses jeunes amies, Maud Berckins et Mary Mac Nolet, profitant du pèlerinage belge qui se préparait à aller à Lourdes, lui annoncèrent leur arrivée. Se revoir fut une joie pour toutes les trois.

Les deux petites lui apprirent que Claire Fernandot, soupçonnée de n'être pas étrangère à son rapide départ, avait été mise en quarantaine par les autres malades.

— C'est très mal, cela! s'offusqua Nancy.

— Mais non, c'est juste, savez-vous! riposta gaiement l'espiègle Mary.

— Je crois, ajouta Maud, qu'elle n'a pas envie de prolonger son séjour à la clinique. Le traitement n'apporte aucune amélioration dans son état. Elle est mécontente de tout le monde, y compris le médecin; quand elle a su que nous venions à Lourdes, elle a prétendu qu'elle voulait essayer de guérir ici.

Ces propos jetèrent le trouble dans l'esprit apaisé de Nancy. Claire Fernandot, la poursuivre jusqu'au fond des Pyrénées? N'était-ce pas trop, vraiment? Elle écrivit sur-le-champ à sa mère pour lui faire part de cette nouvelle et de ses appréhensions.

"J'aimerais, mère chérie, que vous profitiez au plus tôt de l'invitation de Mme Laubarey, si bonne pour moi. Vous présente, rien ne m'inquiétera plus".

Mme de Bréaumont la rassura vite en lui affirmant qu'au milieu des foules de Lourdes, on pouvait très bien ne pas se rencontrer. En tout cas, elle-même ne tarderait pas à se mettre en route. De fait, elle arriva peu de jours après, au moment même où Mary et Maud reprenaient le chemin de leurs lointaines et brumeuses contrées d'outre-Manche.

Des mains de sa mère, Nancy reçut une lettre de Roland Gérainval.

Il annonçait de son côté à la jeune fille le nouveau caprice de Mlle Fernandot.

"Quelle en sera pour nous la conséquence? s'inquiétait-il. Je ne désire qu'une chose, c'est que vous n'ayez plus du moins à souffrir par elle. J'ai, pour mon compte, refusé de retourner à Dinant. Il m'est doux de savoir que Mme de Bréaumont et vous allez être réunies. Cela me tranquillise. Puis-je à l'une et à l'autre demander une pensée, une prière, une aumône du cœur enfin, pour celui qui se sent si désespérément seul et qui souffre"?

Est-il besoin d'ajouter que Nancy n'avait pas attendu cette supplique pour implorer la Madone en faveur de son ami.

V

L'arbitre

UN radieux matin de juin une certaine effervescence se manifesta autour des piscines. Ainsi qu'une traînée de poudre le bruit s'y répandit qu'un miracle venait de se produire. De fait, une petite fille de cinq ans, appartenant à un pèlerinage flamand et paralysée depuis sa première année, avait pu, en sortant de l'eau où on l'avait plongée, se tenir sur ses jambes et faire quelques pas.

Une main dans celle d'une religieuse, soutenue de l'autre côté par Nancy de Bréaumont, elle apparut à la foule curieuse, émue, massée sur son passage. Elle souriait, mais aussi trahissait quelque surprise. Son aventure la stupéfiait. Devant elle, marchant à reculons pour la mieux voir, le visage extasié, une brave femme, mise comme les campagnardes âgées le jour dominical— son aïeule sans nul doute— ne cessait de répéter, les mains jointes.

— Elle marche! Doux Sauveur! Notre-Dame! Elle marche!

Des gens pleuraient, d'autres regardaient avec envie la fillette au manteau blanc, rejoignant d'un pas mécanique de poupée articulée le bureau des constatations.

Depuis trois jours, Nancy s'était attachée à cette petite malade. Il lui semblait qu'un rayon de la grâce dont bénéficiait l'enfant l'avait effleurée.

Près du bureau médical, la religieuse dit en désignant la jeune fille:

— Elle porte bonheur aux malades. L'autre jour une femme qu'elle accompagnait s'est sentie soulagée d'une grande oppression qui l'étouffait.

Il n'en fallait pas davantage pour que la brancardière bénévole devînt le point de mire de l'assistance.

Gênée, Nancy protesta:

— Certes, je n'y suis pour rien. La grâce d'en haut tombe où il lui plaît.

Rougissante, elle cherchait à s'éclipser. Alors un prêtre qui était présent la retint.

— C'est bien, approuva-t-il, de savoir rester humble sous la rosée céleste. C'est le meilleur moyen de la rendre féconde.

Nancy connaissait de vue ce prêtre au visage émacié, couronné par des cheveux gris. Elle l'avait entendu appeler "mon Père" par des pèlerins qui le traitaient avec vénération. Elle savait aussi que, vivant autrefois dans le monde où il était médecin, marié, père d'une petite fille, il avait un jour, malgré les précautions prises rapporté à son foyer le germe d'une maladie infectieuse dont la mère et l'enfant étaient mortes.

Désespéré d'être la cause involontaire de leur perte et de n'avoir pu, en dépit de sa science, sauver celles qu'il aimait, il était entré dans les ordres. Presque chaque année le Père Bieuvay — c'était le nom du prêtre — venait à Lourdes. Cet homme qui avait beaucoup souffert et consacrait sa vie à soulager son prochain inspirait confiance à Mlle de Bréaumont. Elle murmura ce jour-là, assez bas pour n'être entendue que de lui seul:

— L'épreuve rend humble.

Il la considéra, apitoyé de reconnaître l'empreinte de la douleur dans un être si jeune et si charmant.

Cette scène impressionna la jeune fille. Elle fut, d'autre part, un peu contrariée de l'espece de popularité que lui valut le succès de ses soins auprès des deux malades guéries. On venait de divers côtés la solliciter de s'occuper de telle ou telle personne. Sa mère et Mme Laubarey en étaient, au contraire, heureuses et la rassuraient en lui affirmant que grâce au renouvellement incessant des pèlerins l'incident serait vite oublié.

Comme pour donner un démenti à ces paroles, Nancy vit un après-midi s'avancer vers elle le père Bieuvay qui lui dit!

— Mademoiselle, je vous ai jugée secourable et je viens faire appel à votre bon cœur. Une jeune personne infirme arrivée à Lourdes avant-hier a entendu parler de vous, c'est-à-dire de la jeune fille qui porte bonheur aux malades, car elle ignore votre nom. Elle souhaite ardemment guérir et m'a prié d'aller vous chercher, de la confier à vous. J'espère que vous ne décevrez pas cette demande d'une infortunée clouée sur son lit de douleur.

— Certes, non, mon Père, se hâta de répondre Nancy. Menez-moi vers elle, mais je vous en supplie, détruisez de tout votre pouvoir cette réputation de fétiche qui m'embarrasse, me confond.

— Soyez tranquille, mon enfant. Rien n'arrive ici sans la volonté d'En-haut. Laissons-nous faire. Entre les mains maternelles de Marie, on est en sûreté.

— C'est vrai, reconnut la jeune fille, apaisée du coup.

Elle suivit son guide vers l'avenue Peyramale qui, plantée d'arbres et côtoyée par le flot du Gave, sert de retraite à des villas et pensions luxueuses.

Ils franchirent la cour fleurie de l'une de ces demeures, furent introduits dans une chambre où, sur un divan, une femme était allongée.

Nancy l'eut à peine entrevue qu'elle tressaillit, s'arrêta.

Au même moment Mlle Fernandot, car c'était elle, entendant qu'on entrait tourna la tête. Reconnaissant à son tour l'arrivante, elle étendit les mains en avant comme pour repousser la vision abhorrée et s'écria:

— Elle! Toujours! C'est trop fort. Non, non, je ne veux pas. Qu'elle s'en aille!

Le prêtre abasourdi avait, lui aussi, suspendu sa marche et regardait alternativement les jeunes filles.

— Mon père, reprit Claire, je vous demande pardon, je ne savais de qui il s'agissait; je vous dirai, je vous raconterai ce que m'a fait cette personne. Vous m'approuverez.

Le père Bieuvay médita un instant, scruta le visage pourpre et courroucé de Claire, puis celui soudain pâli, mais calme de Nancy. Déjà, grâce aux brefs entretiens qu'il avait pu avoir avec les deux jeunes filles, il lui était possible de juger de leurs caractères respectifs. En tout cas le ton violent de l'infirme l'indisposait:

— Est-ce un secret sous forme de confession que vous souhaitez me révéler, mademoiselle?

— Non, pas du tout.

— Alors, si vous désirez simplement me prendre pour arbitre, je préférerais que l'accusation — car cela m'a tout l'air d'en être une — fût faite en présence de l'accusée. Je ne juge jamais d'un fait sur l'audition d'un seul son de cloche. Acceptez-vous?

— Soit.

— Et vous, mademoiselle? s'enquit-il en se tournant vers Nancy.

— Bien volontiers, mon Père, et je vous sais gré de votre proposition, car ainsi je pourrai peut-être convaincre Mlle Fernandot qu'il y a entre nous un malentendu.

Claire Fernandot ne répondit à ces mots que par un sourire ironique. S'adressant au prêtre seul elle fit, très loyalement, le récit de ce qui s'était passé à la Maison des Fleurs. Elle ne céla pas non plus la lettre envoyée par elle à M. Gérainval, ni sur la cruelle réponse de celui-ci, sa volonté d'en finir avec la vie. Elle imputa toutefois l'inspiration du premier geste de Roland à la funeste influence de sa rivale. Nancy écouta en silence ce réquisitoire. Aux dernières paroles prononcées elle secoua énergiquement la tête et eut un "oh!" éloquent de protestation. Il est dur d'être soupçonnée d'une pensée contraire à celle qu'un sentiment généreux vous a dictée. Mais elle se retint d'avouer ce qui s'était passé entre elle et Roland à ce propos afin de laisser au fiancé le mérite du pardon octroyé.

Le prêtre devina ce que taisait la jeune fille et qui échappait à Claire.

— Vous disiez, mademoiselle, intervint-il quand la malade eut cessé de parler et en interrogeant Nancy, qu'il n'y a, en tout cela, qu'un malentendu. Ne serait-ce pas le moment et le lieu de le prouver? Lourdes, ajouta-t-il avec un bon sourire, est un terrain fait pour les ententes, non pour les discordes.

— Les faits qu'a narrés Mlle Fernandot sont exacts, mon Père, reconnut Nancy. Mais je tiens à lui répéter devant vous que ma rencontre avec son fiancé fut toute fortuite et que le baiser d'adieu déposé sur mes doigts ne motivait pas une semblable réprobation. Si je m'étais enfuie en Belgique sans laisser savoir à M. Gérainval mon adresse, c'était précisément pour fuir les dangers d'un sentiment dont l'origine remonte à notre enfance commune et qui n'avait plus le droit de se manifester. A Rochefort, il a fallu la connivence d'un hasard inouï — mon évanouissement à la suite d'une chute dans le souterrain — pour nous faire perdre la notion du réel et laisser se trahir le secret de nos cœurs. Nous n'avons caché ces choses à Mlle Fernandot que pour lui éviter une souffrance et des soupçons inutiles, car nous sommes de ceux que rien n'empêche de faire leur devoir.

Il y avait un tel accent de sincérité dans cette affirmation que le prêtre, sondeur d'âmes, ne s'y méprit point. Il quêta sur le visage aux traits durcis de Claire une détente, une émotion.

Mais de cet exposé des faits, Mlle Fernandot n'avait retenu qu'une chose et qui l'irritait:

— Vous voudriez peut-être me faire croire que mon fiancé ne m'aime plus et que je vous dois son retour. C'est assez plaisant!

Devant l'expression réprobative du prêtre, elle se reprit:

— Je vous en veux beaucoup moins; je vous crois même sincère, mais, à mon avis, le mieux, pour l'une et l'autre, est de ne pas nous revoir. Je me sens lasse, d'ailleurs. Excusez-moi de vous avoir inutilement dérangée.

— Je ne regrette pas d'être venue, mademoiselle, déclara Nancy; grâce à votre désir, et surtout grâce au Père Bieuvay, nous avons pu nous expliquer, nous nous séparons plus calmes qu'à la *Maison des Fleurs*.

Quand elle se fut retirée, le prêtre se disposa à sortir à son tour de la chambre, mais Claire l'arrêta:

Savon Baby's Own

Le Savon Baby's Own, absolument pur et délicieusement aromatisé!

Le Meilleur pour Bébé et pour vous.

5-10-21 Albert Soaps Limitée, Mfrs., Montréal

— Voulez-vous rester un instant, je vous prie, mon Père?

Le menton dans ses mains, les yeux au loin, c'est-à-dire plongeant au fond d'elle-même, l'infirme médita un long moment, puis dardant son regard enfiévré vers le prêtre:

— Je voudrais bien savoir ce que vous pensez de moi?

— Je vous connais trop peu, mademoiselle, pour me permettre d'avoir une opinion qui ne risque pas d'être fausse.

Elle se mordit les lèvres.

— Ce qui signifie que votre opinion n'est guère favorable si vous me jugez sur cet entretien. Oh! ne niez pas. Mon adversaire vous est beaucoup plus sympathique que moi. Cela se voit, se sent. Et pourtant c'est moi la victime. La vie est mauvaise, les êtres sont injustes.

Il éleva la main:

— Ne soyons pas trop prompts à accuser la vie et les autres. Mlle de Bréaumont pourrait en dire autant que vous. Elle ne le fait point. Ce qui me plaît en elle c'est qu'elle possède l'esprit d'abnégation. Le ver rongeur des âmes, c'est l'égoïsme.

— Alors, à votre avis, mon Père, je suis égoïste en voulant garder mon fiancé?

— Si vous êtes absolument sûre qu'il vous préfère, non.

— Que faites-vous des promesses échangées?

— Ce ne sont pas celles du mariage. Des fiancés restent des êtres libres, malgré tout, et lorsqu'un empêchement essentiel vient s'opposer à l'union projetée, ils ont raison de rompre plutôt que de commettre une erreur irréparable.

— Mon accident n'était pas prévu, c'est juste. Mais moi, je ne l'aurais pas abandonné s'il était devenu infirme.

— Il vous eût probablement rendu votre parole.

Etudes Graphologiques

Par Guy RISSLER

Nous ne publions plus d'études graphologiques. Cependant, les personnes qu'intéresse cette science peuvent, comme par le passé, s'adresser à notre collaborateur dont la haute compétence est bien connue. Nous nous chargeons de faire parvenir directement aux intéressés les études demandées, aux conditions suivantes:

Une ENVELOPPE AFFRANCHIE (et l'ADRESSE POSTALE) devra accompagner chaque envoi.

TOUTE REMISE — mandats ou bons de poste — DEVRA ETRE FAITE au nom de La Revue Moderne.

Ecrire deux à trois pages de sa composition, à l'encre, sur papier non rayé. Signature du pseudo. Lettre et non copie d'article.

Pour vingt-cinq sous de plus par étude, il sera donné aux personnes qui feront mention du mois de leur naissance, de leur couleur et fleur préférées, quelques mots d'oracle. C'est la science nouvelle, et la première fois, ici, à Montréal, que d'après les données psychologiques, on dégagera de la graphologie, des possibilités sur l'avenir,— des déductions, bien entendu, non, des prophéties— Avez-vous un projet, un amour, un désir qui vous bouleverse, formulez en quelques lignes la nature de votre application que vous insérerez au bas de votre étude, en plus des conditions exigées.

ETUDE ORDINAIRE : 75c
ETUDE DETAILLEE : $1.25
AVEC ORACLE : $1.50

GUY RISSLER,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal.

DOLLFUS-MIEG & Cie
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS

COTON
LIN & SOIE
POUR BRODER·CROCHETER·TRICOTER
D·M·C
MARQUE DE FABRIQUE DÉPOSÉE
SPÉCIALITÉ DE COULEURS BON TEINT
ARTICLES DE Ire QUALITÉ
POUR OUVRAGES DE DAMES

DOLLFUS-MIEG & Cie, SOCIÉTÉ ANONYME
MULHOUSE-BELFORT-PARIS

COTONS À BRODER D·M·C, COTONS PERLÉS.. D·M·C
COTONS À COUDRE D·M·C, COTON À TRICOTER D·M·C
COTON À REPRISER D·M·C, CORDONNETS.... D·M·C
SOIE À BRODER .. D·M·C, FILS DE LIN.... D·M·C
SOIE ARTIFICIELLE D·M·C, LACETS DE COTON D·M·C

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D·M·C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

L'IMPASSE

— J'ai offert, il a refusé. Ai-je donc eu tort de croire en lui? Devais-je l'obliger à la reprendre? Ah! mon Père votre silence, votre regard me condamnent. Mais je l'aime, moi, voyons, je l'aime.

— Pour vous, non pour lui!

— Comment cela?

— S'il ne vous reste fidèle que par devoir, croyez-vous qu'il puisse être heureux?

— Il le sera si je guéris.

— Et si vous ne guérissez pas?

— Oh! vous êtes dur, mon Père.

— Non, mon enfant, je suis prudent et je parle ici à la fois en prêtre, en médecin et en homme. Vos parents ne vous ont-ils jamais fait penser à cette éventualité?

— Ils m'aiment, ils veulent mon bonheur. Si mon espoir n'est qu'une illusion ils la partagent et l'entretiennent. La guérison, je suis venue la chercher ici puisque la science n'est pas capable de me la donner. Pourquoi ne l'obtiendrais-je pas?

— Je vous le souhaite de tout mon cœur, ma fille. C'est parfois quand on renonce à tout qu'on trouve l'essentiel. Il y a d'ailleurs, bien des façons de guérir à Lourdes. On n'en repart jamais aussi malade qu'on y est venu. Ici, les yeux s'ouvrent, les esprits s'apaisent, les cœurs se modifient. Je suis sûr que vous n'y serez pas venue en vain.

Restée seule, Claire Fernandot demeura plongée ou plutôt prostrée en ses pensées. Elle refusa la lumière, refusa le dîner, et jusqu'à la présence de ses parents. Le front penché, elle semblait porter un poids trop pesant pour ses forces.

Qu'elle eût été surprise si elle avait pu voir au même instant Nancy de Bréaumont, que sa mère et Mme Laubarey avaient emmenée, après le dîner, faire une promenade sur la route de Pau. Le pas allègre, le front haut, la poitrine aspirant largement l'air vierge des cimes pyrénéennes, la jeune fille reflétait, malgré le souvenir de la pénible explication, la sérénité des consciences pures et des cœurs droits.

Devant les promeneuses le reflet du couchant rosissait le sol, jonchait de pourpres pétales le Gave torrentueux et revêtait d'une soudaine toison de bruyères les grands monts lointains. Les trois femmes s'arrêtèrent pour admirer ce spectacle et Mme Laubarey dit:

— C'est un ciel de joie, ne dirait-on pas qu'il annonce une bonne nouvelle?

Un ciel de joie! Nancy avait déjà entendu les mêmes termes à la *Maison des Fleurs*, le matin de l'arrivée de Roland. Elle soupira.

En rentrant à la villa Laubarey elle y trouva une lettre de Jeanne Guilvain lui annonçant son mariage avec l'homme qu'elle aimait. Deux belles âmes faites pour s'entendre s'unissaient. Nancy en fut heureuse et elle se dit que le ciel somptueux de tout à l'heure ne l'avait pas trompée en lui permettant d'escompter une bonne nouvelle.

VI

Un coup d'aile

PLUS sombre encore que la veille, après la visite du Père Bieuvay, Claire Fernandot relit une lettre de Roland Gérainval qu'elle vient de recevoir.

Ma chère Claire,

"Je regrette de ne pas vous écrire aussi souvent que vous le souhaitez. Très occupé, je n'ai pas un instant à moi. Vous devez comprendre, d'ailleurs, qu'après l'incident qui vient d'avoir lieu, un temps de mise au point est nécessaire pour la reprise de nos relations. Le hasard vient à notre secours. On parle de m'envoyer à Chicago pour y représenter notre maison à l'exposition du livre qui s'y prépare. J'ai accepté cette tâche éventuelle. Mais de loin comme de près soyez assurée que je continuerai de faire des vœux ardents pour votre guérison..."

Claire, les lèvres serrées, laissa tomber la feuille.

— C'est l'abandon, jugea-t-elle. S'il était fiancé à... l'autre, partirait-il?

Mme Fernandot entrait dans la chambre. Elle lui tendit en silence la lettre.

— Que ferais-tu à ma place, mère?

— Oh! moi, repartit aussitôt celle-ci, tu me connais. Jamais je ne me serais cramponnée à un homme malgré lui.

— Cramponnée... Malgré lui... Tu penses qu'il ne m'aime plus, n'est-ce pas?

— Ma pauvre enfant, à parler net, je dirai pis. Je doute qu'il t'ait jamais vraiment aimée. Ma surprise est que tu te sois à ce point attachée à lui. Vous avez des idées diamétralement opposées et semblez si peu faits l'un pour l'autre. Tu pouvais sans peine trouver mieux.

— Et maintenant je ne puis même prétendre à le garder.

Un silence pesa. Elle reprit:

— Mais, dis-moi, mère, en toute sincérité, Roland a-t-il, depuis mon accident, laissé entendre à l'un de vous deux ce... ce que tu me révèles.

Mme Fernandot se contenta d'ébaucher un geste vague. Il lui en coûtait de causer à sa fille malade une déception décisive.

— A ta place j'insisterais pour qu'il reprenne sa parole. Cela te laisserait le beau rôle. Si tu guéris, tu n'auras que l'embarras du choix pour le remplacer.

Ce fut au tour de Claire de hausser les épaules. Sa mère n'avait sans doute jamais aimé. L'entretien fut clos.

A l'heure de la procession qui réunit tous les grands malades sur le parvis de la basilique, Claire, qu'on venait chercher comme chaque jour, refusa de sortir.

— Mais, mademoiselle, fit observer l'infirmière, si vous voulez guérir, il faut au moins aller au-devant du miracle.

— A quoi bon guérir? murmura-t-elle. Et si Dieu veut me sauver, il agira quand même.

— Je ne vois pas alors la nécessité de rester à Lourdes, remarqua Mme Fernandot.

— J'ai besoin d'y demeurer encore, d'y réfléchir.

Quelle obscure pensée la tenaillait? Elle espérait une nouvelle visite du Père Bieuvay. Il ne vint point.

— Je lui parais peu intéressante, se dit-elle. Tout le monde me délaisse.. C'est sans doute dans un de ces moments-là que les incurables ont recours au suicide. On les appelle des lâches. Je trouve qu'il faut tout de même un certain courage pour se résoudre à rompre les amarres. Ce courage me manque. Qu'attends-je donc encore de la vie?

A moins, murmura au fond d'elle-même une voix, que ce ne soit la vie qui attende quelque chose de toi.

L'après-midi suivant elle consentit à assister à la procession. Tandis qu'on rangeait sa longue voiture à la suite des malades arrivés avant elle, le Père Bieuvay vint à passer.

— J'ai remarqué votre absence hier, dit-il. Vous étiez sans doute fatiguée?

— Oui. Mais je reviens, vous voyez.

— Vous avez raison.

Elle hésitait comme si elle avait quelque chose à ajouter. Ses regards parcoururent les rangs des brancardiers et des aides bénévoles. Et, soudain, un petit choc la secoua. Elle désigna au prêtre une fine silhouette vêtue de noir, celle de Nancy de Bréaumont.

— Croyez-vous qu'elle accepterait de venir à mes côtés, malgré...

— J'en suis sûr.

Il alla vers Nancy. Claire vit la jeune fille incliner affirmativement la tête et quitter sa place pour suivre le Père.

Quand elle fut arrivée près d'elle, Claire lui tendit la main.

— Je vous remercie d'être venue, fit-elle avec un peu de gêne.

— Et moi, je vous remercie de m'avoir appelée.

Un silence plana sur la foule. Puis bientôt retentirent des chants. La procession, sortant de la basilique, commençait à se dérouler autour de l'enceinte. La lente théorie du clergé, des pèlerins, des vierges voilées de blanc encadrant le dais du Saint-Sacrement accomplit son trajet quotidien jusqu'à la grille d'entrée, puis revint vers le parvis. Son son passage, la foule recueillie, priante, s'inclinait, s'agenouillait. Lorsque le cortège revint à hauteur des deux files de longues voitures où les grands malades, les paralytiques étaient étendus, un prêtre, se détachant du groupe, commença d'une voix vibrante les invocations: "Seigneur! ayez pitié de nous! Seigneur! guérissez nos malades!..." répétées par des milliers de voix dont l'accent pathétique émeut les plus indifférents.

Le prélat qui portait l'ostensoir, s'approchant alors successivement de chaque lit de douleur, éleva devant le malade au visage ardemment tendu, aux yeux souvent pleins de larmes, qui l'occupait, l'hostie sainte et traça sur lui un large signe de croix.

C'est l'heure solennelle du jour où l'on appelle, où l'on attend le miracle. Quels élans, quelles fièvres, quelles promesses s'exhalent du fond des cœurs frémissants de foi et d'espoir!

Quand le Christophore s'arrêta devant Claire, la malade, au lieu d'imiter l'attitude générale, se voila la face entre ses bras croisés.

— Que je guérisse! que je guérisse! Telle fut son unique supplication.

Puis elle releva la tête et vit Nancy. La jeune fille se tournait lentement sur ses genoux pour mieux suivre de son regard ardent l'ostensoir qui s'éloignait vers les couches voisines. Son mince profil était transfiguré. Quelle prière éloquente faisait trembler ses lèvres! Oui, quelle était cette prière? Claire crut ne le deviner que trop et son visage s'assombrit.

La procession s'achevant, le cortège, afin de refluer vers la grotte, contourna la basilique. Autour de Claire et de Nancy, la foule agitait ses remous, s'écoulait. On emmenait les malades vers leurs hospices respectifs. Le Père Bieuvay s'était éclipsé. Claire fit signe à ses parents de s'éloigner.

Alors elle dit d'un ton âpre à sa compagne:

— Comme vous savez prier! J'ai tellement bien lu sur vos lèvres la demande qui s'en échappait. Vous avez supplié Dieu de vous donner mon fiancé.

La main sur la poignée de la longue voiture, Nancy, penchée vers l'accusatrice, la contempla un instant sans répondre. Puis, avec un accent très ferme:

— Vous vous trompez, mademoiselle, et cela m'oblige à vous dire ce que je préférais laisser secret entre Dieu et moi. J'ai eu, tout à l'heure, au contraire, pour la première fois, le courage de Lui dire que je renonçais à jamais à mon propre rêve pour qu'il vous guérisse.

— Vous avez fait cela?

La surprise qui dilatait les prunelles de Claire prouvait assez qu'une telle générosité dépassait son entendement.

— Oublions-le maintenant. Mais ne devais-je pas vous empêcher de souffrir en étant injuste?

— C'est de souffrir beaucoup qui rend injuste! riposta la voix amère.

Puis, sur un ton plus sourd, plus calme.

— Voulez-vous bien me reconduire jusqu'à la villa?

— Très volontiers.

Lorsqu'elles furent sur le point de pénétrer dans le jardin de l'avenue Peyramale, Claire demanda encore:

— M. Gérainval vous écrit-il souvent?

— Je ne le lui permettrais pas. Ma mère m'a seulement remis un mot de lui à son arrivée. Il m'annonçait la vôtre.

— Vous ignorez peut-être alors qu'il va sans doute entreprendre un long voyage en Amérique?

— Je l'ignorais, en effet, fit la jeune fille se raidissant contre l'émoi qui l'envahissait.

Au bout de l'avenue apparurent M. et Mme Fernandot qui revenaient de l'enceinte.

— Mes parents vont me faire rentrer, mademoiselle, conclut Claire. Je vous remercie et vous rends votre liberté.

Nancy spontanément lui tendit à son tour la main.

Cette nuit-là encore Claire ne trouva point le sommeil. Son cœur trop lourd lui donnait de nouveau l'impression de ployer vers la terre, l'empêchant de respirer. Elle ne songeait à Nancy qu'avec une certaine confusion. Les défauts de Mlle Fernandot ne l'empêchaient pas d'être loyale. Elle reconnaissait la sincérité de sa rivale. La sincérité s'impose. Et elle méditait sur les paroles entendues. Offrir son bonheur pour un autre être, c'était donc possible? Cet acte grandit celui ou celle qui l'accomplit. L'orgueil natif de la fille du banquier se cabrait devant cette supériorité reconnue chez celle qu'elle jalousait. Etre sa débitrice lui déplaisait. N'y aurait-il pas un moyen de forcer à son tour l'admiration? Devenir grande! Quelle nature un peu raffinée, n'a, en dépit de ses passagères faiblesses, rêvé le geste de ce coup d'aile?

Certes, le sentiment qui lui dictait ce désir n'avait pas la qualité de celui dont vibrait Nancy. Un mot du Père Bieuvay, l'avant-veille, lui revint en mémoire: "C'est parfois quand on renonce à tout qu'on trouve l'essentiel". Et celui-ci, réconfortant: "On ne repart jamais de

(*Suite à la page* 50)

Le Tricot

ABREVIATIONS DES TERMES EMPLOYES

Tri.—Tricoter
Env.—à l'envers
End.—à l'endroit
M.—Maille
Ens.—Ensemble
1 jeté—ajouter 1 maille en passant la laine par dessus l'aig.
Dim.—diminuer
Ch.—chaine
j.c.q.—jusqu'à ce que
Emm.—emmanchure
s.c.—simple crochet
d.c.—double crochet
Tr. c.—triple crochet
P.m.g.p.—Passer maille glissée par dessus
Com.—Commencer
Aug.—Augmenter
Rab.—Rabattre
Ram.—Ramasser
Rep.—Répéter.

CORTICELLI M 4005 — CHANDAIL ET JUPE

MATERIEL: *Chandail* *Jupe*

Corticelli Shanghai Shag No 1348 Vert Woodland (V) — 4 Balles — 17 B.
No 1190 Blanc (B) — 7 Balles

YP 29 Aiguilles à tricoter Aero, 11 & 12, 1 paire de chaque.
YP 28 Aiguilles circulaires Easy Knit, 12, 1 paire.
YP 23 1 crochet d'ivoire medium.

7½ mailles = 1 pouce

CHANDAIL — *Dos.* Avec les aiguilles No 11 et la soie blanche basez 120 mailles (le chandail se fait entièrement au tricot uni) "1 rang à l'endroit et 1 rang à l'envers". Travaillez 5 rangs, tricoter à l'end. le suivant, continuez en T.U. jusqu'à ce que l'ouvrage mesure 6⅛ pouces, puis tri. 2 à l'end. 2 à l'env. pour 1⅛ pouce et au dernier rang augmentez à intervalles pour avoir 124 m. Le restant du chandail est tri. en patron comme suit: Avec la soie verte tri. 6 rangs T.U.

Rang No 7 Tri. à l'end. 4V. 2B. répétez jusqu'au bout du rang finissant avec 4 V., laissez courir la soie (non tricotée) à l'arrière du tricot sans tirer.

Rang No 8. Tri. à l'env. 3 V. (4 B. 2 V.) répétez jusqu'au bout du rang finissant avec 3 V.

Rang No 9. Tri. à l'end. 3 V. (4 B. 2 V.) rep. finissant avec 3 V.

Rang No 10. Tri. à l'env. 4 V. 2 B. rép. finissant avec 4 V.

Rép. ces 10 rangs jusqu'à ce que vous ayiez 6 lignes de pois blancs, tri. 2 rangs V. Changez au B. travaillez 4 rangs puis tricotez en patron comme auparavant mais remplaçant le B. par le V. Après avoir fait 1 rang au-dessus de la première ligne de pois V. formez l'emm. comme suit: Otez 6 m. au commencement des 2 rangs suivants puis 1 m. à chaque bout d'aiguille, rangs alt. 6 fois (100 mailles sur l'aiguille) en ayant soin de garder les pois en ligne droite. Continuez en patron jusqu'à ce que vous ayiez 7 rangs de pois V. Tri. 1 rang, au rang suivant, tri. à l'env. 32 m., laissez 36 m. pour le cou, tri. à l'env. 32 m., puis ôtez 8 m. du côté de l'épaule à chaque rang alt. 4 fois. Joignez la soie de l'autre côté du cou et tri. de la même manière.

Devant. Travaillez comme le dos augmentant à 148 m. au dernier rang de côtes, cont. comme le dos jusqu'au dessous bras. Puis ôtez 6 m. au commencement des 2 rangs suivants, dim. 1 m. à chaque bout d'aiguille rangs alt. 12 fois (112 m. au rang). Cont. comme le dos laissant 48 m. pour le cou.

Manches. Avec le B. et les aiguilles No 11 basez 30 m., aug. 1 m. à chaque bout de tous les rangs, tri. à l'end. j.c.q.il y ait 90 m. au rang. Travaillez 2 pouces. Changez aux aiguilles No 12 et dim. à intervalles à 70 m. Puis tri. en côtes 2 à l'end. 2 à l'env. pour 1½ pouce. Laissez tomber.

Ceinture. Avec les aiguilles No 12 et le B. basez 20 m. Tri. en côtes, 1 à l'end. 1 à l'env. pour 32 pouces. Puis dim. 1 m. au com. de chaque rang j.c.q. toutes les M. soient tombées.

Cousez les coutures de côté, et tournez un bord au bas du chandail. Cousez la couture d'épaule 1 pouce. Cousez les manches et cousez-les au chandail. Avec la soie verte travaillez 2 rangs de S. Crochet autour du cou et à l'ouverture des épaules faisant 3 ganses sur le devant de l'épaule pour les boutonnières. Cousez une boucle au bout droit de la ceinture, et des boutons vis-à-vis les ganses des épaules. Pressez légèrement.

JUPE. — Avec les aiguilles circulaires et deux brins de soie verte basez 500 m. Travaillez le reste de la jupe avec un brin seulement. Tri. à l'end. (panneau de côté). * (Env. 18, end. 22, env. 18, end. 22, env. 18, end. 22, env. 18, end. 22, env. 18). (Devant 5 lés et 4 panneaux). End. 72 (panneau de côté). Rep. à partir de * pour les 5 lés et les 4 panneaux de l'arrière. Travaillez en rangs égaux de cette manière pour 23 rangs.

Rang 24. * Dim. 1 m. dans chaque lé à l'env. Travaillez en rangs égaux pour 8 rangs, * rep. entre * 12 fois de plus.

Rang 140. Dim. 1 m. dans chaque lé à l'env. et 1 m. dans chaque pan. de côté en avant et en arrière. Travaillez 5 rangs égaux.

Rang 146. Dim. 1 m. dans chacun des 4 pan. de côté en avant et en arrière. Maintenant l'ouvrage se continue comme suit: Haut de jupe avec 4 m. à l'env. correspondant à chaque lé et 20 m. à l'end. dans chacun des 4 pan. en avant et en arrière. Travaillez 5 rangs égaux.

Rang 152. Commencez à dim dans chacun des pan. de côté comme suit: * Tri. à l'end. 52 m., tri. 2 m. ensemble, tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 34 m. * travaillant les côtes et les pan. sur le devant tel qu'indiqué précédemment. Rép. pour l'autre pan. de côté. Travaillez les côtes et les panneaux de l'arrière de la même manière que ceux du devant. Travaillez 10 rangs égaux. Continuez à dim. dans chaque pan. de côté seulement dans les rangs suivants, tricotant 8 rangs égaux après chaque rang décroissant.

Rang 163. Tri. à l'end. 32 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens. tri. 32 m.

Rang 172. Tri. à l'end. 30 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens. tri. 32 m.

Rang 181. Tri. à l'end. 30 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 30 m.

Rang 190. Tri. à l'end. 28 m. tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 30 m.

Rang 199. Tri. à l'end. 28 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 28 m.

Rang 208. Tri. à l'end. 26 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 28 m.

Rang 217. Tri. à l'end. 26 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 26 m.

Rang 226. Tri. à l'end. 24 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 26 m.

Rang 235. Tri. à l'end. 24 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 24 m.

Rang 244. Tri. à l'end. 22 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 24 m.

Rang 253. Tri. à l'end. 22 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 22 m.

Rang 262. Tri. à l'end. 20 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 22 m.

Rang 271. Tri. à l'end. 20 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 20 m.

Maintenant travaillez 4 rangs égaux seulement après chaque rang décroissant.

Rang 280. Tri. à l'end. 18 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 20 m.

Rang 285. Tri. à l'end. 18 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 18 m.

Rang 290. Tri. à l'end. 16 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 18 m.

Rang 295. Tri. à l'end. 16 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 16 m.

Rang 300. Tri. à l'end. 14 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 16 m.

Rang 305. Tri. à l'end. 14 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 14 m.

Rang 310. Tri. à l'end. 12 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 14 m.

Travaillez 6 rangs égaux.

Rang 315. Tri. à l'end. 12 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 12 m.

Travaillez 6 rangs égaux.

(*Suite à la page* 50)

Robes simples, d'exécution facile

3646—Robe charmante dont la coupe amincit la taille. Le jabot souple et élégamment retourné grandit, et les manches, plissées au dessus du poignet, donnent aux mains une apparence plus petite. Pour un 40, 4 verges de sheer imprimé en 39 pouces. 34 à 52. Prix: 45 sous.

3659—Robe d'apparence jeune dont les lignes sont amincissantes. Le collet jabot, les manches courtes en cape, les plis de la jupe sont tous des détails jeunes mais désignés pour amincir la taille. Pour un 40, 4¼ verges de voile imprimé en 39 pouces. 34 à 52. Prix: 45 sous.

6346

6359

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West Toronto.

Le cinéma d'amateurs

Vers la fin du siècle dernier, la maîtresse de maison était heureuse de pouvoir montrer à ses invités le fameux album de famille où le petit Pierrot, devenu depuis père de famille, montrait son sourire figé sur un carton jaunâtre capitonné en ovale.

Au début de ce siècle, les photos, pour être meilleures qualitativement, n'en reproduisaient pas moins la silhouette solennelle et rigide des membres de la famille dans leurs habits du dimanche.

L'après-guerre a apporté un changement fondamental dans ces procédés quelque peu surannés. Les formats des appareils de prise de vues ont été réduits de 13 x 18 et 9 x 12 à 6 x 9 - 3 x 4 et moins, et le film a remplacé la plaque de verre.

L'amateur ne s'est plus contenté d'un portrait immobile et toujours peu naturel. Il a voulu enregistrer les événements heureux de sa petite famille tels quels, c'est-à-dire d'une façon vivante, simple, donc sincère, et il a fait son apprentissage de Cinéaste.

Et vous aussi, cher lecteur, vous ne pouvez vous refuser à vous-même et à votre ménage les joies saines et tellement intéressantes que vous procure le Cinéma. Imaginez-vous que depuis deux ou trois ans vous auriez fait du Cinéma; votre filmothèque comprendrait de jolies bandes montrant les premiers pas du petit bambin qui maintenant se croit déjà grand garçon; vous pourriez encore revoir la figure débonnaire du grand'père qui, hélas! vient de mourir l'an passé, vous pourriez revivre les dernières vacances et la fête de la 1ère Communion de la petite Mimi où l'on a tant ri, et le mariage de l'oncle Jean et le piquenique du dimanche dernier et . . . Mais vous n'avez pas filmé tout cela! Vous n'y avez pas pensé. C'est dommage . . . mais ce n'est pas trop tard!

La belle saison est revenue, les journées ensoleillées vous appellent au dehors; les petites excursions, les échappées à la campagne, les voyages au cours des vacances, la plage, la montagne, les plaisirs des grands et la joie des petits, tout cela vous l'enregistrerez au cours de cet été.

Et quand l'hiver prochain vous revivrez chez vous, auprès du foyer ronronnant, tous ces moments heureux, tous ces instants de bonheur et de joie, vous comprendrez pourquoi il fallait que vous filmiez.

Bien remplir sa vie

C'est donc peu de chose en somme que la vie? Eh! oui; évidemment.

Mais la vie devient précieuse quand on la remplit; c'est comme un vase qui devrait toute sa valeur à son contenu. Vivre simplement pour vivre, cela n'est guère plus intéressant que méritoire; mais vivre pour agir, vivre de manière à laisser derrière soi un sillage de bienfaisance, voilà qui est agréable à Dieu et digne de la reconnaissance des hommes.

Cela n'est pas vrai seulement de ceux qui occupent ces positions éminentes; le plus humble chef de famille, s'il met de l'idéal à l'accomplissement de sa modeste tâche, le moindre des citoyens, s'il utilise pleinement les puissances que Dieu a mises en son être, est digne de voir son souvenir honoré par la postérité, car il a bien rempli sa vie.

Remplir sa vie, tout est là.

Les peuples modernes s'occupent assez de l'instruction qui forme l'esprit, et trop peu de l'éducation qui forme les caractères.

DE SEGUR

EN CAUSANT

La musique comme être vivant

- **Sa raison d'exister**
- **Sa triple influence:**
  artistique
  intellectuelle
  morale

Par GERARD GAMACHE

La musique, comme être vivant, a sa raison d'exister. C'est ce que je vais m'efforcer d'établir en démontrant que la musique, comme art chrétien, a une triple influence: artistique, intellectuelle et morale, puisqu'elle est l'expression du Beau. Ceux qui portent la musique en eux vivent de lumière, et cette lumière est "une clarté sur la route" de la vie.

Et voici comment j'établis la raison d'être de l'Art musical. Puisé à la source même de l'infini, cet art ouvre à l'homme un horizon de beauté, de grandeur et de dignité, dont il se dégage, comme je l'ai dit, une influence artistique, intellectuelle et morale. J'ajoute que, considérant le piano, par son échelle étendue des sons, comme l'instrument prédestiné du compositeur, je lui concède le droit d'être le plus complet.

Je commence donc par la réponse à cette question:

Qu'est-ce que le Beau?

Le Beau, ce charme, miroir de la perfection, que Dieu laisse entrevoir aux êtres qu'il a créés, comme manifestation évidente de sa sagesse et de sa divinité, est pour l'homme, le rêve de la vie, puisque la jouissance qu'il en éprouve est un bonheur toujours grandissant et toujours l'élevant vers des sphères inconnues de ceux qui nourrissent leur âme et leur esprit des choses matérielles.

Je ne crois pas qu'il soit facile de définir le Beau. Nous pouvons plus facilement le percevoir, le sentir et même le comprendre, chacun selon le degré d'idéal qu'il possède.

Admettons un instant que par un soir du mois de juillet, vous êtes sur le bord du splendide lac Saint-Louis, que tout est dans le plus grand calme, qu'apportés par le zéphir, les échos d'un chant lointain caressent votre oreille, qu'un rayon de lune se reflète sur cette nappe d'eau enchanteresse et que, levant la tête, les étoiles scintillantes vous apparaissent comme des gouttes d'une pluie d'or, n'est-ce pas que votre admiration se traduit naturellement par ces mots: Que c'est beau!

Lorsque, dans un pélérinage, vous voyez cinq cents, six cents, et même mille personnes pieusement agenouillées devant le Saint-Autel, implorant une faveur du Maître suprême, le suppliant avec une confiance profonde d'exaucer leur prière, ou lui rendant grâce pour des faveurs déjà obtenues; lorsque vous entendez cette foule chrétienne proclamer, par des chants d'amour et de reconnaissance, la puissance et la divinité de Dieu, n'est-ce pas qu'il vous vient aux lèvres, partant du coeur, ces paroles: Que c'est beau la foi!

Si vous entendez un artiste de génie dans une mélodie qui vous enlève aux choses terrestres, une mélodie définie dans une harmonie qui vous enchante et vous laisse sous le charme; ou encore, un conférencier inspiré, dont la parole, qui chante la profondeur des pensées, vous découvre un horizon meilleur, c'est-à-dire tout de vérité et de clarté, et que le charme de ses paroles vous enveloppe comme dans un manteau de rêve, votre premier sentiment n'est-il pas de vous exclamer: Que c'est beau! Eh bien! Voilà le Beau. Et sous combien d'autres formes ne se manifeste-t-il pas encore!

En effet, pour être belle, en plus d'être vraie, toute chose doit charmer les sentiments du coeur ou de l'âme et, ici, je cite une pensée de Lacordaire: "La vérité s'arrête à l'intelligence; la beauté pénètre jusqu'au coeur".

Le Beau ne possède pas en lui-même sa propre expression; mais ayant pris naissance dans la Beauté, l'Art est le moyen de l'exprimer. Si laisser entrevoir les battements de son coeur et les élans de son âme sous une belle forme est le propre de l'Art, "ce consolateur des misères humaines" comme l'écrivait Ponsard, le Beau, lui, en est la cause unique.

L'artiste vit de cette beauté et la transmet à ses semblables. Pour être artiste, il faut qu'un être soit capable de donner une forme sensible de beauté à tout ce qu'il présente. Puisque le Vrai est une condition essentielle du Beau, il faut donc, pour être artiste, ne présenter que la vérité sous une forme précise, définie, nette, c'est-à-dire, qu'il ne faut rien qui puisse nuire à la clarté dans la présentation d'une oeuvre belle. Etre artiste, ce n'est pas vivre seulement de rêverie ou de jonglerie, mais plutôt d'une vie intérieure qui n'a, pour subsistance, que les rayons resplendissants du soleil d'où découle la lumière du vrai, du beau et du bon.

De ce fait, l'artiste est un être supérieur. En effet il se sent bien plus à son aise dans les sphères élevées de la Beauté, que dans la vie tumultueuse des matérialistes qui ne croient que ce qu'ils voient, que ce qu'ils entendent et que ce qu'ils touchent. L'artiste ne cherche rien autre chose que de pouvoir aider au bonheur des autres; il ne peut frôler la souffrance sans vouloir la partager, sans lui offrir l'adoucissement de l'espérance par des chants apaisants. Pour être artiste il faut donc croire, aimer et espérer.

Corneille nous dit: "Lorsque nous oublions l'artiste en regardant son tableau, n'est-ce pas le plus grand éloge que nous puissions faire de l'artiste?" De cette pensée, je puis déduire que l'artiste est un être qui doit s'oublier pour son art. Donc, un artiste honnête ne doit chercher ni la gloire ni la récompense pour les oeuvres qu'il a créées.

Je ne crois pas être téméraire en ajoutant que l'art le plus sublime et le plus expressif est bien l'art musical. Marmontel, pianiste-compositeur et professeur au Conservatoire de Paris, dit que "La musique est le seul talent qui jouit de lui-même; tous les autres veulent des témoins".

La musique comme art ne cherche pas seulement à charmer ses auditeurs, elle leur communique les secrets les plus intimes des sentiments intérieurs de l'âme et du coeur, elle se présente sous la forme sensible des sons, qui ne sont que des moyens évidents du souffle de vie de l'Etre suprême. Dieu a donné à chaque être humain des sens, et ces sens nous les connaissons; ce sont la vue, l'odorat, le goûter, le toucher et l'ouïe. Chacun de ces sens est un poste récepteur très délicat, chacun selon la nature et le développement de l'organe qui peut tantôt, pour l'ouïe, par exemple, être irrité et troublé par un manque d'harmonie dans la matière émise, ou tantôt flatté par la mystérieuse beauté de vibrations mélodieuses. De là, le charme des arts. Il faut toutefois admettre que la musique n'est pas seulement un art charmeur, car, elle est, comme art, l'expression du Beau, partant, l'expression du Vrai; et il est reconnu que l'esprit seul peut déterminer le vrai du faux. En plus de charmer l'oreille et d'intéresser l'esprit, la musique doit encore caresser les sentiments de l'âme ou du coeur, raison essentielle de la langue musicale.

Le rêve dans la musique, c'est un voyage de l'âme poétique dans les sphères infinies, élan que Dieu réserve aux êtres épris de claires et hautes visions. C'est aussi le jardin abondamment fleuri, où l'artiste va cueillir les plus belles fleurs pour en tirer le plus doux parfum et en faire la sève de ses oeuvres. C'est le vol de l'imagination comme celui de l'abeille qui va de fleur en fleur chercher le suc des meilleures fleurs et qu'elle apporte dans sa ruche pour le métamorphoser en miel suave; c'est encore le vol de l'imagination à travers les cieux vers des pays enchanteurs dans une atmosphère lumineuse. Aussi, en cours de route, que d'amies ne rencontre-t-elle pas qui lui demandent soit un peu de consolation, soit un peu de soleil, même de partager les difficultés du voyage mystérieux qu'elle accomplit. Et chaque fois, elle revient enrichie d'aperçus nouveaux, de sources neuves d'inspirations, racontant des aventures qui font tour à tour pleurer et soupirer; elle confie tous les secrets de cette randonnée intellectuelle qui lui a peut-être valu la création d'un chef-d'œuvre.

Le rêve, en musique, est donc une vision de l'au-delà et fait partie de la vie de l'artiste.

(A suivre)

Transplantation des arbres

Quand les arbres qui ont été transplantés meurent, c'est souvent parce que la transplantation a été négligée. L'arrachage des arbres que l'on se propose de planter doit se faire avec le plus grand soin afin de conserver le plus possible de racines. Plus il y a de racines, plus l'arbre a de chances de survivre. Il faut prendre les précautions nécessaires pour que les racines ne sèchent pas, à partir du moment de l'arrachage jusqu'à celui où les arbres doivent être mis en place. On peut les empêcher de sécher en les recouvrant avec de la mousse ou des sacs humides. Si les racines des conifères, et spécialement des pins, deviennent sèches, quand ce ne serait même que pour quelque temps, les arbres meurent presque inévitablement. Pour planter, creusez un trou assez grand pour que la racine puisse y être étalée sans être serrée ni repliée sur elle-même; faites-le assez profond pour que l'arbre soit d'un ou deux pouces plus profond qu'il n'était dans les bois ou la pépinière d'où il provient. Si la terre est pauvre, évitez de vous en servir, mais prenez de la bonne terre et faites en sorte que cette terre vienne en contact intime avec les racines et qu'elle soit bien foulée. Ne mettez jamais de fumier dans le trou avec la terre, car il brûlera les racines ou ouvrira tellement le sol que celui-ci se desséchera facilement. Le Ministère fédéral de l'Agriculture a publié plusieurs feuillets traitant de la plantation des arbres d'ornement ou pour d'autres fins. On peut se les procurer en écrivant à la Division de la Publicité et de l'Extension, Ottawa.

Montreal Camera Club

★

● Le Montreal Camera Club est une association qui compte actuellement près de cinquante membres. Les activités du club sont entièrement consacrées à l'encouragement et à l'étude de la photographie d'art. Le club existe depuis moins de trois ans et a déjà remporté de grands succès dans l'exposition de ses travaux.

● Le troisième salon annuel, tenu récemment à la Maison Henry Morgan, a attiré près de 40 000 visiteurs (chiffres fournis par la Maison Morgan). Plus de cent cinquante photographies étaient exposées, comprenant des travaux de plusieurs renommés photographes-amateurs canadiens.

● Le Montreal Camera Club accueille cordialement les nouveaux membres, particulièrement les débutants, car, l'automne des classes d'études spéciales sont ouvertes, comprenant une grande variété de sujets. L'admission à ces cours est comprise dans la souscription régulière des membres.

● Toute correspondance doit être adressée au secrétaire : M. N. S. Horton, 781, rue William, Montréal.

Le tact

Le tact ne s'apprend pas, il est inné. C'est comme le sentiment de la couleur chez les peintres. "Je peux vous apprendre à dessiner, disait Harpignies à ses élèves, même à peindre, mais pas à colorer; si vous ne voyez pas la couleur, il n'y a rien à faire."

Le contraire du tact, ou plutôt sa grande ennemie, c'est la gaffe, et d'elle aussi on peut dire qu'elle est innée. Qui gaffe gaffera. Mais il importe à tous d'être très prudents, car qui ne gaffe pas peut gaffer. L'homme du monde le plus accompli doit toujours être sur ses gardes.

Cependant il y a quelques remèdes contre la gaffe. Le meilleur est de ne jamais parler de soi, ni de sa famille, ni de ses affaires, sans y être obligé.

Un autre remède, c'est de ne pas exagérer la politesse. Sans doute, on n'est jamais trop poli, mais l'obséquiosité n'est pas la politesse, et elle fait commettre bien des bêtises.

Le Tricot

(*Suite de la page* 47)

Rang 320. Tri. à l'end. 10 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 12 m.

Travaillez 6 rangs égaux.

Rang 325. Tri. à l'end. 10 m., tri. 2 m. ens., tri. 2 m., tri. 2 m. ens., tri. 10 m.

Travaillez 6 rangs égaux. Laissez tomber.

Pressez la jupe légèrement avec un linge humide sur une planche à repasser, c'est-à-dire simple (pressant sur l'envers). Puis étirez la jupe à la largeur voulue, épinglez les bords et pressez de nouveau avec un linge humide.

Passe élastique: travaillez 1 rang de s.c. autour du haut de la jupe. Ayant l'envers de l'ouvrage vers vous, * faites une chaîne de 6 m., glissez 1 m. dans la 3ème m. à gauche au 6ème rang précédent; ch. 6 m., gl. 1 m. dans la 3ème m. à gauche dans le rang précédent. Laissez tomber (6 m. du point de départ). Rép. * autour du haut de la jupe finissant avec 1 m., glissée dans la 1ère m.

Lourdes aussi malade qu'on y est venu".

Le lendemain matin le prêtre se fit annoncer.

— N'êtes-vous pas un peu mieux aujourd'hui? s'enquit-il.

— Peut-être. Mais j'espère davantage.

Très franche, elle lui conta ce qui s'était passé la veille, entre elle et Mlle de Bréaumont.

— C'est une belle âme, déclara le prêtre. On le voit d'ailleurs en ses yeux.

— Elle mérite d'être heureuse, n'est-ce pas, mon Père?

— Oui, elle trouvera, d'ailleurs, moyen de l'être jusque dans la souffrance.

— Je l'envie, alors.

Un instant encore, Claire se recueillit. Puis, soulevée un peu sur ses coussins:

— Mon Père, voulez-vous me rendre un service?

— De tout cœur.

Elle prit le bloc-note posé sur sa table de chevet, en détacha un feuillet, y griffonna fiévreusement quelques mots, puis le tendit à son visiteur.

— Auriez-vous la bonté de porter vous-même cette dépêche à la poste? Veuillez la lire.

Sur le papier, elle avait inscrit le nom et l'adresse de Roland Gérainval, suivis de ces mots:

"Venez d'urgence, c'est très grave".

CLAIRE

Comme elle ne donna aucune explication, le messager n'en demanda point. Mais une émotion passa sur ses traits creusés d'ascète. Il s'inclina devant la jeune fille, étendit la main au-dessus de son front et sortit aussitôt.

Restée seule, Claire ferma les yeux, son visage contracté se détendit peu à peu. Sa poitrine se souleva longuement. Elle s'étonna de n'y plus sentir le poids lourd qui, depuis de longues semaines, la ployait vers la terre et l'oppressait. Le coup d'aile tenté par son âme troublée l'élevait vers des régions où circule un air plus léger et plus vivifiant que celui de nos prisons terrestres.

VII

L'étoile au-dessus des branches

A LA fin de l'après-midi, le jour suivant, Roland Gérainval descendit du train en gare de Lourdes.

Sans hésiter il avait répondu à l'énigmatique appel de Claire. Etait-elle plus malade? Mais alors ses parents eussent expédié la dépêche. Une amélioration sensible venait-elle, au contraire, de se produire? Quelque nouveau drame entre Claire et Nancy, peut-être? Cette crainte l'angoissait. Il se pouvait aussi que l'annonce de son voyage en Amérique eût motivé quelque caprice subit chez la malade. Elle chercherait à le retenir. Cela non. Il n'en pouvait plus, il avait besoin d'un répit. Ainsi dans le parcours d'un long tunnel ou d'un souterrain noyé d'ombre, le voyageur voit poindre avec joie la moindre échappée vers un rai de lumière qui le rassure et le ranime.

Lorsque le jeune homme parvint devant la villa de l'avenue Peyramale, il aperçut M. Fernandot qui s'avançait au-devant de lui.

— Merci d'être venu, dit simplement le banquier. Elle vous attend, mais nous ignorons le motif de sa demande.

— Elle n'est pas plus mal?

— Non, ni mieux, d'ailleurs; très agitée et bizarre depuis quelques jours. Venez.

Dans sa chambre que parfumait une gerbe de fleurs, Claire était à son habitude étendue sur des coussins. Un châle de crêpe de Chine rose brodé de fleurs multicolores enveloppait son buste. Ses cheveux étaient ondulés avec soin; une touche de fard avivait le teint de ses joues creusées et pâlies. A l'annulaire de sa main gauche étincelait le rubis des fiançailles.

Elle accueillit Roland sans émotion apparente.

— Je vous sais gré d'avoir répondu à mon appel. Je crois que vous n'aurez pas lieu de regretter.

"Roland, reprit-elle après une pause, depuis mon arrivée ici j'ai beaucoup réfléchi, beaucoup aussi regardé autour de moi. Lourdes est un fécond champ d'observations. Vous devez savoir que j'y ai retrouvé Mlle de Bréaumont.

— Vous me l'apprenez. Cette rencontre pouvait se produire. Mais il passe ici tant de foule.

— Vous n'aviez pas tort de me faire l'éloge de votre amie d'enfance. Je m'étais trompée sur son compte.

— Claire, je suis heureux de vous l'entendre dire.

— Répondez-moi très franchement. Si elle était votre fiancée, au lieu de moi, partiriez-vous en ce moment pour l'Amérique?

— Si j'avais été le fiancé de Mlle de Bréaumont la situation ne serait pas la même. Le mariage eût suivi de près les fiançailles. Les nôtres sont à long terme et...

— A trop long terme, en effet. Ecoutez-moi, Roland. Mon intention n'est pas de prolonger cet entretien. Voici pour quel service je vous ai demandé de venir me retrouver. C'est pour aller remettre ce message à Mlle de Bréaumont. J'ignore son adresse à Lourdes et vous la connaissez. Vous lirez ensemble cette lettre. Et voilà tout.

— Je reviendrai vous trouver ensuite? interrogea Roland, surpris.

— Cette lettre vous expliquera précisément ce que vous aurez à faire. Allez.

Il voulut s'enquérir de sa santé, lui faire compliment sur sa meilleure mine.

— Nous recauserons de cela plus tard. Allez vite, vous dis-je.

— C'est bien, j'obéis. A tout à l'heure, Claire.

Il s'était penché pour lui prendre la main. Elle la haussa jusqu'à ses lèvres. Il sentit qu'elle tremblait un peu. Elle le regarda au fond des yeux.

— Adieu! murmura-t-elle sourdement.

Elle l'écouta s'éloigner, passa la main sur son front, contempla et fit un instant tourner autour de son doigt amaigri la bague des fiançailles, puis, la retirant, la passa à son annulaire droit.

"C'est fait, articula-t-elle. Et après un instant: Je pensais que ce serait plus difficile."

. . . . . .

Chez Mme Laubarey, Nancy était seule. Fatiguée un peu par les tâches de la journée, elle n'avait pas accompagné sa mère et leur hôtesse à la procession nocturne qui allait commencer.

Elle accueillit avec une exclamation de surprise la carte que Roland fit passer et le reçut dans le petit salon élargi d'un balcon qui dominait, du premier étage, l'enceinte mariale et la vallée du Gave.

Après un long serrement de main il lui expliqua le motif de son voyage et de sa visite à cette heure tardive. Nancy, restée debout, déchira l'enveloppe du message. Et près d'elle, sur sa demande, Roland lut en même temps la teneur de la lettre qui leur était adressée à tous deux:

Mademoiselle, mon cher ami,

Si étrange que vous paraisse ma manière d'agir, croyez-la inspirée par un sentiment réfléchi et sincère. J'ignorais, certes, en arrivant ici ce qui m'y attendait.

J'ai compris tardivement, Roland, que nos fiançailles ont été une erreur. Je vous rends votre parole et reprends la mienne. Je sais, d'ailleurs, que le devoir seul vous retenait près de moi. Celle que vous aimez est digne de votre préférence. Je vous envoie vers elle pour que vous ne la quittiez plus. Ne me remerciez pas. Ne tentez non plus, ni l'un ni l'autre de me voir. Je ne goûte point les scènes d'attendrissement. Cette nuit même, d'ailleurs, nous reprendrons, mes parents et moi, le rapide de Paris. Vous accepterez, j'en suis sûre, Roland, que je ne vous rende pas, selon l'usage, ma bague de fiançailles. Ce n'est pas une rupture méchante que la nôtre. Je porterai à la main droite ce bijou qui deviendra ainsi un souvenir d'amitié.

— Roland! Est-ce possible? murmura Nancy, achevant d'un regard le contenu de la lettre. Ne rêvons-nous pas?

— Nous reprenons notre rêve interrompu, ma bien-aimée, répondit-il en attirant contre son épaule le visage extasié qui se levait vers le sien. N'êtes-vous pas mon premier, mon unique amour, petite amie des Bosquets de Lunéville, fée protectrice de toute mon existence? Cette heure est le logique aboutissement de nos deux destinées.

Leurs doigts se joignirent sur le frêle papier qui représentait pour eux le laisser-passer du bonheur.

Mais, presque aussitôt, Nancy se dégagea de la douce étreinte.

— Mon Dieu! dire qu'en ce moment où nous sommes si heureux, une autre... Pauvre Claire! Oh! mon ami, comme je la plains de vous perdre et comme la pensée de ce qu'elle endure trouble, assombrit ma joie.

Ses yeux s'emplissaient de larmes.

L'IMPASSE

— Je vous reconnais bien là, mon amie. Oui, Claire Fernandot est à plaindre. Et je songe à elle aussi. Nous lui saurons gré de l'acte qu'elle vient d'accomplir. Elle y a un grand mérite, car sa nature et son passé ne l'y avaient pas préparée. Puisse-t-elle en être récompensée dans l'avenir!

Une rumeur lointaine, rythmique, depuis un instant montait dans le silence. Elle s'accentua, s'amplifia, envahit de ses ondes harmonieuses la pièce où se tenaient les jeunes gens.

— La procession! s'écria Nancy, oh! Roland, venez voir.

Elle entraîna son compagnon sur le balcon.

L'immense navire de la vallée à l'ancre dans l'ombre bleue semblait agité d'un mouvement ondulatoire sous le déploiement de la houle humaine qui se déroulait sur les rampes de la basilique et à travers les allées de l'enceinte.

Des milliers de poitrines montait, monotone, hallucinant, le chant répété des *ave*, modulé par tous les accents du globe terrestre. Les cierges, les lanternes de papier bleu clair tenus haut par les pélerins peuplaient l'espace d'une floraison d'azur et de vermeil. Ces myriades de points de feu projetaient leurs reflets sur l'église du Rosaire et sur les tours de la basilique, pareilles elles-mêmes à deux gigantesques cierges. Au loin, le pic du Jer, invisble dans la nuit, trahissait sa présence par la croix de feu allumée à son sommet comme pour mieux incruster sur l'infini le signe de rédemption et d'espoir.

Devant ce décor prestigieux du miracle de leur vie, Nancy et Roland, enlacés, restaient muets, recueillis. Leurs regards et leur âme se mêlaient aux méandres de la coulée humaine et scintillante qui, revenue maintenant au centre du parvis, s'y déplia et replia suivant les rites coutumiers, à mesure que, de plus en plus passionnés, presque convulsifs, s'égrenaient les *Ave Maria*.

Puis, soudain, tout s'immobilisa, se tut. Et, grave, auguste s'éleva la prière du *Credo*. Acte de foi, qui résume une croyance millénaire, aveu de la faiblesse humaine à la puissance divine, elle représentait le juste épilogue des successives cérémonies du jour.

— C'est beau, Roland, ne trouvez-vous pas, de nous promettre l'un à l'autre devant ce spectacle? Il me tarde d'apprendre à ma mère mon bonheur, mais, je suis contente que pour ces premiers instants nous soyons tous deux, seuls.

— Tous deux, seuls, croyez-vous, ma chérie? Et ce témoin, là-haut, ne le reconnaissez-vous pas?

Il désignait, devant eux, au delà des frondaisons d'arbres qui bordent l'enceinte des apparitions, une étoile au vif éclat.

— Vous voyez, poursuivit-il, qu'elle ne nous a a pas trompés. Elle est demeurée notre soutien, notre guide; elle a franchi les obstacles qui la dérobaient parfois à notre vue, et maintenant, au-dessus des branches, elle nous sourit et chante victoire. Nous la suivrons, n'est-il pas vrai, jusqu'à la mort?

— Et même au delà, Roland, car les étoiles sont de la divinité en fleur. Elles ne meurent pas plus que les âmes qui ont connu la Foi et le véritable Amour.

FIN

LA REVUE MODERNE

est éditée par Noël-E. Lanoix, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands, Enrg., 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Qu'est-ce que la mort?

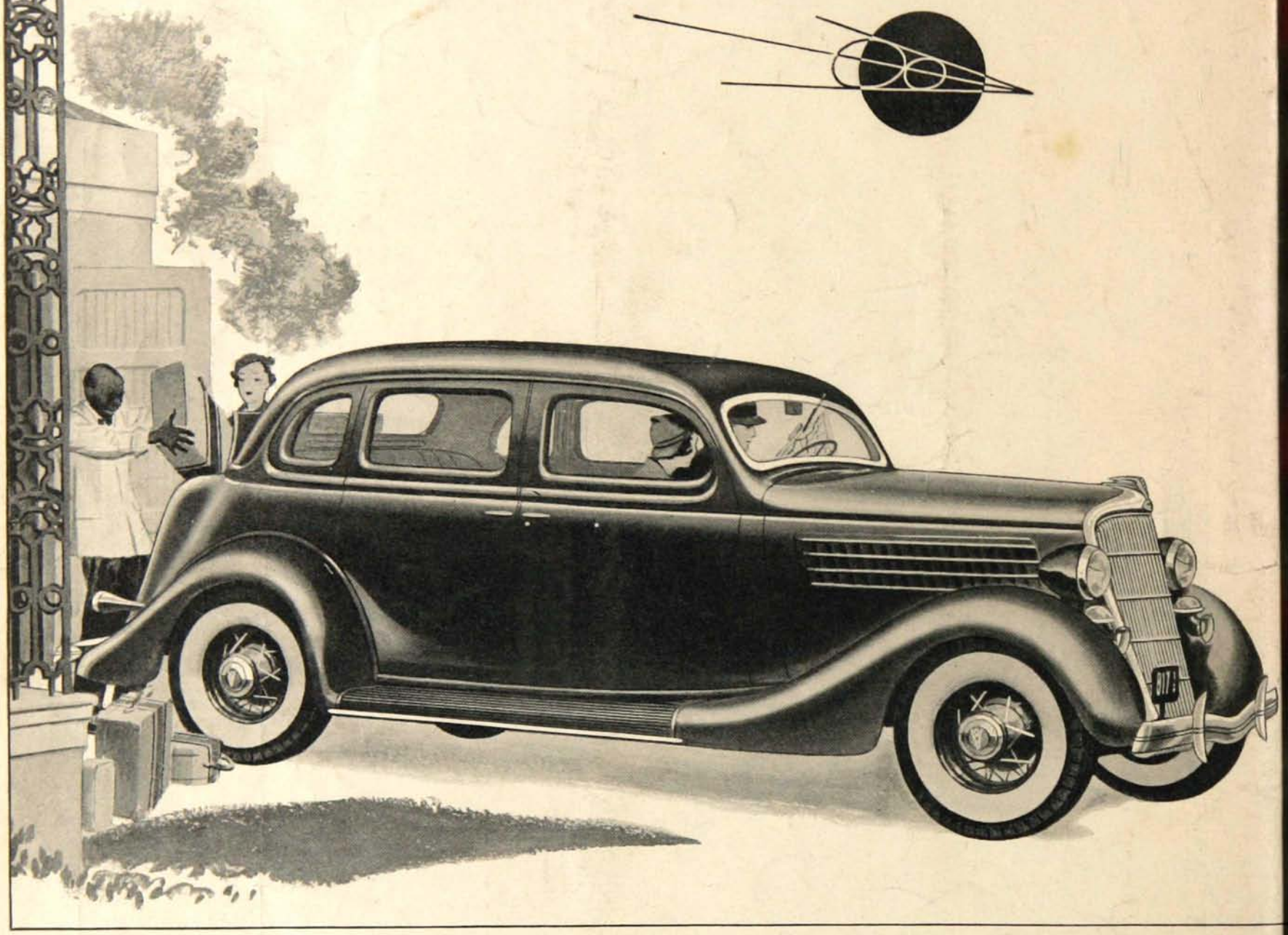
C'est le berceau de l'espérance;
C'est la fleur qui s'épanouit;
C'est le terme de la souffrance;
C'est le soleil après la nuit;
C'est le but auquel tout aspire;
C'est, après les pleurs, le sourire;
C'est le retour après l'adieu;
C'est l'affranchissement suprême;
C'est rejoindre ceux qu'on aime;
C'est l'Immortalité!... c'est Dieu!...

Victor HUGO

La Bière MOLSON'S Export

· LA · BIERE · QUE · VOTRE · ARRIERE · GRAND - PERE · BUVAIT ·

FORD V·8



Les Nouveaux Sedans de Tourisme Ont Une Malle de Voyage Incorporée à la Carrosseri

Les carrosseries Ford de cette année comprennent deux nouveaux modèles—les SEDANS DE TOURISME TUDOR et FORDOR. Sûr confortables et de superbe apparence, la performance irréprochable et le caractère économique de leur moteur V-8 les recomman dent aux familles. Très pratique, la malle incorporée à leur carrosserie en accentue la longueur . . . c'est la solution élégante d problème du bagage. Ni la pluie ni la poussière n'y peuvent pénétrer. Elle est munie d'une solide serrure et son vaste couverc permet d'y mettre et d'en ôter facilement colis ou valises. Tenture et capitonnage taupe, Mohair ou Suède-Laine, au choix; garn tures et accessoires de même nuance. Conçus dans l'esprit le plus moderne, ces Sedans de Tourisme Ford se distinguent par caractéristiques importantes: un moteur V-8, le confort que procure l'Equilibre Médian, une carrosserie "tout-acier" et des gla en Verre Inéclatable sans supplément de prix. La puissance et la souplesse du moteur V-8 ajoutent infiniment au plaisir de l'aut mobilisme. Utilisée depuis plus de trois ans par deux millions de Fordistes, il est nettement démontré que la Sté Ford n'a jama fabriqué d'automobile plus économique que la Ford V-8.

Cette revue est imprimée par l'Imprimerie des Marchands Enrg. — 320 est, rue Notre-Dame, Montréal